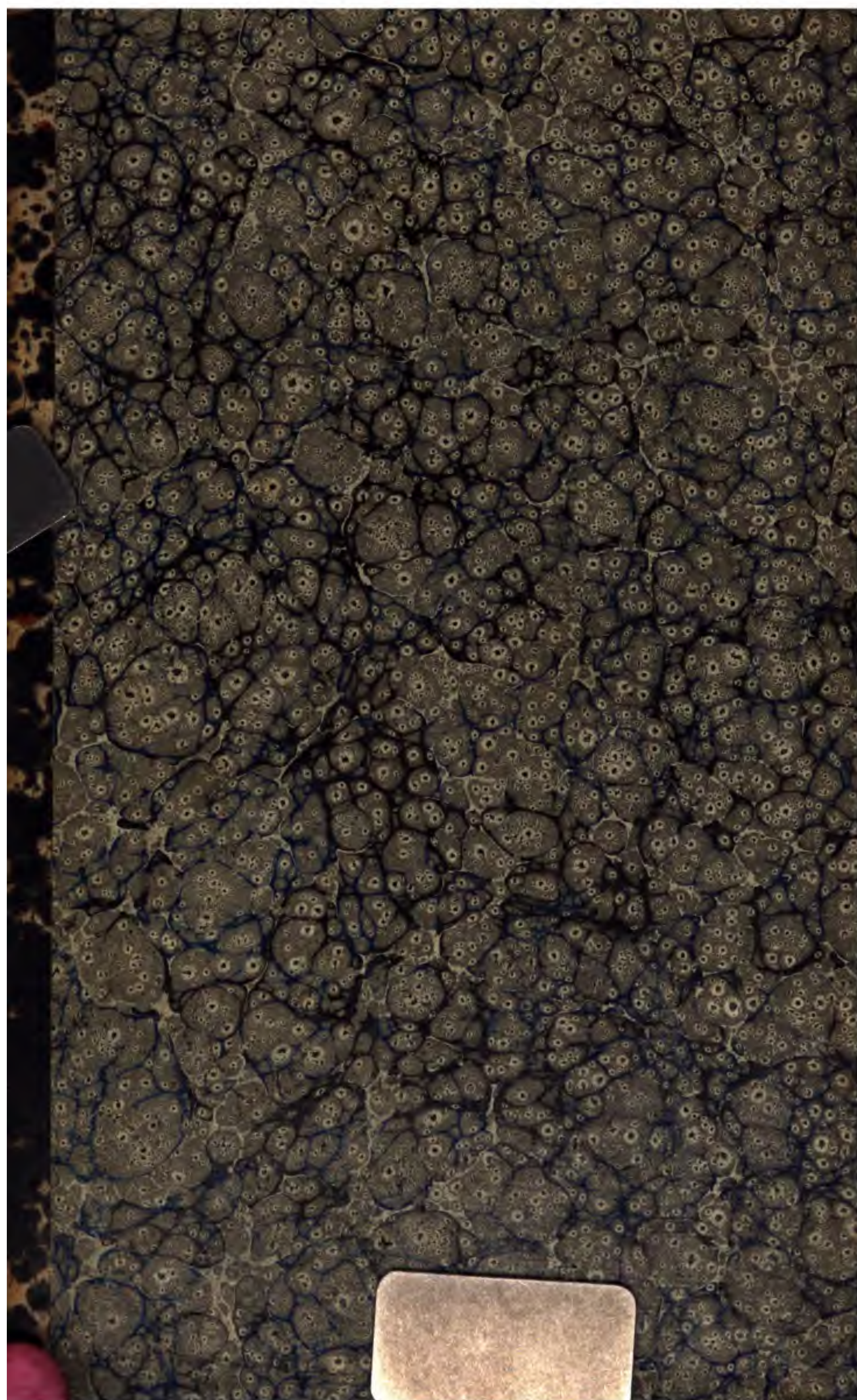
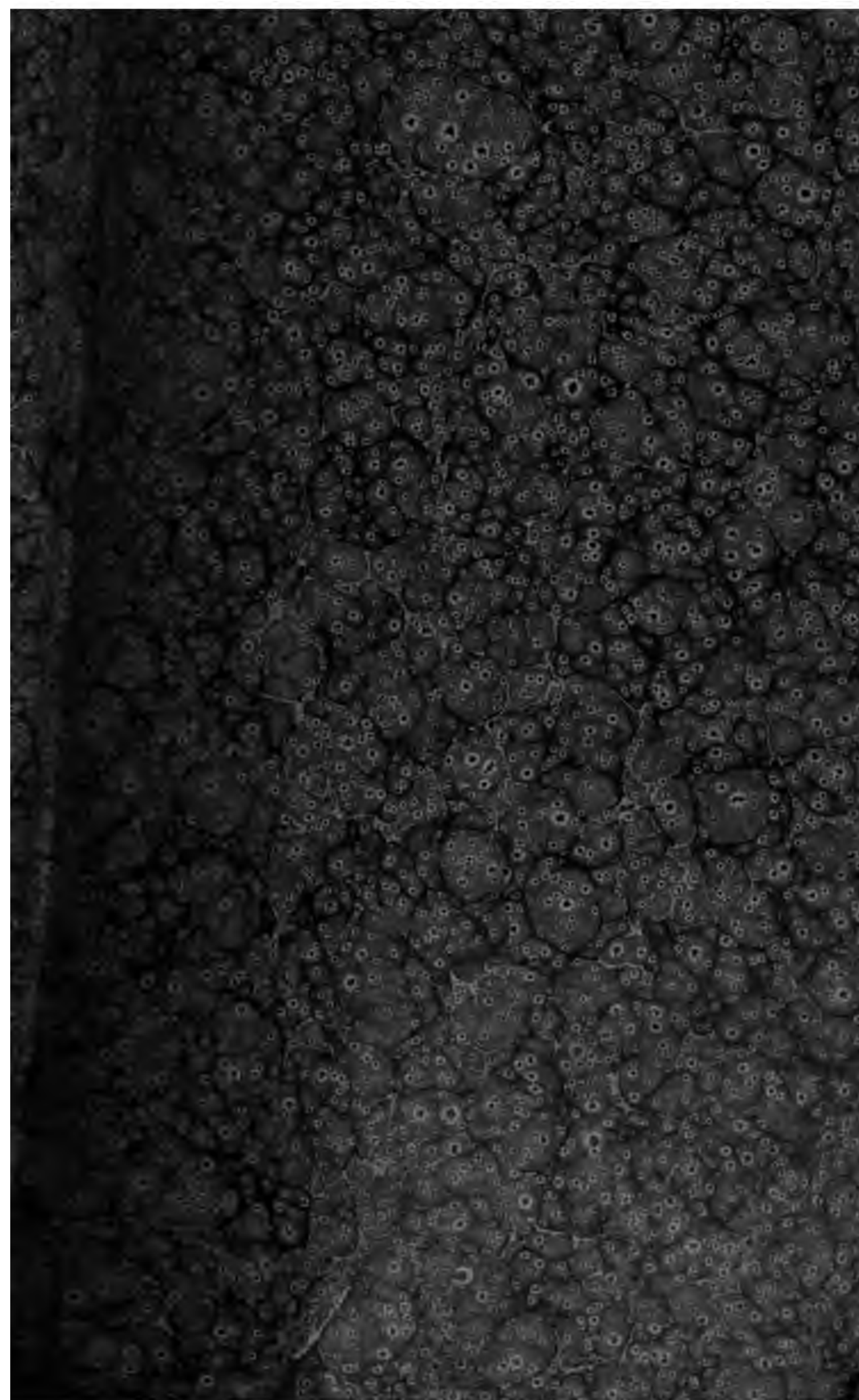
CERCLE
DES
ARTS.






600014042H

HISTOIRE

DE LA

DOMINATION ROMAINE EN JUDÉE

ET DE LA

RUINE DE JÉRUSALEM.

IMPRIMERIE DE A. GUYOT, IMPRIMEUR DU ROI,
18, rue Neuve-des-Mathurins.

HISTOIRE

DE LA

DOMINATION ROMAINE

EN JUDÉE,

ET DE LA

RUINE DE JÉRUSALEM.

PAR J. SALVADOR.

Augebat iras quod soli Judæi non cessissent.
Ce qui augmentait la colère de Rome, c'était que les Juifs seuls n'eussent pas cédé.
(TACITE, *Histoire*, liv. V, § X.)

TOME DEUXIÈME.



PARIS,
A. GUYOT ET SCRIBE, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
18, rue Neuve-des-Mathurins.

1847.

HISTOIRE

DE LA

DOMINATION ROMAINE EN JUDÉE

ET DE LA

RUINE DE JÉRUSALEM.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

GUERRE D'INDÉPENDANCE DES JUIFS,

CAMPAGNES DE VESPASIEN ET SIÉGE DE TITUS.

(De l'an 66 à l'an 72 de l'ère vulgaire.)

CHAPITRE PREMIER.

Grand conseil d'insurrection et de défense des Juifs; choix des commandans envoyés dans les diverses parties du territoire; préparatifs de guerre à Jérusalem et fuite des premiers Chrétiens.

La guerre d'indépendance que les zélateurs victorieux venaient de proclamer à Jérusalem se soutint près de six années : l'Occident fit en vain de nouveaux efforts de liberté, Rome fut en proie à d'horribles discordes. Pendant les premiers mois écoulés en préparatifs, les regards de toute la Judée

se portèrent sur les districts galiléens, sur la conduite étrange de l'historien Josèphe, à qui l'insurrection en avait confié le commandement. Les actes de ce personnage, les incidens nombreux des trois campagnes qui conduisirent Vespasien à l'empire, et le siége de Titus déterminèrent dans la capitale juive les réactions de parti et les scènes les plus dramatiques qu'on puisse rencontrer chez aucun peuple. Nous nous rappelons, en effet, le caractère qui a distingué, dès l'origine, la nation biblique, le peuple juif. Ce peuple avait été destiné, par systême, à servir d'enseignement et d'exemple aux autres nations. Dans le champ de l'expérience, ses fautes et ses misères ne devaient pas produire de moindres fruits que ses preuves de majesté, ses actes d'intelligence et de force.

Mais il est un autre caractère encore qui distingue Jérusalem, et qui entraîne ici le cœur à s'intéresser à ses vicissitudes. Nulle cité n'a eu un sentiment plus intime de ses douleurs, de ses humiliations, nulle cité n'a été plus fidèle aux malheurs de son peuple : précipitée en quelque sorte toute vivante au fond du tombeau, la fille de Sion a su y conserver les plus hautes, les plus fières espérances. Dans ses œuvres écrites, le génie poétique de la Judée aime toujours à représenter Jérusalem sous la forme d'une femme; et les développemens donnés à cette allégorie ai-

dent à résumer les passions bonnes ou mauvaises de l'antique cité. Tantôt Jérusalem est comparée à la femme forte dont la lampe s'allume chaque jour avant le lever du soleil, afin d'accomplir sa tâche; tantôt à une fille d'Ève ignorante et paresseuse qui ose à peine toucher du pied la terre, de crainte de se blesser. Ici, la capitale juive apparaît comme une vierge pure, une mère tendre, du sein de laquelle est sorti un peuple modèle, un fils prédestiné; là, comme une femme inconsidérée, coupable, lâchement prostituée. Enfin, après la destruction de son temple et de son peuple, cette même Jérusalem est la femme veuve enveloppée de ses habits de deuil, qui rejette toutes les nouvelles noces auxquelles on prétend l'attirer, et refuse pour longtemps d'être consolée.

J'ai dit, au reste, que la nationalité des Juifs survécut à Titus plus de soixante ans, jusque sous l'empereur Adrien, où nous la verrons expirer en se débattant avec une énergie convulsive.

Dès que la victoire remportée sur le gouverneur de Syrie, Cestius Gallus, eût retenti à Jérusalem, un changement profond s'opéra dans les esprits : les partis principaux éprouvèrent de grandes transformations, et la question dominante du jour prit une toute autre face. L'impossibilité de reculer devant la gravité des nouvelles circonstances frappa la plupart des nationaux qui jus-

qu'alors ne s'étaient opposés au soulèvement que dans la crainte qu'un excès de précipitation à secouer le joug ne compromît sans retour l'existence de la cité. Entre les vengeances inévitables de l'ennemi et les hasards d'une guerre générale, nulle voie de salut ne s'offrait plus à leurs yeux. Évidemment le sang des légions vaincues allait soulever toutes les colères de Rome contre les Juifs, et le sang des Juifs opprimés, égorgés dans leurs foyers, ne criait pas avec moins d'énergie contre Rome.

Mais tandis que les hommes qui avaient été retenus par la crainte ou par la prudence, ne se laissaient entraîner qu'à regret sur une pente redoutable, les partisans exaltés du soulèvement, les zélateurs, jouissaient de leur succès avec un enthousiasme extraordinaire. Ils ne négligeaient ni les raisonnemens, ni les caresses, ni les menaces pour faire partager cet enthousiasme à tous les principaux et à toutes les classes du peuple. « La domination romaine, disaient-ils sans cesse et sous toutes les formes, avait pour effet de saper les fondemens de la cité, de détruire ses lois, de briser ses espérances d'avenir. Plus on aurait apporté de retard à secouer le joug, plus l'influence de l'étranger et tous ses moyens de corruption auraient réussi à éteindre les dernières étincelles du sentiment national, à abolir la religion de la patrie. Sans doute, la résistance à un peuple tel que les

Romains exposait à des dangers immenses; mais on n'avait qu'à se rappeler les troupes d'Antiochús-Épiphane, c'étaient aussi de puissantes armées : et cependant les princes asmonéens, à peine suivis, aux premiers jours de leur insurrection, d'une poignée d'hommes de zèle et de cœur, étaient parvenus à reconquérir l'indépendance du territoire. D'ailleurs, si d'une façon ou d'autre on devait s'attendre à périr, mieux valait encore s'y résigner dignement; mieux valait avoir présente à la mémoire la parole de Juda Maccabée, le plus parfait modèle du vrai zélateur : « Soyez des enfans vaillans, s'était écrié le héros asmonéen, et préparez-vous à combattre les peuples qui se sont assemblés pour nous détruire; car il est plus heureux de mourir dans la bataille que de voir les maux de notre nation, l'abaissement de notre cité et de nos lieux saints; et quelle que soit la volonté de Dieu dans le ciel, qu'elle s'accomplisse [1]. »

Enfin, auprès de ces mêmes hommes si pleins d'enthousiasme, d'exaltation, de fanatisme, des préoccupations bien différentes agitaient le parti vaincu avec Cestius, tous les personnages, Juifs ou étrangers, que leurs intérêts ou leurs affections

1 *Quoniam melius est nos mori in bello, quam videre mala gentis nostræ et sanctorum; sicut autem fuerit voluntas in cælo, sic fiat* (I, Maccab., III, 58, 60).

liaient inséparablement à la domination romaine. Dans le nombre, ceux qui avaient le plus à redouter l'inimitié populaire se hâtèrent d'abandonner Jérusalem, comme on quitte un vaisseau menacé du naufrage. Ils se retirèrent auprès du gouverneur de Syrie, pour faire acte de dévouement, et ne pas encourir dans la suite le moindre soupçon d'avoir accédé à la révolte [1]. Les autres amis et agens des Romains déguisèrent leurs sentimens ou feignirent d'en avoir changé. Plusieurs même se jetèrent au milieu de l'élan général, en apparence comme si nul n'apportait plus d'ardeur au triomphe de la nation, mais en réalité dans le seul dessein d'entraver les effets de cet élan et de ramener au plus tôt la puissance dominatrice.

Les chefs de l'insurrection victorieuse se réunirent à l'assemblée ordinaire des principaux de Jérusalem, dans la galerie sénatoriale du temple. Ils y formèrent un grand conseil ou Sanhédrin d'insurrection et de défense. Leur premier soin fut de choisir les hommes qui auraient la charge d'organiser les milices populaires et de commander aux divisions essentielles du territoire [2]. De même que

1 *Nobilium Judæorum multi, quasi in eo esset navis ut mergeretur... ex urbe fuga dilapsi ad Cestium se contulerunt* (Bell. judaic., lib. II, cap. XX, ed. Havercamp., p. 206).

1 *Qui vero Cestium fugientem persequuti sunt... in templum congregati plures belli duces crearunt* (Bell. judaic., p. 207).

pour l'usage du nom de province, on n'a pas besoin d'être averti que les mots divisions ou commandemens militaires, appliqués au territoire juif, ne peuvent jamais retracer à l'esprit que des espaces d'une très-faible étendue. La disposition géographique de ces divers commandemens est néanmoins une preuve que les choses ne se faisaient pas au hasard dans Jérusalem. Une intelligence réelle y présidait au mouvement; mais par malheur les sujets de discorde étaient trop nombreux et surgissaient les uns des autres.

Jusqu'à la défaite de Cestius, la question dominante avait été celle de paix ou plutôt de soumission absolue aux Romains, et celle de guerre. Aujourd'hui un débat non moins grave s'élevait dans le parti des hommes qui avaient voulu toujours recourir aux armes ou qui y consentaient de bonne foi. Il s'agissait de savoir d'après quel esprit de conduite on se réglerait à l'avenir. Fallait-il seulement faire à l'étranger une guerre de transaction ou de redressement de torts, comme les hommes prudens et politiques le voulaient, une guerre qui fût dirigée plutôt contre la tyrannie personnelle des procurateurs romains que contre le nom de César, contre l'empereur lui-même? Ou bien fallait-il se jeter dans une lutte à outrance comme l'entendait la partie la plus ardente des zélateurs, dans une lutte qui imposât pour première loi d'exciter tou-

tes les colères religieuses et politiques de la nation, de creuser un abîme infranchissable entre les Juifs et les Romains, de ne laisser enfin aucune autre issue au combat que cette même alternative de délivrance ou de mort qui a été offerte précédemment par Arminius à ses compagnons dans les champs de la Germanie [1].

Les oppositions et les animosités dont cette question fut la source commencèrent à se produire dans l'affaire du choix des commandans. Nous la verrons résolue plus tard par la défaite et la ruine complète des chefs du parti modérateur et politique.

Les divisions ou commandemens militaires du territoire insurgé furent portés au nombre de sept, sans y comprendre le gouvernement central et supérieur de Jérusalem. Ces divisions avaient toutes pour objet de couvrir la capitale juive et de l'entourer de tous côtés de plusieurs lignes de places et de positions très-fortes. Quatre commandemens garantissaient cette cité au nord, un à l'orient, deux vers le midi et vers l'occident [2].

Au nord, la division la plus importante était la Galilée, frontière de la Syrie. Cette province formait la clé du pays tout entier. Plus près de Jérusalem, et toujours vers le nord, les trois petites di-

1 Voir ci-dessus, t. I, p. 419.
1 Voir la Carte à la fin du volume.

visions suivantes, serrées l'une contre l'autre sur un front de vingt à vingt-cinq lieues de longueur, s'appuyaient d'un côté à la Méditérannée, de l'autre au Jourdain. La plus occidentale de ces trois divisions, celle de Thamna, qui touchait à la mer, comprenait le port de Joppé, aujourd'hui Jaffa, les villes de Jamnia, Lydda, Emmaüs. A la droite et à l'orient de Thamna, le commandement de l'Acrabatène et de Gophna, avancé dans la Samarie, occupait directement la ligne nord de Jérusalem et la chaîne de montagnes où David avait cherché la meilleure position militaire pour y établir la capitale de son royaume. A la droite de l'Acrabatène, la troisième petite division étendue sur le front septentrional de la capitale juive, le gouvernement de Jéricho aboutissait au Jourdain et défendait le passage du fleuve.

Toute la partie de la Judée située au-delà du Jourdain et du lac Asphaltide, qui s'était déclarée pour la cause nationale, ne formait qu'une seule division, celle de l'orient. Enfin, Jérusalem était entourée et protégée au midi par les gouvernemens des deux Idumées supérieure et inférieure. Ces deux gouvernemens servaient de frontières dans la direction de l'Arabie et de l'Égypte. Du côté de la Méditerranée ils allaient se relier au commandement de Thamna, du côté du Jourdain au commandement de Jéricho. Le nom d'Idumée avait reçu de

nouvelles applications à l'époque dont nous sommes occupés. Jadis ce nom indiquait seulement les régions extérieures à la Judée qui touchaient à ses frontières : maintenant on appelait aussi du nom d'Idumée tout le territoire étendu au midi de Jérusalem, tous les districts qui, dans le partage originaire du pays entre les anciennes tribus, avaient été accordés aux familles ou provinces de Juda, de Siméon et de Dan. En conséquence, les Iduméens actuels, dont le nom retentira tant de fois dans les plus grandes discordes de Jérusalem assiégée, comprenaient des populations juives natives et les populations iduméennes, proprement dites, qui avaient été réunies à la loi et au territoire national plus de deux cents ans auparavant, par Hyrcan-Maccabée Ier.

Sans contredit, si la Judée eût été maîtresse de toutes ses frontières, sa défense en fût devenue plus facile. Mais on se souvient qu'il existait depuis long-temps, au sein de ce pays, deux Judées très-distinctes : l'une nationale, avait pour centre Jérusalem; l'autre était composée des colonies d'étrangers qui enveloppaient la nation juive comme un réseau jeté sur son territoire. Ceux-ci reconnaissaient leur capitale dans Césarée maritime. Indépendamment de cette condition intérieure du pays, Rome s'y était assurée par avance de nombreuses ressources. Quand les soulèvemens des peuples

subjugués obligeaient les Romains à faire retraite, leur domination ne disparaissait jamais du sol. Politiquement, ils laissaient derrière eux des instrumens dévoués qui devenaient les meilleurs auxiliaires des nouvelles armées envoyées pour ressaisir leur conquête. Militairement, ils s'étaient ménagés sur divers points des positions très-fortes qui servaient de refuge et de centre d'action à leurs partisans et à tous les mécontens que le gouvernement établi après leur départ ne manquait jamais de produire. Ces postes intérieurs multipliaient les entraves aux libres communications des forces indigènes, et plaçaient immédiatement les peuples révoltés entre une double guerre : celle qu'ils avaient à soutenir contre l'armée puissante qui arrivait du dehors, et une guerre non moins active et plus dangereuse encore au-dedans.

Les villes, colonies et positions fortifiées que Rome conservait chez les Juifs embrassaient presque tout le littoral de la Méditerranée. Les troupes romaines pouvaient se rendre, comme d'étape en étape et à travers la Judée, d'Égypte en Syrie. A l'intérieur du pays, Rome étendait surtout ses racines militaires dans la Samarie. Cette province, placée entre la Galilée et les trois petites divisions réunies sur le front septentrional de Jérusalem, était la plus remplie d'étrangers, et ne permettait aux deux provinces de Galilée et de Judée de com-

muniquer l'une avec l'autre que par des routes détournées.

Dans le conseil assemblé sous les galeries sénatoriales du Temple, les nominations aux divers commandemens du territoire furent arrêtées comme il suit : on choisit d'abord Joseph, fils de Gorion ou Ben-Gorion, et le sacrificateur Hanan ou Ananus; on les institua gouverneurs supérieurs de Jérusalem, avec injonction de présider à la réparation des remparts de cette cité et à tous ses moyens de défense. Ananus représentait plus particulièrement l'esprit et le pouvoir ordonnateur, Ben-Gorion, le glaive et le pouvoir exécutif [1].

Jean l'Essénien, Jean, fils d'Ananïas, et Joseph, fils de Simon, reçurent les trois commandemens de Thamna, de l'Acrabatène, de Jéricho [2]. Manassé eut la mission de préparer la guerre dans la Judée Transjordarnienne ou Pérée. Le commandement des deux Idumées fut transmis à Jésus, fils de Saphas, et à Eléazar, fils d'Ananias [3], ce même

1 *Electus autem est Josephus Gorionis filius, ut et pontifex Ananus, qui summæ rerum omnium in urbe præessent, maximeque civitatis muros denuo erigerent* (Bell. judaic., lib. II, cap. X, ed. Havercamp., p. 207).

2 *In Hierichuntem, Josephus, filius Simonis, in Thamnæ vero toparchiam missus est Joannes Essæus. Gophniticæ autem et Acrabatenæ Joannes Ananiæ filius præficitur* (Bell. jud., ibid.)

3 *In Peræam Manasses... Alios autem in Idumæam mitten-*

jeune homme qui avait déterminé les ministres du Temple à refuser les victimes offertes pour le salut de Néron. On rangea sous leurs ordres le brave Niger, dont le courage venait d'être éprouvé contre Cestius, et qui exerçait déjà une autorité dans ces contrées. Enfin, la division la plus importante de tout le pays, la province de la haute et basse Galilée, frontière de la Syrie, par laquelle les Romains devaient déboucher, et dont les querelles intérieures prirent une si grande place dans les événemens, cette division fut livrée aux mains de l'historien même de la guerre des Juifs, aux mains de Joseph, fils de Mathias, beaucoup plus célèbre sous le nom de Flavius Josèphe.

Dans la première organisation de la défense, le conseil central, présidé par les deux gouverneurs de Jérusalem, s'était réservé expressément la direction générale de la guerre. Nous connaîtrons bientôt les circonstances qui lui firent perdre le pouvoir.

Il est certain que le choix des commandans venait de laisser l'avantage aux hommes du parti prudent et politique. Les chefs populaires les plus ardens avaient été éliminés, entre autres Eléazar, fils de Simon, et Simon, fils de Gioras, qui, avec

dos elegerunt duces, Jesum Sapphiæ filium... et Eleazarum Ananiæ filium (Bell. judaic., p. 207).

un autre chef d'origine galiléenne et du nom de Jean de Giscala, devinrent dans la suite la triple tête du mouvement et le triple bras à l'aide desquels Jérusalem fit une résistance désespérée aux Romains pendant le grand siége [1].

L'homme qu'on avait investi du gouvernement supérieur dans la capitale juive, Ananus, pouvait passer pour le représentant le plus influent et le plus digne des nationaux qui voulaient sincèrement la guerre avec les Romains, mais dans un espoir de transaction finale. Un autre personnage nommé Hanan ou Ananus, hardi, entreprenant, et de la secte des Saducéens, avait été élevé à la grande sacrificature quatre années auparavant. L'autorité étrangère, ayant pris ses desseins en défiance, n'avait pas tardé à le renverser. Sur ce précédent, on pourrait confondre en un seul ces deux hommes de même nom, si, au rapport de l'annaliste contemporain, le gouverneur actuel de Jérusalem n'eût pas été un vieillard à cheveux blancs, tandis que le premier Ananus devait jouir encore de tous les avantages de la jeunesse.

Josèphe, au reste, dans ses chroniques de la guerre, nous a transmis assez au long le portrait

1 *Filium namque Simonis, Eleazarum... negotiis summis proficere noluerunt... Cœterum Eleazares ita populum circumvenit, ut ei in universum parerent* (Bell. judaic., p. 207).

moral de celui de ses collègues qui allait présider pendant un certain temps au mouvement de la Judée. L'utilité essentielle de ce portrait est de bien dégager, d'établir clairement l'idée caractéristique du parti dont la mort violente d'Ananus détermina plus tard la destruction. A la vérité, dans ses derniers mémoires, qui furent publiés vingt ans après ses chroniques, l'ex-gouverneur de la Galilée, entraîné par la nécessité de justifier sa propre conduite, parla un nouveau langage. De graves accusations y furent exprimées contre l'homme à qui il avait rendu précédemment un témoignage d'honneur absolu. Mais ces accusations mêmes, qui reparaîtront dans le cours des événemens, sont loin de compromettre en aucune manière l'ancien gouverneur de Jérusalem. Au contraire, elles apportent à l'histoire ce nouvel intérêt, de confirmer que le parti d'Ananus, bien distinct des zélateurs populaires les plus ardens, n'était pas moins éloigné des hommes entièrement dévoués aux Romains, dont tout semble prouver que Josèphe fut, dès l'origine, un des serviteurs occultes. « Ananus était l'homme le plus vénérable et le plus juste, dit le collégue politique de ce personnage. Sa haute naissance et sa dignité recevaient un nouvel éclat de son affabilité et du soin qu'il apportait à se faire l'égal des plus inférieurs. Ce gouverneur aimait passionnément la liberté et le régime po-

pulaire. Le bien public dominait chez lui sur ses intérêts privés. Il faisait grande estime de la paix et ne doutait pas que la Judée ne pérît, à moins d'en venir avec les Romains à quelque arrangement habile. Si Ananus eût vécu, la guerre eût fini par une transaction, et, sous la conduite d'un tel chef, les Juifs auraient suscité assez d'affaires aux Romains pour les y résoudre [1]. »

Jean l'Essénien, qui était à la veille de succomber dans une entreprise hardie et malheureuse sur la ville d'Ascalon, Ben-Gorion, Niger et plusieurs autres gouverneurs, emportés dans la même tourmente qu'Ananus, partageaient les idées de ce personnage. Ce fut aussi, comme expression de leur parti, et en affectant au dehors des sentimens populaires auxquels son ame était loin d'adhérer, que le fils de Mathias avait reçu du conseil assemblé, celui des commandemens du territoire où le premier choc des forces combattantes devait retentir. Jamais nomination d'un chef n'eut de si malheureux résultats; et à ne s'arrêter ici qu'à l'histoire des dissensions intestines de Jérusalem, pendant la guerre contre les Romains, on est autorisé

1 ... *Libertatis supra modum fautor erat, popularisque regiminis amator... Si vixisset Ananus, pro certo ad compositionem res venissent... multum autem negotii sub ejus modi duce facessissent Romanis* (Bell. judaic., lib. IV, cap. V, ed. Hav., p. 287).

à dire d'avance de Josèphe que nul homme n'y fut autant que lui la cause provocatrice des réactions populaires les plus terribles.

Après avoir désigné les divers commandans ou gouverneurs, le conseil des Juifs s'occupa de leur transmettre les instructions nécessaires pour l'organisation des milices insurgées et pour le système de défense applicable au territoire. Quoique la Judée n'eût pas fait depuis long-temps de guerre régulière, il est indubitable qu'à moins de tomber dans une injustice criante ou de faire preuve d'ignorance, on ne peut confondre les efforts de ses défenseurs avec un simple entraînement de désespoir ou de fanatisme aveugle. Certes, il n'y a aucune comparaison à établir entre la conduite militaire des Juifs et la discipline si admirable et si savante de leurs adversaires. Mais indépendamment de l'inégalité infinie dans les ressources matérielles des deux peuples, l'infériorité des Juifs à l'égard des Romains, représentait la différence naturelle qui existe partout entre une insurrection nationale soudaine et une guerre de conquête froidement élaborée, entre des légions éprouvées de longue main, et des milices formées à la hâte sous l'influence des difficultés les plus grandes. D'ailleurs, et en raisonnant même d'après les règles de la prudence, les chefs des Juifs ne cédaient pas à une erreur, lorsque pour balancer la vieille et

puissante tactique des conquérans, ils ne voyaient d'autres moyens que de déployer une impétuosité, une audace, une force presque surhumaines.

Dans la situation présente, beaucoup de Juifs avaient servi de leur personne, comme soldats et comme officiers parmi les troupes auxiliaires que le roi Agrippa et le conseil de Jérusalem avaient été requis plus d'une fois de fournir aux Romains, selon l'usage de l'empire. Les bandes insurrectionnelles des montagnes, qui avaient entretenu continuellement leur ardeur dans de petits combats avec les dominateurs étrangers, procurèrent un grand nombre d'hommes vaillans et déjà aidés d'une certaine expérience. Enfin, dès que la nation juive était rendue à elle-même, ses propres traditions lui offraient les bases d'une organisation militaire très-forte. Ainsi, pour assurer le classement des populations insurgées et en former des corps de milices, le conseil central de Jérusalem, s'adressant aux nouveaux gouverneurs, ne se trouvait nullement dans l'obligation de chercher des exemples chez les autres peuples : il n'avait qu'à consulter sa mémoire. Huit cents ans avant la fondation de Rome, le législateur de la nation juive avait dicté aux masses combattantes de se ranger en divisions. Ces divisions se composaient d'un certain nombre de cohortes de mille hommes. La réunion de dix cohortes, ou les dix milliers

d'Israël, sont mentionnés fréquemment dans les écritures. A son tour, la cohorte se subdivisait à l'infini, et je dois laisser le soin d'indiquer ce fractionnement à l'écrivain militaire qui a apporté dans cet ordre de recherches, l'esprit le plus judicieux, toutes les fois que le système exclusif qu'il prétendait applicable aux armées de son temps, ne réveillait pas sa fougue d'imagination méridionale[1]. « Les armées des Hébreux, dit le chevalier Folard, étaient composées de douze tribus, chaque tribu formait plusieurs corps ou régimens, chaque régiment était de mille hommes ; ces mille hommes étaient partagés en compagnies de cent hommes, ces compagnies en deux cinquantaines, ces cinquantaines en escouades de dix hommes, et ces escouades en troupes de trois seulement, dont l'un, le tiercier, commandait les deux autres ; tous ces différens corps avaient leurs chefs.... Il paraît

1 Jean-Charles de Folard, que j'ai déjà cité plus d'une fois et à qui j'aurai d'autres occasions de recourir, était né à Avignon le 13 février 1669. Il servit sous le Grand-Prieur et sous le duc de Vendôme ; sous Villars, il fut blessé à la bataille de Cassano, à Malplaquet, et mourut simple maréchal-de-camp, en 1752, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Son *Commentaire sur Polybe* parut d'abord à Paris, de 1727 à 1730 ; les éditions d'Amsterdam sont de 1753 et 1774. Sa *Dissertation sur la tactique des Hébreux* est jointe au supplément du *Dictionnaire de la Bible* par dom Calmet, ainsi que ses observations militaires sur les siéges et les batailles mentionnés dans les livres bibliques.

même que, outre le général, il y avait encore plusieurs officiers-généraux sous ses ordres. Ceux que l'écriture appelle écrivains des armées étaient non seulement préposés pour tenir les registres des troupes..., mais leur emploi s'étendait sur la discipline militaire, et ils faisaient faire l'exercice aux soldats [1]. »

Pour arrêter le système de défense approprié au territoire, le conseil central n'eut aussi que peu de mots à ajouter aux recommandations qui avaient été inscrites depuis des siècles dans les livres et dans les souvenirs de la nation attaquée. « Entourez vos villes et vos bourgs de fortes murailles, apportez-y le blé nécessaire pour la provision de guerre; établissez-vous et fortifiez-vous sur les hauteurs; occupez les défilés des montagnes où vous pourrez arrêter facilement l'ennemi; disposez toute sorte d'obstacles et d'embûches dans les vallées [2]. »

1 Folard, *Tactique des Hébreux*, p. 3, et *Comment. sur Polyb., passim.*

2 Toutes ces règles, relatives à la défense du territoire juif, sont résumées en particulier dans le livre de Judith. La traduction *Vulgate* les exprime exactement, hormis le dernier trait qu'elle a négligé. « Et ils placèrent des obstacles (*scandalas*) dans les plaines (*Judith*, v, 1). Cette même traduction néglige aussi un autre fait important à cause de l'analogie qu'il présente avec la situation du conseil de Jérusalem dictant ses instructions pour résister aux Romains. D'après la *Vulgate*, au temps de Judith, les enfans d'Israël des cantons provinciaux

Tandis que les chefs assemblés s'occupaient ainsi à organiser le soulèvement dans les districts provinciaux, tout respirait la guerre au sein de la capitale juive : on réparait les côtés les plus faibles des murailles, on forgeait des armes, on rétablissait les machines qui avaient été enlevées au gouverneur de Syrie, et on en construisait avec plus ou moins d'habileté sur le même modèle ou d'après d'autres inspirations. La jeunesse, que la domination romaine avait tenue long-temps éloignée des exercices guerriers, s'y livrait avec ardeur [1]. La chaleur d'un si grand mouvement remplissait tous

exécutèrent les instructions écrites qui leur avaient été transmises, au nom seul et de l'ordre d'un grand sacrificateur nommé Eliakim ou Joachim. Mais le texte dit mot à mot qu'ils exécutèrent toutes les instructions écrites que « le grand sacrificateur Joachim et le Conseil des Anciens (la *Gueroussia*) de tout le peuple d'Israël siégeant à Jérusalem » leur avait transmises. Voici, au reste, d'après la *Vulgate* même, l'objet textuel des dépêches de cette époque. *Et miserunt... et preocupaverunt omnes vertices montium, et muris circumcederunt vicos suos, et congregaverunt frumenta in preparationem belli... Etiam Eliakim scripsit in universos per quos viæ transitus esse poterat ad Jerusalem, ut obtinerent ascensus montium..., et illic custodirent ubi angustum iter esse poterat inter montes* (Judith, IV, 1, 7).

1 *Muros instaurare properabant et multa bellica et passim quidem per urbem jacula et omne genus arma fabricata erant. Exercitiis vero tumultuosis operam dabat ingens multitudo juvenum* (Bell. judaic., lib. II, cap. XXII, ed. Haverc., p. 215).

les quartiers de soins et de tumulte : les femmes elles-mêmes partageaient l'entraînement général. Tacite y a fait allusion dans le tableau de la levée de boucliers de Jérusalem, que cet écrivain reporte au moment où les légions romaines s'avancèrent contre la cité juive. « On avait donné des armes à tous les hommes qui étaient capables d'en porter, dit Tacite, et le nombre surpassait les proportions ordinaires. Le même acharnement était commun aux hommes et aux femmes, et si on forçait les Juifs de renoncer à leurs demeures, la crainte de vivre l'emportait chez eux sur la crainte de mourir [1]. »

Suivant les traditions de l'église, ce fut vers cette époque que les premiers Chrétiens établis à Jérusalem prirent la fuite. Une partie se retira dans la ville située de l'autre côté du Jourdain, la ville de Pella, où cent trente ans auparavant nous avons vu Pompée s'arrêter avec son armée, lorsqu'il marchait sur la capitale juive. Jésus-Christ avait dit aux disciples de la nouvelle loi : « Dès que vous verrez Jérusalem environnée d'armées, dès que ses ennemis viendront la serrer de toutes parts, que ceux d'entre vous qui seront en Judée s'enfuient

1 *Arma cunctis, qui ferre possent; et plures quam numero audebant; obstinatio viris feminisque par; ac si transferre cogerentur, major vitæ metus quam mortis* (Tacit., *Histor.*, lib. v, § XIII).

dans les montagnes, que ceux qui habitent Jérusalem désertent ses murs, que les disciples qui se trouvent au milieu des champs ne rentrent plus en son sein[1]. »

Le genre de mission qui était imposé à l'école juive nouvelle, et que j'ai signalé, donne les raisons naturelles de cette mesure. Dans la réalité des choses, les Chrétiens de l'école spéciale de Josué ou Jésus de Nazareth, les Chrétiens-Nazaréens, se dégageaient alors du système d'expectative et de défense particulier à la loi juive : ils se transformaient en instrument organisé de propagande religieuse et morale, de conquête, d'invasion. Conformément à l'ancien conseil donné par Annibal, leurs chefs ne devaient pas oublier qu'on ne réussirait jamais à vaincre Rome, à moins d'attaquer cette cité dans son propre sein. En conséquence, il eût été imprudent à la division nouvelle et conquérante du mosaïsme, il eût été contraire à son principe de se laisser envelopper, pour quelque motif que ce fût, dans une ville assiégée, dans une ville en état de défense, comme était Jérusalem.

Mais, après avoir saisi les raisons naturelles de l'émigration des premiers Chrétiens, de leur

1 *Cum autem videritis circumdari ab exercitu Jerusalem... Tum qui in Judœa sunt fugiant ad montes, et qui in medio ejus discedant...* (Luc., XXI, 20).

fuite, il ne faut pas s'étonner non plus si l'acte en lui-même produisit chez les Juifs nationaux une impression ineffaçable, s'il redoubla leurs sentimens de répugnance, d'inimitié envers les disciples de la nouvelle loi. La patrie réclamait en ce moment l'activité de tous les bras, le dévouement de tous les cœurs. Voilà pourquoi, après la ruine entière de Jérusalem, les hommes qui avaient combattu vaillamment contre les Romains, sur la brèche ou dans la bataille, ceux qui avaient perdu pères, enfans, amis, concitoyens, ceux qui, faits prisonniers, avaient été chargés de chaînes, avaient été jetés dans les cirques, ou vendus comme de vils troupeaux, ces hommes-là, s'ils rencontraient sur la terre étrangère un adorateur du dieu de Nazareth, sentaient, à son aspect, leur ame bouillonner d'indignation et de colère. Ou de vive voix, ou par la pensée, ils attachaient moralement au front de leur ancien compatriote le signe de la désertion.



CHAPITRE II.

Entreprise des Juifs sur la ville d'Ascalon; échec et mort de Jean l'Essénien.



Dès que les chefs désignés pour organiser la guerre dans les diverses parties du territoire insurgé eurent reçu leurs pouvoirs, ils se rendirent à leur poste. Josèphe, empressé d'exagérer sa propre importance, n'a dit qu'un mot de ses collégues, mais ce mot a du moins l'avantage de bien confirmer leur entrée immédiate en fonctions. « Chacun des autres gouverneurs, dit le commandant de la Galilée, dirigea les affaires qui lui avaient été confiées selon son jugement et sa prudence [1]. »

1 *Et aliorum quidem præsidum, pro ea qua erat voluntate et prudentia, quisque res sibi creditas administrabat* (Bell. judaic., lib. II, cap. XX, ed. græc. lat. Havercamp., p. 207).

Un d'entre eux, toutefois, Jean l'Essénien, fut retenu à Jérusalem. Le gouverneur de Thamna allait être le premier à payer de son sang sa dette à la cause de sa patrie.

En s'occupant des préparatifs de défense, le conseil des Juifs avait songé à profiter de la victoire remportée sur Cestius. Il espérait enlever d'un coup de main la ville d'Ascalon, qui était au pouvoir des troupes romaines. Nulle résolution n'avait plus de portée pour la suite de la guerre: les Juifs n'étaient pas moins intéressés à s'emparer d'Ascalon que leurs ennemis à prendre la ville voisine de Joppé ou Jaffa maritime, dont les indigènes étaient redevenus possesseurs. Aussi, à voir en quels termes le gouverneur particulier de la Galilée s'est exprimé dans ses chroniques, sur l'entreprise du conseil de Jérusalem, il est difficile de ne pas admettre que si Josèphe excella entre ses collégues dans l'art d'écrire et de remplir simultanément plus d'un rôle, Jean l'Essénien et beaucoup d'autres lui furent supérieurs comme chefs d'une lutte nationale, comme hommes de cœur et d'action.

Située sur les bords de la Méditerranée de Palestine, au nord de Gaza, la ville d'Ascalon était la clé des communications de terre entre la Syrie et l'Égypte; quand Titus amena des bords du Nil à Césarée les légions destinées à former le siége de Jérusalem, il fit une halte à Ascalon. Jadis cette

cité avait été comprise dans l'étendue de pays que le législateur juif assigna aux douze tribus; elle avait compté au premier rang dans la confédération des cinq villes, ou la Pentapole philistine.

La mythologie syrienne avait assuré une grande célébrité à Ascalon : elle y établissait le séjour supposé de la déesse Derceto, Astarté ou la Vénus phénicienne. On disait de Derceto, qu'elle était mère de la fondatrice de Babylone, mère de Sémiramis. Obligée de se précipiter dans un lac, pour échapper aux atteintes d'une divinité jalouse, Derceto y avait été changée en poisson. Cette forme du poisson en effet était celle qui prédominait chez les divinités phénico-syriennes [1]. Elle emportait, sans contredit, des allusions nombreuses à l'art de la navigation, dont cette partie des côtes de la Méditerranée fut le berceau. C'est même en perdant de vue ce fait historique de la domination des dieux syriens sous l'aspect de grands poissons, et les procédés bizarres de la poésie antique, qu'on a été exposé à émettre tant d'énonciations erronées.

1 Diod. de Sicil., liv. II, ch. IV; Reland, *Palestin. illustrat.*, art. *Ascalon;* Creutzer-Guignault, *Relig. de l'antiq. Cultes dominans de la Syrie et de la Babylonie*, t. II, liv. IV, ch. III. Le Dagon des Philistins, entre autres, était un dieu poisson, comme son nom l'indique.

ou puériles au sujet de l'épisode si connu du charmant petit poëme juif, intitulé *Jonas* [1].

Indépendamment du poisson, la renommée mythologique d'Ascalon reposait aussi sur le respect qu'on y témoignait en faveur d'un animal d'une tout autre espèce, en faveur de l'oiseau aux blanches ailes, symbole de grâce et d'amour qui, dans les récits bibliques du déluge, apparaît comme messager de bonne nouvelle, et que les mystères du christianisme ont adopté pour servir de forme extérieure à l'esprit saint. Il était défendu, chez les Ascalonites, de tuer et de manger des colombes, dont la race entière était consacrée à la déesse Derceto, et auxquelles l'emploi fut confié de

1 Quelque hésitation que nous éprouvions à porter cette légère atteinte à l'érudition populaire, il n'est point parlé de *baleine* dans le poëme de Jonas. Le mot du texte hébreu est indéfini et peut s'appliquer à tout grand poisson, à tout monstre marin que le lecteur serait disposé à choisir ou même à imaginer. L'auteur du poëme est en droit de sourire des esprits forts qui, de sang-froid et un compas à la main, se sont appliqués à prouver contre lui l'impossibilité pour le corps d'un homme mort ou vivant de traverser l'étroit gosier d'une baleine. La baleine de Jonas, sous ce rapport, forme le pendant à la *pomme* d'Adam et d'Ève. Le fruit indiqué par la *Genèse* est aussi tout-à-fait indéterminé. Si la pomme a triomphé et a pour elle l'autorité du temps, on reste entièrement libre d'en prononcer l'abrogation et d'y substituer, avec de graves commentateurs, quelque fruit de tout autre nature.

traîner le char de Vénus dans les tableaux de la mythologie et de la poésie grecques.

Lors de la première conquête de la terre promise, les bandes de la tribu de Juda s'emparèrent d'Ascalon; mais cette ville ne tarda pas à leur échapper. Bien des siècles après, et pendant les longues guerres des dynasties grecques de Syrie et d'Égypte, Ascalon fut continuellement prise et reprise. Les Maccabées la firent rentrer dans le territoire national. La dynastie Hérodéenne, qui passait pour être sortie de cette ville, se plut à l'agrandir et à la fortifier. Hérode Ier, selon les habitudes de son règne, y éleva des temples à César, à Auguste, et y favorisa même le culte de l'ancienne Derceto. Les populations étrangères attirées à Ascalon l'emportèrent de beaucoup sur les populations juives, et il en résulta de grandes animosités. Enfin, rien ne dévoile mieux que les événemens des croisades, l'intérêt politique qui était attaché à la possession de cette cité, et les causes pour lesquelles le conseil d'insurrection de la Judée et Jean l'Essénien se déterminèrent à tenter sans retard contre ses murs une attaque de guerre populaire, brusque, rapide et par masse. D'après les historiens des croisades, les Sarrasins et les Chrétiens aspiraient également à rester possesseurs d'Ascalon, qu'on regardait comme la clé de l'Égypte; c'est pourquoi dans la convention

conclue entre le sultan Saladin et Richard-cœur-de-Lion, il fut arrêté, pour mettre fin aux débats, que la ville d'Ascalon serait entièrement démolie [1].

Les proportions étroites auxquelles Josèphe, dans ses chroniques, a réduit la pensée qui avait dicté l'entreprise de son collégue et du conseil de Jérusalem, lui sont donc toutes personnelles. Le langage même qu'il emploie à ce sujet forme la préparation la plus naturelle à l'esprit de conduite qu'on verra bientôt le fils de Mathias apporter dans le gouvernement de sa province. « Les Juifs ayant été enflés de leur succès inespéré sur Cestius, dit Josèphe, ne purent contenir l'ardeur de leur ame; excités par l'aiguillon de la fortune, ils osèrent pousser la guerre plus loin. Les plus vaillans marchèrent contre Ascalon. Cette ville avait été toujours l'objet de la haine des Juifs : c'est sans doute par ce motif qu'il leur parut à propos de tourner contre elle leurs premières excursions [2]. »

On compte une distance de dix-huit à vingt lieues de Jérusalem à Ascalon. La ville maritime avait de bonnes murailles. La garnison romaine ne se com-

1 *Histoir. des Croisad.*, par Michaud, t. II, liv. VII, édit. 1825, p. 335; liv. VIII, p. 513.

2 *Et quasi fortunæ flabellis excitati bellum ulterius producere satagebant... Hæc urbs Ascalon semper odio habita a Judæis, propterea tunc primis illorum incursibus propior sane visa est* (Bell. judaic., lib. III, cap. II, ed. Haverc., p. 220).

posait que de mille fantassins et d'un corps de cavaliers; mais le commandant de cette garnison, nommé Antoine, était un militaire expérimenté. Il pouvait réunir facilement les troupes établies à de faibles distances, le long du littoral, et faire agir les colonies d'étrangers, qui avaient tout à craindre d'une réaction intérieure. Du côté des Juifs, Jean l'Essénien avait été appelé de droit à diriger l'expédition. Entre les trois petites divisions qui couvraient le front septentrial de Jérusalem, le commandement de Thamna, dont on l'avait investi, s'appuyait à la Méditerranée. L'homme chargé d'y présider avait en conséquence pour mission de s'étendre sur le littoral, et d'y couper autant que possible les communications aux troupes romaines. C'était le but de la conquête d'Ascalon.

Deux autres chefs, reconnus aussi intelligens que braves, et qui avaient contribué pour une grande part à la défaite de Cestius, Silas, l'ex-officier des troupes d'Agrippa, et Niger, déjà désigné comme principal lieutenant des gouverneurs de l'Idumée, furent adjoints à Jean l'Essénien [1]. Dès que ces chefs eurent jugé qu'ils n'avaient d'autre chance sérieuse de succès que la rapidité extraordinaire de l'attaque, ce ne fut plus chez eux une question de

[1] *Excursibus autem duces preerant tres viri et robore et prudentia eminentissimi* (Bell. judaic., p. 220).

savoir si les milices avaient été dénombrées et armées seulement de la veille : l'essentiel était de profiter de l'étonnement et de la frayeur que la défaite du gouverneur de Syrie et de ses légions avaient provoqués dans tous les pays environnans. Déjà, par leur promptitude et leur audace, les zélateurs avaient surpris plus d'une garnison romaine.

Il faut le dire une dernière fois : dans une pareille guerre, et abstraction faite de tous les reproches justement mérités par la nation soulevée, les Juifs ne pouvaient se conduire, en aucun cas, d'après les mêmes principes et la même régularité militaire que leurs adversaires. Les écrivains, quelque renommés qu'ils soient, qui ont pris texte fréquemment de cette différence pour en conclure, avec une rigueur exclusive, l'ignorance ou le fanatisme des chefs armés de Jérusalem, sont tombés eux-mêmes dans une grande exagération. A la vérité, l'erreur de ces écrivains tirait une excuse naturelle de l'inexpérience générale de leur temps pour tout ce qui concerne les soulèvemens, les luttes, les passions propres aux nationalités populaires. De bons documens, en effet, traités par de bons esprits, ne suffisent pas toujours pour produire des récits ou des jugemens fidèles sur des événemens d'un caractère original ; il faut de plus que l'exemple de quelques événemens analogues et contemporains ait répandu dans le monde une

certaine sagacité à saisir des aspects qui étaient échappés nécessairement à d'autres époques.

Sous les ordres de leurs chefs, les bandes juives partirent de Jérusalem en trois corps et se dirigèrent sur Ascalon avec une rapidité extraordinaire [1]. Elles espéraient arriver aux portes de la ville à l'aube du jour, avant que le commandant romain en eût été averti, ou du moins avant que ce chef eût eu le loisir de se reconnaître. Elles espéraient en même temps provoquer une diversion intérieure de la part des Juifs ascalonites et des autres habitans qui étaient ennemis des dominateurs de l'Asie. Mais la cause romaine avait des agens actifs de tous côtés et dans tous les rangs. Pendant l'ancienne résistance de la Judée à l'invasion des Orientaux, accourus des rives gauches de l'Euphrate, Jérusalem expirante s'était plainte amèrement des hommes qui avaient affecté auprès d'elle de faux semblans d'amitié, qui l'avaient trahie, qui l'avaient vendue. Le même cri de reproche se renouvelait à l'époque de l'invasion occidentale. Il n'était pas besoin d'aller chercher parmi les apôtres du maître chrétien pour y rencontrer des Iscarioth [2]. Quelle

1 *Et longe majori cum celeritate iter fecerant, ac si propinquo venirent, protinus aderant* (Bell. judaic., p. 220).

2 Je me garderais de donner à cet homme le nom illustre de Juda. Quand un soldat forfait à l'honneur, on commence par le

que fût la diligence incroyable déployée par les insurgés, l'avis de l'attaque qui menaçait Ascalon parvint encore plus vite à Antoine [1]. Les dispositions convenables furent prises au sein de la place. Après avoir réuni les auxiliaires, le commandant romain rangea ses troupes au dehors et sous la protection des remparts. En débouchant dans la plaine, les chefs des Juifs reconnurent avec douleur que leur meilleure chance de succès, l'occasion de surprendre l'ennemi, leur avait été enlevée. Ils ne songèrent qu'à profiter de l'élan de leurs soldats et à encourager la diversion qu'ils attendaient des habitans d'Ascalon. Antoine soutint vaillamment leur premier choc, et les empêcha d'arriver jusqu'aux murailles [2]. Alors le chef romain prescrivit à son tour d'attaquer : il savait que la longue course accomplie par les Juifs lui donnerait bientôt un grand avantage.

Ce qui se passa dans cette affaire résume la plupart des vicissitudes que les nationaux éprou-

dégrader, par lui enlever ses insignes. L'histoire non plus ne peut permettre à un homme coupable d'infamie, de souiller un grand nom ; elle ne peut réunir sous une même dénomination Juda Iscarioth et Juda Maccabée.

1 *Antonius vero; non enim nesciebat, jam futurum esse ut impetum in urbem facerent, equites prius eduxit...* (Bell. judaic., lib. III, cap. II, ed. Havercamp., p. 220).

2 *Primam agressionem fortiter sustinuit et ad mœnia irruentes propulsavit* (Bell. judaic., ibid.).

vèrent pendant le cours de la guerre. Si en rase campagne, et sous l'influence de leur serment de vaincre ou de mourir, les milices de Jérusalem faisaient reculer souvent l'infanterie des légions, le manque de cavalerie qu'on remarquait dans ces milices, finissait toujours par rendre leurs plus beaux efforts stériles. Quand les cavaliers ennemis manœuvraient autour des Juifs, sans que ceux-ci eussent des troupes de même espèce à leur opposer, quand cette cavalerie faisait dans leurs rangs des trouées qui donnaient aussitôt passage aux légionnaires, alors les chefs et la volonté la plus opiniâtre des soldats devenaient impuissans pour se préserver du désordre. On a vu dans quel esprit le fondateur des institutions de la Judée n'avait accordé aucune faveur au cheval et au cavalier. Outre les raisons tirées de la nature du pays, il s'était proposé de détourner les tribus hébraïques des mœurs des Arabes, chez lesquels le cheval est le principe et le symbole de la vie indisciplinée et nomade. Dans les longues guerres de David, la nécessité d'une cavalerie s'était fait sentir à ce prince, c'est pourquoi Salomon eut un corps permanent de douze mille chevaux, et conclut dans cet intérêt des traités avec l'Égypte[1]. Les Maccabées

[1] Voir notre *Histoire des Institutions de Moïse et du peuple hébreu*, t. II, chap. intitul. *des Guerres*.

réunirent quelques troupes de cavalerie, et sous le règne du premier Hérode, une des villes de la Galilée, Gabaa, fut le lieu désigné de retraite pour les hommes sortis spécialement de ce service; on l'appelait la ville des cavaliers [1]. Mais depuis que la domination étrangère était devenue exclusive, la Judée avait été privée de tous les moyens qui auraient pu l'encourager à faire la guerre pour elle-même.

Chez les Romains aussi la cavalerie n'eut qu'un rôle très-secondaire dans les premiers temps de la république. L'utilité de cette arme ne fut bien apprécié qu'à la suite des guerres d'Annibal, surtout après la bataille de Cannes, qui remplit de sang la petite rivière de l'Aufidus, située dans la partie orientale du royaume de Naples, qu'on appelle aujourd'hui Terre de Bari.

Si l'on nous permet de comparer de petites choses aux grandes, dans la plaine d'Ascalon, la cavalerie d'Antoine détruisit les bandes juives de la même manière qu'aux bords de l'Aufidus les légions romaines furent anéanties principalement par les cavaliers numides de l'armée d'Annibal, par les propres ancêtres des troupes de cavaliers que nos colonnes françaises, à l'heure où j'écris, poursuivent en Afrique avec une ardeur infatiga-

1 *Cui adhæret* Gaba, *urbs equitum dicta, quod equites ab Herode dimissi illic habitent* (Bell. judaic., p. 222).

ble. D'après les renseignemens dus à Polybe, l'armée africaine, à la bataille de Cannes, renfermait quarante mille hommes de pied et dix mille cavaliers numides et auxiliaires. Dans l'armée romaine, on comptait quatre-vingt mille fantassins et six mille cavaliers. La tactique du général africain consista à attirer la plus grande partie des légions sur un seul point, et à les envelopper avec son infanterie. En même temps ses cavaliers auxiliaires gaulois et espagnols battirent la cavalerie romaine répandue sur les ailes, et, après ce succès, revinrent sur leurs pas pour resserrer de plus en plus le cercle qui devait servir de tombeau aux Romains. De leur côté, les cavaliers numides enfoncèrent la cavalerie auxiliaire de l'ennemi, et réussirent, par la rapidité et la variété de leurs attaques, à contenir et à rompre sans cesse la partie des troupes romaines qui aurait été en état de porter du secours aux légions déjà engagées. Ce fut le signal de la victoire et du plus effroyable carnage. Qu'on juge des résultats : au dire de Polybe, il se sauva à peine soixante cavaliers romains et trois cents auxiliaires. La perte totale pour les vaincus s'éleva à soixante-dix mille morts, et pour les vainqueurs à six mille fantassins, et seulement à deux cents cavaliers [1].

1 Polyb., liv. III; Tite-Live réduit le nombre des morts du côté des Romains à quarante-cinq mille (liv. XXII).

Dans la plaine d'Ascalon, quand la cavalerie d'Antoine eut rompu les milices juives, Jean l'Essénien, Silas, Niger et tous les autres chefs parvinrent à les rallier; mais à mesure que les bandes se reformaient, des charges nouvelles y jetaient le désordre [1]. Cependant, malgré l'extrême fatigue des Juifs, le combat dura du matin jusqu'à la nuit. Jean l'Essénien et Silas, après avoir épuisé tous leurs efforts, tombèrent en gens d'honneur [2]. Niger, blessé, opéra sa retraite vers l'Idumée, sans renoncer encore à reprendre l'offensive.

Les indications empruntées par Josèphe aux rapports des officiers romains, élèvent la perte des Juifs, dans cette journée, à dix mille hommes. Leurs ennemis n'auraient eu qu'un très-petit nombre de morts. Mais parmi les exagérations familières à l'antiquité, dont les temps modernes ont recueilli l'héritage, il faut compter surtout les chiffres des bulletins militaires. Dans la bataille de Cannes, la perte immense avouée par les vaincus avait fait exception au système habituel. Ici le sénat romain

1 *Iste campus amplus et totus equitatui commodus, quod cum Romanos etiam plurimum juvaret, effecit ut Judæorum magna strages ederetur* (Bell. judaic., lib. III, cap. II, ed. Havercamp., p. 221).

2 *Usque ad seram vesperam pugnatum est, donec e Judæis erempti fuerant duoque duces Joannes et Silas* (Bell. judaïc., ibid., p. 221).

s'était attaché à grossir aux yeux du peuple le malheur de sa défaite et l'approche du danger, afin de mettre en jeu tous les ressorts les plus vigoureux de son ame. Mais d'ordinaire on aimait à accroître le nombre des tués chez l'ennemi et à atténuer sa propre perte. Si Josèphe, en particulier, a mérité souvent le reproche d'exagérateur, il n'est pas un seul des autres historiens de ces temps-là, ni César, ni Tite-Live, ni Tacite, ni Dion, ni Appien, qui soient restés en ce genre trop en arrière. Je n'en donnerai qu'un exemple choisi parmi les moins frappans. Dans la célèbre bataille de Pharsale, qui décida de la transformation de la république romaine en empire, l'armée vaincue, l'armée de Pompée, perdit quinze mille hommes et on lui fit vingt-quatre mille prisonniers : cependant le vainqueur, César, déclare en propres termes n'avoir eu à regretter que deux cents soldats au plus, et trente centurions pleins de bravoure [1].

Mais, après s'être mis en garde contre l'exagération, il faut se rappeler aussi les diverses causes qui rendaient les batailles anciennes plus meurtrières que de nos jours, et qui établissaient

1 *In eo prœlio non amplius CC milites desideravit, sed centuriones fortes viros circiter XXX amisit* (Cæsar., *Bell. civ.*, lib. III, § XCIX).

en réalité de grandes différences dans les pertes respectives des troupes victorieuses et des troupes vaincues. La crainte d'un dur esclavage et des tourmens portait les vaincus à aller au-devant du coup fatal, à se tuer eux-mêmes. Souvent, pour ne pas s'embarrasser de trop de prisonniers, les vainqueurs accomplissaient un carnage systématique de leurs ennemis, qui changeait avec rapidité l'équilibre existant entre la perte première des deux armées. Enfin l'excellence des armes offensives et défensives des Romains, et leur habitude des hasards, leur donnait, dans l'art de l'extermination, une supériorité infinie sur quelque peuple que ce fût: et quel surcroît d'avantage ne devaient-ils pas obtenir quand ils combattaient, comme en Judée, des populations arrachées soudainement à leurs travaux, des milices pour la plupart mal armées et privées d'expérience?

L'intérêt que le conseil de Jérusalem avait mis à la prise d'Ascalon excita Niger à tenter un nouvel effort. Il refit ses troupes dans l'Idumée; mais Antoine surveillait ses mouvemens, et les partisans des Romains ne laissaient rien ignorer au commandant d'Ascalon. A l'aide des renforts qui lui arrivèrent des cités voisines, ce chef sema d'embuscades le chemin que les Juifs et Niger avaient à parcourir. Dans le nouveau choc qui s'ensuivit, sa cavalerie remplit le même rôle et obtint le même

succès que dans la première affaire[1]. Niger et quelques-uns des siens cherchèrent un refuge dans une tour isolée qui fut livrée aux flammes. Un accident imprévu sauva le chef des Juifs et lui permit de rentrer à Jérusalem, où il prit part à d'autres combats. Ce n'était pas devant l'ennemi que Niger devait trouver la fin de ses destinées, mais au milieu des discordes intestines.

1 *Ex improviso in eos inciderunt Judæi, et ab equitibus circumdati, priusquam instructa esset acies, iterum quidem cadunt* (Bell. judaic., lib. III, cap. II, ed. Havercamp., p. 221).



CHAPITRE VIII.

Gouvernement de Josèphe dans la Galilée; opposition manifestée par les chefs populaires de sa province.

Tandis que le gouverneur de Thamna et ses compagnons agissaient avec toute sincérité et se faisaient tuer pour la cause de l'indépendance, le chef de la province juive la plus importante dans la lutte contre les Romains, le commandant de la Galilée, adoptait une autre voie. Sans contredit, si les chroniques écrites par ce gouverneur ne résumaient pas aujourd'hui la plupart des documens de son époque, si les actes de Josèphe dans sa province n'avaient pas eu pour conséquence d'appeler sur la scène publique Jean de Giscala, l'homme qui devint un des principaux instrumens de la résistance de Jérusalem à Titus; enfin si le passage de Josèphe dans le camp ennemi n'avait pas servi de signal aux réactions populaires les plus terribles,

nous aurions à accorder beaucoup moins d'attention à ce personnage ; mais lorsque le temps a détruit presque toutes les autres lumières répandues sur les agitations intérieures de la Judée, les récits du fils de Mathias, les justifications qu'il apporte de sa conduite, et les formes de langage dont il ne cesse de faire usage envers ses adversaires et ses rivaux, sont restés comme les archives officielles des partis juifs les plus opposés. De toutes les circonstances de la vie politique de ce chef, il n'en existe pas une seule qui ne se relie à l'histoire des autres acteurs de ces événemens et à toutes les phases de la guerre d'indépendance.

Josèphe était à peine âgé de trente ans quand le conseil d'insurrection et de défense le choisit pour présider aux districts galiléens. Sa naissance correspondait à la première année du règne de l'empereur Caius, l'an 37 de l'ère actuelle, environ la septième depuis la mort de Jésus-Christ. Josèphe se glorifiait de descendre du côté de sa mère de la famille royale des Asmonéens, et de tenir par ses aïeux paternels aux rangs les plus élevés de la sacrificature juive. Son grand père lui avait transmis le nom de *Joseph*, qu'on a légèrement modifié pour mieux le distinguer des autres personnages de même nom. Son père, Mathias, alors âgé de soixante ans, habitait Jérusalem. Josèphe avait aussi sa mère, qui fut plus tard incarcérée par suite de

la défection de son fils, et accusée de servir d'agent aux intelligences qu'il entretenait dans la ville.

La première éducation du fils de Mathias avait été suivie avec soin. Il assure qu'à l'âge de quatorze ans les sacrificateurs de Jérusalem et les principaux le consultèrent plus d'une fois sur des questions de loi très-difficiles. Depuis long-temps, chez les Juifs, l'usage existait, surtout chez les Esséniens et parmi les Thérapeutes ou contemplatifs, de se vouer à la solitude et d'y faire abnégation de tous les intérêts du monde. Josèphe raconte que pour mieux s'instruire de l'esprit et des réglemens des sectes ou écoles les plus répandues en Judée, il avait passé trois ans entiers, de sa seizième à sa dix-neuvième année, auprès d'un solitaire renommé qui s'appelait Banas ou Abbanas. Cet homme s'abstenait de faire usage d'aucune chose provenant des animaux; ses vêtemens étaient tissus de l'écorce des arbres; il ne se nourrissait que des produits spontanés de la terre et se baignait plusieurs fois le jour et la nuit dans l'eau froide, afin de mieux se sanctifier [1].

De retour à Jérusalem, Josèphe s'attacha de cœur aux membres supérieurs de la classe sacerdotale et aux principaux dont les prétentions abusives

[1] *Alimentisque sponte provenientibus vescentem... in vitæ sanctimoniam* (Joseph. Vit., ed. græc. lat. Havercamp., p. 2).

avaient déjà excité au plus haut point les jalousies populaires et les récriminations des sacrificateurs de second ordre. Le fils de Mathias considérait ce parti sacerdotal bien moins encore sous un aspect de religion que dans un intérêt de patriciat, d'aristocratie, de noblesse. « Comme dans chaque nation, disait-il, la noblesse repose sur des titres différens, et que parmi nous la participation aux honneurs de la sacrificature est le signe d'une naissance élevée, non-seulement je tire mon origine de la race des sacrificateurs, mais j'appartiens aussi à une des vingt-quatre familles qui sont les plus nobles dans cette race [1]. »

Trois affections se partageaient l'ame du nouveau gouverneur et y régnaient dans l'ordre suivant : d'abord Josèphe éprouvait l'amour de lui-même, l'amour de ses propres intérêts, de sa propre conservation. Et comment lui en faire trop de reproches aujourd'hui, puisque nous devons à cet amour personnel un des écrivains les plus précieux de l'histoire, une source abondante de documens de plus d'un genre.

Après l'amour de lui-même, ce qui dominait

1 *Quem ad modum apud unamquamque gentem diversa sunt nobilitatis argumenta... ego autem non solum ex sacerdotum oriundus sum genere, verum etiam... ex nobilissima populorum ad eamdem pertinentium familia* (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 1).

chez Josèphe, c'était son attachement aux Romains, son admiration pour cette puissance. Ses relations privées, ses études, ses voyages en Italie lui avaient inspiré l'idée la plus haute possible de la grandeur romaine. Les témoignages de bienveillance que Rome savait appliquer si à propos et dont Josèphe avait ressenti les effets, les espérances d'ambition que la maîtresse du monde ne manquait jamais de susciter chez les hommes qui lui paraissaient devoir être utiles tôt ou tard à ses desseins, avaient concouru aussi à cette admiration naturelle. Tout ce qui restait de sentiment public dans le cœur de Josèphe, après ces deux premières affections, appartenait à sa patrie.

Dans un temps ordinaire, dans une guerre plus égale, le fils de Mathias aurait pu remplir une carrière brillante comme chef militaire ou comme chef politique; mais au milieu des agitations si grandes de Jérusalem et sous l'influence des convictions qui l'animaient, il n'était pas donné au commandant de la Galilée d'avoir un beau rôle. Josèphe voulut profiter de la position que les chefs eux-mêmes du soulèvement national lui avaient faite, pour jeter des entraves à la guerre, pour ruiner le parti populaire de sa province, pour se délivrer ensuite de toute subordination envers le conseil de Jérusalem. Enfin le gouverneur de la Galilée espéra s'organiser de manière à mériter la

reconnaissance des Romains et à traiter avec eux de sa seule autorité, avant que les progrès de la lutte eussent conduit la Judée dans l'alternative où les zélateurs témoignaient hautement le dessein de la placer, la délivrance ou la ruine.

De là viennent les tergiversations perpétuelles de Josèphe, les contradictions singulières qui abondent dans ses récits et dans ses aveux, et qui sont les conséquences inévitables d'une conduite à double face.

Au reste, le gouverneur de la Galilée a pris soin de nous initier à la nature des sentimens qui l'animaient avant d'arriver au pouvoir. L'esprit de dissimulation politique à l'abri duquel il fit son début et qui réussit à lui valoir un des principaux commandemens du pays, donne déjà la clé de toute sa vie ultérieure.

« Après la vingt-sixième année de mon âge, dit ce gouverneur, je me rendis à Rome. Le procurateur de Judée, Félix, avait envoyé quelques sacrificateurs, gens de bien et mes amis, se justifier devant l'empereur pour une cause assez légère. Je désirai ardemment les assister... Le vaisseau qui me portait et où nous étions six cents personnes fit naufrage sur la mer Adriatique. Nous fûmes quatre-vingts à nous sauver à la nage. La providence de Dieu nous fit rencontrer un navire de Cyrène qui nous recueillit. Arrivé au port de Diséarchie, que

les Italiens appellent Pouzzole, je m'y liai d'amitié avec un comédien de race juive, du nom d'Alitur. Cet homme était en grande faveur auprès de l'empereur Néron. Par son entremise, je parvins jusqu'à l'impératrice Poppée. Mes prières obtinrent promptement la liberté des sacrificateurs. Outre ce bienfait, je reçus en particulier de l'impératrice de grands présens, et je retournai dans ma patrie. J'y trouvai que le désir d'un état de choses nouveau allait croissant. La foule était toute disposée à se révolter contre les Romains. Je mis tous mes efforts à retenir ces séditieux dans le devoir et à leur inspirer de meilleures pensées [1]... Je ne pus les persuader, tant leur folie, née du désespoir, était exaltée. Alors je craignis que mes avertissemens répétés ne me rendissent un objet de haine et de soupçon, comme si je faisais cause commune avec les ennemis. Pour ne pas courir le risque de perdre la vie entre les mains des hommes populaires qui s'étaient emparés de la forteresse Antonia, je me retirai dans l'intérieur du temple [2]... Ensuite je

1 *Cum magnis muneribus cohonestatus essem a Poppæa, in patriam revertebar. Atque deprehendi novarum rerum studia gliscere... Itaque conabar seditiosos in officio continere* (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 2).

2 *Ne in odium incurrerem et suspicionem, quasi eadem sentirem cum hostibus, atque ita demum a popularibus comprehensus de vita periclitarer...* (Joseph. Vit., p. 3).

me réunis de nouveau aux sacrificateurs et aux principaux pharisiens. Nous ne fûmes pas saisi d'un faible effroi en voyant que le peuple avait pris les armes; nous éprouvions un grand embarras. Il n'était plus en notre pouvoir d'arrêter la sédition, et nous nous trouvions en face du danger. Dans ces circonstances, nous fîmes semblant d'entrer dans les sentimens des hommes populaires, afin de contenir leur ardeur. Nous espérions que Cestius arriverait bientôt avec des forces considérables, et que le mouvement du peuple et le tumulte seraient comprimés [1]. »

De ces deux rôles si distincts que le fils de Mathias continua à mener de front dans son gouvernement, et que les chefs populaires de la Galilée ne tardèrent pas à démasquer, chacun trouve plus particulièrement son expression dans l'un des deux écrits différens de Josèphe qui sont relatifs à cette guerre. Le rôle apparent, populaire, officiel, est surtout consigné dans le livre de la guerre de Judée, le rôle actif, occulte et conforme aux vœux du parti aristocratique et romain dans les derniers mémoires intitulés, *Vie de Josèphe*, que les récriminations de

1 *Simulabamus quidem nos probare illorum sententiam, suadebamus tamen ut se continerent, quod speraremus Cestium brevi cum validis copiis ascensurum, et tumultum motumque sedaturum* (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 2).

plusieurs adversaires de l'ex-gouverneur et la relation de Justus de Tibériade, le forcèrent de publier plus de vingt ans après son premier ouvrage.

Voilà pourquoi, au moyen du simple rapprochement de ces deux écrits, il est permis de rétablir, sous beaucoup de rapports, ce qui avait été avancé dans les documens de cette époque, que le temps a fait disparaître.

Suivant les textes mêmes du livre de la guerre, le commandant de la Galilée aurait commencé par se conformer dans sa province au principe de Moïse et à l'usage de Jérusalem ; il aurait mis son autorité en partage avec un conseil de soixante-dix hommes des plus intelligens et des plus renommés du pays[1]. Convaincu que les Romains seraient prompts à attaquer la Judée, Josèphe suivit et développa fidèlement les instructions traditionnelles qui avaient été rappelées aux commandans de toutes les divisions du territoire[2] ; il ordonna de fortifier les places et positions les plus essentielles de la haute et de la basse Galilée. Jean, fils de Lévias, autrement appelé Jean de Giscala, aurait reçu de sa bouche la mission expresse de préparer la défense

1 *De senioribus quidem istius gentis* LXX *prudentissimis, delectus, eos cum potestate omni Galilææ præfecit* (Bell. judaic., lib. II, cap. XX, ed. Havercamp., p. 208).

2 Voir ci-dessus, p. 18.

de Giseala, sa ville natale. Le gouverneur de la Galilée alla présider de sa personne, et de tous côtés, aux travaux, en presser l'exécution [1]. En même temps, tous les Galiléens capables de faire la guerre furent inscrits par ses soins, enrôlés, enrégimentés. Leur nombre s'éleva a plus de cent mille. On ramassa partout, jusqu'aux plus vieilles armes, et on les remit entre leurs mains [2]. Comme la nécessité était pressante, dit toujours Josèphe, ce gouverneur ne négligea rien pour façonner au plus tôt les levées à la discipline, pour leur donner l'instruction convenable, pour accroître chez elles l'audace de l'ame jointe à la force du corps.

Certes, si les choses se fussent passées avec autant d'énergie et de franchise, le parti des indépendans ou zélateurs de la Galilée se serait rendu coupable envers Josèphe d'une ingratitude profonde; Jean de Giscala, en particulier, n'aurait eu aucun motif valable d'en appeler bientôt au conseil de Jérusalem.

Mais les mémoires ultérieurs du commandant de la Galilée dévoilent une politique toute différente, et je laisse à leur auteur le soin de nous

1 *Cognitoque Romanos in Galilæam facturos esse irruptionem... munimentis omnibus ipse intererat, jubendo simul atque opem ferendo* (Bell. judaic., lib. II, cap. XX, ed. Haverc., p. 208).

2 *Quos omnes, armis veteribus undique collectis instruens armavit* (Bell. judaic., lib. II, cap. XX, ed. Havercamp., p. 208).

transmettre directement ces nouveaux aveux. « Après la défaite de Cestius, disent ses mémoires, ceux des principaux de Jérusalem qui avaient compté sur le succès du gouverneur de Syrie [1] virent les séditieux bien pourvus d'armes, tandis qu'eux-mêmes en étaient privés. Ils redoutèrent de tomber en leur pouvoir. On leur apprit que la Galilée n'était pas encore toute soulevée contre les Romains... Alors ils m'y envoyèrent avec deux sacrificateurs, personnages bons et honnêtes, Joasar et Juda, et ils nous chargèrent de persuader aux méchans qui avaient pris les armes dans cette province, de les remettre aux hommes les plus recommandables de notre nation, jusqu'à ce qu'on eût mieux connu les intentions des Romains [2]. »

Ainsi, quelle contradiction étrange, le même personnage qui avait été désigné par les insurgés vainqueurs de Cestius, pour organiser la guerre, qui, dans ses rapports officiels, s'attendait à chaque instant à l'invasion de l'ennemi, qui armait avec précipitation jusqu'à cent mille habitans, ce même homme, dans ses déclarations ultérieures et pri-

1 J'ajoute ces mots explicatifs pour rappeler qu'une légère erreur de copiste s'est glissée dans le texte de Josèphe : on a écrit *Gessius* au lieu de *Cestius*. La suite du récit rectifie l'erreur.

2 *Auditoque quod Galilæa nondum omnis a Romanis defecisset, eo miserunt me... ut homines istos facinorosos suaderemus arma deponere...* (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 3).

vées, ne se montre plus que comme un agent déguisé du parti auprès duquel la résistance passait pour une révolte, et les chefs de l'entraînement national pour des novateurs séditieux, des factieux, des brigands.

Ce n'est pas tout, Josèphe cède heureusement au respect de la vérité, en ce sens qu'il ne veut nous laisser aucun doute sur le fond de sa pensée. Un jour, ce gouverneur avait fait prisonniers certains amis du roi Agrippa, certains membres du parti romain de sa province dont il avait eu à combattre, malgré lui, les desseins trop ouvertement manifestés. « Après avoir engagé plusieurs d'entre eux à prendre un repas à ma table, je leur témoignai, dit Josèphe, à quel point je regardais la puissance des Romains comme supérieure à toutes les autres; mais je me trouvais obligé de dissimuler à cause de la multitude des factieux. Je leur conseillai de suivre mon exemple en attendant des jours opportuns. J'ajoutai que, loin de me voir avec peine à la tête de l'armée, ils devaient considérer que nul ne les eût traités avec autant d'égards et de douceur [1]. »

Tel était, dans les circonstances actuelles, l'in-

1 *Eam licet dissimularim propter latronum multitudinem. Quin et ipsis suadebam ut eadem facerent, tempus opportunum expectantibus, neque gravatim ferrent quod ipse exercitum ducerem* (Joseph., Vit., ed. Havercamp., p. 17).

térêt des districts galiléens pour la défense de la capitale juive et de tout le territoire; telle était la cause qui, pendant plusieurs mois, allait attirer les yeux de Jérusalem et de la nation entière sur cette province et sur son gouverneur. Si l'ennemi pénétrait directement de la Syrie dans la Galilée, il y rencontrait des positions redoutables, une population nombreuse déjà aguerrie, pleine de valeur. Si l'ennemi au contraire se dirigeait de la Syrie vers le centre de la Judée en suivant la ligne du littoral qu'il avait en sa possession, et en laissant la Galilée à sa gauche d'abord, puis après derrière lui, le chef des districts galiléens pouvait faire descendre de ses collines et sortir de ses défilés des masses suffisamment organisées et animées du plus grand enthousiasme. Il pouvait couper l'armée conquérante et la réduire, malgré toute la bravoure romaine, à de rudes extrémités.

Le nom de Galilée vient du mot hébreu *Galil*, qui veut dire un canton, une province, une région, et aussi un cercle, une frontière. La Galilée, longue de dix-huit à vingt lieues, sur dix ou douze de large, était la frontière septentrionale du pays des Juifs. Elle comprenait les districts qui avaient formé jadis le partage des tribus d'Aser, de Nepthali, de Zabulon. De l'avis des hommes habitués à l'Italie, le territoire galiléen offrait un aspect général délicieux, une belle culture, une abondance extra-

ordinaire de produits très-variés. Plus tard je ferai remarquer le caractère historique inhérent à cette province qui a été engraissée du sang de tous les peuples, de toutes les armées, presque de toutes les grandes familles dont le nom a occupé le monde, chez les anciens, dans le moyen-âge, de notre temps.

Au nord, on sait que la Galilée aboutissait à Sidon et au mont Liban; au midi elle s'appuyait sur le mont Carmel et était séparée de la province de Judée, proprement dite, par la Samarie, ancien héritage des tribus d'Issacar, d'une moitié de la tribu de Manassé et de la tribu d'Éphraïm; au levant, la Galilée avait pour bornes le haut Jourdain et les deux lacs, dont j'ai donné une description succinte, le Séméchonte et le lac appelé indistinctement mer de Galilée, de Génésareth, de Tibériade; enfin au couchant, cette province confrontait la ligne du littoral de la Méditerranée, qui, depuis Sidon, s'étend jusqu'à Ptolémaïs, aujourd'hui Saint-Jean-d'Acre, et jusqu'à la pointe formée par l'avancement du mont Carmel dans la mer.

On divisait la Galilée en supérieure au nord, inférieure au midi. L'une et l'autre comptaient un assez grand nombre de villes, d'une population au-dessus de quinze mille ames[1]. Les plus importan-

1 *Quid et urbes frequentes et crebri vici, ubique populosi ut*

tes de ces villes, celles qui servaient de chefs-lieux aux districts galiléens étaient les suivantes : à l'orient, la ville de Tibériade, aujourd'hui le village de Tabariya, sur la rive droite du lac de ce nom; dans l'intérieur du pays, à huit lieues, trente-deux kilomètres environ de Tibériade. Séphoris ou Safouri, que les Hérodes avaient dédiée au divin César, d'où lui était venu le nom de Dio-Césarée; sur les frontières occidentales, et non loin de Ptolémaïs, Gabara ou Gabaroth.

Les habitans de Gabara se portaient avec le plus d'ardeur à la guerre d'indépendance. Le parti des zélateurs y dominait. Séphoris, au contraire, formait la métropole du parti romain dans la province. Pendant la seconde époque de cette histoire, pendant la guerre des dynasties juives d'institution nationale et d'institution romaine, on a vu Séphoris devenir le siége d'une des cinq juridictions distinctes que Gabinius, lieutenant de Pompée, avait établies sur divers points du territoire, et qui avaient eu pour objet de rompre la puissance du grand conseil national, et tous les effets de la centralisation opérée à Jérusalem. Récemment encore, pour assurer la prééminence à Séphoris sur la Galilée entière, l'empereur Néron avait détaché du corps

qui sit minimus suprà quindecim millia incolarum habebant (Bell. judaic., lib. III, cap. III, ed. Havercamp., p. 223).

de la province la ville de Tibériade, qui en était regardée comme la capitale; il avait réuni cette dernière ville au petit royaume d'Agrippa II, étendu sur la rive gauche orientale du lac de Galilée et du Jourdain supérieur.

Une cause particulière explique le dévouement de la majorité des habitans de Séphoris à la puissance romaine. Dans la tentative de liberté que Jérusalem avait faite après la mort du premier Hérode, la Galilée avait pris une part très-active au mouvement. Le gouverneur romain de Syrie, Varus, s'était emparé de Séphoris, avait vendu les habitans nationaux à l'encan, et réduit la ville en cendres [1]. Quand elle fut rebâtie, un nombre considérable d'étrangers, surtout de Gréco-syriens, s'y établit à l'abri du pouvoir dominateur. Il en naquit un esprit d'hostilité continuelle avec les cantons et avec les villes voisines.

J'ai indiqué l'origine de Tibériade qui va devenir le centre de l'administration de Josèphe et le principal théâtre des agitations populaires de sa province. J'ai annoncé également le grand rôle que cette cité doit remplir dans la dernière phase de cette histoire, après la ruine de Jérusalem par Titus, lorsque la nationalité politique des Juifs ex-

1 *Captoque incenso oppido Sephori, incolas vendidit* (Antiquit. judaic., ed. Havercamp., p.859 ; Bell. judaic., p. 155).

pira au milieu des efforts les plus mémorables et les moins connus, sous l'empereur Trajan et sous l'empereur Adrien.

Dès que le signal de la guerre avait été donné, Tibériade s'était détachée du royaume d'Agrippa II. A l'exemple de Jérusalem, elle avait chassé les agens de ce prince et de la domination étrangère. Pour mieux fermer toute voie de retour, les chefs populairés avaient demandé au conseil central l'autorisation de détruire ou de dénaturer entièrement l'intérieur du palais des Hérodes qui était rempli d'aigles, de trophées, de peintures d'animaux symboliques et d'images du paganisme, que les sentimens nationaux et religieux de cette époque supportaient avec impatience. Comme nous en aurons plus tard la preuve, ils avaient le dessein de faire servir ces richesses aux frais de la guerre contre les Romains.

A l'arrivée de Josèphe à Tibériade, les divers partis qui y reproduisaient l'état général de la Judée, se trouvaient encore dans une sorte d'équilibre; nul n'y avait acquis la prépondérance absolue comme à Gabara et à Séphoris. On s'attendait à quelque événement qui tranchât les incertitudes. L'impulsion que le nouveau gouverneur allait imprimer préoccupait les esprits. Le parti populaire comptait fortement sur l'homme qui venait d'être choisi par les vainqueurs des légions de Syrie; le parti aristocratique, de son côté, puisait

des encouragemens dans la connaissance qu'il avait des sentimens secrets du fils de Mathias, et dans les liens qui lui attachaient Josèphe, en sa qualité de membre des familles du pays les plus élevées.

Le premier des trois partis de Tibériade, dit en propres termes le gouverneur de la Galilée, se composait des gens graves et honnêtes qui s'efforçaient d'empêcher qu'on ne se détournât de la fidélité envers les Romains et envers le roi Agrippa [1]. Ce parti avait plusieurs chefs : Julius Capella, Hérode, fils de Miarus, Hérode, fils de Compsus, et son frère Crispe ; celui-ci avait été fait jadis magistrat suprême de la ville par le roi Agrippa Ier, et se trouvait pour le moment dans ses terres au-delà du Jourdain [2]. Le second parti, composé des classes les plus inférieures, exigeait la guerre [3]. Ce deuxième parti obéissait principalement à Jésus, fils de Saphias, Saphat ou Saphida, et petit-fils de Tobie. C'était un homme né pour les grandes agitations, ajoute le gouverneur de la Galilée ; nul ne montrait une ame plus séditieuse et plus avide de nou-

1 *Tres in ea civitate factiones erant. Una quidem constabat viris gravibus et honestis, duce Julio Capello... hi omnes persuadere conabantur ut in sua erga Romanos regemque fidelitate manerent* (Joseph., Vit., ed. Havercamp., p. 4).

2 *Tunc in suis possessionibus agebat trans Jordanem* (Ibid.).

3 *Altera factio ex iis qui maxime erant ignobiles, bellandum esse decernebatur* (Ibid.).

veautés[1]. Le gros de la multitude qui s'ébranlait à la voix de Jésus, était recruté dans le corps des pêcheurs du lac poissonneux de Tibériade, précisément chez les mêmes hommes auxquels Jésus, fils de Marie, avait emprunté, trente ans auparavant, les premiers serviteurs de sa doctrine et de son nom.

Le troisième parti de Tibériade, celui qui tenait le milieu entre les deux autres, poussait réellement à la guerre, mais en adoptant pour mobile apparent un intérêt de localité bien plus qu'une déclaration exclusive contre l'autorité des Césars. Ce dernier parti suivait l'impulsion de Justus[2], de l'écrivain dont les récits subséquens obligèrent Josèphe à rédiger ses derniers mémoires.

Justus appartenait aux familles qui se regardaient comme la noblesse de Tibériade; il avait été secrétaire du roi Agrippa. En donnant l'énumération des auteurs ecclésiastiques, saint Jérôme a indiqué, d'après Josèphe, le livre de Justus, sans ajouter aucun autre détail. Mais dans le recueil intitulé, *Bibliothèque*, que Photius composa au

1 *Et a natura factus res magnas turbandas, quique ut nemo alius seditiosus erat rebusque novis studebat* (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 13).

2 *Justus Pisti filius, tertiæ partis primus se quidem de bello dubio animo esse simulabat, rerum autem novarum cupidus... Itaque in medium progressus erat* (Joseph. Vit., p. 4).

milieu du neuvième siècle de l'ère vulgaire, ce patriarche de Constantinople nous a conservé quelques traits relatifs au lettré de Tibériade : il rappelle le sujet et le titre général de son œuvre, écrite en langue grecque, la nature de son style, et surtout cette circonstance que Justus, tout habitant distingué qu'il fût de la Galilée, n'avait absolument rien exprimé ni en bien, ni en mal sur Jésus de Nazareth, son contemporain. Après cela, Photius s'est contenté de reproduire les jugemens si intéressés de Josèphe, adversaire personnel de Justus, touchant la partie de son histoire, qui traitait des affaires des Juifs contre la domination de Rome. « On lit une chronique de Justus de Tibériade, intitulée : *Histoire des Rois juifs qui ont été couronnés*, dit l'auteur de la *Bibliothèque*... Cette chronique commence à Moïse, et va jusqu'à la mort d'Agrippa, septième et dernier roi de la famille des Hérodes... Le style de Justus est très-concis, et néglige beaucoup de renseignemens qui eussent mérité d'être rappelés. De même que tous les autres écrivains juifs, il n'a fait aucune mention de la venue du Christ, des choses qui lui sont arrivées, de ses miracles... Justus eut des démêlés avec Josèphe pour la conduite de la république ; on rapporte qu'il dressa souvent des embûches à Josèphe, qui le signale comme le plus méchant des hommes. On prétend aussi que son histoire est en grande partie inexacte,

surtout dans ce qui concerne la guerre des Romains contre les Juifs, et la ruine de Jérusalem [1]. »

D'après les dispositions d'esprit du gouverneur de la Galilée, il était impossible que l'accord durât long-temps avec les hommes populaires de sa province.

Les relations journalières entretenues par Josèphe avec les chefs du parti aristocratique et romain, et avec le roi Agrippa II, donnèrent naissance aux premiers soupçons élevés contre sa personne.

Le flagrant délit de subterfuge et de mensonge où il fut surpris fréquemment par les zélateurs accrut en peu de jours la défiance.

Enfin les retards incontestables que le gouverneur de la Galilée apporta à fortifier les villes principales, tandis qu'à l'entendre, dans ses déclarations officielles, il se multipliait pour y réussir, le firent considérer comme coupable de trahison, et déterminèrent contre lui des soulèvemens que la terrible invasion dont on était menacé rendait encore plus déplorables.

Toujours est-il que les moyens employés par

1 *Judæus genere cum esset Christi adventu, deque iis quæ ipsi acciderunt, et de miraculis ab illo patratis, nullam prorsus fecit mentionem... Contendit item in republicâ cum Josepho...* (Photius, ed. græc. lat. 1653, cod. XXXIII).

Josèphe pour se rendre maître du parti populaire, et, selon son expression, pour tenir la Galilée tranquille et pacifiée, redoublèrent au contraire la discorde de tous côtés, et finirent par provoquer, soit dans cette province, soit à Jérusalem, des réactions sanglantes contre les hommes accusés, ou simplement soupçonnés d'agir dans le même esprit que ce gouverneur, d'être ses complices.

Avant de se rendre à Tibériade, Josèphe s'était arrêté à Séphoris : il avait préservé cette ville, où l'opinion romaine prédominait, de l'attaque des Galiléens zélateurs, qui voulaient s'en emparer. De plus, il avait accordé aux Séphoritains un privilége particulier, dont l'affaire des fortifications nous amènera bientôt à connaître les conséquences. Josèphe, arrivé à Tibériade, commença par s'établir dans un petit bourg voisin de la ville. Il était porteur du décret qui ordonnait de détruire l'intérieur du palais des Hérodes [1]. Julius Capella, et tous les amis d'Agrippa et des Romains s'y opposaient de toutes leurs forces. Jésus, fils de Saphida, et le parti populaire les tenaient en échec. Sans tenir compte des zélateurs, le gouverneur réunit les hommes du parti romain, et eut avec eux de

1 *Me ab Hierosolymitarum populo ad eos missum esse... ut iis persuaderem tollendam esse domum ab Herode tetrarcha extructam* (Joseph., Vit., ed. Havercamp., p. 7).

longues conférences. Il leur proposait de prendre un terme moyen, celui d'enlever les richesses du palais, mais pour les envoyer au roi Agrippa, ou les remettre aux représentans de ce prince [1]. Aux yeux des chefs du mouvement national, c'était accroître les ressources de l'ennemi. Le bruit de ce qui se passait circula dans toute la ville, et Josèphe discutait encore avec Julius Capella et les autres chefs du parti de la soumission, quand Jésus, fils de Saphida, et les siens, parurent devant le palais, la flamme à la main, en forcèrent les portes, et s'en emparèrent [2].

Dans ces conjonctures, la résolution qui fut prise par le gouverneur, explique à elle seule le genre de reproche que Justus exprima dans la suite contre le fils de Mathias. Il l'accusait d'avoir été la première cause des malheurs de Tibériade et de la Galilée, de n'avoir pas été moins infidèle aux Romains qu'aux Juifs. Loin de rester à son poste, et de faire face à l'orage, Josèphe, au sortir de sa dernière conférence avec Capella, abandonna la

1 *Multumque Capellus primoresque civium restiterunt, diuque id sinere noluerunt... quæcumque accipiebam servare regi statui* (Joseph., Vit., ed. Havercamp., p. 7).

2 *Jesus autem Sapphiæ filius nos prævenit, quem primum pro nautarum et inopum factionis duce se gessisse diximus* (Joseph. Vit., ibid.).

ville sous un prétexte frivole, et se retira dans la haute Galilée [1].

Les bandes populaires, livrées à elles-mêmes, firent tomber leur fureur sur les étrangers et sur les habitans natifs dont elles avaient eu particulièrement à souffrir avant la proclamation de la guerre.

Au retour de Josèphe à Tibériade, et lorsque ses premiers débats avec Jean de Giscala eurent commencé à éclater, une autre affaire tourna encore au détriment de son influence.

On n'ignorait pas les communications échangées chaque jour entre les hommes aristocratiques de la Galilée et le roi Agrippa. Josèphe, en particulier, était ami de ce prince, et, sur les soixante lettres qu'il déclare avoir conservées de lui, on doit croire qu'un certain nombre datait des jours de la guerre. Deux personnages éminens de la suite de ce même Agrippa arrivèrent auprès du gouverneur, se disant en pleine disgrâce. Le bruit se répandit parmi le peuple que ces hommes étaient des émissaires chargés de traiter de la reddition de la province. Les plus crédules s'empressèrent de les signaler comme des empoisonneurs qui, dans

1 *Nos enim post colloquium cum Capello et Tiberiensium primoribus habitum, in superiorem Galilæam secessimus* (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 7).

l'intérêt des Romains, voulaient en finir plus vite avec les habitans [1].

On se plaignit, on s'ameuta; la multitude s'écria que si ces étrangers arrivaient à bonne intention, ils devaient témoigner publiquement de leur accession religieuse à la loi du pays et recevoir un baptême qui les identifiât avec la cause de la nation juive. Josèphe prit leur défense et fit entendre une belle parole de tolérance universelle, mais dont l'application n'était pas rigoureusement adaptée à la circonstance. « Je représentai à la multitude, dit l'écrivain juif, qu'il fallait laisser à tous les hommes la faculté d'adorer Dieu selon la volonté de leur ame, et n'y employer aucune contrainte [2]. »

Quelque superstitieux qu'on puisse se représenter le peuple galiléen, tel n'était pas en ce moment l'objet de la question. Tout préoccupé de l'invasion prochaine des bataillons ennemis, ce peuple, quand il voulait imposer aux seigneurs suspects de machinations, l'alternative de sortir du territoire insurgé ou de se prêter au baptême juif,

1 *Magnates illos regios traducebant, veneficos esse dicentes, quique Romanos contra se venire hortarentur..... Futilemque istam veneficii accusationem irridebam* (Joseph., Vit., ed. Havercamp., p. 11 et 14).

2 *Dicens: hominum quemque oportere ex animi sui voluntate Deum colere, et non ad id faciendum cogi* (Ibid., p. 11).

cédait évidemment à un autre mobile que l'intolérance religieuse.

L'irritation causée par l'insistance de Josèphe à retenir ses hôtes dans Tibériade en vint au point de menacer leurs jours. Alors ce gouverneur se décida à les ramener en secret et avec précaution sur les frontières du roi Agrippa, auprès duquel les deux fugitifs ne tardèrent pas à retrouver leur faveur première.

La métropole du parti romain dans la Galilée, la ville de Séphoris était aussi une des clefs militaires de la province. D'après la concession que Josèphe avait faite à cette cité exclusivement à toutes les autres, elle avait pleine et entière liberté d'accroître à son gré la force de ses murailles [1], et cela sans donner aucune garantie pour l'avenir. Les résultats de cette concession répondirent presque immédiatement à ce que les chefs populaires avaient prévu. Le parti romain dominant à Séphoris envoya à diverses fois, et au su de toute la province, des députés au gouverneur de Syrie pour faire acte de fidélité et lui demander des secours. Plus tard, à l'approche de Vespasien, et et après un nouvel acte de condescendance de Josèphe, on vit Séphoris apporter ses vœux au gé-

1 *Solis Sephoritis permisit Josephus ut murum sibimet ipsis fabricarent* (Bell. judaic., lib. II, cap. XX, ed. Haverc., p. 208).

néral romain et en obtenir une garnison considérable. Alors le gouverneur de la Galilée essaya de la reconquérir; mais après y avoir échoué, il ne put s'empêcher de constater en ces termes, si ce n'est sa trahison, du moins son imprévoyance. « Josèphe avait tellement fortifié Séphoris, avant qu'elle ne se détachât de la cause galiléenne, que les Romains eux-mêmes auraient éprouvé beaucoup de difficultés à l'emporter. C'est pourquoi Josèphe perdit désormais tout espoir de ramener les Séphoritains au parti commun, soit par la persuasion, soit par la force [1]. »

Mais dans les mêmes jours où ce gouverneur accordait si imprudemment à la ville romaine tous les moyens de se mettre en état de défense, et d'accomplir sa défection, les cités les plus engagées dans la cause de l'indépendance rencontraient de sa part des obstacles nombreux. Plusieurs chefs populaires résolurent d'agir de leur seule autorité, et poursuivirent des travaux dont Josèphe ne dédaigna pas de s'attribuer ensuite tout l'honneur, même l'initiative.

Les preuves des retards reprochés au gouverneur de la Galilée, et relatifs à la fortification

1 *Quam ipse, antequam a Galilæis descisceret, ita munivit ut etiam Romanis captu esset difficilis. Quam ob rem de spe sua decedit... ut Sephoritas aut vi, aut suasu in partes suas traheret* (Bell. judaic., lib. III, cap. IV, ed. Havercamp., p. 225).

des principales villes, apparaissent dans les détails les plus curieux du soulèvement général qu'un nouvel incident va provoquer contre lui. On est étonné des subterfuges auxquels Josèphe ne cessait de recourir, et ces nouvelles agitations confirment l'esprit qui dominait chez les populations de sa province.

La femme d'un intendant du roi Agrippa II et de sa sœur, la reine Bérénice, commit l'imprudence de traverser les terres galiléennes pour se rendre dans les régions occupées par les Romains. Comme si elle eût voulu braver les habitans, cette femme marchait superbement vêtue, suivie d'un riche butin et d'une escorte de cavalerie [1]. Les jeunes miliciens du bourg de Dabarith montaient la garde dans le lieu de son passage [2]. Ils se jetèrent sur les cavaliers, s'emparèrent des bagages, et laissèrent à la femme de l'intendant la liberté de se sauver. Après cette expédition, le premier soin de la jeunesse de Dabarith fut de conduire leur prise au gouverneur. Il s'agissait de quatre mulets char-

1 Dans sa *Guerre des Juifs*, Josèphe avait dit que c'était l'intendant lui-même, nommé Philippe, qui voyageait. Ces différences et toutes les autres du même genre ne changent rien au fond du récit.

2 *Juvenes quidam audaces, genere Dabaritteni... in magno campo vigilias agentes* (Joseph. Vit., p. 12; Bell. judaic., lib. II, cap. XXI, p. 210).

gés d'étoffes précieuses, d'une grande quantité de vases d'argent et de cinq cents pièces d'or. Josèphe était en ce moment à Tharikhée, ville forte, située à une petite distance de Tibériade. Pour rester maître de la prise et se faire un mérite auprès d'Agrippa et de ses alliés de l'avoir renvoyée à ce prince, le gouverneur de la Galilée fit un premier mensonge aux miliciens de Dabarith. Il leur assura que le dépôt remis entre ses mains serait vendu et aurait le genre de destination que les chefs sincères du parti zélateur avaient voulu donner aux richesses contenues dans le palais des Hérodes. Le prix en serait adressé à Jérusalem pour concourir aux dépenses des fortifications de la capitale juive [1].

Mais les jeunes gens se furent à peine retirés que le gouverneur fit appeler les deux habitans de Tarikhée les plus connus pour leur dévouement à la cause d'Agrippa, Dassion et Jannée, fils de Lévi. Il leur prescrivit de rapporter au roi les objets capturés, sans en rien dire à personne, sous peine de la vie [2].

1 *His qui ea attulerant dicebam, oportere servari, ut ex illis venditis instaurarentur Hierosolymitarum muri* (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 12, 13).

2 *Accitis duobus e primoribus, qui regis erant amicissimi, mandabam eis ut... ad regem transmittendum curarent, mortem eis in multam interminatus, si vel alteri renunciaverint* (Joseph. Vit., p. 13).

Malgré la rigueur de cette injonction, le secret ne fut pas si bien gardé que les miliciens de Dabarith n'en eussent connaissance. Furieux, ils dénoncèrent le chef qu'on leur avait envoyé de Jérusalem comme un perfide qui ne songeait qu'à replacer le pouvoir sous la domination étrangère [1].

A leur cri, et d'un bout de la Galilée à l'autre, une multitude accourut en armes dans la plaine qui séparait Tibériade de Tarikhée. On y débattit s'il ne faudrait pas révoquer le gouverneur avant même d'en avoir déféré au Conseil de Jérusalem, si Josèphe ne méritait pas d'être puni, sans délai, du supplice des traîtres [2]. Le fils de Saphida, que le parti populaire venait d'élever au poste de premier magistrat de Tibériade, parla avec le plus de véhémence contre le fils de Mathias.

Sur ces entrefaites, Josèphe, étranger à ce qui se passait, s'il faut l'en croire, était livré au sommeil. Un de ses gardes, le seul qui fût resté auprès de lui, l'avertit du danger. Soudain le gouverneur s'enveloppa d'un vêtement déchiré, mit de la cen-

1 *Quasi regio ipsorum a me prodenda esset Romanis..... Et omnibus prædicabant Josephum pro proditore habendum esse* (Bell. judaic., p. 211; Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 13).

2 *Alii quidem proditorem deponendum esse, alii vero concremandum... unaque voce clamabant omnes, supplicio plectendum esse qui sese pro nefario illorum proditore gesserat* (Bell. judaic., p. 211; Joseph. vit., p. 13).

dre sur sa tête, suspendit son épée à son cou, et traversa la foule des habitans des campagnes, qui l'accablèrent de reproches.

Dans sa pensée, cet appareil de suppliant avait pour but de donner plus de force au nouveau mensonge qu'il méditait, et à l'aide duquel il espérait jeter la division parmi les troupes assemblées. En effet, après avoir obtenu la parole, Josèphe n'hésita pas à s'écrier : « Croyez tous à la vérité de ce que j'avance. Jamais je n'ai eu l'intention de renvoyer au roi Agrippa la prise des jeunes gens de Dabarith. Dieu me garde de traiter en ami un prince qui est votre ennemi. Mais vous, entre autres, ô habitans de Tarikhée! jugez-moi. J'ai vu que votre cité avait besoin d'être fortifiée et que vous manquiez d'argent pour y faire travailler; c'est pourquoi, dans la crainte que les habitans de Tibériade et des autres villes ne voulussent s'emparer de cette somme, je l'ai retenue secrètement afin de l'employer à l'édification de vos remparts. Si mon dessein vous déplaît, je vais tout rapporter à l'instant; si au contraire vous m'approuvez, c'est à vous de me défendre [1]. »

1 *Has pecunias neque Agrippæ mittere cogitabam... sed cum animadverterem, ô Taricheatæ, civitatem maxime omnium munitionis egere... mecum constitui clam pecuniam detinere ut vobis circumdarem muros...* (Joseph. Vit., p. 14; Bell. jud., p. 211).

A ces mots, qui répondaient si adroitement au sujet de l'impatience générale, les habitans de Tarikhée firent entendre un bruit d'approbation. Les troupes de Tibériade et des autres villes, au contraire, redoublèrent leurs menaces. Mais Josèphe parvint aussi à les appaiser, en leur répétant la promesse, dit ce gouverneur, de s'occuper au plus tôt de la construction de leurs remparts [1]. Alors cette multitude abusée, ajouta-t-il, consentit à se dissiper, toute offensée et irritée qu'elle fût encore [2].

Seulement, un groupe d'environ six cents personnes, qui ne s'était pas laissé persuader par les paroles de Josèphe, le suivit en tumulte jusqu'à sa demeure, et menaça d'y porter la flamme. Le fils de Mathias imagina un nouveau stratagême. Du haut de sa terrasse, il engagea les principaux du rassemblement de franchir le seuil de sa porte afin de conférer avec plus de liberté. Il leur offrit de les mettre en possession du montant de la prise qui avait causé l'agitation publique. Mais dès que ces hommes furent en son pouvoir, Josè-

1 *Postquam autem promiseram et Tiberiadi me ædificaturum mœnia, et aliis eorum civitatibus quibus necessaria erant, fide mihi habita, ad sua quisque sese subducebant* (Joseph., Vit., ed. Havercamp., p. 14).

2 *Quidem alia multitudo quæ decepta fuerat, recedebat, quamvis irata et offensa* (Bell. judaic., p. 212).

phe ordonna aux gardes revenus autour de lui de les battre de verges jusqu'au sang. D'après ses propres récits, une main fut coupée au plus audacieux, et attachée à sa poitrine [1]. Quand ces malheureux reparurent devant la foule, la terreur s'empara des esprits, et tous prirent la fuite.

1 *Cum eos in abditissima domus traxisset, verberavit donec viscera omnium nudaret... Jussissemque alteram e manibus ei abscidi, colloque ejus appendissem* (Bell. judaic., p. 212; Joseph. Vit., p. 14).



CHAPTRE IV.

Jean de Giscala ; décret du Conseil de Jérusalem contre Josèphe.

Le nom de Jean de Giscala, l'un des héros de la résistance future à Titus, commença à retentir en Judée sous l'empire des circonstances dont je viens de parler. Le gouverneur de la Galilée, et après lui la généralité des historiens, ont tant abusé contre ce chef des formes de langage familières à tous les partis dans les guerres civiles, qu'il ne faut négliger aucun détail pour se replacer à son égard dans les limites naturelles de la justice.

Le débat concernant la fortification des villes avait été le premier sujet de la rupture de Josèphe avec Jean. Par une singulière fatalité, à l'instant où il reproche à l'homme de Giscala d'avoir été dissimulé, trompeur, le gouverneur de la Galilée est entraîné malgré lui à mettre la vérité et le bon

droit du côté de son adversaire. Nous en aurons bientôt la preuve écrite. Le premier acte de Josèphe, sa premières parole envers le chef le plus populaire des bandes galiléennes fut un acte de dissimulation, une parole de mensonge.

L'automne de l'année 66 de l'ère actuelle venait de s'écouler. Dans les traditions de l'Église, cette année est celle du martyre des apôtres Pierre et Paul. Les Romains étaient loin de discerner encore les Chrétiens d'avec les Juifs : aussi, quelle que soit la ville de l'empire où Pierre ait subi la mort, si l'on rapproche l'ardeur de prosélytisme déployée par cet apôtré et par Paul, du soulèvement de leurs concitoyens, on juge que, en les frappant, les autorités romaines ne songèrent qu'à faire tomber la tête de deux Juifs rebelles. Bien plus, à l'époque où les étrangers commencèrent à mieux séparer les deux sectes juives rivales qui agissaient également sous l'influence d'une idée de Messie ou de Christ, savoir, les défenseurs de Jérusalem, les zélateurs de la justice promise au royaume de ce monde, ou les Chrétiens de la loi, et les disciples de Jésus, les zélateurs exclusifs du royaume qui n'est pas de ce monde, ou les Chrétiens de la foi ; à cette époque, les Romains ne cessèrent pas de regarder les uns et les autres, comme étant les expressions, les deux branches d'une seule et même révolte.

Le gouverneur de Syrie, Cestius Gallus, touchait

aux derniers momens de son existence : il résidait toujours à Antioche, centre de son gouvernement. En attendant l'heure de venger sa défaite, Cestius s'était attaché à renouer, dans le pays des Juifs, les intelligences nécessaires pour en favoriser l'accès à de nouvelles légions. De leur côté, l'ex-procurateur Florus et tous les agens romains retranchés à Cesarée maritime travaillaient à la ruine de la nation insurgée. Ceux des chefs du parti romain de Jérusalem, Costobare, Saül, Antipas qui, après le triomphe des zélateurs, s'étaient retirés vers Cestius, voguaient vers l'Italie. Ils allaient rendre compte de l'état des affaires à Néron. Mais cet empereur, arrivé au dernier degré de l'extravagance et de l'infamie de ses caprices, ne se trouvait pas à Rome. Le règne du fils de la seconde Agrippine marchait rapidement vers sa fin. Déjà les Gaules étaient près de suivre l'exemple de Jérusalem, de faire entendre un cri de délivrance, qui eut pour dernier résultat, non-seulement de précipiter la chute de Néron, mais d'enlever l'hérédité de l'empire à la maison des Césars. Un sénateur d'origine gauloise, gouverneur et propréteur des Gaules, présida au mouvement. Le nom de cet homme était de redoutable augure pour un tyran tel que Néron : il s'appelait Vindex, le vengeur. Dix-huit mois seront à peine écoulés que nous verrons l'empereur romain réduit à se frapper lui-même.

Jean, fils de Lévias, appartenait à une famille de Giscala, qui, sans être riche en biens, jouissait d'une considération étendue. On juge le caractère d'un homme d'après la nature de ses amitiés. Depuis sa jeunesse, une vive affection liait Jean de Giscala au fils d'un personnage qui n'a pas moins de célébrité dans l'histoire chrétienne, que dans les traditions juives. Cet ami était Simon, fils de Gamaliel, du même docteur à l'école duquel l'apôtre Paul avait reçu les premières instructions de sa jeunesse [1].

Indépendamment de la renommée de son père, l'estime générale accordée au fils de Gamaliel, ajoute un nouveau poids à la signification de l'amitié qui l'unissait à Jean. Quoique l'éloignement de Simon pour le gouverneur de la Galilée fût formel, Josèphe n'a pu s'empêcher de parler de lui en ces termes : « Simon de Jérusalem était d'une naissance illustre et de la secte des Pharisiens qui l'emporte sur les autres dans la connaissance et dans l'observation de nos lois. Il se faisait distinguer par son intelligence et sa sagesse [2].

Toutefois, la nature des souvenirs attachés

1 *Simon autem hic, vetus erat Joannis amicus eique perfamiliaris, mihi vero tunc temporis infensus infestusque* (Joseph. Vit., ed. græc. lat. Havercamp., p. 18; Act. apost. XXII, 3).

2 *Sapientia abundabat et ratione plurimum valebat, et suo unius consilio res labantes restituere poterat* (Joseph. Vit., p. 13).

aux Pharisiens n'est pas un motif pour conclure de l'intimité du fils de Lévias avec un des membres principaux de cette secte, que le fanatisme des pratiques extérieures eût armé son bras contre la domination des Romains. Au moment de la plus grande infortune de Jean, Josèphe lui reproche avec amertume de n'avoir pas hésité, dans l'occasion, à manger des viandes défendues par les règles d'observance religieuse [1].

Josèphe fait aussi un crime à l'homme de Giscala d'un mot qui fut prononcé durant la dernière période de la résistance de Jérusalem à Titus, et qui peut servir de trait caractéristique.

Lorsque la famine sévissait au sein de la ville, et que l'ex-gouverneur de la Galilée vivait dans l'abondance au milieu du camp ennemi, Jean prit le vin et l'huile que l'on conservait dans les chambres les plus reculées du temple, et qui étaient destinés au sacrifice : il les distribua à ses intrépides compagnons. Josèphe crie avec fureur au sacrilége. Jean de Giscala, au contraire, avait répondu aux guerriers dont la main hésitait encore à toucher aux provisions sacrées : « Ceux qui combattent ici pour Dieu, ne doivent pas craindre

2 *Qui Deum quoque jam ausus esset impietate contemnere; nam et mensa nefaria vescebatur...* (Bell. judaic., lib. VII, cap. VIII, ed. Havercamp., p. 423).

de faire usage des choses divines, et les défenseurs du temple sont autorisés à s'alimenter des ressources qu'il contient[1]. »

Pendant l'administration tyrannique des derniers procurateurs romains de Judée, le fils de Lévias avait suivi l'exemple des anciens Asmonéens; il s'était retiré dans les montagnes, et y avait formé un corps de combattans choisis. Cette troupe prit part à tous les engagemens des Juifs avec les Romains, avec les Syriens et leurs alliés qui, dans les districts septentrionaux, avaient précédé le signal de la guerre générale.

Jean, néanmoins, avait fait tous ses efforts pour empêcher Giscala, sa ville natale, de lever trop précipitamment l'étendard de la révolte; il craignait, avec raison, le voisinage des troupes romaines et le parti romain des villes voisines. Ses conseils ne furent pas suivis : Giscala, livrée à elle seule dans sa tentative imprudente, se vit aussitôt attaquée, prise, incendiée. Alors Jean, irrité au plus haut point de cette catastrophe, parvint à réunir assez de forces pour vaincre à son tour les destructeurs. Selon l'expression des documens, il ressuscita la ville, et en retablit, en partie,

1 *Et ad socios dicebat, oportere sine metu uti divinis pro numine stantes, et ex templo ali qui ei militant* (Bell. judaic., lib. v, cap. XIII, ed. Havercamp., p. 362).

les murailles[1]. Son intrépidité et la nationalité de ses sentimens intéressaient la Galilée entière bien avant que la défaite de Cestius eût donné le branle au soulèvement général.

Mais les desseins et l'ambition du fils de Lévias étaient loin de se renfermer dans les destinées étroites d'un chef de bande. « Il aspirait à commander et à faire de grandes choses, dit son adversaire personnel; seulement l'argent lui manquait[2]. »

Enfin les causes suivantes expliquent déjà le rôle éminent réservé à ce chef dans le siége de la capitale juive; ces causes se dégagent avec une grande clarté de toutes les accusations que Josèphe a accumulées sur son nom. « Jean avait une parole ferme de commandement, à laquelle il joignait l'art d'attirer les hommes... Les uns obéissaient à sa voix par crainte, les autres par attachement, le plus grand nombre aimait en lui l'intelligence dans le conseil et la force dans l'exécution[3]. »

La ville de Giscala, dont il est difficile aujourd'hui de déterminer la situation exacte, était une

1 *In pulchriorem urbem ressuscitavit, et in futuram securitatem mœnibus firmavit* (Joseph. Vit., p. 5).

2 *Jam vero illi imperare desideranti et majorum appetenti, pecuniæ inopia obstabat* (Bell. jud., lib. II, cap. XXI, p. 210).

3 *Quæ vero ipsi visa sunt imperiosius juberet... eique se sociabant non nulli quidem metu, alii vero ex benevolentia, miram quippe scientiam habebat alios ad se alliciendi... ad hæc quia*

ville des frontières occidentales de la Galilée, à une faible distance de Tyr. Cette position sur la frontière lui valait beaucoup d'importance. Les travaux à faire pour la fortifier occasionnèrent la première rupture de Jean avec Josèphe, qui attira plus que jamais les yeux de la capitale juive sur la Galilée. Si l'on compare de nouveau les deux relations successives dans lesquelles le fils de Mathias a parlé de ces événemens, on en retire la preuve que, sur ce point comme en beaucoup d'autres, Josèphe n'apporta pas une fidélité scrupuleuse dans les premiers rapports qui furent adressés par lui au conseil de Jérusalem. Loin d'admettre que Jean se montra ingrat à son égard, on est obligé d'accorder à ce dernier chef que, dès l'origine, le gouverneur de la Galilée lui avait donné de justes sujets de mécontentement personnel et de défiance.

Il est bien établi par les documens, qu'à leur départ de Jérusalem, les commandans envoyés dans les diverses divisions du territoire avaient été invités à tenir le conseil central, ou le Sanhédrin de la guerre, au courant de la situation : leur devoir était de s'en remettre, pour les cas difficiles aux ordres qui leur seraient transmis. Le gouverneur de la Galilée obéit à cette injonction jus-

manu strenuus erat et bonus consilio (Bell. judaic., lib. IV, cap. VII, ed. Havercamp., p. 293).

qu'au jour où sa révolte à main armée contre les délégués de Jérusalem prépara à la fois la chute du conseil et la destruction entière du parti politique. Ainsi, à l'occasion de quelques troubles qui avaient éclaté au sein du royaume d'Agrippa II, limitrophe de sa province, les récits de Josèphe montrent les liens officiels qui étaient destinés à rattacher les actes des gouverneurs à la direction centrale. « Dès que je fus arrivé dans la Galilée, dit le commandant de ces districts, et que j'eus connaissance des événemens, j'en écrivis au Sanhédrin de Jérusalem, et je demandai aux membres de ce conseil ce qu'il me serait prescrit de faire [1]. »

A entendre Josèphe, dans ses premiers rapports, ce gouverneur avait ordonné lui-même au fils de Lévias et aux siens d'enceindre Giscala de murailles [2]. Plus tard, et sous la forme historique, Josèphe déclara de nouveau qu'à la requête de Jean, il l'avait expressément chargé du soin de ces travaux [3]. Le chef galiléen se serait rendu coupable de méchanceté en abusant contre Josèphe de ce libre

1 *Postquam ista ab ipsis nunciis accepissem, scribo Hierosolymitarum Synedrio hisce de rebus, et quid me facere juberent ab illis requiro* (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 7).

2 *Similiter et Gischala Joannes Levi filius suo suorumque opere muro cingi curavit, prout jusserat Josephus* (Bell. judaic., lib. II, cap. XX, p. 208).

3 *Cum autem videret Josephum sua valde delectari industria,*

témoignage de confiance et de bienveillance. De plus, et toujours par un effet des bonnes dispositions du gouverneur, l'homme de Giscala avait réussi à recueillir une grande somme d'argent en opérant la vente des huiles vierges de la Galilée aux Juifs de l'extérieur. Ensuite, il aurait employé cette somme à provoquer la révocation de Josèphe, afin de prendre en main le commandement de la province [1], ou du moins de le faire reporter sur quelqu'un de ses propres amis.

Mais de ces premiers rapports de Josèphe, si on passe à ses derniers mémoires, l'origine des débats du gouverneur avec le fils de Lévias se présente sous un aspect bien différent.

D'après les nouveaux aveux consignés dans sa biographie, nous savons que Josèphe avait eu pour dessein intime, en arrivant dans sa province, d'enlever les armes au parti le plus dévoué à la résistance contre les Romains. Sous l'influence de cette pensée, il se rendit sans retard de Tibériade à Giscala, afin d'y sonder les intentions de Jean [2].

persuadet ei primum ut patriæ mœnia instauranda suæ mandaret fidei (Bell. judaic., lib. II, cap. XXI, p. 210).

1 *Qua mox in eum usus est, qui hoc sibi quæstum faciendi beneficium dederet... et multa ad potestatem Josephi evertendam machinabatur... ut ipse Galilææ imperaret* (Bell. jud., p. 210).

2 *Cum collegis ad Joannem veniebam, scire desiderans quidnam animo agitaret* (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 7).

Josèphe était accompagné des deux personnages que le conseil de Jérusalem lui avait donné pour collègues.

Le zélateur de Giscala exprima d'une manière générale, dans cet entretien, le désir que les mesures de guerre fussent activées autant que possible; il poussait le gouverneur à combattre le parti romain qui, dans plusieurs villes, et principalement à Séphoris, travaillait de tout son pouvoir à ramener la domination étrangère.

En particulier, Jean demanda au fils de Mathias une double autorisation : de fortifier et d'approvisionner Giscala dont on pouvait retirer de grands services, d'employer à cette fin le blé que les procurateurs romains avaient retiré précédemment du pays pour le compte de Néron, et qui avait été abandonné dans quelques villages de la haute Galilée[1].

A l'opposé de toutes ses déclarations antérieures, Josèphe reconnaît avoir repoussé dans les termes les plus formels les demandes du chef de Giscala[2]. Les raisons de ce refus sont nettement exposées. Le gouverneur, dans le cours de leur en-

1 *Ut sibi potestatem facerem exportandi frumentum Cæsaris, in superioris Galilææ vicis repositum; namque se velle dicebat id insumere in structuram patriæ mœnium* (Ibid.).

2 *Cum intellexissem quid moliretur, negabam me ei hoc permittere* (Ibid.).

tretien, s'était aperçu, dit-il, que Jean aspirait à un ordre de choses nouveau, qu'il ambitionnait de s'emparer du pouvoir [1]. Josèphe ajoute avoir voulu conserver le blé dont il était question, soit pour le rendre aux Romains, soit pour s'en servir lui-même, en vertu de l'autorité qui lui avait été déléguée [2].

Dès que tous les moyens de persuasion eurent été épuisés auprès du gouverneur, Jean s'adressa à ses deux collègues. Ceux-ci n'ayant rien trouvé d'exagéré dans ses prétentions, jugèrent tout ce qu'il y aurait d'imprudence à mécontenter un homme qui avait acquis une renommée si populaire. Ils se rangèrent de l'avis du zélateur de Giscala, malgré l'opposition opiniâtre de Josèphe, et lui accordèrent toutes les autorisations nécessaires. Ce dernier s'en venge en attribuant à ses deux collègues de s'être laissés corrompre [3].

Dans tous les cas, si, en cette première rencontre, le coup d'œil du gouverneur lui avait dévoilé chez le fils de Lévias une ame avide de nouveauté

1 *Moxque deprehendi eum rerum novarum cupidum, et ad principatum arripiendum aspirantem* (Joseph. Vit., p. 7).

2 *Cogitabam enim id frumenti aut Romanis servare, aut mihi ipsi, quod potestatem a communi Hierosolymorum mihi commissam haberem* (Ibid.).

3 *Istis igitur a me neutiquam impetratis, ad collegas se convertit. Proinde eos largitionibus corrumpit*... (Joseph. Vit., p. 8).

et ambitieuse, la sagacité de Jean n'était pas restée en arrière. Il en avait retiré la conviction à laquelle tous les actes ultérieurs de Josèphe ajoutèrent à ses yeux plus de poids : loin de se dévouer à la cause de l'indépendance nationale, ce personnage ne voulait que se préparer auprès des Romains le mérite d'avoir fait rentrer la Judée sous leur domination. Dès lors, une lutte ardente s'engagea entre les deux chefs. Jean avait pour lui tout le parti populaire de la province, tous les zélateurs, tous les hommes qui avaient fait le serment de mourir ou d'enlever le territoire à l'étranger, de détruire le tribut à César. Plusieurs villes principales de la Galilée, et à leur tête Gabara, étaient impatientes de marcher sous ses ordres. De son côté, Josèphe, outre l'avantage de position qu'il devait à son titre de gouverneur, attirait tous les hommes des classes supérieures qui tenaient au roi Agrippa et aux Romains, tous les hommes qui préféraient la paix, à quelque condition que ce fût, aux chances d'une lutte inégale et terrible. Sa jeunesse, ses talens, ses ruses inépuisables, imposaient même à un nombre considérable de ceux dont les sentimens et les espérances étaient au fond les plus en opposition avec les siens. Jean et son parti ne déguisaient nullement leur pensée. Ils signalaient hautement Josèphe comme un perfide, qui, au premier jour, passerait à l'en-

nemi[1], et qui, à l'inverse du fils de Jacob dont il portait le nom et que ses frères avaient vendu à l'étranger, songeait à vendre à l'étranger sa personne, sa province et ses frères. Josèphe, à son tour, accusait Jean et ses amis de jalousie, de haine, de projets de tyrannie, de déprédations, d'être la seule cause des soulèvemens prononcés contre lui, de l'environner de toute sorte d'embûches.

Jean en appela bientôt de ce conflit au conseil de Jérusalem. Il envoya Simon son frère, un personnage du nom de Jonathas, et un cortége de cent Galiléens soutenir ses motifs. Un autre chef renommé de la Galilée, Jésus de Gabara, arriva aussi à cette occasion dans la capitale juive suivi d'un corps de six cents hommes [2], et se mit à la disposition du conseil.

L'affaire donna lieu à de grands débats. Le conseil renfermait, comme tout le corps de la Judée, un parti qui approuvait les sentimens du fils de Mathias, son systême de retardemens et de subterfuges.

1 *Altius res repetendo, quasi quidquid agendum esset Josephus Romanis prodere cogitaret* (Bell. judaic., lib. II, cap. XXI, ed. Havercamp., p. 210).

2 *Audito Galilæum quemdam, Jesum nomine, cum sexcentorum militum cohorte jàm venisse Hierosolyma* (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 19).

Enfin, un décret fut rendu. Ce décret retirait provisoirement à Josèphe ses pouvoirs, et lui prescrivait de venir rendre compte de sa conduite. Pour assurer l'exécution de cette mesure, on choisit quatre commissaires entre les hommes les plus distingués et les plus habiles dans l'art de la parole [1]. Ces quatre hommes étaient : Jonathas, fils de Juda; Joasar, fils de Nomicus; Ananias, fils de Sadoc, et Simon [2]. On les chargea de délier le peuple de la Galilée de l'obéissance au gouverneur. Si Josèphe consentait à se rendre aux désirs du conseil, on devait lui laisser toute liberté; s'il s'obstinait à ne pas remettre ses pouvoirs, il fallait le traiter en ennemi [3]. Deux mille cinq cents hommes reçurent ordre d'accompagner les commissaires [4], Jésus de Gabara et sa troupe furent du nombre.

1 *Quatuor viros ex illustrioribus miserunt, omnes dicendi peritissimos* (Bell. judaic., lib. II, cap. XXI, ed. Haverc., p. 213; Joseph. Vit., p. 19).

2 Un de ces personnages est nommé dans un endroit Jonathas, fils de Juda; dans un autre endroit, Juda, fils de Jonathas : ce n'est qu'une transposition de copiste.

3 *Si quidem is sponte veniat, sinerent ipsum sui rationem reddere; sin autem urgeat, ut in præfectura maneat, pro hoste eum haberent* (Bell. judaic., lib. II, cap. XXI, p. 213; Joseph. Vit., p. 19).

4 *Verumtamen decretum haud satis valiturum existimabant, sed duo millia et quingentos armatos miserunt...* (Bell. judaic., lib. II, cap. XXI, p. 213, 214).

On leur remit trois mois de paye [1]. En même temps, des lettres furent écrites à Jean de Giscala et à tous les chefs des principales villes de la Galilée, pour les inviter à prêter main-forte aux envoyés du conseil [2].

Dans ses premiers récits, et tout en rapportant avec exactitude ces diverses mesures, le commandant de la Galilée avait insinué que le décret fut seulement l'expression d'un certain nombre des principaux de Jérusalem animés contre lui d'un esprit d'envie [3]. Mais Justus de Tibériade, ou quelque autre adversaire de Josèphe, releva cette assertion et lui prouva que sa révocation avait été prononcée par les chefs compétens et par Ananus, le plus vénérable de tous. En conséquence, Josèphe, forcé de reconnaître ce fait dans ses derniers mémoires, n'hésita pas à y attacher une explication nouvelle. Il oublia l'éloge brillant que ses premières chroniques avaient tracé de la jus-

1 *Tunc Jesum Galilæum accitum et trimestri stipendio donatum, jusserunt Jonatham ejusque collegas sequi et illis obtemperare* (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 19).

2 *Scripserunt autem et Joanni ut ad bellum adversus me sese accingeret. Quin et Sepphoritis, et Gabarenis et Tiberiensibus injungebant, ut Joanni suppetias mitterent* (Ibid.).

3 *Ex invidia autem primores, nonnullique magistratuum... inter se decreverunt eum Josephum, ab exercitu ducendo revocare* (Bell. judaic., lib. II, cap. XXI, ed. Havercamp., p. 213).

tice et du désintéressement absolu de l'ancien gouverneur de Jérusalem[1]; il oublia que ce vieillard à cheveux blancs était mort à son poste avec un grand courage, tandis que lui, Josèphe, vivait paisiblement à Rome sous la protection des empereurs. Pour mieux aider à sa justification, l'ex-gouverneur de la Galilée agit, à l'égard de la mémoire d'Ananus et de tous les hommes du conseil qui avaient prononcé dans le même sens, comme il s'était déjà conduit à l'égard de ses deux collègues : il les accusa de s'être laissés corrompre.

Mais les termes de cette accusation offrent du moins l'utilité historique que j'avais annoncée. Ils attestent que Josèphe, porté au gouvernement sous l'influence d'Ananus et des politiques, se regardait au fond comme étant aussi en dehors de ce parti qu'en dehors du parti des zélateurs ou des ardens. Ils attestent également les préoccupations qui agitaient les esprits dans la capitale juive, et les craintes qu'on y concevait sur l'usage que le gouverneur de la Galilée était disposé à faire de ses forces. « Simon, fils de Gamaliel, dit Josèphe, représenta à Ananus, à Jésus, fils de Gamala, et à tous les autres de leur parti, qu'il fallait m'ôter le gouvernement de la Galilée, et cela sans perdre de temps, car si l'on ne me devançait, je

1 Voir ci-dessus, p. 15.

ferais marcher mon armée pour envahir Jérusalem [1]... Ananus et ceux de son parti s'étant laissés corrompre par les largesses de Jean, acquiescèrent à cette proposition [2]. »

On sait que le père et la mère du gouverneur vivaient encore et habitaient la capitale juive. Un des principaux du conseil, Jésus de Gamala, ancien pontife, qui était lié d'amitié à leur famille, et qui avait pris part à toute la délibération, les avertit aussitôt de ce qu'on avait résolu. Mathias en écrivit au long à son fils, et l'engagea à se rendre à Jérusalem. Sa lettre renfermait quelques-unes de ces expressions de tendresse et de profonde sollicitude que le cœur d'un père peut seul inspirer [3]. Mais Josèphe ne jugea pas à propos de suivre l'avis paternel; il prétexta l'affection extraordinaire que les Galiléens avaient conçue pour lui, et qui ne lui permettait pas de s'absenter un seul jour de sa province [4]. Croyant sa sûreté com-

1 *Ananum et Jesum Gamalæ filium alios item aliquot, ejusdem cum illis factionis... hortabatur ut nullam moram facerent, ne ipse, si prius rem resciscerem, urbem magno cum exercitu invaderem* (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 18).

2 *Nam Ananus suique largitionibus corrupti, constituunt me de Galilæa turbare* (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 19).

3 *Ista mihi, cum pater significasset qui ea acceperat a Jesu Gamalæ filio, qui concilio interfuit... et pater me per literas vehementer obsecraverat, ut ad se venissem* (Joseph. Vit., p. 19).

4 *Multitudo omnis Galilæorum, prostrata in faciem cum la-*

promise s'il obéissait au décret, Josèphe préféra en empêcher l'exécution les armes à la main. Il s'en suivit de sa part une expédition pleine de ruses et de violences qui finit par le rendre maître des envoyés du conseil. Mais il en résulta aussi que la colère des zélateurs fut redoublée, et que, dans la crainte continuelle de se voir trahis, les chefs de toute cette partie si ardente de la nation devinrent de plus en plus accessibles à des résolutions impitoyables.

crymis supplicabat, neve discederem regione illorum... itaque cum ista audivissem, et vidissem populi mœstitiam... mansurum me annuebam (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 20).



CHAPITRE V.

Révolte et expédition de Josèphe contre les quatre délégués du conseil de Jérusalem chargés de lui retirer ses pouvoirs.

Le gouverneur de la Galilée s'affermit dans le dessein de résister aux quatre commissaires du conseil, chargés de l'exécution du décret qui lui retirait ses fonctions : il réunit un corps de troupes de huit mille hommes. Une partie de ces troupes se composait d'un corps soudoyé, auquel Josèphe se fiait le plus [1]. Sa petite armée fut dirigée vers les frontières occidentales de la Galilée, du côté de Ptolémaïs. Le gouverneur romain de Syrie avait renforcé la garnison de cette dernière ville. Cestius craignait que les Juifs de la Galilée, entraînés par

1 *Quibus maxime fidebat, mercenarii ad quatuor millia et quingentos* (Bell. judaic., lib. II, cap. XX, ed. græc. lat. Havercamp., p. 209).

l'enthousiasme de leur premier succès, ne fissent quelque entreprise sur la principale place de cette partie du littoral, comme Jean l'Essénien et Niger avaient fait sur Ascalon.

Le nouveau commandant donné à Ptotémaïs était un officier éminent, du nom de Placidus, qui, peu de mois après, sous les ordres de Vespasien, prit la part la plus brillante à la guerre judaïque. En attendant, Placidus remplit la mission qu'il avait reçue de porter le fer et la flamme dans tous les bourgs galiléens voisins de Ptolémaïs [1].

Jusqu'alors, Josèphe n'avait opéré aucun mouvement de quelque importance. Au contraire, ce gouverneur imposait la défense expresse aux chefs populaires de sa province de tenter la moindre excursion sur les terres des Romains ou de leurs alliés [2]. Presque tout le temps si rapide du premier élan de la guerre s'écoula pour lui à disputer son pouvoir à l'intérieur, et à combattre tantôt une partie de la population galiléenne, tantôt l'autre.

Les avantages mêmes que le fils de Mathias obtint dans ces luttes tirent fréquemment de sa bouche des cris de satisfaction qui n'auraient pu

1 *Is autem advenit... missus a Cestio Gallo ut incenderet Galilæorum vicos qui proximi erant* (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 20).

2 *Jussos prius bello non lacessere aut Romanos aut finitimos* (Joseph. Vit., p. 8).

être plus vifs, si, à sa voix, la Judée avait réussi à vaincre les dominateurs étrangers et à répandre l'honneur du nom hébreu parmi les peuples de l'Asie occidentale.

En apprenant que Josèphe avait dressé son camp non loin de Ptolémaïs, Jean de Giscala et son parti ne doutèrent pas de l'intention du gouverneur : il voulait se mettre hors de la portée des envoyés et s'assurer au besoin une retraite auprès de Cestius, si on en venait à l'attaquer avec de trop grandes forces.

De l'aveu de Josèphe, son mouvement contre l'ennemi n'était qu'une feinte [1]. L'œil du gouverneur de la Galilée était bien moins tourné vers le dehors que du côté de ses adversaires intérieurs.

A leur arrivée sur les frontières méridionales de la province, les quatre commissaires du conseil s'arrêtèrent dans un bourg nommé Xaloth. De là, ils adressèrent au fils de Mathias une première missive, et l'engagèrent à se rendre auprès d'eux.

Ces envoyés étaient partis de Jérusalem avec une pensée qui leur imposait beaucoup de prudence. Ils avaient plus d'un sujet de croire que, pour se soustraire à leur autorité, Josèphe n'hésiterait pas à se servir du corps de troupes qui semblait en-

1 *Atque ibi continebam exercitum, simulans mihi bellum gerendum esse contra Placidum* (Joseph. Vit., ed. Hav., p. 20).

tièrement dévoué à sa personne. Ils savaient aussi que la Galilée, comme le reste de la Judée, était très-divisée de volonté et d'opinion.

La forme de leur première missive se ressentit des ménagemens et des précautions auxquels ils se jugeaient obligés. On y retrouve la confirmation des débats contradictoires qui venaient d'être soutenus devant le conseil par les amis de Jean et ceux de Josèphe. Et de plus, comme le contenu de cette missive ne nous est arrivé qu'en passant par les mains du gouverneur de la Galilée, il serait possible que certaines paroles y eussent reçu quelques légères modifications.

« Jonathas et ceux qui sont envoyés de Jérusalem avec lui à Josèphe, salut. Après avoir entendu que Jean de Giscala t'avait suscité des embûches, les principaux de Jérusalem nous ont chargés de le censurer (s'il y avait lieu) et de l'avertir de se soumettre désormais à ce que tu ordonneras. Or, comme nous avons à délibérer de choses d'une utilité commune, pour toi et pour nous, nous te prions de te rendre ici au plus tôt, et sans une trop grande suite; car le bourg où nous sommes ne pourrait suffire à une multitude de soldats [1]. »

1 ... *Itaque cum nobis in animo sit tecum deliberare de iis quæ in communem tibi nobiscum agenda sunt, obsecramus ut ad nos ocyus non magno comitatu venias...* (Joseph. Vit., p. 21).

Un jeune cavalier très-résolu, qui précédemment avait servi dans les troupes du roi Agrippa, fut chargé de porter cette lettre en toute hâte au camp de Josèphe. Il y arriva à la deuxième heure de la nuit, à partir du coucher du soleil, ou, selon notre manière actuelle de compter, vers huit heures du soir. Le gouverneur était à souper avec ses officiers les plus dévoués et avec les chefs galiléens de son parti. Un serviteur annonça l'arrivée du cavalier juif. Josèphe ordonna de l'introduire. Sans faire un salut à personne, le jeune homme alla droit au fils de Mathias, et lui remit sa dépêche en disant : « Voici ce que les députés de Jérusalem t'envoient; réponds au plus tôt, car j'ai ordre de retourner auprès d'eux avec promptitude [1]. Quelques-uns des assistans témoignèrent leur surprise de l'audace du cavalier; mais Josèphe avait déjà formé son plan sur ce jeune homme. Il désirait appuyer d'un motif plausible le refus d'avance arrêté en son esprit d'obtempérer aux injonctions qu'on lui transmettait. Dans ce dessein, il allait employer le plus triste moyen pour tirer de la bouche du soldat de prétendus aveux, pour lui faire dire que les envoyés avaient résolu en

1 *Hanc inquit, tibi miserunt legati Hierosolymitani; scribe jam et tu quam ocyssime : nam mihi necesse est reditum ad ipsos accelerare* (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 21).

secret d'attirer le gouverneur, et de lui ôter la vie sans autre forme.

Le jeune cavalier fut invité à prendre part au repas; il s'en défendit. Alors Josèphe renoua la conversation avec ses convives, et affecta de ne pas ouvrir la lettre qui lui avait été remise et qu'il gardait entre ses mains. Bientôt tout le monde se retira, hormis trois ou quatre de ses affidés. Le messager restait toujours debout à attendre. Pendant que son attention fut détournée, le gouverneur prit rapidement connaissance de la dépêche et la referma, sans que personne s'en aperçut. En même temps, il fit compter vingt drachmes au cavalier comme salaire de son voyage, et lui ayant proposé une coupe de vin, il tira occasion de la jeunesse du soldat et de quelques questions sur ses services pour défier en riant la force de sa tête. Celui-ci tomba d'autant plus aisément dans le piége, que Josèphe ajouta l'offre d'une nouvelle pièce d'argent pour chaque nouvelle coupe de vin [1]. Réduit à un état complet d'ivresse, le jeune homme déclara tout ce qu'on exigeait de lui [2]. Mais à

1 *Dicebam si nobiscum potare volueris. in singulos cyathos drachmam accipies* (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 21).

2 *Tandemque ebrius factus non amplius secreta tacere potuit... insidias mihi structas, quodque ipsorum decreto morti essem addictus* (Ibid.).

supposer que les envoyés eussent nourri en secret le projet qui leur est attribué, comment croire sérieusement que la confidence en eût été faite au porteur matériel de leur message. Le décret du conseil, tel que Josèphe l'a reproduit, ne prescrivait de traiter ce personnage en ennemi que s'il se refusait à résilier ses pouvoirs. Enfin, le père du gouverneur, tenu fidèlement au courant de tous les débats et de toutes les résolutions, avait été le premier à écrire à son fils dans un sens analogue à la missive des envoyés; il lui avait recommandé de se présenter au plus tôt dans la capitale juive.

Josèphe ne prit pas moins sujet des prétendus aveux tirés à l'ivresse du jeune soldat pour répondre aux quatre délégués la lettre suivante : « Josèphe à Jonathas et à ses collègues, salut. J'ai appris que vous étiez arrivés dans la Galilée en bonne santé, et je m'en félicite. Le soin des affaires publiques sera remis entre vos mains, et je pourrai retourner à Jérusalem. Il y a long-temps que je le désire. Si cela m'eût été possible, je serais allé à votre rencontre dans le bourg de Xaloth et beaucoup plus loin, sans que vous m'y eussiez invité. Pardonnez-moi de n'avoir pas fait ce que j'aurais voulu. Je suis arrêté au camp de Chabolon pour observer Placidus qui montre le dessein d'entrer dans la Galilée. Venez donc vous-mêmes m'y trouver dès

que vous aurez lu cette lettre, et portez-vous bien [1]. »

De bon matin, le cavalier, rétabli des suites de son imprudence de la veille, et n'ayant probablement aucun souvenir des paroles qu'on lui avait arrachées, reçut le nouveau message. Après cela, et comme pour mieux témoigner de la déférence qui revenait de droit aux représentans du conseil, dont il bravait de fait l'autorité, le gouverneur de la Galilée réunit trente habitans notables, et leur prescrivit d'àller, en son nom, rendre hommage à Jonathas et à ses collègues. Mais par un effet bizarre de l'esprit de subterfuge dont la mesure fut comblée dans le cours de sa vie publique, Josèphe attacha aux trente Galiléens trente soldats, qui eurent ordre de ne pas se séparer de leur personne. Ces soldats devaient rapporter au gouverneur toutes les paroles qu'on aurait échangées [2].

A la lecture de la réponse du fils de Mathias, les

1 *Equidem lætor id maxime quod rerum in hac regione cum vobis commissa, liceat mihi in patriam reverti. Hoc enim facere mihi jampridem in votis fuit... Rogo tamen veniam mihi datis, quod jam non possem quod volui facere... Vos igitur, cum hanc epistolam legeritis, ad me venite. Valete.* (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 21).

2 *Singulis autem horum adjunxi e militibus unum mihi fidissimum, qui eos observaret, an qui a me missi erant sermones fererent cum Jonatha ejusve sociis* (Joseph. Vit., p. 23).

quatre délégués de Jérusalem ne doutèrent plus de son mauvais vouloir. Ils s'avancèrent vers la frontière où Josèphe était campé, et écrivirent une seconde dépêche qui leur fut dictée par le ferme sentiment de l'autorité supérieure dont ils étaient revêtus : « Jonathas et ses collègues à Josèphe, salut. Nous te mandons et ordonnons de te rendre auprès de nous dans la ville de Gabara, d'ici à trois jours, sans aucune escorte. Nous avons à connaître des crimes que tu as imputés à Jean [1]. »

Dans l'espoir d'enlever les envoyés d'un coup de main si l'occasion lui était favorable, Josèphe alla se camper avec trois mille hommes à quarante stades, environ huit kilomètres de la ville de Gabara. De là, il fit parvenir à Jonathas ses nouveaux refus, exprimés dans la forme suivante : « Si vous exigez absolument que j'aille vous trouver, choisissez entre les deux cent quatre villes ou villages de la Galilée l'endroit qui vous conviendra le mieux, pourvu que ce ne soit ni la ville de Gabara, ni Giscala; car celle-ci est la patrie de Jean, l'autre lui est entièrement dévouée [2]. »

1 *Tibi denunciamus mandamusque, ut tertio abhinc die absque militibus venias ad nos in oppidum Gabbaroth, ex te cognituros de criminationibus quæ Joanni adjecisti* (Joseph. Vit., p. 22).

2 *In Galilæa urbes sunt vicique quatuor et ducenti: horum in quemque, prout statuetis, ipse veniam, præter Gabara et Gischala*... (Ibid.).

Après cette dernière réponse, les envoyés et leurs amis jugèrent qu'il n'y avait plus rien à écrire, et tinrent conseil [1]. Jean ouvrit un avis qui finit par être adopté, et qui offre le contraste le plus curieux avec toute la conduite de son rival, et surtout avec les procédés auxquels le gouverneur de la Galilée eut recours pour détourner les conséquences de la mesure proposée.

Jean demanda de ne pas s'engager dans une lutte intérieure avant d'avoir provoqué une enquête générale et par écrit. Voici à quelle intention. Le décret dont les commissaires du conseil étaient porteurs ne préjugeait encore rien contre Josèphe; seulement, il lui était commandé de remettre ses pouvoirs, et de se rendre à Jérusalem pour y donner les explications nécessaires.

Après avoir écrit à toutes les villes et à tous les bourgs de la Galilée de réunir des témoignages relatifs au gouverneur, l'avis de Jean était d'expédier le tout à Jérusalem [2]. Sur ces pièces, accompagnées de la déclaration des envoyés, le conseil

1 *Cum istas literas accepissent Jonathas ejusque collegæ, non amplius ad me rescribunt, sed convocato amicorum concilio... consultabant* (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 22).

2 *Et quidem Joanni videbatur scribi oportere ad omnes in Galilæa urbes, vicosque... Illosque vocandos esse... atque decretum hoc mittendum esse jubeat etiam in Hierosolymitarum urbem* (Ibid.).

central devait rendre un nouveau décret pour dénoncer formellement le fils de Mathias comme traître à la nation, et pour détourner de lui tous les Galiléens qui se croyaient encore autorisés à rester sous ses ordres [1].

Un affidé occulte de Josèphe, qui avait assisté à la délibération, courut lui en communiquer tous les détails. Il était trois heures de la nuit, à partir du coucher du soleil, environ neuf heures du soir. « Je vis qu'il n'y avait pas un instant à perdre, dit le gouverneur. Entre les officiers dévoués que j'avais autour de moi, Jacob était un des plus capables de remplir mes desseins. Je lui prescrivis de prendre deux cents hommes et de les embusquer sur les chemins qui conduisent de Gabara dans toute la Galilée. Il devait y saisir tous les passans et me les envoyer, particulièrement ceux qui seraient chargés de quelques lettres [2]. Je recommandai à un autre de mes intimes, nommé Jérémie, de se poster en observation avec six cents hommes sur celle des frontières de la province par où l'on

1 *Ut cum et illis cognitum esset me Galilæis haberi pro hoste, idem et ipsi confirmatum irent. Quod si fieret, fore iebat ut Galilæi, quotquot benevolis uterer, hac re perterreti me desererent* (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 22).

2 *Ut ducentis militibus assumptis exitus omnes e Gabaris in Galilæam custodiret, et quotquot illic comprehensos ad me mitteret; eosque imprimis qui cum literis caperentur* (Ibid., p. 23).

se rend à Jérusalem. Il devait également s'y emparer de tous les porteurs de messages, les tenir enchaînés sous bonne garde, et m'adresser les lettres qu'on leur aurait enlevées [1]. Enfin Josèphe fit avertir dans les environs tous les Galiléens de son parti de se trouver en armes le lendemain auprès de Gabara avec des vivres pour trois jours. Les troupes qu'il avait déjà sous sa main furent divisées en plusieurs corps; celles qui lui inspiraient le plus de confiance devinrent ses gardes privées, avec ordre de ne laisser introduire dans leurs rangs aucun soldat inconnu.

Le gouverneur attendit de ces dispositions les meilleurs résultats, pour assurer son omnipotence. Il empêchait le décret rendu contre lui de retentir dans la province. En coupant les communications avec Jérusalem, il faisait arriver dans cette cité des relations conformes à ses propres intérêts, et il supposait à son gré le retour de nouveaux décrets, de nouvelles instructions. Enfin, le fils de Mathias comptait, pour s'emparer des quatre délégués, sur l'effet d'une attaque soudaine qui dépassât en audace tout ce que ces personnages et leurs amis auraient été capables de prévoir.

Le lendemain, et de très-bonne heure, Josèphe était muni des dépêches de Jonathas, que les

1 *Ut iter illac facientes cum literis corriperet, hominesque in*

hommes embusqués avaient saisies : il fit marcher de divers côtés toutes ses forces sur Gabara. A cette nouvelle, les envoyés se retirèrent précipitamment dans un édifice qui appartenait à Jésus de Gabara, et dont ce chef avait fait une espèce de citadelle pour les besoins de la guerre [1]. Ce qui serait difficile à croire, si l'esprit du gouverneur de la Galilée ne nous était pas connu, dans cette retraite des commissaires de Jérusalem, Josèphe trouve encore le sujet d'accuser ses adversaires de lui avoir dressé des embûches.

Après avoir fait occuper par ses gardes les avenues de l'édifice fortifié, et s'être assuré la position [2], il n'hésita pas à appeler Jonathas et ses collègues comme à un jugement public. Josèphe réfuta à haute voix le contenu des dépêches tombées en sa possession, et dans lesquelles les envoyés articulaient, entre autres choses, que sa conduite était celle d'un tyran et non d'un gouverneur [3].

vincula conjectos istic loci in custodia teneret, literas vero ad me deferendas curaret (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 23).

1 *At Jonathas ejusque collegæ cum de adventu meo non nihil accepissent, cum omnibus suis et Joanne se receperunt in domum Jesu, nam turris erat magna, et nihil ab arce differens* (Ibid.).

2 *Itaque cum abire non potuissent, militum fidicissimos viis ad eas custodiendas præfecissem* (Ibid., p. 24).

3 *Quod pro tyranno potius quam duce apud ipsos me gererem* (Joseph. vit., ed. Havercamp., p. 24).

Ensuite le fils de Mathias s'adressa d'une voix pathétique aux Galiléens qui avaient été convoqués par ses soins, et leur demanda si l'on pourrait trouver dans toute la contrée un chef plus recommandable que lui et plus habile [1].

Grâce aux efforts de Jean de Giscala et de Jésus de Gabara, bien plus que par la modération du gouverneur, les quatre envoyés réussirent à se faire jour à travers les partisans de Josèphe déchaînés contre leur autorité, et atteignirent Tibériade, la ville principale de la province.

Sans perdre de temps, leur adversaire réunit un certain nombre d'habitans intéressés à sa cause, et, sous le sceau du secret, les dirigea vers Jérusalem. Leur mission était d'y ranimer le zèle des chefs de leur parti, et d'obtenir des contre-lettres, un contre-décret qui le confirmassent dans sa charge.

Les gens de Josèphe, embusqués sur les chemins de Jérusalem, continuaient à enlever tous les individus chargés de quelque message. Comme une grande partie de la Samarie était restée au pouvoir des garnisons romaines, et que cette province séparait la Galilée de la province de Judée, les Juifs

1 *Adjuro ne quid veri auscultatis aut dissimulatis, sed coram his tanquam judicibus dicatis... Annon cum omni honestati et etiam virtute omni hic versatus fuerim* (Ibid.).

étaient obligés de faire de nombreux détours pour aller de l'une à l'autre. Mais Josèphe avait des amis dans la ville de Samarie occupée par les Romains : en leur écrivant, il obtint sans peine le libre passage de ses envoyés, ce qui abrégea beaucoup leur route [1].

Cependant, la ville de Tibériade embrassa avec ardeur la cause des commissaires nationaux. Le conseil, ou sénat, et tout le peuple de la ville, furent assemblés. Jonathas et ses collègues y exposèrent leurs griefs, et ne cessèrent pas de ramener la question relative au gouverneur à ses véritables termes. Ce n'était ni pour quelques faits de détail, ni pour quelques sommes d'argent indûment perçues, disaient-ils en substance, qu'on avait procédé contre le fils de Mathias ; mais en toute chose Josèphe agissait autrement qu'il n'avait semblé promettre. Son esprit était bien moins occupé des nécessités de la guerre que de ses propres satisfactions [2]. Vainement les Galiléens des frontières lui avaient demandé d'être mis en mesure contre l'invasion de l'ennemi [3]. Il voulait

1 *Quin et amicis Samariæ scripsi... tum enim Romanorum in potestate erat Samaria.*(Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 25).

2 *Et Jonathan ejusque collegas prolixam in me accusationem instituentes, quasi nihil pensi haberem eos belli miseriis levare* (Ibid., p. 27).

3 *Epistolas proferebant, quasi ab iis qui Galilææ confiniis*

s'arroger la tyrannie sur la province pour trahir plus facilement la cause commune, et il trompait le peuple galiléen, au moyen d'une douceur de parole affectée [1].

Jean de Giscala fut engagé par l'assemblée à amener à Tibériade tous les secours dont il lui serait permis de disposer. De son côté, Josèphe, convaincu qu'il importait d'agir avec promptitude, arriva auprès de Tibériade, à la tête des quatre mille cinq cents hommes soudoyés auxquels il se fiait le plus, des six cents soldats qui formaient sa garde privée, et de quelques milliers de Galiléens attachés à son parti. Bientôt ce gouverneur fit annoncer le retour de la députation qu'il avait envoyée dans la capitale juive, et dont le secret n'avait pas été divulgué jusqu'alors. A l'entendre, le peuple de Jérusalem s'était tellement ému en sa faveur, et tellement indigné contre les auteurs du décret qui l'avaient suspendu de ses fonctions, qu'il s'en était peu fallu qu'on eût incendié les maisons d'Ananus, du fils de Gamaliel et des autres représentans de leur parti [2].

degebant ad ipsos scriptas, ut iis subveniretur obsecrantibus, Romanorum quippe copias equestres, pedestresque regionem illorum populaturos esse (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 27).

1 *Quod tyrannidem affectarit, et decepto verborum lenociniis Galilæorum vulgo imperium in eos fuerit adeptus* (Ibid.).

2 *Populum valde irasci Anano et Simoni Gamalielis filio... et*

A l'en croire aussi, ces députés rapportaient de nouvelles lettres, d'après lesquelles les principaux de Jérusalem, pressés par les prières du peuple, confirmaient le fils de Mathias dans son commandement, et prescrivaient le retour immédiat de Jonathas et de ses collègues[1].

On n'avait pas besoin d'une longue expérience de la politique de Josèphe pour juger que le bruit de cette ambassade cachait quelque dissimulation. Le sénat de Tibériade et les principaux de Gabara, qui s'étaient réfugiés dans cette ville, en délibérèrent avec les quatre envoyés. Jésus, fils de Saphida, opina pour que ces envoyés ne s'éloignassent point de la Galilée; mais Jean de Giscala fit modifier cet avis. Il regarda comme utile que deux des commissaires se rendissent à Jérusalem[2], afin d'éclaircir, auprès du conseil, le mystère des lettres de Josèphe, et l'absence des instructions qui dépendait surtout de l'arrestation violente de tous les porteurs de messages. En conséquence, Jonathas et son collègue Ananias se disposèrent à partir : mais le gouverneur ne voulait aucune expli-

quod incitatus ferebatur populus ad domos eorum comburendas (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 29).

1 *Jonathæ vero ejusque collegis præcipiebant quantocyus domum redire* (Ibid.).

2 *Et suadebat ut ex eis duo me accusatum irent coram populo Hierosolymitano* (Ibid.).

cation sérieuse à Jérusalem, ou ailleurs, ni de vive voix, ni par écrit, avant d'avoir acquis les moyens de disposer à son gré de sa province.

Quoique les nouvelles lettres dont il venait de s'autoriser, dictassent aux commissaires de rentrer au plus tôt à Jérusalem, le fils de Mathias ne tint pas plus compte de cet ordre que des précédens. Au moment de franchir les frontières de la Galilée, les deux envoyés et leur escorte furent attaqués à l'improviste au milieu de la nuit, par les hommes embusqués de Josèphe, et se virent retenus prisonniers[1]. Après avoir reçu l'avis de cette capture, le gouverneur, selon son habitude invariable, usa de dissimulation. Il adressa l'injonction aux habitans de Tibériade de déposer les armes, et de se ranger à son autorité. Dans la conviction que les deux commissaires étaient déjà arrivés à Jérusalem, et qu'on ferait justice de la révolte du gouverneur, les Tibériens ne répondirent que par des refus mêlés de reproches et de menaces. Alors Josèphe divisa de nouveau ses troupes en plusieurs bandes : les unes furent cachées derrière les rochers qui bordent le lac de Tibériade; il prit le commandement des autres, et s'efforça d'attirer

1 *Circa mediam noctem in manus incidunt custodum meorum. Illi vero cum arma deponere jussissent, in vinculis eodem loco asservabant, prout eis præceperam* (Joseph. Vit., p. 29).

les habitans de la ville au combat loin de leurs murs. Ceux-ci engagèrent bientôt des escarmouches avec leur adversaire, et pour exprimer à Josèphe les sentimens qu'il inspirait, les miliciens de Tibériade firent porter au-devant de leur troupe un lit funèbre, surmonté de l'image du gouverneur, et autour duquel on affectait de pleurer avec moquerie.

Mais la folie des Tibériens me causait à moi-même beaucoup d'hilarité [1], dit Josèphe, à qui je laisse le soin de nous faire le récit d'un nouvel exemple de ses stratagêmes. « J'avais résolu d'attirer dans des embûches les deux autres envoyés de Jérusalem, Simon et Joasar qui étaient restés à Tibériade. Je leur adressai un message, et les priai de s'avancer hors la ville, suivis de leurs amis et du nombre de gardes qu'ils jugeraient à propos pour leur sûreté [2]. Ma lettre leur témoignait le désir d'entrer en accommodement, et de partager avec eux la direction de la Galilée. Simon, entraîné par son imprudence et par l'espoir de quelque profit, ne tarda pas à venir. Joasar, au contraire, ayant supposé une ruse de

1 *At cum illorum dementiam aspicerem, ad hilaritatem me componebam* (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 30).

2 *Cum vellem autem Simonem per insidias intercipere, et cum eo Joazarum, misso ad eos nuntio obsecrabam ut Paulo extra urbem procederent...* (Ibid.).

ma part, s'y refusa. J'allai au-devant de Simon, je le saluai amicalement, et lui exprimai ma gratitude de sa démarche. Peu à peu, en nous promenant, comme si j'avais quelque chose de particulier à lui dire, je l'éloignai de ses amis et de ses gardes; alors je le saisis au milieu du corps, et l'ayant livré aux mains de plusieurs de mes affidés, je prescrivis à mes soldats de marcher aussitôt à l'attaque de Tibériade[1]. »

A ce nouvel acte de feinte et de trahison qui donne la mesure des reproches de mauvaise foi que Josèphe affectait d'exprimer contre ses adversaires, on prévoit les transports de fureur des hommes de guerre et des zélateurs de Tibériade. Le combat fut meurtrier : Jean de Giscala soutenait les Tibériens de son intelligence et de son courage. Les troupes de Josèphe plièrent de tous côtés; mais au moment où leur entière défaite semblait inévitable[2], le gouverneur fit avertir les corps qui avaient été embusqués près du lac : ils reçurent l'ordre de s'avancer vers la ville, et de porter le feu dans les premières maisons tombées

1 *Benigne comiterque eum salutabam, fatebarque me gratiam illi habere quod ad nos ascenderit... Ubi longius eum abduxeram in altum sublatum amicis qui mecum erant tradidi, in vicum perducendum...* (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 30).

2 *Parumque aberat quin victoria cederet Tiberiensibus. milites enim mei jam terga dederant* (Ibid).

en leur pouvoir. Les miliciens de Tibériade crurent que la ville entière était en flamme : sous l'empire de cette idée, ils cédèrent à un trouble, à une terreur dont Josèphe profita pour reprendre l'avantage et se rendre maître de leur cité.

Telle fut l'expédition du fils de Mathias contre les envoyés du conseil et la seconde partie de sa carrière d'homme public. La dernière partie est liée aux événemens qui ouvrirent la guerre nationale, et qui déterminèrent la défection du gouverneur de la Galilée, sa captivité apparente dans le camp romain.

En rappelant les suites de sa victoire, Josèphe a mis beaucoup de soin à écarter certaines assertions de Justus de Tibériade, d'après lesquelles ce gouverneur aurait fait subir de mauvais traitemens aux commissaires de Jérusalem, devenus ses prisonniers[1]. Mais là ne résidait nullement le nœud de l'affaire. Lors même que Josèphe aurait renvoyé ces hommes dans leurs familles avec le plus d'égards, lors même qu'il aurait fortement blâmé et réparé, autant que possible, le pillage de Tibériade qui fut opéré par ses soldats, le fond des choses reste invariable. Le retentissement des ac-

1 *Jonathan vero sociosque vinculis solutos et commeatu instructos, una cum militibus quingentis qui eos custodirent observarentque, Hierosolyma mittendos curavi* (Joseph. Vit., p. 30).

cusations d'intelligence avec les Romains et de trahison qui pesaient sur le gouverneur de la Galilée, sa révolte contre l'autorité du conseil central, couronnée plus tard par sa défection, n'en devinrent pas moins dans Jérusalem une des causes actives de la chute du conseil, de la mort violente d'Ananus et de tous les membres influens de son parti, le signal d'une réaction désastreuse.

Pendant les six mois qui s'écoulèrent en préparatifs de guerre, du côté des Romains et du côté des Juifs, aucun autre commandement ne fut livré à autant de dissentions intestines que celui auquel le fils de Mathias avait été appelé par le conseil d'insurrection et de défense.

Dans la petite division de l'Acrabatène, qu'on sait être située sur le front septentrional de Jérusalem, Simon, fils de Gioras, s'était efforcé aussi de réunir un corps de milices indépendant du conseil. Simon avait ressenti avec d'autant plus d'amertume de n'être pas mis au nombre des commandans du territoire, qu'il avait exercé précédemment une autorité au sein de l'Acrabatène, et que nul chef ne s'était plus distingué que lui dans la victoire remportée sur le gouverneur de Syrie. A l'opposé de Josèphe, ce personnage poussait avec ardeur à la guerre de délivrance et à un renouvellement entier de l'organisation nationale. Comme il était originaire des districts éloignés de

la capitale juive, et que rien n'indique l'état de sa famille, on ne peut se tromper sur la nature de ses récriminations. Simon Gioras attribuait au parti alors dominant d'avoir sacrifié dans ses préférences les chefs, enfans des provinces, aux enfans de la ville de Jérusalem, les hommes des familles de second ordre aux hommes des familles qui se regardaient comme la noblesse de la Judée. Cette préoccupation du moins apparaîtra sans cesse dans les paroles et dans les actes des bandes à la tête desquelles Simon finit par être placé.

Pour le moment, Ananus et le conseil réussirent beaucoup mieux à faire échouer ses desseins qu'à triompher de Josèphe, entre les mains duquel ils avaient mis un grand pouvoir. Le fils de Gioras, réduit à abandonner l'Acrabatène, se retira dans la forteresse de Massada[1], dont les zélateurs les plus redoutables s'étaient rendus maîtres. C'est là que nous retrouverons ce chef émule de Jean Giscala dans la défense de Jérusalem assiégée, et supérieur à lui comme homme de guerre. J'ai déjà fait une remarque à laquelle je donnerai dans la suite du développement : la vie publique de Simon Gioras, les moyens qui lui créèrent une armée, le

1 *Ab Anano autem et magistratibus misso adversus eum exercitu, ad Massadam cum suis effugiebat* (Bell. judaic., lib. II, cap. XXII, p. 216).

plan de campagne qu'il adopta contre les troupes de Vespasien avant de s'enfermer dans la capitale juive, sa vigueur de conduite et sa mort empruntent, par analogie, de brillantes clartés à l'histoire de celui des héros de la Gaule, armée contre la domination des Romains, Vercingétorix, fils de Celtillus, qui, cent vingt ans auparavant, avait balancé plus d'une fois la science militaire de César et sa fortune.



CHAPITRE VI.

Vespasien commandant de la guerre de Judée; son séjour à Ptolémaïs, aujourd'hui Saint-Jean-d'Acre; force de l'armée romaine et plan général d'invasion.

Néron parcourait le pays des Grecs. Il était en Achaïe, lorsqu'après avoir appris successivement l'insurrection des Juifs, les premiers avantages qu'elle avait obtenus, les préparatifs de guerre de Jérusalem, on lui annonça la mort de Cestius Gallus, gouverneur de Syrie.

Dans son voyage, l'empereur romain réalisait un projet que son imagination avait long-temps caressé. Il étalait aux yeux de la Grèce entière ses talens privés de conducteur de chars, de comédien, de versificateur, de joueur d'instrumens, de chanteur. Il le disputait aux plus habiles dans l'arène et en plein théâtre. Rien ne l'agitait aussi fortement que d'arracher à la patrie des beaux-arts des ap-

plaudissemens publics et des prix, qui lui paraissaient de beaucoup préférables aux couronnes de ce genre qu'on lui avait prodiguées dans Rome.

Mais dès que la pensée se reporte sur les folies de Néron, il est indispensable, pour l'honneur de l'humanité, de ne pas perdre de mémoire à quel âge et sous quelles influences le pouvoir le plus gigantesque était tombé entre ses mains. Même en lui supposant les meilleurs maîtres et quelques instincts généreux, on se figure ce qui avait pu arriver à un faible enfant grandi dans l'air empesté de la cour des Claudes, des Agrippines, des Pallas, et qui, à peine entré dans la dix-septième année de sa vie, s'était vu inopinément l'arbitre absolu de toute la terre connue.

A l'époque où nous sommes de cette histoire, Néron venait de commencer la treizième année de son règne : il n'avait pas trente ans.

Au nombre des personnages qui l'avaient suivi dans son voyage en Grèce, on distinguait Flavius Vespasien. Ce général, alors âgé de cinquante-sept ans, était en pleine disgrace. Toutefois, comme la nécessité se faisait sentir de mettre à la tête de la guerre de Judée un homme d'un mérite éprouvé, Vespasien fut choisi.

Malgré le repos dans lequel le roi le plus puissant de l'Asie, le roi des Parthes, Vologèse, semblait se complaire, les Romains craignaient que les

affaires de Judée ne fussent le premier signal d'une réaction de tout l'Orient.

Les railleries fréquentes dont on poursuivait le culte juif n'avaient pas empêché Rome d'être vivement frappée du caractère insolite et religieux des fils de Jacob. Loin d'imiter les ames présomptueuses qui s'oublient dans l'admiration d'elles-mêmes, cette cité n'apprenait jamais sans une anxiété particulière toute manifestation dirigée avec quelque énergie contre sa puissance. Enfin, dans l'incertitude des événemens qui menaçaient l'empire, Rome avait pris au sérieux le bruit répandu en forme d'oracle que j'ai déjà rapporté et dont Josèphe fit plus tard une application adulatrice aux succès de Vespasien, le bruit d'après lequel on devait s'attendre à voir l'Orient triompher, et des hommes sortis de la Judée se rendre maîtres du gouvernement de la terre.

Outre le mérite militaire de Vespasien, une autre raison toute politique présida au choix qu'on fit de sa personne pour le commandement de la guerre de Judée. On ne le croyait ni capable d'une haute ambition, ni homme d'avenir. Mais en ceci la prévoyance des conseillers de Néron et l'opinion universelle furent trompées. Il s'écoula à peine trois ans, que l'ancienne maison des Césars n'existait plus, et que, sur le territoire juif, Vespasien ceignait son front de la couronne impériale. « Pour

étouffer la rebellion des Juifs, dit Suétone écrivant sous l'impression toute récente de ces événemens, on avait besoin d'une armée très-forte et d'un général habile à qui l'on pût confier avec sécurité cette entreprise importante. Le choix tomba sur Vespasien dont les talens étaient connus, et dont on ne tirait aucun ombrage à cause de la bassesse de son origine et de la nature de sa renommée [1]. Suivant Tacite, en effet, qui était l'admirateur sincère et le protégé de Vespasien, la conduite privée de ce prince avant son élévation à l'empire avait été des plus équivoques [2]. On lui reprochait le déshonneur de son mariage, les adulations dont il s'était montré prodigue auprès de l'empereur Caïus et de ses affranchis. On lui reprochait son avarice, de s'être adonné au commerce des chevaux, au commerce des esclaves. Dans ces accusations, il faut tenir compte, sans doute, des difficultés premières de position que Vespasien avait eu à surmonter. Ses goûts naturels de simplicité, qui le suivirent jusques sur le trône, concoururent aussi à accréditer contre lui les jugemens les moins honorables.

1 *Et non instrenuo duce, cui tamen tuto tanta res committeretur opus esset, ipse Vespasianus, potissimum delectus est, et ut industriæ expers, nec metuendus ullo modo ob humilitatem generis ac nominis* (Sueton., *in Vespas.*, § IV).

2 *Et ambigua de Vespasiano fama; plusque omnium ante se principum in melius mutatus est* (Tacit., *Histor.*, lib. II, § L).

Ces goûts offraient trop de contraste avec les largesses et le luxe effrénés dont les personnages alors en évidence aimaient à faire preuve.

Voici du reste les traits principaux de la vie de l'illustre guerrier qui prit une si grande part à la ruine politique de la nation juive.

Vespasien était né vers la fin du règne d'Auguste, au pays de Sabins, compris aujourd'hui dans la terre des Abruzzes, province du royaume de Naples. Son grand père, Titus Flavius Pétronius, centurion sous Pompée, avait pris la fuite à la bataille de Pharsale. Ayant obtenu son congé de César, il choisit une profession analogue à celle d'huissier [1]. Le père de Vespasien, Flavius Sabinus, fut préposé en Asie au recouvrement de l'impôt appelé le quarantième. Ensuite, il se rendit en Helvétie, où il exerça l'état de banquier, que les Romains, sans ajouter aucune réprobation à ce mot, appelaient des faiseurs d'usure [2]. C'est de sa mère, Vespasia Polla, que le général de l'armée de Judée reçut son nom de Vespasien. Elle était d'une naissance plus relevée que son époux, et avait un frère sénateur.

Vespasien dut l'éducation de son enfance à son

1 *Coactiones argentarias factitavit* (Sueton., *in Vespas.*, § 1).

2 *Publicum quadragesimæ in Asia egit... Postea fœnus apud Helvetios exercuit* (Ibid.).

aïeule paternelle, Tertulla, qui habitait la Toscane, et qui resta à jamais pour lui un objet touchant de reconnaissance et de culte. Empereur, il visitait souvent la maison de Tertulla, et il défendit d'apporter le moindre changement à ce séjour. Dans les solennités, Vespasien faisait mettre devant lui la coupe d'argent dont son aïeule avait coutume de se servir, et y buvait pour honorer sa mémoire.

Le frère aîné et unique de Vespasien se nommait Flavius Sabinus, comme leur père. Par une des coïncidences les plus extraordinaires, à l'avénement du prince, sous le règne duquel le temple de Jérusalem fut brûlé, on vit le temple protecteur de Rome, le Capitole, devenir aussi la proie des flammes, et Sabinus périr massacré à la lueur de cet incendie.

Le petit-fils de Tertulla fit ses premières armes dans la Thrace, et découvrit bientôt de hautes qualités militaires. Il devint tribun de légion; ensuite on le nomma questeur, en d'autres termes, régulateur des dépenses, receveur et payeur dans l'ile de Crète, aujourd'hui Candie, et dans la Cyrénaïque. On sait que pour monter aux honneurs politiques et militaires, il fallait, chez les Romains, traverser les fonctions les plus diverses. La durée de ces fonctions, qui n'excédait pas un an, permettait à une foule d'hommes d'y participer.

Au sortir de sa questure, Vespasien éprouva de nombreuses difficultés à obtenir l'édilité ou la magistrature consacrée à la police intérieure et aux travaux publics de Rome, de nombreuses difficultés à obtenir la préture, ou les fonctions de grand-juge. Il ne fut choisi qu'à sa sixième candidature.

Le dépit que son cœur en ressentit fut une des causes qui le portèrent à se déclarer l'ennemi du sénat, à se ranger parmi les flatteurs de l'empereur Caïus, à rechercher la protection des affranchis les plus indignes de Claude. Après avoir exercé un commandement supérieur dans les guerres de Germanie, Vespasien accomplit ses plus brillans exploits dans la grande Bretagne, en qualité de lieutenant de Claude. Les peuples soulevés contre la domination de Rome qu'il força à la soumission, les villes nombreuses qui tombèrent devant ses armes lui valurent les ornemens du triomphe, le sacerdoce, le consulat. On le désigna au gouvernement de l'Afrique : mais les historiens du temps ont émis des opinions très-différentes sur l'esprit qu'il avait déployé dans cette charge. D'après les uns, Vespasien s'attira la haine de ses administrés; d'après les autres, au contraire, sa conduite fut intègre [1]. Ce qu'il y a d'avéré, c'est

[1] *Africam, integerrime, nec sine magna dignatione administravit* (Sueton., *in Vespas.*, § IV).

que, malgré l'exemple des gouverneurs des provinces qui acquéraient en quelques années des richesses immenses, le petit-fils de Tertulla revint pauvre de l'Afrique. Il se trouva obligé d'engager les terres de son faible patrimoine à son frère Sabinus, et de demander des ressources au genre de commerce qui lui fit donner le surnom de muletier [1].

Sous le règne de Caïus, vingt-sept ou vingt-huit ans avant la guerre de Judée, Vespasien avait épousé Flavia Domitilla, publiquement connue comme maîtresse d'un chevalier romain. Flavia, pour acquérir le titre de citoyenne, eut besoin d'être réclamée devant les juges par son père, Flavius Liberalis, simple scribe d'un questeur. C'est ainsi que le nom de Flavius, qui servit plus tard à distinguer la famille impériale de Vespasien, venait à la fois du père de ce prince et de son épouse.

Trois enfans, Titus, Domitien et Domitilla naquirent du mariage de Vespasien. Jadis ce général avait aimé une affranchie nommée Cœnide, qu'une des princesses de la maison des Claudes employait comme secrétaire, et qui dans ce poste

1 *Ad mangonicos questus sustinendæ dignitatis causâ descenderit: propter quod vulgo mulio vocabatur* (Sueton., *in Vespas.*, § IV).

avait contribué probablement à sa fortune. Lorsqu'il eut perdu sa femme et sa fille, ce qui arriva avant les jours de la guerre de Judée, Vespasien rappela Cœnide auprès de lui pour ne plus s'en séparer.

J'ai dit que ce personnage était tombé récemment dans la disgrace de Néron. Un incident, futile en apparence, un court moment de sommeil, avait provoqué la colère de l'empereur, et exposé la vie de Vespasien à un danger plus grave qu'aucun des hasards qui avaient rempli jusqu'alors sa carrière. Ce n'était ni à l'heure d'une bataille, ni dans une assemblée où se débattaient de grands intérêts, que Vespasien s'était endormi, mais à une représentation théâtrale de Néron. Quand ce terrible acteur montait sur la scène, pour y déclamer ou jouer de la lyre, une foule de gardes et d'espions étaient répandus dans toutes les parties de l'enceinte; ils notaient avec rigueur, et selon leur caprice, les personnes qui commettaient l'imprudence de ne pas applaudir avec assez de transports. Ces délations se changeaient immédiatement en arrêts de torture, de mort ou de ruine. En plus d'une occasion, cependant, tels étaient pour les spectateurs la fatigue et le dégoût de ces corvées qui duraient des jours entiers et des nuits, que la crainte du châtiment restait inefficace. Vespasien en avait fait l'épreuve, et il n'aurait pas échappé aux conséquences les plus fatales

de son moment d'oubli, si quelques hommes en grand crédit auprès de Néron, n'eussent pas déployé en sa faveur une intervention généreuse [1].

Titus se trouvait en Achaïe auprès de son père, lorsque Vespasien fut mis à la tête de l'armée de Judée.

Afin de ne pas réunir de trop grands pouvoirs dans les mêmes mains, l'empereur fit deux gouvernemens de la Judée et de la Syrie.

Mucien fut nommé au gouvernement de Syrie. Ce personnage, que nous rencontrerons mêlé aux événemens, offrait des oppositions absolues de caractère avec Vespasien. Autant ce dernier était grave, sobre, sévère dans la discipline, réglé, prudent, autant l'autre était brillant dans ses actions, dans ses paroles, ami des plaisirs, du faste, des prodigalités, et prêt à employer tous les moyens dans le but d'y satisfaire. C'est pourquoi, au moment où ces deux chefs eurent des chances presque égales pour être élevés à l'empire, et qu'on en vint à les comparer l'un à l'autre, leurs contemporains furent frappés d'une idée à laquelle l'esprit s'arrête fréquemment, soit qu'on étudie de loin ou qu'on juge de ses propres yeux les hom-

1 *Ferebantque Vespasianum tanquam somno conniveret... mox imminentem perniciem, majore fato effugisse* (Tacit., *Annal.*, lib. XVI, § V; Sueton., *in Vespas.*, § IV).

mes appelés à exercer une influence sur les affaires publiques. Si l'on eût pu confondre Vespasien et Mucien en une seule personne, disaient les contemporains, leurs qualités auraient corrigé réciproquement leurs défauts, et il en serait résulté l'être le plus digne de présider aux destinées d'un vaste empire [1].

De l'ordre de son père, Titus se transporta par mer à Alexandrie d'Égypte, pour y prendre la cinquième et la dixième légions, et les amener en Judée. Vespasien, de son côté, suivit la route de terre, et traversa l'Asie-Mineure. Il s'arrêta quelques jours à Antioche, centre du gouvernement de Mucien, et s'y fit une première idée de l'état des pays voisins.

D'Antioche, Vespasien arriva à Tyr, et de là à Ptolémaïs de Palestine, où il établit son quartier général. Toutes les forces romaines et auxiliaires destinées à composer l'armée d'invasion contre les Juifs reçurent avis de se concentrer autour de Ptolémaïs.

Cette ville, aujourd'hui Saint-Jean-d'Acre, est du nombre de celles dont la célébrité se lie aux phases les plus diverses et les plus intéressantes de l'histoire.

1 *Egregium principatus temperamentum, si, demptis utriusque vitiis, solæ virtutes miscerentur* (Tacit., *Hist.*, lib. II, § IV).

Assise sur les bords de la Méditerranée palestinienne, Ptolémaïs occupait la pointe septentrionale d'un petit golfe en forme de croissant, auquel l'avancement du mont Carmel dans la mer sert de pointe méridionale.

Originairement Ptolémaïs s'appelait du nom d'*Acco*, qui lui a été à peu près restitué dans celui d'Acre. Lors de la division première du territoire juif entre les tribus, Acco était tombée en partage à la tribu, province ou canton d'Aser [1].

Les Grecs qui faisaient intervenir partout leur mythologie, dérivèrent le nom d'Acco, ou Accé, d'un verbe de leur langue, indiquant l'action de guérir. D'après eux, Hercule, blessé par un serpent, aurait été conduit et guéri dans cette ville [2].

Le nom de Ptolémaïs fut substitué à celui d'Accé, à l'époque où les rois d'Égypte, de la dynastie grecque des Ptolémées, enlevèrent le littoral de la Palestine aux rois gréco-syriens de la dynastie des Séleucides. Vingt ans environ avant l'arrivée de Vespasien, Ptolémaïs avait été déclarée colonie romaine, et plusieurs médailles furent frappées à cette occasion.

De ces temps-là, si l'on remonte jusqu'à nos jours, les vicissitudes les plus mémorables de Pto-

1 Jug., I, 31.
2 Reland, *Palæstin. illustrat.*, p. 536.

lémaïs offrent ce caractère particulier d'avoir été associées sans cesse à des débats dans lesquels la domination politique et religieuse de Rome était directement engagée. Si, en l'année 67 de l'ère actuelle, cette cité est le point de départ de l'armée qui va renverser la Jérusalem juive au nom de Rome des Césars et des dieux du Capitole, au temps des croisades, en l'année 1189, Ptolémaïs soutient elle-même un grand siége. La bannière représentative de la domination d'une Rome nouvelle flotte autour de ses murs. Les rois de France et d'Angleterre, Philippe-Auguste et Richard-Cœur-de-Lion, s'y donnent rendez-vous pour en assurer le triomphe. Les vaillans serviteurs de Mahomet, les soldats de Saladin, opposent pendant deux ans une résistance pleine de gloire [1].

Bien plus près de nous, en l'année 1799, Ptolémaïs, ou Saint-Jean-d'Acre, voit flotter encore autour de ses murs et sur ses murs, des étendards européens; et ces étendards, alors ennemis,

1 Dans la ville, Hossam Eddin et Karacoush présidaient au siége, tandis que, au dehors, le Sultan, à la tête d'une puissante armée, faisait diversion aux attaques et assiégeait souvent le camp des croisés. Karacoush était bossu; il ne céda qu'à la famine et après avoir déployé des prodiges d'intelligence et de courage. Mais, ce qui en est de la gloire! il arriva à ce chef, comme dans nos contrées au brave maréchal de La Palice et au duc de Malborough : certains chants populaires compromirent

destinés à l'attaquer et à la défendre, ne sont pas moins les uns que les autres le symbole d'une immense révolution, qui a pour effet de blesser au cœur la domination religieuse et politique de Rome nouvelle, et de provoquer à son tour, de la part de cette puissance, des anathêmes perpétuels.

Enfin, Ptolémaïs ou Saint-Jean-d'Acre, a été comme foudroyée sous nos yeux dans le cours de l'année 1840, qui marquera sans contredit entre les plus fameuses du dix-neuvième siècle [1]. Abstraction faite de tout intérêt politique, ce dernier siége a été l'expression évidente du conflit des deux Églises, dont l'une établit comme article irrévocable de foi la souveraineté éternelle de Rome, tandis que le principe constituant de l'autre est de se regarder comme une protestation éternelle contre son autorité.

l'honneur de son nom, et lui acquirent auprès de la foule beaucoup plus de célébrité que ses exploits. L'Égypte vit un jour l'image du héros de Ptolémaïs, du ministre du grand Saladin, devenir un objet fantastique de terreur offert aux faibles enfans, un symbole de moquerie et d'amusement populaires (*Voy.* Michaud, *Hist. des Croisad.*, année 1191).

1 Selon la manière vulgaire de compter des Juifs, cette même année 1840, qui a inauguré l'association désormais indestructible des affaires de la Syrie et de tout l'Orient à la politique de l'Europe, se trouve être la première d'un siècle nouveau, la première du cinquante-septième siècle depuis l'origine supposée ou théorique de la famille universelle d'Adam, du monde social.

A Ptolémaïs, Vespasien employa les trois premiers mois de l'année 67 à préparer son invasion.

L'effectif des troupes réunies contre la Judée s'élevait au-delà de soixante mille combattans, auxquels il faut ajouter la multitude de vivandiers, de valets, de marchands, qui était toujours très-considérable dans une armée romaine [1], et qu'on obligeait en plus d'une occasion à prendre les armes. Les fantassins et les cavaliers, les Romains et les auxiliaires s'y trouvaient répartis comme il suit :

Trois légions, les cinquième, dixième et quinzième, présentaient un total de dix-huit mille combattans des meilleurs soldats de l'empire.

Jadis une aile de cavalerie de trois cents hommes restait toujours attachée à chaque légion; aujourd'hui cette disposition était moins obligatoire.

On comptait vingt-trois cohortes, entre lesquelles dix de mille hommes, et les treize autres composées de six cents fantassins et de cent vingt cavaliers, en tout dix-neuf mille trois cent soixante hommes.

Six escadrons, indépendans des ailes de cavalerie des légions, étaient formés en majeure

1 *Tam pedites quam equites in sexaginta circiter millia colligerentur, præter calones...* (Bell. judaic., lib. III, cap. IV, ed. Havercamp., p. 225).

partie de Syriens, et donnaient un total de trois mille six cents cavaliers.

Enfin, les princes alliés, Antiochus, roi de Comagène, Sohème, roi du Liban, et Hérode-Agrippa II, roi des districts de la Palestine septentrionale, que nous sommes convenus d'appeler du nom général d'Iturée, avaient amenés chacun deux mille archers et mille chevaux, ou neuf mille hommes; le roi des Arabes, mille chevaux et cinq mille fantassins.

Mais la force de ces troupes résultait bien moins de leur nombre que de l'ordre et de la discipline qui y furent introduits à la voix sévère du général. C'est même sur le modèle de cette armée organisée à Ptolémaïs que Josèphe a tracé un tableau si remarquable de la conduite militaire des Romains; c'est en mettant à profit ses conversations personnelles avec Vespasien et Titus, et les commentaires ou mémoires sur la guerre juive, écrits par ces princes. Aussi, nul des historiens de l'antiquité n'offre rien de supérieur en ce genre, tant pour l'importance des idées que pour l'intérêt des détails [1]. Tous les écrivains modernes qui ont parlé de la grandeur romaine, Montesquieu entre autres, se sont inspirés des œuvres de Josèphe. Ici le campement des troupes, la forme et l'éclat de

1 Comparez avec le tableau tracé par Polybe dans son livre VI.

leurs armes, leur règle de départ, leurs cris de guerre, leur obéissance, vont renaître comme dans un spectacle animé, et, à dix-huit siècles de distance, nous reporter pour un moment sous les tentes, et au milieu des soldats qui s'apprêtaient à envahir Jérusalem.

A la vérité, Josèphe ne s'est appliqué à peindre qu'une des faces du tableau : son dessein est de décourager tous les peuples dans leur pensée de révolte contre Rome [1], et rien n'explique mieux l'accueil brillant que son livre reçut de la famille impériale des Flavius. L'ex-gouverneur de la Galilée laisse entièrement en oubli les affreux désordres dont les armées romaines offraient alors, et presque partout, des exemples, les violences des soldats, les conspirations continuelles des chefs, enfin l'esprit général de relâchement et d'anarchie qui fit de plus en plus des légions les arbitres absolus de l'État, et une des principales causes de sa dissolution, de sa ruine.

« Si l'on considère la discipline des Romains, dit l'écrivain juif, dont j'abrège les développemens sans en altérer les expressions, il est impossible de ne pas reconnaître que ce peuple doit l'empire

1 *Et ista quidem persequutus sum... ut novarum rerum cupidos ab istis absterrerem* (Bell. judaic., lib. III, cap. V, ed. Havercamp., p. 228).

du monde à son mérite bien plus qu'aux hasards de la fortune. Les Romains n'attendent pas d'être en guerre et de se voir pressés par la nécessité pour se livrer aux travaux des armes, leurs exercices militaires semblent faire partie de leur nature, et ne diffèrent presque en rien de l'activité d'une véritable guerre. De là vient que dans les batailles les Romains ne s'écartent jamais de l'ordre prescrit. La crainte ne les trouble pas, la fatigue ne peut les épuiser, et comme les mêmes qualités ne se rencontrent réunies chez aucun de leurs adversaires, ils finissent toujours par obtenir l'avantage....

« Le camp des Romains a la forme d'un carré. Le circuit de ce camp ressemble aux remparts d'une ville forte; on le garnit de tours également distancées. Des machines de guerre de toute espèce, et propres à lancer les projectiles, remplissent les intervalles des tours.

Les portes du camp sont au nombre de quatre, une sur chaque face. A l'intérieur, les tentes alignées forment des rues régulières; au centre de ces rues s'élèvent les logemens des chefs et un prétoire pour rendre la justice, fait à l'image d'un petit temple. Il y a des marchés, des boutiques d'artisans, des tribunaux particuliers, où les principaux officiers décident des différends entre les soldats. On dirait une ville entière qui s'élève avec une

promptitude incroyable, tant les travailleurs sont nombreux et pleins d'expérience [1].

« Dans les tentes, les soldats vivent par escouades; tout s'y passe d'après des règles strictes ; on va chercher à tour de rôle le bois, le froment, l'eau. Les repas se font en commun. La trompette annonce le coucher, les veilles, les exercices. Le matin, les soldats se réunissent pour saluer les centurions, les centurions pour saluer les tribuns des légions; tous les chefs supérieurs se rendent auprès du général, qui leur transmet le signe d'usage, le mot d'ordre et les travaux à exécuter.

« Quand le moment est venu de lever le camp, un premier son de trompette prescrit de plier les tentes. Au second signal on charge les bêtes de somme et on met le feu au camp, afin d'ôter à l'ennemi l'occasion d'utiliser la position qu'on abandonne ; au troisième signal, tout est en marche. Alors un hérault, placé à la droite du général, crie par trois fois aux diverses troupes, et dans la langue de leur pays, si elles sont disposées à combattre. Les troupes, à leur tour, expriment par trois fois leur bonne volonté, d'une voix retentissante. Souvent toute l'armée devance la parole du hérault, et cédant à son esprit martial, élève le bras droit, et pousse un cri unanime; mais

1 *Ac quasi de subito facta conspicitur civitas... propter ope-*

après cette première manifestation, on marche en silence, chacun à son rang, avec les mêmes précautions que si l'on avait l'ennemi devant soi.

« Les armes des fantassins sont le casque, la cuirasse, et un glaive de chaque côté. Le glaive du côté gauche est beaucoup plus long que l'autre; celui-ci n'excède pas une palme. Les fantassins d'élite qui concourent à la garde du général portent des lances et des boucliers de forme ronde; tout le reste de la légion est armé de javelots et de boucliers oblongs [1]. Outre ses armes, le fantassin romain porte une hotte, une scie, une pique, une hache, des courroies, une faulx, une chaîne et des vivres pour trois jours, de sorte qu'il existe bien peu de différence entre sa charge et celle des mulets de bagages [2].

« Les cavaliers ont au côté droit une épée beaucoup plus longue que celle des fantassins, et en

rariorum multitudinem et scientiam (Bell. judaic., lib. III, cap. V, ed. Havercamp., p. 227).

1 Il faut ajouter à ces renseignemens que la cohorte légionnaire ou le bataillon, composé de six cents hommes dans les légions de six mille, se divisait en trois compagnies ou manipules : les *triaires*, ou les plus vieux soldats; les *princes* ou *primipilaires*, choisis entre les soldats les plus forts; et les *hastiaires*, armés de piques, les soldats les plus jeunes qu'on plaçait en première ligne dans les batailles.

2 *Adeo ut mulis sarcinariis parum absint eorum pedites* (Bell. judaic., lib. III, cap. V, ed. Havercamp., p. 228).

main une pique. Leur bouclier est placé transversalement sur le flanc du cheval; leur carquois renferme au moins trois dards très-larges vers la pointe, et aussi longs que des javelots. Leurs casques et leurs cuirasses sont semblables à ceux des fantassins. Les cavaliers de la garde du général ne diffèrent pas de tous les autres; c'est le sort qui décide des troupes appelées à ce service.

« Les lois militaires des Romains ne frappent pas seulement la désertion de la peine de mort, cette peine atteint aussi les négligences, la lâcheté. Dans leurs décisions, les généraux se montrent encore plus terribles que les lois; mais les récompenses sont si grandes, qu'elles semblent effacer la crüauté des châtimens. Cette obéissance des Romains à leurs chefs, qui est pour eux un ornement dans la paix, fait de leur armée pendant la guerre un seul corps, dont toutes les parties liées entre elles exécutent, sans difficulté, les mouvemens les plus divers[1]. »

Mais dans son quartier-général de Ptolémaïs, Vespasien fut loin de renfermer ses soins à l'organisation des troupes. Le chef de la guerre de Judée

1 *Ut in pace ornamento sint, et in acie totus exercitus unum videatur corpus; adeo inter se apti copulatique sunt ordines, et faciles circumductiones*... (Bell. judaic., lib. III, cap. V, ed. Havercamp., p. 228).

ne négligea aucun moyen d'activer ses intelligences dans l'intérieur du pays. Il renforça les villes où les Romains avaient encore des garnisons, et fit arriver des encouragemens et des espérances au parti de Jérusalem, qui s'exprimait tout haut ou qui travaillait en secret dans l'intérêt de la domination étrangère.

Le commandant de Ptolémaïs, Placidus, fut dirigé sans délai avec une division de six mille hommes d'infanterie et mille chevaux sur Séphoris, métropole du parti romain dans la Galilée. Déjà le feu gouverneur de Syrie Cestius Gallus avait su y introduire des troupes.

Le dernier acte de condescendance, à la suite duquel Josèphe avait perdu cette clef militaire de sa province, ne semblait que trop justifier les indignations de Jean de Giscala et de tous les zélateurs.

Les milices galiléennes, bien averties des démarches des Séphoritains auprès de Cestius et impatientes de devancer l'arrivée des troupes romaines, avaient obligé Josèphe de marcher contre leur ville. On s'en empara. Les Séphoritains se retirèrent dans la forteresse. Sous prétexte d'arrêter les désordres et le pillage des miliciens irrités, le gouverneur de la Galilée ordonna à ses affidés de se répandre de côté d'autre, et de crier d'une voix effrayée qu'une division romaine considérable venait au secours des gens de la citadelle et tenait

déjà en son pouvoir une des portes de la ville [1]. Pour ne pas se trouver pris entre deux forces, il fallait profiter au plus tôt des passages qui restaient encore libres et sortir des murs. Cette supposition était toute mensongère. Afin d'en mieux assurer les effets, Josèphe feignit une vive agitation, et donna lui-même le signal de la fuite [2]. Une terreur panique saisit les miliciens; ils se précipitèrent hors de Séphoris qui referma ses portes sur eux pour ne plus les rouvrir qu'aux troupes de Cestius.

Ces troupes avaient pénétré de nuit, sans que le fils de Mathias eût songé à verser tout son sang pour y faire obstacle, sans avoir employé contre elles aucun de ces stratagêmes qui lui étaient si familiers [3]. Quand la ville eut été occupée, Josèphe essaya de la ressaisir de nuit, par escalade. Les Juifs avaient déjà pris possession d'une grande partie de l'enceinte, mais les Romains et les Séphoritains revenus d'une première surprise, se présentèrent au combat, et le gouverneur de la Galilée, privé, selon son dire, d'une connaissance suffisante

1 *Jussi rumorem spargere Romanos cum magna militum manu irruptionem fecisse in alteram urbis partem* (Joseph. Vit., lat. Havercamp., p. 34).

2 *Fugæ se mandarunt... nam ad fidem rumori faciendam, simulabam me similiter ac illos periculo terreri* (Ibid., p. 35).

3 *Persuaserunt Gallo adeos mittere copias; quos, cum venissent, noctu in urbem receperunt* (Ibid., p. 36).

des lieux, jugea à propos de faire retraite, quoiqu'il n'eût encore perdu qu'un seul des siens [1].

La force de la nouvelle garnison amenée par Placidus rendait désormais toute nouvelle attaque insensée. Le commandant romain montra aussitôt à Josèphe les fatales conséquences de son imprudente ou perfide modération. Il disposa son infanterie à l'intérieur de la ville, et fit camper sa cavalerie au dehors. Ces troupes étendirent leurs excursions dans le pays environnant. Leurs dévastations ne cessaient ni jour ni nuit. Elles tuaient tous les hommes capables de porter les armes, entraînaient en captivité les populations inoffensives; tout était mis à feu et à sang, les Romains ne pardonnaient à qui que ce fut [2].

Ce n'était cependant qu'un faible prélude de l'invasion générale. Vespasien en avait arrêté le plan. Il prit le contrepied de ce qui avait été pratiqué par le précédent gouverneur de Syrie.

Pour envahir un pays organisé dans un esprit de centralisation comme la Judée, il se présente toujours deux systêmes différens dont chacun tire son principal mérite du temps et des circonstances :

1 *Propter locorum ignorantiam regressi sumus... uno tantum e nostris desiderato* (Joseph. Vit., p. 36).

1 *Nec die nec nocte ab agrorum eorum depopulatione cessarent...* (Bell. judaic., lib. III, cap. IV, ed. Havercamp., p. 225).

ou bien on se précipite avec rapidité sur le centre de la nation attaquée, sur la ville qui en forme le cœur et le lien, et une fois maître du foyer, on ne rencontre plus que des résistances secondaires; ou bien on cherche à isoler cette ville capitale, à la réduire à ses seules forces, à s'emparer de ses provinces, à encombrer ses murs d'une population éplorée, qui court y chercher un refuge, et qui apporte avec elle la famine, la maladie, le désordre, la confusion.

Ce dernier système est celui que Vespasien adopta contre les Juifs.

Si Cestius s'était engagé avec précipitation dans les défilés conduisant à Jérusalem, le nouveau général, au contraire, instruit par la défaite de son prédécesseur, regarda la prise de Jérusalem comme la fin et le couronnement de sa conquête.

En conséquence, trois étés, trois campagnes furent employés à soumettre et à ruiner tous les districts du pays des Juifs avant d'en atteindre le centre.

Tacite a commis une légère erreur quand il a dit que « Vespasien, aidé de sa fortune, de sa renommée et d'excellens officiers, réduisit en deux étés tous les cantons de la Judée et toutes les villes, hormis Jérusalem [1]. »

1 *Fortuna, famaque, et egregiis ministris, intra duas æstates,*

Sans doute, si les agitations politiques de l'empire ne lui eussent pas fait mettre beaucoup de prix à rester à la tête d'une armée active, un second été aurait suffi à Vespasien pour accomplir sa conquête préparatoire; mais des dates certaines rectifient le dire de Tacite, et indiquent l'ordre successif des expéditions conduites par le général en chef et par ses lieutenans, pendant les années 67, 68, 69.

Ce ne fut qu'au printemps de l'an 70 que Titus reçut de son père, devenu empereur, la mission d'ouvrir, contre les Juifs, la quatrième campagne qui fut remplie par le grand siége de Jérusalem, et qui ne forma pas néanmoins le dernier acte de cette guerre.

cuncta camporùm, omnesque, præter Hierosolyma, urbes victore exercitu tenebat (Tacit., *Histor.*, lib. v, § x).



CHAPITRE VII.

Amour de Titus pour la reine juive Bérénice, et contemporaines de cette princesse, les deux femmes les plus célèbres de l'Occident, et les plus redoutables au nom romain.

La réunion de Ptolémaïs ne fut pas consacrée aux seules affaires de la politique et de la guerre. Tous les rois et princes des contrées environnantes s'étaient rendus, selon l'usage, auprès du représentant de Rome. Ils s'empressaient de lui apporter leurs hommages, de recevoir ses ordres, de faire valoir à ses yeux tous les moyens qu'ils avaient pour se défendre de leurs rivaux, ou pour les supplanter. C'est au milieu de ce concours que naquit très-probablement un amour célèbre dont il nous faut embrasser aussitôt toutes les phases, l'amour du fils de Vespasien, de Titus pour la reine juive Bérénice.

On sait que pendant le siècle de Louis XIV, le nom de Bérénice, ravivé par les accens d'une poésie

mélodieuse, eut le privilége d'attendrir le cœur d'une foule de beautés de haut lignage, et surtout d'arracher des larmes à plus d'un héros.

Deux contemporaines de la reine juive, deux femmes de l'Occident, furent appelées aussi à une grande renommée. Comme Bérénice, ces deux femmes apparurent au milieu des insurrections terribles que le sentiment national et le sentiment religieux provoquaient dans tous les climats contre la domination de Rome; mais à la différence de l'amante de Titus, elles se firent remarquer par leur énergie virile et par la supériorité du rôle qui leur appartint au milieu de ces agitations.

Titus avait vingt-six ans à l'époque de la réunion de Ptolémaïs. Sa naissance datait de la dernière année du règne de l'empereur Caïus; son grade était celui de tribun militaire ou chef de légion. Titus avait été marié une première fois à la fille d'un chevalier romain, du nom d'Arricidie. Après la mort de cette épouse, il s'était uni à Martia Fulvia, issue d'une maison illustre, qui lui donna plus tard une fille, et dont il se sépara, sans doute sous l'empire de son nouvel amour.

La fille de Titus s'appelait Julie. Par un étrange hasard, elle naquit le jour même de la prise de Jérusalem [1], de sorte que les vaincus purent la

[1] *Cepitque eam natali filiæ suæ* (Suéton., *in Tit.*, § v).

regarder comme maudite. Sous le règne de Domitien son oncle, nous retrouverons en effet cette Julie épouse déshonorée et succombant dans les angoisses d'une honteuse mort.

Suivant les historiens du temps, il y avait dans Titus deux natures différentes, un véritable combat entre le bien et le mal. Heureusement pour sa gloire, lorsque la mort l'atteignit, le bien l'avait de beaucoup emporté; et l'on ne pourrait, sans une extrême injustice, se prêter à la supposition qui est rapportée par l'abréviateur de Dion Cassius, d'après laquelle, s'il eût vécu, Titus aurait couru grand risque de retomber dans le mal [1].

Tacite, qui connaissait en personne le fils de Vespasien, devenu prince, dit de lui que la nature et l'art s'étaient réunis pour le douer de séductions irrésistibles [2]. Ce fut par cette puissance de séduction que l'aigreur des jalousies provoquées entre le gouverneur de Judée, son père, et le gouverneur de Syrie, Mucien, ne tarda pas à disparaître. Titus réussit à substituer à ces jalousies une conciliation d'intérêts telle, qu'au jour où l'empire exigea un

1 *Nec Augustum aiunt futurum fuisse carum, si minoris temporis spatium vixisset; nec Titum, si majori* (Dio, *in Vespas.*, § XVIII, ed. græc.-lat. Reimar).

2 *Natura atque arte compositus alliciendis moribus* (Tacit., *Histor.*, lib. II, § V).

nouveau maître, Mucien consentit d'avance à céder la pourpre à son émule, à se contenter du second rang. On s'accorde à attribuer une belle figure à Titus; quoique sa taille ne fût ni élevée, ni exempte d'une certaine épaisseur, sa prestance ne manquait pas de majesté. Il était cavalier intrépide et d'une force musculaire peu commune. Il avait partagé l'éducation du jeune Britannicus, de ce fils de l'empereur Claude, dont Néron s'était défait par le poison. Titus possédait une connaissance approfondie des lettres grecques et latines, composait en vers, improvisait même dans les deux langues. La musique lui était familière; on aimait à l'entendre chanter. Sa main, habituée à écrire avec une rapidité prodigieuse, avait acquis la singulière habileté de contrefaire les signatures, ce qui lui faisait répéter quelquefois qu'il ne tenait qu'à lui d'être un faussaire consommé[1]. Aussi, Domitien, dont l'ame était dévorée d'envie contre son frère, et qui fut accusé de l'avoir empoisonné, répandit après la mort de Vespasien que le testament de leur père l'associait à l'empire, mais que ce testament avait été falsifié par Titus.

Malgré ces dehors séduisans, la renommée de

1 *Imitari chirographa quæcumque vidisset; ac sæpe profiteri se maximum falsarium esse potuisse* (Sueton., *in Tit.*, § III).

ce prince, jusqu'à son élévation à l'empire, n'eut rien de flatteur. On y trouve la preuve que la qualification de méchant, dont les traditions juives accompagnent toujours le nom du destructeur de Jérusalem, ne fut pas seulement un témoignage passionné des ressentimens du peuple vaincu : les déclarations des historiens romains viennent à l'appui. On reprochait à Titus de descendre aux débauches les plus odieuses que la plupart des personnages de Rome à cette époque avouaient sans rougir; peut-être même ne faudrait-il pas sonder trop avant toutes les causes de sa haute influence sur le gouverneur de Syrie. A part les actes d'affreuse inhumanité qui, à sa voix, signalèrent le siége de Jérusalem, et, après le siége, les jours de victoire, on raconte de ce prince qu'il donna dans Rome, sous le règne de son père, des preuves fréquentes de cupidité, de cruauté, de perfidie. Suétone, qui n'a oublié aucune des vertus de Titus empereur, et à qui nous devons la conservation du mot fameux : « Mes amis, j'ai perdu ma journée, » qu'on lui entendit prononcer à la fin d'un jour écoulé sans laisser la trace de quelque bonne action, Suétone nous montre le peuple de Rome animé de sentimens haîneux pour le fils de Vespasien. « Peu de princes, dit-il, sont arrivés au trône avec une plus mauvaise renommée, et en excitant plus d'éloignement dans les cœurs... Cha-

cun exprimait tout haut la crainte de voir revivre en lui un autre Néron [1]. »

On en sera surpris, mais les dates sont ici d'une exactitude rigoureuse. Lors de la réunion de Ptolémaïs et des premiers indices de l'amour de Titus, la reine Bérénice avait trente-neuf ans, treize ans de plus que ce prince; elle avait été aussi mariée deux fois. Pour la rajeunir, quelques érudits ont essayé vainement de mettre son identité en suspicion et de proposer à sa place une nièce obscure de cette princesse. Leurs efforts isolés manquent à la fois de mémoire et du moindre fondement.

La reine juive brille au premier rang dans le grand nombre des femmes privilégiées et célèbres chez lesquelles l'apparence de la jeunesse et la fleur de la beauté se sont conservées beaucoup au-delà des limites ordinaires.

Son père, le roi de Judée, Hérode-Agrippa I[er], mort l'an 44 de l'ère vulgaire, n'avait laissé qu'un seul fils, le roi actuel des districts septentrionaux de la Palestine, Agrippa II, alors âgé de dix-sept ans. Il avait laissé trois filles : Bérénice, qui

1 *...Ut non temere quis, tam adverso rumore magisque invitis omnibus, transierit ad principatum... denique propalam alium Neronem et opinabantur et prædicabant* (Sueton., *in Tit.*, § VI, VII).

comptait seize ans[1]; Marianne, dix ans; Drusille, six. L'empereur Claude avait fait promettre Bérénice pour épouse à l'un des fils du juif d'Alexandrie, Lysimaque, dont la famille, chère à tous les princes de la maison de Germanicus, rendit dans la suite d'éminens services à Vespasien. Mais comme l'enfant de Lysimaque, nommé Marc, eut une fin prématurée, le roi Agrippa Ier, à qui l'on connaît un frère aîné nommé Hérode, maria sa fille Bérénice à ce frère aîné, récemment devenu veuf, et obtint de Claude le petit royaume de Chalcide pour les nouveaux époux.

Mais si l'âge de Bérénice, apparaissant à Ptolémaïs, vingt-trois ans après la mort de son père, ne pouvait faire le sujet d'aucun doute dans l'esprit des personnes rigoureusement informées, il n'en était pas de même pour ceux qui ne consultaient que son visage.

Ici Tacite a un mérite bien supérieur à celui d'historien : c'est un témoin. Les renseignemens qu'il nous a transmis sur l'admirable conservation de la beauté de Bérénice, et l'erreur flagrante où il se laisse entraîner, rendent son impression et l'impression générale. Nous savons, en effet, que Tacite était le protégé de Vespasien et de Titus,

1 *Quarum unam Bernice, annorum sexdecim* (Antiquit. judaic., lib. XIV, cap. IX, ed. Havercamp., p. 952).

qu'il dut à ces princes sa première participation aux honneurs. Nous savons aussi que Bérénice passa à Rome plusieurs années, objet de l'attention et des conversations publiques : il est donc impossible que Tacite, âgé alors d'environ vingt-huit ans, n'ait pas vu la reine juive. En supposant même, contre toute probabilité, que Tacite eût mis une indifférence opiniâtre à ne pas connaître le visage de l'étrangère, son esprit était resté pénétré des sentimens qu'on avait exprimés autour de lui.

Or, dans ses histoires, et lorsqu'il raconte l'élévation de Vespasien à l'empire, qui arriva deux ans et demi après la réunion de Ptolémaïs, telles sont les allusions textuelles que fait Tacite à la beauté de la reine juive et à ses apparences de jeunesse. « Le roi Agrippa ayant reçu des nouvelles secrètes, sortit de Rome sans que Vitellius en eût connaissance, et fut porté en Syrie par une navigation rapide. La reine Bérénice aida avec le même zèle le parti du nouvel empereur. Cette princesse, dans la fleur de l'âge et de la beauté, charma le vieux Vespasien par la magnificence de ses dons[1]. »

Eût-elle été capable d'une sévérite de conduite

[1] *Nec minore animo regina Berenice partes juvabat, florens ætate formaque, et seni quoque Vespasiano magnificentia munerum grata* (Tacit., *Histor.*, lib. II, § LXXXI).

qui était, sans contredit, très-éloignée de ses mœurs, jamais Bérénice, depuis sa première jeunesse jusqu'à sa rencontre avec Titus, n'aurait échappé entièrement ni aux médisances, ni aux calomnies. Outre les jalousies et tous les sujets de mécontentement qu'une grande renommée de beauté, l'éclat de la richesse et les succès de l'esprit suscitent presque toujours aux femmes qui en sont dotées, la fille d'Agrippa 1er avait été en butte de bonne heure aux dispositions ennemies dont sa famille était l'objet, soit de la part des étrangers grecs établis en Judée, soit de la part des Juifs nationaux et zélateurs.

Les indignes témoignages de joie que les habitans grecs des villes de Césarée et de Sébaste, fondées par les Hérodes, avaient fait éclater à la mort inopinée du père de cette princesse, sont déjà un grave motif pour accueillir avec réserve tous les bruits auxquels la vie de Bérénice fut exposée. Des gens de la soldatesque et de la populace de ces deux villes coururent les rues couronnés de fleurs, crièrent toute sorte d'injures à la mémoire du roi défunt et portèrent les statues de ses trois filles dans des lieux de prostitution où aucune infamie ne leur fut épargnée [1].

De leur côté, les Juifs zélateurs n'étaient pas

1 *Et filiarum regis statuas abreptas unanimiter in lupanaria*

moins accessibles à toutes les préventions contre les membres de la famille de Bérénice. Dans le roi Agrippa II et ses sœurs, ils dénonçaient avec amertume les déserteurs de la cause publique, les créatures de la domination étrangère, les complices de la frivolité et des impudicités reprochées aux mœurs des Grecs.

En la huitième année du règne de l'empereur Claude, lorsque Bérénice, à peine âgée de vingt-un ans, eut perdu le roi de Chalcide, son premier époux, il lui était resté deux fils de ce prince, Bérénicien et Hyrcan, les seuls enfans qu'elle ait eus dans toute sa vie. On a vu que le royaume de Chalcide fut alors accordé par les Romains au jeune Agrippa II, afin de le dédommager du royaume de Judée dont on venait de prononcer de nouveau la dislocation. Bérénice continua à résider à Chalcis, auprès du nouveau roi. Le titre de reine de Palestine, que la poésie a donné à cette princesse, est de pure convention. Jamais la fille aînée d'Agrippa Ier ne régna ni sur Jérusalem, ni sur aucune autre partie du territoire hébraïque.

Bientôt des bruits, que Josèphe déclare menteurs, calomnieux, et dont le satirique Juvénal a tiré profit, furent répandus de toutes parts. On

deportarunt, et... turpiora quam quæ dici possunt patrantes (Antiquit. judaic., lib. XIX, cap. IX, ed. Havercamp., p. 952).

prétendit qu'il existait des liens criminels entre la sœur et le frère.

Dans l'intention expresse de mettre un terme à ces bruits [1], Bérénice consentit à donner sa main au roi de Cilicie, Polémon. Ce personnage, sous le règne d'Agrippa Ier, avait fait partie de l'assemblée des princes réunis à Tibériade, dans laquelle un des gouverneurs de Syrie crut découvrir un commencement de coalition contre la domination de Rome [2].

Pour épouser Bérénice, le roi de Cilicie quitta le paganisme et accéda à la religion de la reine. Les richesses que cette princesse apportait avaient séduit son cœur beaucoup plus que toutes les autres qualités de la fille d'Agrippa [3]. Aussi, Polémon ne put retenir long-temps sa conquête; Bérénice, plus dégoûtée de son nouvel époux qu'effrayée des bruits de scandale qui l'avaient poussée à cet hymen, se sépara de lui et revint s'établir auprès de son frère.

Dans sa sixième satire, Juvénal s'attaque au goût effréné des femmes de Rome pour les bijoux précieux. Ce poëte, dont la verve éclata principalement sous le règne du frère de Titus, constate

1 *Hoc pacto existimabat se redarguturam esse mendacia et calumnias* (Antiquit. judaic., lib. xx, cap. viii, p. 970).

2 Voir ci-dessus, t. 1, p. 480.

3 *Eique obsequutus est Polemon, maxime propter illius divitias* (Antiquit. judaic., lib. xx, cap. vii, ed. Haverc., p. 970).

à la fois les richesses de Bérénice qui avaient tenté Polémon, et la rumeur plus ou moins fondée de la criminalité des liens de cette princesse. Quand la reine de Chalcide et de Cilicie parut à Rome, les admirateurs de sa parure remarquèrent un diamant superbe qu'elle portait au doigt. « Rappellerai-je ce diamant si connu, qui acquérait encore plus de valeur au doigt de Bérénice, dit l'impitoyable satirique, un barbare en fit un jour le prix de l'inceste, Agrippa l'avait offert en présent à sa sœur [1]. »

La facilité avec laquelle Bérénice, élevée dans les mœurs grecques et romaines de son siècle, s'était séparée de Polémon, avait été un triste sujet d'imitation pour ses deux sœurs.

Marianne quitta son époux, fils du général des troupes d'Agrippa Ier, dont elle avait eu une fille, cette Bérénice, qu'on a proposé de substituer d'autorité à la reine de Chalcide, sa tante, afin d'assurer plus de jeunesse à l'amante de Titus. Elle contracta une nouvelle union avec Démétrius Alexandre, un des Juifs les plus riches et les plus éminens d'Alexandrie.

L'autre sœur de Bérénice, Drusille, se sépara à

1 ... *Deinde adamas notissimus, et Berenices*
In digito factus pretiosior : hunc dedit olim
Barbarus incestæ, dedit hunc Agrippa sorori.

(Juven., *Satyr.* VI).

son tour du roi des Éméziens, Azize, qui, pour l'épouser, s'était rangé à la religion des Juifs. Elle devint la femme de Félix, ce frère du célèbre affranchi Pallas, que nous avons vu exercer une autorité souveraine en Judée sous le titre de procurateur, et à qui il fut donné de s'unir à trois filles de sang royal, une fille de Cléopâtre et d'Antoine, la fille du roi de Judée et une autre princesse inconnue[1]. Josèphe assure que Drusille était une des plus belles femmes de son temps, et que Bérénice en ressentit souvent de la jalousie[2]. L'espoir de l'emporter en puissance sur sa sœur comme elle était sa rivale en beauté, contribua pour beaucoup à faire céder Drusille aux vœux de Félix et à la faire renoncer à sa religion paternelle[3].

Mais si dans sa jeunesse les mœurs privées de Bérénice avaient donné lieu à des reproches justement mérités, à des médisances, à des calomnies,

1 *Nec minus Felicem... trium reginarum maritum* (Suéton., *in Claud.*, § XXXVIII; Tacit., *Histor.*, lib. V, § IX).

2 *Namque omnes pulchritudine excellebat... volensque effugere sororis Berenices invidiam* (Antiquit. judaic., lib. XX, cap. VIII, ed. Havercamp., p. 970).

3 Le livre des *Actes des Apôtres* renferme une allusion à ce deuxième mariage de la reine des Eméziens : « Félix se rendit à Césarée avec sa femme Drusille, qui était Juive. » Le même livre des *Actes* indique aussi une excursion d'Agrippa et de la reine Bérénice à Césarée pendant que l'apôtre Paul était retenu prisonnier par le procurateur Festus (*Act. des Apôtr.*, XXIV, 24).

on ne peut révoquer en doute que les qualités aimables et généreuses de son ame ne fussent la première cause des séductions qu'elle exerçait. Peu de mois avant la réunion de Ptolémaïs, cette princesse en avait donné un témoignage.

Bérénice s'acquittait à Jérusalem d'un vœu qui lui imposait de sacrifier sa belle chevelure. Tout à coup, elle apprit les ordres impitoyables que Gessius Florus, le dernier et le plus cruel des procurateurs romains de Judée, avait transmis à ses soldats contre les habitans de cette cité [1]. Bérénice courut rappeler Florus à de meilleurs sentimens; loin d'y réussir, sa propre vie fut menacée; la reine de Chalcide trouva à peine le temps de se réfugier dans son palais, où il fallut prendre des mesures de sûreté, et faire toute la nuit bonne garde. Le lendemain, pendant que l'agitation continuait, et que Florus dictait encore des supplices du haut de son tribunal, Bérénice ne put résister à son émotion; elle oublia les outrages de la veille et les nouveaux dangers qui l'attendaient; revêtue de l'habit des suppliants, et les pieds nus, elle franchit courageusement les portes du palais, et arriva dans cet appareil devant le tribunal de Florus pour lui disputer ses victimes [2].

1 Voir ci-dessus, t. I, p. 542.

2 *Quæ dum perficeret Berenice, et nudipes pro tribunali*

Quelques semaines après ce furent les larmes de Bérénice, encore plus que les exhortations de son frère, qui suspendirent un moment le signal d'insurrection générale.

Par l'effet de son éducation première, et des liens étroits qui unissaient, dès l'origine, la famille des Hérodes à la domination romaine, il était impossible que la reine de Chalcide ne se trouvât pas transportée dans le camp opposé à la nationalité de sa patrie. Sans contredit, ses supplications eurent une grande part aux sentimens plus ou moins sincères que Titus manifesta pour la conservation de Jérusalem; mais les intérêts de la politique romaine et l'acharnement de la lutte étaient de beaucoup au-dessus de la puissance des pleurs et des caresses d'une femme.

Il est certain que l'attachement réciproque du fils de Vespasien et de la reine juive acquit rapidement au dehors beaucoup d'éclat. Dix-huit mois après la réunion de Ptolémaïs, nous avons la preuve qu'on en parlait à Rome et dans toute l'Italie. A la fin du mois de l'année 68, lorsque le vieux Galba sembla définitivement établi comme successeur de Néron, le commandant de l'armée

Floro supplicabat, et, præterquam quod nulla ei habita esset reverentia, etiam de vita sua periclita est (Bell. judaic., lib. II, cap. XV, ed. Havercamp., p. 183).

de Judée envoya son fils auprès du nouvel empereur sous un prétexte naturel de déférence. Les politiques romains qui se prétendaient les mieux avisés, assurèrent que ce général avait une arrière-pensée. D'après leur dire, il espérait obtenir de Galba, et en faveur de Titus, une adoption qui aurait désigné le jeune homme comme héritier de l'empire.

Titus arrivé à Corinthe y apprit l'assassinat de Galba, et le commencement de la guerre civile entre les partisans d'Othon et ceux de Vitellius. Après quelques instans d'hésitation il remit à la voile pour l'Asie. Ce changement fut un nouveau sujet de commentaires dans les réunions politiques de Rome : chacun l'expliquait à sa guise, selon les intentions qu'on prêtait au commandant de la guerre de Judée. Mais loin de chercher à cette nouvelle des raisons d'État, il y en eut un certain nombre, dit Tacite, qui attribuèrent la précipitation du retour de Titus à la passion brûlante qu'il éprouvait pour la reine Bérénice. En effet, son jeune cœur en était épris, ajoute l'historien, mais cet amour ne le détourna jamais du gouvernement des affaires[1]. »

Un incident particulier de la navigation qui le ramena en Orient, dut obtenir beaucoup de poids

1 *Fuere, qui, accensum desiderio Berenices reginæ, vertisse*

dans l'opinion des nouvellistes romains, aux yeux desquels l'amour avait été son premier mobile. Titus se détourna vers l'île de Chypre, et y offrit des sacrifices à Vénus [1]. Voulait-il prier la déesse de rendre son amante favorable à ses vœux, ou bien était-ce pour remercier Vénus des douceurs que l'empereur futur avait déjà goûtées auprès de la reine de Chalcide et de Cilicie ?

Tous les documens, du reste, concourent à établir que dès les premiers jours il y avait eu des engagemens sacrés, un hymen secret contractés entre la fille aînée d'Agrippa Ier et le fils de Vespasien.

Avant l'élévation fortuite du chef de l'arméee de Judée à l'empire, Titus n'était ni d'assez grande famille, et ne jouissait par lui-même ni d'une assez grande fortune, ni d'un assez beau renom pour ne pas mettre du prix à s'unir à la reine de Chalcide. Indépendamment du sang royal des Hérodes dont elle était issue et qui jouissait à Rome d'un certain crédit, la beauté de Bérénice, sa richesse, l'influence qu'elle était en état d'exercer en Orient, offraient plus d'un appât à l'ambition encore incertaine d'un simple chef de légion, au fils d'un

iter crederent. Neque abhorrebat a Berenice juvenilis animus; sed gerendis rebus nullum ex eo impedimentum (Tacit., *Histor.*, lib. II, § II).

1 *Atque illum cupido incessit visendi templum Paphiæ Veneris... cæsis compluribus hostiis* (Tacit., *Histor.*, lib. II, § II, IV).

général dont le moindre caprice de Néron ou de quelqu'un des familiers de cet empereur, pouvait causer la perte soudaine.

Partout où le nom de Bérénice est prononcé dans les fragmens romains qui ont survécu, cette princesse apparaît en qualité d'épouse secrète de Titus, et semble ne plus attendre qu'une déclaration officielle. Si son amant, arrivé à l'empire, n'ose pas accomplir cette déclaration, la seule raison qu'on en donne, c'est la crainte de braver le mécontentement du peuple romain, la crainte de réveiller l'indignation qui avait éclaté jadis au premier bruit du projet supposé de mariage de Jules César avec Cléopâtre.

La violence que le nouvel empereur se fit à lui-même, quand il renonça aux promesses qui le liaient à Bérénice, est consacrée par une expression de Suétone, devenue célèbre : « Le peuple romain reprochait à Titus, dit Suétone, son amour passionné pour la reine Bérénice ; on assurait même qu'il avait promis de l'épouser... Mais à peine élevé à l'empire, ce prince la renvoya *invitus invitam*, malgré lui et malgré elle[1]. » Or, il est incontestable que la douleur réciproque si heureusement

1 *Propterque insignem reginæ Berenices amorem, cui etiam nuptias pollicitus ferebat... Berenicem statim ab urbe dimisit invitus invitam* (Sueton., *in Tit.*, § VII).

exprimée par l'historien, indique beaucoup plus le divorce de deux époux étroitement unis que la simple rupture d'un amant et d'une amante. Les liens de ces personnages remontaient à douze ans. Titus comptait trente-neuf ans accomplis, Bérénice plus de cinquante.

Si le livre de Tacite, où il était question du règne de Titus, n'eût pas été perdu, nous en aurions retiré beaucoup de lumières. A défaut, l'extrait qui nous reste de l'histoire de Dion Cassius, sur le règne de Vespasien, suffit pour confirmer à Bérénice le caractère secret d'épouse. « Aux jours de cet empereur, disait Cassius, Bérénice était plus florissante que jamais. Elle vint à Rome avec Agrippa, son frère : celui-ci reçut les honneurs de la préture ; Bérénice habita le palais, et commença à vivre en commun avec Titus. Cette princesse espérait assurer son mariage et gouvernait déjà comme une épouse ; mais Titus ayant vu l'impatience du peuple romain à supporter ces arrangemens, et les grandes rumeurs qui en résultaient, se décida à la répudier [1]. »

Enfin, les motifs qu'Aurélius Victor, écrivain

1 *Per id tempus Berenice maxim florebat... Jam enim omnia ac si fuisset uxor, administrabat sed... repudiavit : præsertim quod dc iis, magni rumores jam exorti essent* (Dio, *in Vespas.*, ed. græc. lat. Reimar).

postérieur à Suétone et à Dion Cassius, a donnés au meurtre du personnage consulaire Cécina, méritent ici d'être mentionnés. Tout suspects qu'ils soient d'inexactitude, ces motifs n'en mettent pas moins le sceau à l'idée que les contemporains de Bérénice s'étaient faite, et avaient propagée sur la longue puissance de ses charmes. Suétone avait raconté de Titus, alors héritier présomptif de l'empire, qu'il fit frapper Cécina au sortir d'un souper, sous prétexte d'une conspiration qui était au moment d'éclater. D'après Aurélius Victor, au contraire, cette exécution fut l'effet de la jalousie : Titus avait cru reconnaître des intelligences coupables entre Bérénice, « son épouse, » et le personnage consulaire[1].

Mais tandis que, à l'orient de la Méditerranée, la reine de Chalcide semblait jetée comme un épisode presque riant à travers les horreurs de la guerre d'invasion poursuivie contre les Juifs, en Occident, les deux contemporaines les plus célèbres de cette princesse apparaissaient sombres et imposantes au milieu de luttes non moins redoutables.

L'une de ces femmes, la druidesse Velléda, fille de la nation des Bructères, était à l'apogée de sa puissance. En vertu des licences éternelles per-

1 *Vixdum triclinio egressum ob suspicionem stupratæ Berenices uxoris suæ, jugulari jussit* (Aurel. Victor, *Epitom.* in Tit.).

mises à la poésie, l'auteur des *Martyrs* s'est emparé du nom de Velléda, a fait vivre et agir cette prêtresse plus de cent ans après la date réelle de son existence, lui a suspendu au cou une guitare sacrée, et a tiré de sa bouche des chants de langueur et d'amour [1]. Mais ici, c'est à la prêtresse selon l'histoire qu'il faut revenir.

La tribu des Bructères, où Velléda reçut le jour, faisait partie des populations qui habitaient le côté droit des embouchures du Rhin, le pays compris entre les limites actuelles de la Hollande, la rivière d'Ems et l'Océan du nord. Le nom de Velléda veut dire la femme forte, la femme terrible. On la vénérait en qualité de prêtresse suprême de la religion des druides, et comme étant elle-même une divinité. Velléda présidait aux sacrifices humains, et savait plier ses plus effrayantes inspirations à tous les intérêts de la politique.

A la voix de cet oracle, et à la voix de Civilis, les Bataves et les populations de la Germanie, aidées bientôt par la population des Gaules, arbo-

1 « Je découvris aussitôt Velléda assise sur la bruyère ; sa parure annonçait le désordre de son esprit ; elle portait un collier de baies d'églantier ; sa guitare était suspendue à son sein par une tresse de lierre et de fougère flétrie ; un voile blanc jeté sur sa tête descendait jusqu'à ses pieds. Dans cet appareil, pâle et les yeux fatigués de pleurs, elle était encore d'une beauté frappante. » (*Les Martyrs*, liv. x).

rèrent l'étendard de la révolte[1]. Leurs efforts les plus ardens contre Rome répondirent à la même année et aux mêmes mois, où Simon, fils de Gioras, Jean de Giscala et tous les autres chefs des Juifs répétèrent, du haut de la montagne de Sion, le cri de mort ou de délivrance.

Velléda était renfermée dans une tour hors de l'aspect des profanes[2]. Elle y interrogeait les entrailles arrachées aux prisonniers que son culte impitoyable vouait au dieu Hésus et à Teutatès[3]. Les convulsions des victimes et l'odeur du sang réveillaient ses transports : alors la prêtresse, enveloppée d'une robe lugubre, le sein découvert, les cheveux épars[4], chantait d'une voix rauque les secrets de l'avenir. Tour-à-tour, la fureur des combats, la servitude, le désespoir, et, à travers les vapeurs d'un horizon plus ou moins lointain, la liberté, la gloire, le repos, se découvraient à sa vue comme le partage inévitable des régions qui,

1 *Et virgo nationis Bructeræ late imperitabat... Prosperas Germanis res et excidium legionum prædixerat* (Tacit., *Histor.*, lib. IV, § LXI).

2 *Sed coram adire adloquique Veledam negatum : arcebantur aspectu... ipsa edita in turre* (Tacit., *Histor.*, lib. IV, § LXV).

3 *Nam cruore captivo adolere aras, et hominum fibris consulere Deos fas habebant* (Tacit., *Annal.*, lib. XIV, § XXX).

4 *Intercursantibus feminis, in modum furiarum, quæ veste ferali, crinibus dejectis faces præferebant* (Tacit., *Annal.*, lib. XIV, § XXX).

sept siècles après, se trouvèrent réunies un moment sous le sceptre majestueux de Charlemagne.

L'autre contemporaine de Bérénice, la reine Boadicée, enfant de la Bretagne, avait eu un époux dont le nom, modifié par le langage romain, était celui de Prosutagus. Ce prince régnait sur le pays des Icéniens, situé dans la partie orientale de l'Angleterre, qui comprend aujourd'hui les comtés de Norfolk, de Suffolk, de Cambridge.

Prosutagus avait été fameux par de longues années d'opulence. Au moment de mourir, et dans l'espoir d'assurer un meilleur avenir à ses deux filles nées de Boadicée, il les avait déclarées héritières de ses états et de ses biens, conjointement avec l'empereur Néron.

Mais les Romains traitèrent la famille léguée à leur protection, comme ils avaient fait de Jérusalem, comme ils faisaient presque en tous lieux des droits et de la personnalité des peuples. Boadicée fut battue de verges, on viola ses filles, on ravagea leur royaume[1]. A la nouvelle de ces attentats, les nations bretonnes réunies en armes, firent retentir les rivages de la mer et de la Tamise de chants de fureur et de vengeance. Le sang des Romains et de leurs alliés inonda les campagnes et

[1] *Jam primum uxor Boadices verberibus affecta et filiæ stupro violatæ sunt...* (Tacit., *Annal.*, lib. XIV, § XXXI).

les villes, surtout la colonie de Londres, qui, selon les expressions du temps, était déjà célèbre par le concours des commerçans et par les affaires qu'on y traitait[1]. Comme en Judée, une légion entière fut anéantie sous les coups des insurgés; jamais les Bretons n'avaient présenté une masse aussi formidable et animée de plus d'audace. Les femmes arrivaient par milliers à la bataille; celles-ci pour combattre, celles-là pour assister en témoins aux belles actions de leurs époux, de leurs enfans. Boadicée, montée sur un char et ayant ses deux filles auprès d'elle, parcourait les rangs de chaque population, les haranguait, enflammait leur courage.

Le procurateur Catus avait été la principale cause des ressentimens de la Bretagne, de même que, en Judée, les intendans romains Ponce-Pilate, Félix, Albinus et Florus. Aux premiers troubles, Catus épouvanté s'était hâté de mettre sa personne et ses biens à couvert: il avait cherché un refuge dans les Gaules[2].

Mais Rome avait toujours des généraux habiles et recommandables, qui savaient réparer les défaites provoquées par l'avarice et la violence de ses

1 *Londinium perrexit copia negociatorum et commeatuum maxime celebre* (Tacit., *Annal.*, lib. XIV, § XXXIII).

2 *Qua clade et odiis provinciæ, quam avaritia in bellum egerat, trepidus procurator Catus, in Galliam transiit* (Tacit., *Annal.*, lib. XIV, § XXXII).

préteurs. Suétonius Paulinus était gouverneur de la Bretagne. L'opinion publique désignait ce guerrier comme le plus digne émule de Corbulon. La gloire récente acquise par le chef de la guerre d'Arménie avait agité son ame. Suétonius saisit avec avidité la nouvelle occasion qui était offerte à ses talens militaires et à son expérience. A la tête de dix mille hommes, il choisit une position destinée à faire perdre aux tribus de la Grande-Bretagne l'avantage de leur nombre, qui était dix fois plus considérable. Ses manœuvres rompirent les masses ennemies et y portèrent le carnage. Boadicée ne voulut pas survivre à sa défaite; elle avala du poison.

En parlant des pertes essuyées des deux côtés dans la bataille, Tacite a enregistré une de ces exagérations de chiffres que j'ai signalées, et qui n'étaient pas moins familières aux écrivains de Rome, qu'à Flavius Josèphe. On prétendit que l'affaire avait coûté aux Bretons quatre-vingt mille morts, et aux Romains quatre cents [1].

[1] *Sunt qui paulo minus quam octoginta millia Britannorum cecidisse tradant; militum quadringentis ferme interfectis, nec multo amplius vulneratis* (Tacit., *Annal.*, lib. XIV, § XXXVII).



CHAPITRE VIII.

Première campagne de Vespasien, ou conquête de la Galilée; incendie de Gabara; prise de Jotàpat.

Vespasien quitta Ptolémaïs vers le milieu du mois d'avril de l'année 67, et se porta sur la Galilée. Bien long-temps avant l'époque romaine, la Galilée avait été féconde en évènemens politiques et militaires. Presque tous les peuples et toutes les grandes armées du monde ancien s'y étaient rencontrés et l'avaient engraissée de leur sang. Depuis l'époque romaine jusqu'à nos jours, il n'est pas un seul point du territoire de cette province si faible en étendue, auquel l'histoire n'ait à rattacher également de grands souvenirs. Ainsi dans la première croisade, qui, à la voix de Pierre l'Ermite, remplit la fin du onzième siècle et illustra le nom de Godefroy de Bouillon, la con-

quête de la Galilée fut confiée à Tancrède, à ce vaillant guerrier dont le chantre immortel de *la Jérusalem délivrée* a fait un des héros les plus attachans de son poëme.

Quatre-vingt-huit ans après la conquête de Godefroy de Bouillon, cette même Galilée devint le théâtre des évènemens qui servirent de prélude à la contre-partie du poëme du Tasse. Le 4 du mois de juillet 1187, Saladin y gagna la bataille décisive de Tibériade qui lui permit de réinaugurer à son tour la Jérusalem enlevée au joug des croisés.

L'armée chrétienne, commandée par le roi nominal de Jérusalem, Guy de Lusignan, comptait cinquante mille guerriers. Saladin avait, dit-on, sous ses ordres quatre-vingt mille hommes, dont le plus grand nombre de cavalerie. Les musulmans firent prisonniers presque tous les chefs ennemis qui n'étaient pas morts au combat. Suivant les chroniqueurs de cette époque, la vraie croix qu'on avait dressée sur un lieu élevé pour exciter le courage des bataillons de Jésus-Christ, tomba toute souillée de sang entre les mains des défenseurs de l'islamisme [1].

La chaîne de montagnes qui se dégage de l'Anti-Liban, et qui, du nord au midi traverse la Judée

1 Michaud, *Hist. des Croisad.*, t. II, p. 324 et suiv.; et *Biblioth. des Croisad.*, t. II, § XXXVII).

citérieure, recevait jadis dans la Galilée le nom de montagne de Nepthali et de Zabulon. Le mont Thabor en fait partie. Dans la Samarie, cette même chaîne qui comprend les monts Guelboa, Garisim, Hébal, s'appelait montagne d'Éphraïm; dans la province de Judée, montagne de Juda. Elle traverse ensuite l'Idumée, et court en Arabie jusqu'à la mer Rouge. On sait, du reste, que toutes ces montagnes n'ont rien de commun que le nom avec les masses des Alpes, par exemple, ou des Pyrénées. Il faut les réduire par la pensée aux plus petites proportions, se les représenter sous l'aspect de collines plus ou moins hautes. Leur tronc seul, le Liban, découvre dans certaines parties, des cimes qui s'élèvent avec majesté.

Des deux pentes générales qu'on distingue dans les montagnes de la Galilée et des autres provinces, celle de l'ouest, descendant vers le lac de Galilée et le Jourdain, concourt à former la grande plaine du fleuve ou le grand champ que j'ai fait connaître en parlant de la Judée transjordanienne[1]. La pente occidentale descend vers la Méditerranée, et forme la plaine du littoral palestinien. Malgré de nombreuses ondulations et de grandes inégalités de largeur, cette plaine offrirait comme une ligne continue, depuis le torrent d'Egypte

1 Voir ci-dessus, t. I, p. 154.

jusqu'à Sidon, si au-dessous de Ptolemaïs, la petite chaîne du mont Carmel, ou montagne de fertilité, ne se jetait en travers. Ce mont, avancé en promontoire dans les eaux de la mer, sépare entre eux, au nord, le littoral limité par les collines de la Galilée, et au midi la plaine littorale de la Judée, à laquelle le nom de plaine de Saron a été appliqué.

En raison des procédés de la guerre ancienne, une condition particulière de terrain, que les voyageurs et les géographes ont signalée fréquemment dans les montagnes de la Galilée et de la Judée, y augmentait encore les avantages que tout pays fortement accidenté procure à la défense de ses habitans. A l'entrée et à l'issue de presque tous les vallons assez étendus pour obtenir le nom de plaines, il existe des monts et des rochers qui prennent les apparences extérieures de tours, de châteaux, de villes fortifiées, au point de tromper les yeux. Ces forteresses naturelles pouvaient rendre presque autant de services que les meilleures œuvres d'art. Dans ses excursions récentes en Syrie, un poëte de nos jours a trop bien insisté sur ces bizarreries du territoire juif, pour ne pas rapporter la description qu'il en donne : « Au pied des montagnes de Zabulon, à une demi-lieue dans la plaine, un mamelon entièrement détaché de toutes les collines environnantes, sortait, pour ainsi

dire, de terre comme un piédestal destiné uniquement par la nature à porter une ville forte. Ses flancs s'élevaient perpendiculairement depuis le niveau de la plaine jusqu'au sommet de cette espèce d'autel de terre. Ils ressemblaient exactement aux remparts d'une place de guerre, tracés et élevés de mains d'hommes... Dans toutes les charmantes plaines du pays de Canaan, ajoute le poëte voyageur, j'ai revu depuis ces mamelons en forme d'autels quadrangulaires ou oblongs, évidemment destinés à protéger les premières demeures d'une nation timide et faible. Leur destination est si bien décrite dans leur forme isolée et bizarre, que leur masse seule empêche de s'y tromper et de croire qu'ils ont été fabriqués par le peuple qui les couvrit de ses villes [1]. »

A son départ de Ptolémaïs, l'armée de Vespasien présenta un spectacle imposant aux yeux de ceux qui, dans un intérêt de curiosité, assistèrent au défilé de ses troupes.

Les soldats armés à la légère et les archers, soutenus par de l'infanterie et de la cavalerie, servaient d'avant-garde et d'éclaireurs.

Un corps nombreux formé d'escouades prises aux centuries de chaque légion, portait toutes les choses nécessaires à l'établissement du camp.

1 M. de Lamartine, *Voyage en Orient*, t. II, p. 21.

Après ceux-ci venaient les pionniers, chargés d'applanir les chemins, de couper les forêts, de faciliter de toute manière la marche et les opérations de l'armée.

Les bagages du général et des officiers supérieurs, escortés d'un fort détachement de cavalerie, succédaient aux pionniers.

Vespasien s'avançait ensuite, entouré d'une garde particulière d'infanterie, de cavalerie, et d'un certain nombre de lanciers.

Les machines de guerre, et tous les instrumens de siége, arrivaient après Vespasien. Cet attirail précédait les lieutenans du général, les préfets des cohortes et les tribuns militaires entourés aussi de soldats d'élite.

Alors la vue s'arrêtait sur l'aigle, symbole de puissance et présage de victoire. Les autres signes sacrés entouraient l'aigle. Derrière ces enseignes, les trompettes annonçaient le gros de l'armée, qui marchait rangée sur six hommes de front, sous la surveillance des centurions gardiens de l'ordre et de la discipline.

Chaque légion était suivie de ses valets, employés à la conduite des bêtes de somme et des bagages. Enfin, la queue de l'armée comprenait les vivandiers et les mercenaires de toute espèce, dont un dernier corps d'infanterie et de cavalerie pressait la marche et assurait la sécurité.

Au même moment, le gouverneur de la Galilée recueillait le fruit de ses actes. Après son triste succès sur les habitans de Tibériade, Josèphe s'était attaché à disloquer le corps de troupes formé par Jean de Giscala. Une proclamation avait déclaré que tous les cantons et tous les individus qui avaient pris parti pour les quatre envoyés de Jérusalem, eussent à rendre leurs armes dans le délai de vingt jours; s'ils y manquaient, leurs maisons devaient être brûlées, leurs campagnes ravagées[1].

Une attaque, à laquelle le gouverneur de la Galilée s'était vu obligé contre les capitaines du roi Agrippa, allié des Romains, n'avait eu aucun résultat sérieux; Josèphe dit qu'une chute de cheval et la fièvre l'arrêtèrent au milieu de ses avantages.

Tous les chefs populaires de la province, qui regardaient depuis long-temps le fils de Mathias comme un traître impatient de la venue des Romains, restaient séparés de lui. Aussi, dès que la nouvelle de l'entrée de Vespasien sur le territoire eût retenti, Josèphe cria qu'on l'abandonnait. Ce chef, qui s'était révolté contre le conseil de Jérusalem, sous le prétexte qu'on ne pourrait trouver

1 *Edictum proposui,.... viginti dierum spatium eis præscripsi, qui suis rebus vellent consulere. Porro minitabar, nisi arma projicerent, me ignem illorum domibus subjecturum esse, bonaque illorum publicaturum* (Joseph. Vit., ed. græc. lat. Havercamp., p. 34).

personne aussi capable que lui de faire face à l'invasion, ne vit plus que solitude dans son camp. Des soixante mille hommes, bien armés, bien organisés, bien préparés par ses instructions, dont Josèphe avait parlé avec pompe dans ses premiers rapports, il ne resta plus aucune trace. Loin d'être en état d'avancer vers l'ennemi, le gouverneur de la Galilée courut chercher un refuge et jeter l'épouvante dans la ville même qu'il avait si maltraitée, à Tibériade[1]. Là, Josèphe, conséquent avec l'esprit qui l'avait dirigé dès le principe, se hâta de témoigner hautement que nulle voie de salut ne s'offrait plus aux Juifs, si ce n'était de renoncer sans délai à toute résistance. Pour lui, il avait l'espoir que les Romains lui accorderaient son pardon[2]. Enfin, après avoir retenu pendant six mois entiers, et malgré le conseil central, la charge de chef de la guerre dans la province la plus remplie d'hommes énergiques, Josèphe n'hésita pas à écrire à ce même conseil les paroles suivantes qui, en d'autres circonstances, pourraient être considérées comme l'expression railleuse d'un génie mystificateur : « Si vous voulez

1 *Civitatem, quam suæ incolumitatis ergo elegerat, ipse, in eam fugiendo, metu opplevit* (Bell. judaic., lib. III, cap. VII, ed. Havercamp., p. 231).

2 *A Romanis veniam consequuturum esse speraret*... (Bell. judaic., lib. III, cap. VII, ed. Haverc., p. 231).

traiter avec l'ennemi, faites le-moi connaître promptement; si vous persistez à soutenir la guerre, envoyez-moi les forces nécessaires pour combattre[1]. »

Au début de son expédition, Vespasien s'empara des forteresses qui gardaient les frontières occidentales de la Galilée. Il fit ensuite le tour de cette province au Nord, et redescendit à l'Orient, tandis qu'une division de son armée, sous les ordres de son fils, traversa le pays dans la direction des frontières méridionales.

Dans les premiers rangs de la chaîne de collines serrées qui séparait les Galiléens du littoral de la Méditerranée, on distinguait la place forte de Jotapat. Cette place était le point principal de la résistance à l'occident de la province; elle se rattachait à Gabara, chef-lieu des districts les plus rapprochés de la mer, de même qu'à l'orient et sur les bords du lac de Galilée, la place forte de Tarikhée se rattachait à la ville de Tibériade.

Le plateau presque inaccessible de Jotapat était occupé par un simple bourg [2]. En conformité des instructions que le conseil de Jérusalem avait rappelées à tous les commandans du territoire, les

1 *Utque cito rescriberent si fœdus eis placeret, aut, si bellum gerere statuerent, copias ad confligendum cum Romanis idoneas ipsi mitterent* (Bell. judaic., lib. III, cap. VI, p. 231).

2 Il existait près de Tibériade un bourg du nom de Jotapé différent de Jotapat, avec lequel on l'a quelquefois confondu.

Juifs avaient établi sur ce plateau un vaste camp fortifié, asile ouvert aux populations que la marche dévastatrice des conquérans chassait en foule de leurs demeures.

Avant d'attaquer la place forte, Vespasien se tourna contre la ville de Gabara, et s'en rendit facilement maître. Les milices juives avaient pris le parti de ne pas se concentrer dans cette ville[1]. Elles se réservaient les unes de harceler l'armée romaine, les autres de travailler à la défense beaucoup plus essentielle de Jotapat et de quelques autres points.

Une légère erreur de copiste, la transposition d'une seule lettre d'écriture, s'est glissée ici dans les manuscrits de Josèphe et a fait prendre quelquefois l'une pour l'autre deux villes de Judée, situées à une assez grande distance. On lit aujourd'hui dans les chroniques du gouverneur de la Galilée, que Vespasien commença par s'emparer de *Gadara* au lieu de lire Gabara. Mais l'erreur se rectifie d'elle-même.

La ville de Gadare appartenait à la Judée transjordanienne, aux districts de la rive gauche et orientale du fleuve. Ce fut à la fin du mois de fé-

1 *Primo impetu eam in potestatem suam redigit, quod civibus plerisque ætatis militaris vacuam reperisset* (Bell. judaic., lib. III, cap. VII, ed. Havercamp., p. 230).

vrier de l'année suivante que Vespasien y entra sans combattre. Les circonstances mêmes de cette soumission méritent d'autant plus d'être indiquées par avance, qu'elles confirment l'état des partis opposés de la Judée et la nature des sentimens dont les chefs galiléens les plus ardens pour la cause de l'indépendance se sentaient alors animés contre leur gouverneur.

Les principaux habitans de Gadare, mus par l'amour de la paix non moins que par le désir de conserver leurs biens, envoyèrent une députation secrète à Vespasien. Les hommes du parti contraire n'eurent connaissance de cette démarche qu'à l'approche de l'armée romaine. Ils jugèrent l'impossibilité de défendre Gadare contre les ennemis du dedans et du dehors. Mais avant de sortir de la ville, et afin de ne pas laisser sans punition le mal qu'on leur causait, les insurgés firent mourir Délésus, qui passait pour l'auteur de la députation, et qui était le premier des habitans par ses fonctions et par sa noblesse[1].

D'après Polybe, deux cents quatre-vingt-six ans auparavant l'an de Rome 536, cette même cité

1 *Optimates, clam seditiosos, legatos ad eum de deditione miserant... Deleso comprehenso, nam is non dignitate solum ac nobilitate civitatis princeps erat, sed etiam legationis auctor videbatur, et ipsum morte afficiunt* (Bell. judaic., lib. IV, cap. VIII, ed. Havercamp., p. 295).

de Gadare, déjà riche et forte, avait consenti également à se soumettre à un conquérant, mais sous d'autres influences. Pendant les guerres des rois grecs d'Égypte et de Syrie, le roi de Syrie traversa le Jourdain, s'empara de Pella, et de plusieurs autres villes ou places situées à l'orient du lac de Galilée. La force des deux armées combattantes fournit un nouvel exemple des masses auxquelles la situation géographique de la Judée ne cessait de rendre ce pays en proie. L'armée égyptienne était de quarante mille fantassins, cinq mille chevaux, soixante-dix éléphans : l'armée de Syrie se composait de soixante-onze mille hommes d'infanterie, six mille chevaux, cent deux éléphans. Il restait au roi de Syrie à prendre Gadare, ajoute Polybe. Cette ville passait pour la mieux fortifiée de ces cantons. Le roi y porta son armée et commença des travaux dont les habitans éprouvèrent un tel effroi qu'ils se rendirent [1].

Le sort que les Romains firent peser sur Gabara, de Galilée, fut épouvantable. Vespasien traita cette ville comme un holocauste offert à la vengeance, en souvenir de la défaite subie l'année précédente par Cestius Gallus. Il voulut en même temps jeter la terreur dans toute la province. On passa les habitans au fil de l'épée, le feu fut mis

1 Polyb., liv. v.

à la ville, et le général romain donna l'ordre de ruiner, d'incendier aussi tous les villages et les bourgs environnans [1].

En empruntant ces renseignemens à Josèphe, on est frappé malgré soi d'une forme de rédaction presque systématique qui domine dans ses chroniques, et qui a pour première cause la position de ce personnage, écrivant à Rome, sous les yeux et de l'approbation des destructeurs de sa patrie.

Dès qu'il s'agit des Romains, le gouverneur de la Galilée glisse avec rapidité sur les horreurs de la conquête. Tous les moyens de guerre les plus impitoyables, employés par l'armée d'invasion, lui paraissent simples, naturels; il les raconte froidement, sans le moindre mouvement de l'ame indignée. Mais si, au contraire, les indépendans nationaux, les diverses classes de zélateurs, à qui le plus haut degré d'oppression avait mis les armes à la main, rendent à l'ennemi et aux partisans de l'ennemi, guerre pour guerre; si les adversaires politiques de Josèphe et leurs compagnons, usent de toutes les ressources pour essayer de vaincre, ou, du moins, pour vendre chèrement leur vie, alors il n'est pas d'interprétation défavorable à leur dessein,

1 *Incendit non solum civitatem istam, sed etiam omnes circumcirca vicos et uberculas* (Bell. judaic., lib. III, cap. VII, ed. Havercamp., p. 231).

il n'est pas d'éloquence irritée, pas de déclamation morale auxquelles l'ex-gouverneur de la Galilée, devenu chevalier romain, ne se laisse entraîner.

Des ruines fumantes de Gabara, Vespasien annonça à son armée de se préparer au siége de Jotapat.

L'histoire n'a pas à raconter fréquemment des guerres nationales qui, à part les combats livrés en rase campagne, montrent au début, dans leurs cours, à la fin, une résistance semblable à celle des places de Jotapat, de Jérusalem et de Massada. Voici d'abord la comparaison que le commentateur de Polybe établit entre le siége de Jotapat et la prise de Jérusalem: nous n'avons à y saisir pour le moment que le caractère général des efforts réciproques déployés par les assiégeans et les assiégés. On reconnaîtra tout-à-l'heure jusqu'à quel point il est permis d'attribuer exclusivement au gouverneur de la Galilée, la direction de la défense de Jotapat : on reconnaîtra aussi dans la suite comment l'oubli de certains élémens de la situation ont entraîné le commentateur de Polybe à quelques injustices sensibles envers les chefs de la capitale juive. « Le siége de Jérusalem, si célèbre dans l'histoire, dit Folard, et que l'on met au nombre des plus mémorables de l'antiquité, pour l'attaque et la défense, est, au jugement des connaisseurs qui examinent de près les choses, beaucoup in-

férieur à celui de Jotapat. Tout ce que l'art a de plus grand et de plus profond, tout ce que l'on peut opposer à une attaque savante et d'une conduite admirable, tout ce que l'esprit humain peut inventer de fin, de rusé, de hardi, se trouve dans ce siége... La valeur et l'audace déterminée étaient égales à Jérusalem et à Jotapat; mais on voit dans la défense de Jotapat la science jointe à une conduite merveilleuse qu'on ne remarque pas dans le siége de Jérusalem. Le *virtus indocta* de Vegèce, c'est-à-dire la fureur et la rage se trouvèrent dans ce dernier; mais dans l'autre, la capacité du chef et le courage intrépide des soldats, opposent à des Romains bien disciplinés et bien commandés, une témérité prudente, c'est-à-dire une valeur qui dépasse les bornes ordinaires[1]. »

Les deux lieues de chemin conduisant de Gabara à Jotapat étaient d'une extrême difficulté. Les Juifs avaient exécuté fidèlement la partie des instructions d'après laquelle on leur dictait de multiplier les obstacles dans les défilés et dans les vallées. Il fallut quatre jours aux pionniers Romains pour rendre les passages praticables à l'armée et au transport des machines.

1 Le chevalier Folard, *Comment., Attaq. et défens. des plac.*, t. II, p. 190, 270; t. III, p. 35, 491 et article *Jotapat*, dans le supplément au *Dictionnaire* de don Calmet.

Le rocher de Jotapat est entouré de précipices profonds qui le séparent d'autres collines, très-hautes et très-rudes. Le seul côté du septentrion laissait une pente accessible sur laquelle étaient bâties les maisons de la ville ou du bourg. Les Juifs avaient élevé un fort rempart et des tours pour fermer ce passage à l'ennemi. Ils avaient amoncelé sur ce rempart, des quartiers de roche, des traits et des projectiles de toute espèce.

Les travaux des Romains commencèrent dans la première semaine du mois de mai. Vespasien avait établi son camp sur une colline, à douze cents mètres environ de Jotapat.

Des machines dont je parlerai plus en détail à l'occasion du siége de Jérusalem, furent dressées en nombre considérable. Elles étaient destinées à lancer, sans interruption, des javelots, des pierres, des pièces de bois couvertes de matières inflammables.

Les archers romains, les Arabes et les Syriens auxiliaires, disposés sur les hauteurs environnantes, concouraient à débusquer les assiégés des murailles. Les légions étaient particulièrement chargées des assauts.

De leur côté, les Juifs prirent des mesures si utiles contre l'effet des machines, repoussèrent si bien les attaques, firent des sorties si heureusement calculées et si nourries, détruisirent si sou-

vent enfin les ouvrages des Romains, que Vespasien surpris leur rendit l'honneur de se croire un moment plutôt assiégé qu'assiégeant [1].

Dans un assaut de nuit à la lueur des flammes, ce général fut blessé d'une flèche qui l'atteignit légèrement au pied. A cette nouvelle, Titus et toute l'armée éprouvèrent une cruelle émotion. Et quand on songe à l'influence que l'élévation prochaine de Vespasien au trône des Césars exerça sur l'apaisement des guerres civiles de Rome, qui pourrait dire les changemens que la flèche de Jotapat, mieux dirigée, aurait apportés dans les résultats de la guerre des Juifs et dans l'avenir de l'empire. Nous ne savons si Suétone fait allusion à Jotapat ou au siége non moins rude de Gamala, qui termina la conquête de la Galilée, et qui exposa de nouveau Vespasien à un danger personnel; mais l'historien romain cite une autre blessure reçue par le chef de l'armée envahissante. « Dès qu'il eût pénétré en Judée suivi de son fils aîné qui servait parmi ses lieutenans, dit Suétone, Vespasien attira les yeux de tous les pays voisins, rétablissant la discipline militaire et se conduisant avec tant de courage, qu'au siége d'une place forte il fut blessé

1 *Vespasianus igitur cum existimaret se hostium excursibus vicissim quasi obsideri* (Bell. judaic., lib. III, cap. VII, ed. Havercamp., p. 236.).

d'un coup de pierre au genou; plusieurs flèches atteignirent aussi son bouclier [1]. »

L'ordre fut transmis à une partie des plus braves de la cavalerie romaine de combattre à pied, et de marcher avec l'infanterie à l'attaque des murs de Jotapat.

Jamais les assiégés ne furent privés de vivres; mais à cause de l'excès des chaleurs, du grand nombre d'ames qui s'étaient réfugiées sur ce plateau, et des troupeaux qu'on y avait introduits, le manque d'eau se fit sentir. On diminua de jour en jour les rations. Cependant, comme il importait de ne pas laisser soupçonner cette souffrance à l'ennemi, les Juifs suspendirent sur leurs murs des manteaux mouillés qui semblaient dire que leurs sources coulaient abondamment, et qui servaient à amortir l'effet des projectiles.

Dans la dernière semaine du mois de juin, le quarante-cinquième jour du siége, la fatigue des combats continuels et les progrès de la soif avaient épuisé les forces des milices galiléennes. Vespasien fut averti par un transfuge qu'une surprise tentée avant l'aube aurait un succès assuré. A cette heure, les troupes assiégées et les sentinelles ne faisaient plus preuve de vigilance.

1 *Ut in oppugnatione castelli lapidis ictum genu, scuto sagittas aliquot, exceperit* (Sueton., *in Vespas.*, § IV).

Quelques jours auparavant, un combattant de Jotapat, resté prisonnier des Romains, avait offert un exemple bien différent de ce transfuge. Pour tirer de lui des indications sur l'état de la place, on l'avait en vain interrogé, mis à la question de l'eau et du feu, attaché sur une croix; il était mort en raillant impitoyablement les auteurs de ses tortures [1].

La prise de Jotapat correspondit au premier jour de celui des mois syro-macédoniens, qui enjambe sur nos mois de juin et de juillet. Avant l'aurore, le tribun militaire Domitius Sabinus, un certain nombre de soldats choisis de la quinzième légion, et Titus en personne s'avancèrent sans bruit et sous les auspices du transfuge. Un brouillard épais les favorisait; ils franchirent la brèche, égorgèrent les sentinelles et pénétrèrent dans la place. Les tribuns militaires Placidus et Cerealis suivaient avec leurs troupes, et aussitôt le carnage commença. Les assiégés, préparés depuis long-temps à leur destinée, y aidèrent en se tuant eux-mêmes, en se précipitant du haut de la roche. Un nombre presque imperceptible réussit à se sauver. Il y eut douze cents captifs de tout âge et de tout sexe, et l'on enregistra jusqu'à quarante mille morts.

1 *Cum nollet igne adhibito hostibus quid intus ageretur exquirentibus prodere, mortem deridens cruci suffixus erat* (Bell. judaic., lib. III, cap. VII, ed. Havercamp., p. 244).

Dans la partie de ses Mémoires concernant la guerre de Belgique, César nous a transmis la prise d'un plateau fortifié qui offre de singuliers rapports avec la position de Jotapat; mais l'enregistrement des captifs donne de grandes différences.

Il n'y avait aussi qu'une seule pente pour conduire à cette place. Les habitans des provinces actuelles du Hainault et de Namur, avaient abandonné leurs villes et s'y étaient réfugiés[1]. La résistance fut d'abord très-vive. Il fallut que les assiégeans eussent recours à un grand déploiement de machines. Une convention conclue avec les Gaulois-Belges, et violée par eux, à ce que César prétend, excita au dernier point l'irritation de ce général. Après avoir forcé la place, il fit vendre à l'encan tout ce qui restait de population, et bientôt les marchands d'esclaves mirent à sa connaissance, que les têtes achetées allaient à cinquante-trois mille[2].

Des actes sans nombre de force individuelle et de courage avaient été accomplis au siége de Jotapat. Un des plus remarquables fut celui d'un milicien du bourg de Saab nommé Saméas, fils d'Éléazar.

1 *Cunctis oppidis castellisque desertis, sua omnia in unum oppidum egregie natura munitum contulerunt* (Cæsar., *Bell. gallic.*, lib. II, § XXIX).

2 *Ab his qui emerant, capitum numerus ad eum relatus est millium* LII (Ibid., § XXXIII).

Pendant qu'un bélier des Romains ébranlait la muraille, Saméas souleva une pierre énorme et la fit tomber directement sur la tête de la machine. La violence du coup détacha cette masse de fer de la poutre où elle était attachée pour recevoir le mouvement. Enflammé de son succès, l'athlétique galiléen s'élança du rempart et s'empara du bélier, comme s'il s'était agi d'un fardeau ordinaire. Quoique frappé à mort de cinq traits ennemis, Saméas remonta par la brèche, et reparut sur la muraille, tenant dans ses bras l'objet de sa conquête. Les deux armées poussèrent ensemble des cris d'admiration, et lorsqu'il eût perdu tout son sang, le milicien de Saab retomba du rempart sans abandonner la tête fatale[1].

Deux autres vaillans hommes du bourg galiléen de Rouma, Nétiras et Philippe, excitèrent aussi l'admiration universelle. Ils se précipitèrent à travers la dixième légion avec une telle impétuosité, que les rangs des Romains en furent rompus; tout prit la fuite sur leur passage.

1 *Steteratque omnibus conspicuus ob facinoris audaciam, tunc præ vulneribus revolutus arietem tenens corruit* (Bell. judaic., lib. III, cap. VII, ed. Havercamp., p. 288).



CHAPITRE IX.

Situation privée de Josèphe au siége de Jotapat; son séjour dans une caverne avec quarante fugitifs; captivité apparente et défection de ce gouverneur.

Dans sa relation de la guerre de Judée, Justus, de Tibériade, chef de l'un des partis galiléens opposés à Josèphe, récrimina fortement contre la manière dont ce gouverneur se dépeint au siége de Jotapat, contre le rôle et l'importance qu'il s'y était attribués en écrivant ses chroniques.

Avant de suivre les progrès de l'armée romaine dans sa première campagne en Judée, il faut donc s'arrêter quelques instans à ce fait. La chute de Jotapat amena la captivité momentanée de Josèphe auprès de Vespasien; cette captivité fut reçue presque universellement parmi ses compatriotes comme une apparence, un voile destiné à déguiser

sa défection, et le bruit de cette défection, à laquelle on s'attendait depuis long-temps, eut, au sein de Jérusalem, un retentissement et des conséquences redoutables.

Suivant Josèphe, Vespasien rendit grâces à Dieu en apprenant que lui, Josèphe, avait quitté Tibériade et s'était renfermé dans Jotapat. Un transfuge aurait assuré au général romain que s'il réussissait à s'emparer du fils de Mathias, ce serait autant que d'avoir accompli la conquête de toute la Judée[1]. Mais, pour donner un poids réel à cette parole de présomption, il aurait fallu que la guerre se terminât peu de temps après la ruine de Jotapat et la défection de Josèphe. Au contraire, le gouverneur de la Galilée passa dans le camp romain et devint un instrument actif de l'invasion au commencement de la première campagne de Vespasien. Depuis lors et jusqu'à la prise de Massada, la guerre nationale dura près de cinq ans, et fut remplie de combats, de siéges mémorables.

Josèphe crut se mettre à l'abri des récriminations de Justus, et opposer une barrière infranchissable à toutes les voix qui l'accusaient, en disant à son contradicteur : « Comment peux-tu parler de

1 *Quod cum ea urbe totam Judæam occupaturus esset, modo Josephum caperet* (Bell. judaic., lib. III, cap. VII, ed. græc. lat. Havercamp., p. 231).

ma conduite au siége de Jotapat, tu n'y as point assisté, et parmi ceux qui ont concouru à ce siége, et qui auraient pu t'en instruire, il n'a survécu personne [1]. Mais de son côté, comment Josèphe, caché pendant plusieurs jours au fond d'une caverne après la chute de la forteresse, pouvait-il savoir que personne n'eût réussi à se sauver, que sur une masse de quarante mille individus signalés comme morts, un grand nombre ne s'était pas relevé de ses blessures.

Les districts dont Jotapat faisait partie étaient connus pour les plus dévoués à Jean de Giscala et à la guerre d'indépendance. On ne peut mettre en doute que les principaux chefs zélateurs de ces frontières occidentales de la Galilée, Jésus de Gabara, Simon de Giscala, frère de Jean, Jonathas, et plusieurs autres, ne se fussent portés à la défense de Jotapat : de même dans la Galilée orientale, leurs amis, Jésus, fils de Saphida, et les siens, se portèrent plus tard de Tibériade à la défense de Tarikhée.

Au milieu d'hommes qui depuis long-temps éprouvaient tant de défiance de ses desseins, tant de répugnance contre son autorité, il était donc

1 *Nec res a me gestas dum obsiderer discere potueris : nam omnes qui ista narrando erant acierum conflictu illic perierunt* (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 33).

assez difficile que Josèphe exerçât le commandement supérieur.

Avant son arrivée, les défenseurs de Jotapat avaient repoussé plusieurs fois Placidus, un des meilleurs lieutenans de Vespasien. Enfin, Josèphe n'entra dans la forteresse que le cinquième jour des travaux exécutés par les pionniers ennemis : il s'en était peu fallu que les Romains ne lui en eussent interdit les passages.

A ces considérations, si l'on ajoute un incident survenu pendant le cours du siége dont le gouverneur de la Galilée lui-même nous a transmis les détails, si l'on ajoute les débats qui auraient éclaté au sein de la caverne où il assure avoir trouvé un asile avec quarante autres fugitifs avant de se rendre à Vespasien, on rétablit sans efforts le fond des opinions exprimées par ses adversaires. Josèphe se serait transporté de Tibériade à Jotapat, moins pour combattre que pour traiter avec l'ennemi. Les obstacles qu'il rencontra dans les milices assiégées le forcèrent à prendre part aux actes énergiques de la défense; mais dès que les conquérans eurent triomphé, ou même sans avoir attendu ce dernier moment, le gouverneur de la Galilée aurait trouvé moyen de se rallier pour jamais à leur cause.

Pendant le siége, Josèphe ayant jugé que la place ne pourrait tenir long-temps et que sa vie y serait compromise, résolut avec quelques-uns des prin-

cipaux de s'enfuir [1]. Ce dessein fut à peine découvert que toute la population se souleva. Pour la séduire ou la calmer, Josèphe avait cherché à prouver aux défenseurs de Jotapat que son projet de fuite était tout entier à leur avantage. « Si je reste, leur aurait-il dit, ou bien la place résistera, et, dans ce cas, je ne vous serai d'aucun secours, ou bien nous serons forcés, et il ne vous profitera à rien que je périsse. Au contraire, si je sors de la ville, j'assemble les Galiléens, et je fais une diversion qui amènera votre délivrance. Enfin, ma présence redoublera l'ardeur des Romains à vous attaquer, tandis qu'après avoir eu connaissance de mon éloignement, ils éprouveront beaucoup moins d'impatience à s'emparer de vos murailles [2]. »

Mais si Josèphe croyait sérieusement à la possibilité d'opérer une diversion, pourquoi ne s'y était-il pas porté de toute son ame. Avant d'avoir livré aucun combat, avant d'avoir versé aucune goutte de son sang, pourquoi avait-il écrit au conseil central, et fait retentir dans Tibériade que tout était perdu. D'ailleurs, ce gouverneur qui

1 *Suamque salutem in incerto esse si maneret, de fuga cum primoribus deliberabat* (Bell. judaic., lib. III, cap. VII, p. 235).

2 *Galilæos enim e regione quam celerrime congregatum ire, et alio bello Romanos ab eorum civitate revocaturum... Quem si aufugisse resciverint, multum eos de impetu in urbem faciendo remissuros esse* (Bell. judaic., p. 235).

refusait à Justus d'avoir obtenu de personne le moindre renseignement sur les agitations intérieures de Jotapat, « tant les Romains, disait-il, en avaient bien gardé tous les passages, » ce gouverneur, à quelle puissante influence se fiait-il pour vouloir traverser le camp ennemi au plus fort du siége, au moment où les légions déployaient le plus de vigilance ?

Quand la ville fut prise, et pendant le massacre, il y eut un certain nombre de vaincus qui se hasardèrent à descendre du haut du rocher par ses flancs les plus abruptes ; ils rencontrèrent çà et là quelques ouvertures conduisant à des cavernes assez profondes.

A toutes les époques de l'histoire de la Judée, et dans toutes ses guerres de délivrance, les excavations de ses montagnes ont acquis de la célébrité. Sans remonter à la caverne d'Adulam, où David s'était caché, fuyant la colère de Saül, ni à la caverne d'Élie sur le mont Carmel, ni à la grotte de Jérémie, on se souvient qu'au début de l'insurrection nationale contre la domination gréco-syrienne, les bandes juives s'étaient réfugiées dans des cavernes. « Alors, disent les chroniques de cette guerre, les étrangers réduisirent le peuple d'Israël, tous les zélateurs de la loi, tous ceux qui tenaient fermement à l'alliance, qui cherchaient le jugement et la justice, à fuir aux montagnes,

à habiter dans les cavernes et dans tous les lieux de refuge[1]. » Pendant la lutte plus récente, que j'ai racontée, entre les dynasties juives d'origine nationale et d'institution romaine, Hérode Ier avait imaginé un singulier moyen pour s'emparer des cavernes de la Galilée et en chasser les partisans de son dernier rival.

D'ordinaire, ces excavations situées sur le milieu des collines taillées presque à pic, étaient entourées de pointes de roc et de broussailles qui en cachaient l'entrée. Il ne devenait pas moins difficile aux assaillans d'y arriver, soit qu'ils partissent du pied de la montagne, soit qu'on voulût y descendre du sommet. Pour forcer ses adversaires au fond de leur retraite, Hérode employa des machines assez analogues à celles qui aujourd'hui, sous le nom de *chèvres*, servent à monter et à descendre les pierres destinées à la construction des édifices. Au lieu de pierre, c'était un grand coffre de bois, une nacelle toute pleine de soldats que la machine, ancrée sur le haut de la colline, mettait en mouvement. Amenés au niveau de la caverne, les soldats se servaient de harpons pour donner quelque fixité à leur frêle embarcation, pour accrocher et précipiter les gens qui se présentaient à

1 *Et effugaverunt populum Israel in abditis et in absconditis fugitivorum locis* (1, Maccab., 1, 56).

l'ouverture [1]. Ils portaient en même temps du feu et des matières inflammables, afin d'inspirer aux réfugiés la crainte de se voir étouffés [2]. On cite, en particulier, une de ces cavernes où se trouvaient un vieillard, sa femme et leurs fils, au nombre de sept. Ceux-ci, ne pouvant plus résister, demandèrent à se rendre; mais le vieux zélateur leur rappela le serment prononcé de préférer la mort à l'esclavage. Il tua lui-même sa famille, et se précipita de la roche après avoir fait retentir l'air d'imprécations contre Hérode et contre les Romains.

Sur notre territoire de France, le voyageur parcourant certaines contrées montagneuses s'arrête encore devant un grand nombre d'excavations qui sont liées par une sorte de fraternité aux cavernes historiques de la Judée. A l'époque où les protestans des Cévennes résistaient aux édits et aux dragons de Louis XIV, quand la liberté de conscience appliquée au sens religieux des écritures juives

1 *Arcas catenis ferreis alligatas de vertice montis machinæ subsidio dimittit... et ante ostia pugnando, ignemque injiciendo, ut deflagrarent speluncæ* (Antiquit. judaic., lib. XIV, cap. XV, ed. Havercamp., p. 732).

2 Comme il n'y a rien de nouveau, et surtout rien de vieux sous le soleil, l'attention publique, en France, vient d'être préoccupée vivement des cavernes africaines, où l'on a fait mourir par le même moyen des populations qui s'y étaient réfugiées, et qui refusaient de se rendre (*Rapp. offic. et Journ.* du 10 juillet 1845).

préparait à la liberté d'esprit appliquée à tous les actes et à toutes les écritures d'État, les cavernes françaises servirent aussi d'asile, de forteresse, de tombeau à une foule de zélateurs intrépides: on les y poursuivait avec le fer et la flamme. Les discours d'exhortation des opprimés et leurs psaumes de guerre ne manquaient jamais de prendre pour texte l'exemple du peuple d'Israël combattant du haut de ses rochers à la voix des Maccabées, et mourant au sein de ses cavernes pour la triple cause du dieu unique, de la patrie, de la loi.

Le gouverneur de la Galilée se met au nombre de ceux qui, au milieu de l'affreux tumulte de Jotapat tombée au pouvoir des Romains, réussirent à se glisser jusqu'au bas de la colline. Une ouverture étroite, en forme de puits, le conduisit à une excavation latérale très-large. Quarante miliciens fugitifs y étaient déjà réunis ayant encore des vivres pour quelques jours.

Dès la première nuit, et sans tenir compte des recherches actives de l'ennemi, Josèphe sortit de sa retraite, espérant trouver les gardes en défaut. Il sortit une seconde nuit; la troisième, une femme l'aperçut et le dénonça aux vainqueurs. Vespasien envoya deux tribuns militaires, Paulinus et Gallicanus pour le déterminer à se rendre: le général romain envoya aussi un autre officier, du nom de Nicanor, qui était connu de Josèphe. Nicanor as-

sura le gouverneur de la Galilée de l'admiration des Romains pour lui, et du dessein que Vespasien avait exprimé de le traiter avec toute sorte d'égards. En même temps, ses soldats menacèrent d'amasser des matières combustibles à l'ouverture du puits d'où l'on s'adressait à Josèphe.

A en croire ce dernier personnage, un mouvement soudain s'opéra dans son ame; il se rappela divers songes qui l'avaient averti des succès des Romains et des malheurs des Juifs. Mais en accédant à la voix de Nicanor, Josèphe fit comme une oraison mentale, dans laquelle on retrouve sans cesse les traces des accusations dont il se sentait frappé : « Grand Dieu, se serait-il dit à lui-même, puisque tu as résolu d'abandonner la nation des Juifs créée par tes soins et de te montrer favorable aux Romains, et puisque tu m'as choisi pour prédire ce qui doit arriver, je me rends et je consens à vivre. J'atteste toutefois que je passe du côté des Romains non comme un traître, mais comme ton ministre[1]. »

C'est, en effet, une haute justice à rendre au fils de Mathias : si son épée trahit la mission particulière qui lui avait été confiée par les zélateurs de l'indépendance; si ses chroniques trahirent fréquem-

1 *Et vivere non recuso; testor autem, quod non proditor, sed tuus minister ad eos transeo* (Bell. judaic., lib. III, cap. VIII, ed. Havercamp., p. 246).

ment la loi de vérité à l'égard des hommes et des partis qui avaient marché dans une voie contraire à la sienne, toujours, sur la terre étrangère et comme écrivain, Josèphe se fit le champion dévoué des plus grandes pensées consignées dans l'institution religieuse et morale de ses ancêtres. S'il ne peut être considéré ni comme un puissant esprit, ni comme un noble cœur, son nom a acquis du moins le droit de rester à jamais dans l'histoire de l'humanité, comme une des plus curieuses et peut-être la plus utile lumière pour la connaissance de son siècle.

Mais la parole engagée à Nicanor était loin de conclure la soumission de Josèphe et de mettre sa vie à l'abri de tout danger. Ses compagnons attentifs avaient compris son dessein. Dès qu'il fut rentré dans la caverne, tous l'entourèrent avec une extrême agitation et lui offrirent la seule alternative que le serment prononcé de vaincre ou de mourir laissait aux zélateurs : « Si l'amour de la vie l'emporte dans ton ame sur les autres sentimens, il n'en est pas de même de nous. Consens à suivre notre exemple et à agir en véritable chef des Juifs; car si tu t'y refuses, tu mourras de notre main comme un traître [1]. »

Le gouverneur de la Galilée employa de nou-

1 *Si quidem sponte moriare, dux Judæorum; sin vero invitus, proditor morieris* (Bell. judaic., lib. III, cap. VIII, p. 243).

veau toute son adresse à calmer l'effervescence des miliciens et à les faire renoncer à leur projet de se donner la mort. Plus tard, quand il écrivit ses chroniques à Rome, Josèphe, selon l'usage des historiens de l'antiquité, saisit cette occasion de placer un long discours dont la contre-partie fut mise par lui dans la bouche du chef de la forteresse de Massada, au moment où la chute de cette forteresse marqua la fin de la guerre d'indépendance. Le premier discours, celui de la caverne de Jotapat, réunit toutes les raisons qui défendent aux hommes de se donner la mort; l'autre, au contraire, celui de Massada, toutes les raisons avancées pour justifier le renoncement volontaire à la vie en face de trop cruelles douleurs, en face d'une dure servitude. Tel un grand écrivain moderne, J.-J. Rousseau, a publié sur ce même sujet deux lettres opposées et célèbres.

Toute l'éloquence de Josèphe resta impuissante. Dès que les réfugiés de la caverne eurent entendu que la fin de ses raisonnemens était de se rendre à l'ennemi, leur indignation se ralluma: les épées se croisèrent de plus en plus menaçantes sur la poitrine du gouverneur. Dans cette extrémité, une dernière pensée lui fut inspirée et devint, à ce qu'il prétend, la cause de son salut. Pour céder à la volonté de ses compagnons et leur éviter en même temps le reproche de se frapper de leurs propres

mains, Josèphe leur proposa la voie du sort. Des deux premiers désignés, l'un devait tuer l'autre et périr à son tour sous les coups d'un successeur; ainsi, le dernier serait le seul à se défaire de lui-même. Soit par hasard, soit par un effet de la providence divine, dit le gouverneur de la Galilée, le sort préserva Josèphe et le fit rester en dernier avec un autre milicien. Il ne s'agissait plus que de décider lequel survivrait et s'immolerait sur le corps de tous ses frères. Mais le gouverneur réussit à raviver l'amour de la vie dans le cœur de son compagnon, et s'engagea à lui obtenir la bienveillance des Romains.

Alors il put sortir de la caverne. Nicanor le conduisit à son général. Josèphe ajoute que la première intention de Vespasien fut de l'envoyer à Néron. Dans l'impatience d'éviter ce nouveau danger, le prisonnier se hâta de recourir à l'art des prédictions; il annonça au chef de l'armée de Judée son élévation prochaine et l'élévation de son fils à l'empire [1].

La flatterie sous forme de présage céleste était dans les mœurs du temps et dans le goût particulier des Romains; mais il existe beaucoup d'autres causes plus frappantes, plus naturelles de la

1 *Tu Cæsar eris, Vespasiane, et imperator tu et filius iste tuus* (Bell. judaic., lib. III, cap. VIII, ed. Havercamp., p. 249).

nouvelle situation faite au fils de Mathias. Au début d'une guerre laborieuse, le général de l'armée envahissante avait à cœur de s'attacher un indigène qui, par sa naissance, son esprit, et par les fonctions qu'il avait remplies, se trouvait en mesure de lui fournir les meilleurs renseignemens sur le pays et sur les hommes. Le caractère présomptueux de Josèphe, à peine âgé de trente ans, et le haut prix qu'il attachait aux faveurs et aux éloges des Romains, l'avaient indiqué d'avance à Vespasien comme un instrument dont il ne lui serait pas trop difficile de tirer un bon parti dans l'intérêt de sa conquête.

Pour mieux s'assurer l'ex-gouverneur et donner plus d'éclat à sa défection, Vespasien lui imposa d'épouser immédiatement une fille native de la ville de Césarée, qui était du nombre des prisonnières [1]. Il lui réserva dans l'avenir une pension annuelle et une terre de grande étendue en Judée [2]. Mais Josèphe fut loin d'avoir à se féliciter d'un mariage contracté sous de pareils auspices. Deux ans après, il suivit Vespasien et Titus à Alexandrie d'où ce dernier prince le ramena pour le faire as-

1 *Illius jussu in uxorem ducebam virginem quemdam, ex illarum numero quæ Cæsareæ captæ erant* (Joseph. Vit., p. 38).

2 *Annuam mihi pensionem assignavit... A Vespasiano accepi latifundium in Judæa* (Joseph. Vit., ed. Haverc., p. 38, 39).

sister au siége et à la prise de Jérusalem. En Égypte, la fille de Césarée abandonna son époux. L'ex-gouverneur s'unit en secondes noces à une fille d'Alexandrie, dont il n'eut pas à se louer plus que de la précédente. Des lettres de répudiation lui rendirent ensuite sa liberté. Enfin, un troisième mariage remplit ses vœux. Une juive de l'ile de Crète, issue de parens nobles et riches, lui permit de reconnaître un jour qu'il avait rencontré toutes les vertus d'une bonne compagne et d'une mère de famille.



CHAPITRE X.

Suite de la première campagne de Vespasien; affaires de Japha des montagnes et du Garisim; destruction des corsaires de Joppé et prise de Tarikhée.

Vespasien, pendant le siége de Jotapat, avait envoyé ses meilleurs capitaines contre deux rassemblemens qui menaçaient de faire diversion. Quinze mille Galiléens occupaient la position fortifiée de Japha des montagnes, à une faible distance de Jotapat. Dix à douze mille autres Juifs nationaux s'étaient donnés rendez-vous sur le mont Garisim, dans la Samarie, au midi de la Galilée. Le commandant de la division de l'Acrabatène, Jean, fils d'Ananias, imprimait l'impulsion à ces derniers.

Sur ces entrefaites, le chef qui, après la mort de Jean l'Essénien lui avait été substitué dans la division de Thamna, et dont le nom nous est resté

inconnu, tirait le meilleur parti de Joppé, Japhà ou Jaffa maritime. Il y encourageait les progrès d'une flotille, à laquelle le nom de corsaires convient dans toute la rigueur politique et grammaticale du mot: faute de réflexion, on avait pris l'habitude d'y appliquer le nom bien différent de pirates.

C'est même dans les mouvemens de la flotille de Joppé et dans les efforts combinés des trois gouverneurs des petites divisions placées sur le front septentrional de Jérusalem, qu'il faut chercher les principaux motifs qui déterminèrent Vespasien, comme on le verra bientôt, à diviser en deux parties sa campagne de la Galilée.

Trajan, père de l'empereur, et alors chef de la dixième légion, fut chargé d'anéantir le rassemblement de Japha; Céréalis, chef de la cinquième légion, le rassemblement de la Samarie. Trajan conduisait deux mille fantassins et mille chevaux, accrus des partisans et des auxiliaires que les Romains recrutaient toujours de gré ou de force sur leur route. Céréalis avait sous ses ordres trois mille hommes de pied et six cents cavaliers; de plus, on sait que dans la Samarie les étrangers adversaires des Juifs prédominaient, et que les garnisons romaines avaient su se maintenir contre l'insurrection sur les points essentiels de cette province.

Japha des montagnes était dans une situation avantageuse et entourée d'une double muraille.

Les milices juives n'attendirent pas d'être attaquées; elles laissèrent trois mille hommes à la garde des murs et marchèrent à l'ennemi. Les Romains, comme d'ordinaire, soutinrent vaillamment le premier choc. Forts de leur cavalerie, ils chargèrent à leur tour les Juifs et les ramenèrent si vivement vers la ville, que les uns et les autres entrèrent pêle-mêle dans la première enceinte. A cet aspect, les gardiens de Japha éprouvèrent l'effroi d'être enlevés : ils fermèrent les portes de la seconde muraille avec tant de précipitation, qu'une grande partie de la colonne extérieure resta livrée aux coups de l'ennemi et fut entièrement exterminée.

Malgré ce succès, Vespasien jugea à propos d'envoyer un renfort de mille fantassins et cinq cents cavaliers, commandés par Titus.

Trajan voulut laisser l'honneur de prendre la place au fils de son général. Les Romains se divisèrent en deux corps d'attaque, et plantèrent les échelles. Les Galiléens n'opposèrent aucune résistance sur leurs remparts : mais dès que Titus et les siens se furent élancés dans la ville, un combat terrible commença. Les plus braves des assiégés, agissant dans des rues étroites, arrêtèrent les efforts de l'ennemi. Les femmes ne leur cédèrent pas en courage : elles firent pleuvoir du haut des maisons tous les projectiles qu'on avait pu

y réunir [1]. L'acharnement dura six heures : on était dans les dernières semaines du mois de juin. Enfin, les troupes romaines, restées maîtresses du terrain, passèrent tous les hommes au fil de l'épée, et emmenèrent captifs deux mille femmes et les enfans en bas âge.

Le lendemain du même jour, Céréalis terminait aussi avec succès son expédition. Arrivé au pied du mont Garisim, il ne tenta pas une attaque soudaine. Le chef romain fit creuser un retranchement qui coupa toute communication aux Juifs. L'excès de la chaleur à cette époque de l'année et l'absence d'eau sur la montagne, réduisirent le rassemblement à la dernière extrémité. Plusieurs ne pouvant résister à la souffrance, consentirent à se rendre. Alors Céréalis proposa au corps des combattans de mettre bas les armes : ils s'y refusèrent, et leur opiniâtreté devint le signal d'une lutte qui fut suivie de leur destruction.

Les chaleurs ardentes d'un ciel asiatique et les fatigues éprouvées par l'armée romaine à Jotapat, ajoutèrent du poids aux autres raisons que Vespasien pouvait avoir de suspendre pendant quelques semaines ses progrès dans la Galilée. Il dé-

1 *In angiportis cives validiores impressionem in eos faciebant; mulieres quidquid illis in manus venerit e tectis jaciebant* (Bell. judaic., lib. III, cap. VII, ed. græc. lat. Haverc., p. 243).

signa plusieurs détachemens destinés à répandre la terreur dans les campagnes, et avec le gros de ses troupes, il retourna à Ptolémaïs : de là ce général descendit à Césarée maritime.

A peine arrivé dans cette ville, des messagers du roi Agrippa II et de la reine Bérénice le supplièrent de se rendre à Césarée-de-Philippe. Vespasien, qui agissait toujours avec circonspection et méthode, voulut se délivrer d'abord des attaques dont la ville de Joppé était le foyer. Un corps nombreux d'infanterie et de cavalerie fut envoyé pour s'emparer de cette ville.

Yaffo, Joppé ou Jaffa, tire son nom d'un mot hébreu qui veut dire *belle*. Cette ville était à égale distance de Césarée maritime et de Gaza. Il s'y rattache un double souvenir de mythologie grecque et de poésie sacrée : dans l'un comme dans l'autre, on retrouve les effets, dont j'ai déjà parlé, de la représentation des divinités et puissances syriennes de bonne et de mauvaise nature, sous la forme de grands poissons. C'est à Joppé que les Grecs montraient le rocher auquel Andromède aurait été enchaînée pour devenir la proie du monstre marin qui tomba sous les coups de Persée. C'est là aussi que l'auteur du poëme de *Jonas* a placé le départ de son héros sur le navire de Tarsis, duquel il fut précipité si brusquement, en punition de sa résistance à la voix du ciel, qui lui die-

tait d'aller provoquer le repentir chez les habitans de la coupable Ninive[1].

Dans l'antiquité historique, les vaisseaux du roi de Tyr, Hiram, ami et allié de Salomon, débarquaient à Joppé leur chargement en bois de cèdre; au moyen-âge, saint Louis reçut à Joppé la triste nouvelle de la mort de sa mère, la reine Blanche; de notre temps, on se rappelle la scène des pestiférés de Jaffa.

Pendant ses dernières expéditions contre la Judée, le gouverneur de Syrie, Cestius Gallus, avait renversé de fond en comble cette ville que les défenseurs actuels de Jérusalem venaient de faire sortir en partie de ses ruines. Des pirates combattent et pillent dans la seule vue du butin, et en pleine paix; des corsaires sont des navires construits ou armés à une époque de guerre et pour la guerre. Les chefs des Juifs s'étaient appliqués à construire dans Joppé[2], ou à se procurer un grand nombre de petits navires. Sur ces embarcations, des corps d'insurgés et les hommes de guerre, débris des villes et des places fortes que les Romains avaient anéanties, poursuivaient les convois de l'ennemi ou de ses alliés. Ils s'emparaient des vivres

1 Strab., lib. II; Reland *Palæst.*, p. 865; *Jonas*, I, 3.

2 *Cumque naves piraticas quamplurimas fabricassent.....* (Bell. judaic., ed. Havercamp., p. 251).

et des marchandises, et étendaient leurs attaques sur toutes les côtes de Syrie et jusqu'en Égypte [1]. Quelque apparence d'exiguité que présentent toujours les ressources matérielles de la Judée, comparées aux grandes proportions de son adversaire, on ne peut s'empêcher de reconnaître l'esprit d'ensemble qui présidait aux actes de défense du conseil de Jérusalem.

Les troupes romaines envoyées contre Joppé, forcèrent de nuit, et sans trop de résistance, les murailles de la ville. Il n'entrait nullement dans les desseins des nationaux, de courir les chances d'un combat de terre acharné. Les Juifs de Joppé, à l'approche des conquérans occidentaux, prirent la même résolution que jadis les habitans d'Athènes, à l'approche des envahisseurs accourus des régions orientales : ils se retirèrent sur leurs embarcations, et se mirent hors de la portée des traits ennemis. Mais, en cette circonstance, les élémens furent plus terribles pour les insurgés que les légions assaillantes. Aujourd'hui encore la navigation se trouve exposée à de grands dangers dans les parages de la Syrie. Un vent impétueux, accom-

1 *Ex iis qui vel seditione ab hostibus defecerant, vel ex civitatibus eversis effugerant, in mare migrare decreverunt... et omnibus ad oras istas invium faciebant pelagum* (Bell. judaic., lib. III, cap. IX, ed. Havercamp., p. 230).

pagné d'une affreuse tempête, poussa les vaisseaux des Juifs les uns contre les autres, les fit briser sur les rochers de la côte et les abîma dans les flots. Les Romains, des hauteurs où leurs chefs les avaient postés, percèrent de leurs flèches tous les malheureux à qui il eût été permis d'échapper à la tempête. Avant la fin du jour, le rivage fut couvert des cadavres de plus de quatre mille naufragés et de tous les débris de cette catastrophe.

Les vainqueurs ruinèrent de nouveau Joppé, et se contentèrent de fortifier une des positions les plus élevées. Le détachement d'infanterie et de cavalerie qui y fut placé à demeure reçut pour instruction, comme tous les autres détachemens, de traiter à feu et à sang les contrées environnantes. Ces troupes concoururent à faire refluer dans Jérusalem la population considérable que nous retrouverons bientôt dans les murs de cette cité, et qui exerça tant d'influence sur ses désordres et ses calamités intérieures.

Avant de reprendre l'offensive dans la Galilée, Vespasien accéda aux vœux du roi Agrippa II.

La ville de Césarée-de-Philippe faisait partie des domaines de ce prince. Elle était située aux sources du Jourdain, au pied de l'Anti-Liban, vers les frontières les plus septentrionales des districts galiléens. Le nom de Philippe servait à la distinguer de Césarée maritime ou de Palestine. Ce nom lui

venait de son fondateur, l'ancien Tétrarque Philippe, fils d'Hérode Ier, dont la principauté, accrue de quelques villes et districts, formait le royaume actuel de son petit-neveu Hérode-Agrippa II. On nommait aussi cette Césarée, Panéade, par allusion à la source du Jourdain, appelée Panéas. Sa position au pied des montagnes en faisait pendant l'été un séjour très-frais, et beaucoup plus sain que les bords de la mer, où la chaleur devenait souvent insupportable.

Vepasien y séjourna, avec une partie de son armée, durant trois semaines, jusqu'au commencement du mois d'août.

Agrippa et Bérénice déployèrent toute la magnificence qui était en leur pouvoir pour fêter le général romain, ses officiers et ses troupes[1]. L'amour réciproque de Titus et de Bérénice, né à Ptolémaïs, fit de grands progrès au milieu de ces plaisirs. Le roi de l'Iturée s'y ruinait sans doute; mais les accusations que les petits princes voisins avaient portées contre lui, afin de le renverser et de s'enrichir de ses dépouilles, obligèrent Agrippa à redoubler ses témoignages de dévouement. D'ailleurs, l'insurrection juive lui avait enlevé ses meilleures villes et la majeure partie de son terri-

1 *Ubi per viginti quidem dies exercitum recreans, ipse etiam convivia agitabat* (Bell. judaic., lib. III, cap. IX, p. 252).

toire; il n'avait plus aucun espoir de les récupérer que par l'intervention des Romains.

Quand le moment fut venu de se remettre en marche, Vespasien envoya son fils reprendre les légions qui avaient été laissées dans les quartiers de Césarée maritime. Le rendez-vous fut donné devant Scythopolis. On se rappelle que le nom ancien de cette ville était Bethsan : sa destination originaire avait été de défendre les passages supérieurs de la partie du Jourdain comprise entre la mer de Galilée, ou lac de Tibériade, et la mer Morte, ou lac Asphaltide; mais la prédominance des étrangers sur les Juifs, dans Scythopolis, en avait fait une proie facile pour toutes les armées qui menaçaient d'abattre Jérusalem.

Vespasien fut le premier au rendez-vous; il avait tourné les frontières orientales de la Galilée, en passant dans les États du Roi Agrippa, sur la rive gauche du Jourdain supérieur et du lac de Tibériade. Pompée avait suivi le même chemin cent trente ans auparavant. Après avoir traversé le fleuve, Vespasien se retrouva devant Scythopolis, sur les terres galiléennes. Titus, au contraire, marcha directement de Césarée maritime à Scythopolis, en coupant la Samarie, et en longeant les frontières méridionales de la Galilée.

Les deux princes réunis s'avancèrent vers Tibériade. Cette ville n'avait pu se relever de l'échec

que Josèphe lui avait fait subir lorsqu'elle avait pris les armes en faveur des quatre délégués du conseil de Jérusalem, qui avaient été chargés de le révoquer. De plus, le voisinage de Tarikhée et de Gamala faisait reporter préférablement tout l'intérêt de la résistance dans la force de ces deux places.

Les zélateurs des districts orientaux de la Galilée suivirent l'exemple de ceux de la partie occidentale, qui avaient abandonné leur ville principale, Gabara, pour se concentrer à Jotapat, et sur quelques autres points : Jésus, fils de Saphida, et petit-fils de Tobie, chef des nationaux, abandonna Tibériade. L'approche de Vespasien y avait ranimé les efforts du parti d'Agrippa et des Romains. Mais avant de prendre la route de Tarikhée, Jésus et les siens poursuivirent un officier ennemi, nommé Valérien, qui, à la tête de cinquante chevaux, avait poussé une reconnaissance et exhorté la ville à se rendre.

L'intervention d'Agrippa sauva Tibériade, qu'il regardait comme lui appartenant, et Vespasien alla dresser son camp devant Tarichée ou Tarikhée[1].

Pline a fixé la situation de cette place forte : elle

1 J'essaie sur ce nom de Tarichée la substitution du *kh* au *ch* dans les mots où ces dernières lettres doivent être prononcées comme un *k* aspiré.

s'élevait au midi du lac de Tibériade vers l'endroit où le Jourdain sort de ce lac et poursuit son cours jusqu'à la mer Morte. Tarikhée et Gamala se regardaient l'une l'autre; Tarikhée sur la rive droite et occidentale du lac, Gamala sur la rive gauche et hors des frontières de la Galilée, dont elle était devenue néanmoins l'annexe depuis le commencement de la guerre.

Le nom de Tarikhée vient de la salaison des poissons pêchés dans le lac, dont les habitans faisaient leur principal commerce. La ville était bâtie sur le penchant d'une montagne; ses quartiers inférieurs formaient un port. Les chefs de la résistance y avaient réuni et armé un grand nombre de barques, afin de maintenir leurs communications avec les rives voisines. De tous les côtés, autres que le port, d'épaisses murailles présentaient un circuit étendu, et pouvaient servir d'asile, comme Jotapat, à un grand concours de peuple.

Dès que les Romains eurent commencé leurs opérations, les assiégés résolurent de tenter une attaque vigoureuse.

Jésus, fils de Saphida, dirigea une partie des forces du côté des travaux ennemis qui regardaient le lac; il renversa tout ce qui avait été construit, et mit les Romains en fuite. A mesure que les cohortes des assiégeans s'avancèrent en masse pour rallier et soutenir les troupes dispersées, Jésus

céda le terrain sans trop de précipitation. Arrivés au bord du lac, les Juifs entrèrent dans les barques qui avaient été disposées pour cet objet; ils jetèrent l'ancre à une distance convenable, rangés en bon ordre et menaçant les Romains de les attaquer de nouveau[1]. Au même instant, Vespasien fut averti qu'un corps considérable de Juifs s'avançait à l'abri des murailles de la ville pour envelopper les troupes engagées du côté du lac. Il donna l'ordre à Titus de les charger avec six cents hommes de sa meilleure cavalerie[2]. Mais, d'après les documens qui nous restent et qui, sous le rapport militaire, tirent leur plus haut prix de ce qu'ils résument en grande partie les commentaires écrits de la propre main de Vespasien, on doit croire que Titus se trouva bientôt dans une certaine perplexité. Les Juifs le pressèrent vivement; il demanda de prompts secours à son père[3]. C'est dans cette occasion sans doute que doit être placé l'incident qui a été emprunté par Suétone à des relations aujourd'hui perdues, ou que cet histo-

1 *Primo impetu disjectis muri fabricatoribus... et anchoras jaciunt, et phalangium more densatis inter se navibus* (Bell. judaic., lib. IX, cap. X, ed. Havercamp., p. 254).

2 *Cum audiret magnam eorum multitudinem in planitie civitati proxima congregatam, filium suum cum sexcentis delectis eo mittit* (Bell. judaic., lib. III, cap. X, p. 254).

3 *Patri quidem significatum mittit, sibi opus esse copiis majoribus* (Ibid.).

rien tenait de la bouche même de quelque ancien officier de l'armée de Judée. Suétone attribue à Titus le premier honneur de la prise de Tarikhée et de Gamala; il ajoute que ce prince ayant eu un cheval tué sous lui, remonta à l'instant sur le cheval du guerrier ennemi par lequel il avait été attaqué, et qui périt de sa main [1].

Vespasien envoya Trajan à l'appui de son fils avec un nouveau détachement de cavalerie. Les Juifs eurent alors sur les bras trois empereurs futurs ou représentant d'empereur, Vespasien, Titus et Trajan, dont le fils, plus de quarante ans après, eut à son tour de rudes combats à soutenir contre les nouvelles générations des Hébreux.

L'histoire même s'était dispensée, dans la vie de ce dernier prince, de mettre en évidence un fait essentiel qui doit sa preuve à l'exactitude des dates et au concours des documens. L'empereur Trajan, avide de jouer le rôle d'Alexandre, succomba à son départ de Syrie, sous l'influence d'un destin analogue à celui de l'ancien gouverneur, Cestius Gallus; il ne put résister à la douleur d'avoir subi une défaite qui le fit revenir avec rapidité de Babylone en Syrie, et qui fut le résultat incontestable des

1 *Urbes validissimas Judeæ in potestatem redegit, æquo quadam acie sub feminibus amisso, alteroque inscenso, cujus rector contra se dimicans occubuerat* (Sueton., *in Tit.*, § IV).

derniers efforts où nous verrons expirer la nationalité politique de Jérusalem.

Pour mieux soutenir Titus et Trajan, Vespasien ordonna à Antonius Sillon, un des officiers distingués de son armée, d'occuper une éminence voisine. A la tête de deux mille archers, Sillon fit diversion aux défenseurs de Tarikhée, qui, du haut de leurs murailles, protégeaient l'attaque extérieure des Juifs.

A mesure que les Romains avancèrent dans leurs travaux, la discorde éclata au sein de la ville. La plupart des habitans natifs voulaient entrer en composition avant de tomber victimes d'un dernier assaut. Les miliciens étrangers s'irritaient contre toute apparence de faiblesse.

Au milieu de ces agitations, Titus eut connaissance du degré de profondeur du lac qui servait de rempart au bas de la place. Il comptait aussi sur ses agens intérieurs. Le fils de Vespasien lança à l'improviste son cheval dans les eaux, et tourna l'extrémité ou la tour inférieure du mur d'enceinte. Tous ses cavaliers, excités par son exemple, le suivirent et prirent pied dans Tarikhée. L'effroi qui se produisit parmi les assiégés donna le temps aux légions romaines d'accourir. Jésus, fils de Saphida, et ses vaillans hommes, voyant la ville envahie, forcèrent tous les obstacles et se firent jour dans la campagne. Ceux des guerriers qui n'avaient

pu se réunir à la troupe de Jésus, et qui occupaient la partie haute de Tarikhée, résistèrent jusqu'au dernier soupir. Déjà une foule d'autres s'étaient jetés dans les barques armées et avaient gagné le large. Mais aussitôt que la ville fut réduite, Vespasien fit construire des embarcations d'une force supérieure à celles du lac, et obtint la destruction complète de la flotille juive.

Alors on débattit dans les conseils du vainqueur, quel serait le sort réservé aux hommes des districts éloignés qui étaient venus prendre part à la résistance de Tarikhée : plusieurs voix opinèrent pour la mort sans exception. Vespasien décida de faire le recensement des prisonniers provenant de la ville, et de ceux qu'on avait enlevés aux campagnes environnantes. Six mille des plus forts furent envoyés à Néron, pour servir aux travaux de percement que cet empereur avait entrepris dans l'isthme de Corinthe. L'objet des travaux était d'ouvrir un passage direct aux navires allant des côtes orientales aux côtes occidentales de la Grèce.

Trente mille quatre cents têtes, pour employer l'expression familière aux marchands de cette époque, furent vendues à l'encan ; mais il se passa une scène bien plus empreinte d'inhumanité. On conduisit à Tibériade douze cents vieillards et autres individus, auxquels leur faiblesse ôtait toute valeur dans le commerce ; pendant la route, on leur laissa

croire que la liberté leur serait rendue. Arrivés à Tibériade, ils furent enfermés dans le lieu des exercices publics et mis à mort sous les propres yeux de Vespasien [1].

En Italie, à la suite de la prise de la ville de Préneste par les troupes de Sylla, on avait eu l'exemple d'un massacre analogue accompli froidement, sans urgence apparente. Ce général arriva plusieurs jours après que les combats eurent cessé; il fit partager les prisonniers en trois sections, les Romains, les Prénestins, les Samnites. La trompette sonna, et on annonça aux Romains qu'ils étaient pardonnés, quoique leur conduite eût mérité la mort; à un autre son de trompe les autres sections furent égorgées [2].

Ces barbaries, avec lesquelles le monde moderne a trop souvent rivalisé, imposent toujours à l'esprit de se reporter à la nature des temps. Les Juifs, en particulier, n'avaient pas besoin de fouiller beaucoup dans leurs annales pour y trouver des exécutions encore plus effroyables.

1 *Et Vespasianus mox insequutus omnes sistit in stadia, et seniores quidem cum imbellibus jubet occidi* (Bell. jud., p. 259).
2 Appien., *Guerr. civ.*, liv. I.



CHAPITRE XI.

Siége de Gamala, affaire du mont Thabor et fin de la conquête de la Galilée par Vespasien.

Vingt-quatre jours après la prise de Tarikhée, les Romains étaient établis devant Gamala. Le siége de cette place et un combat livré au pied du mont Thabor mirent fin à la résistance des districts galiléens, et nous ramènent aux révolutions de parti qui se succédèrent dans la capitale juive.

Gamala tirait son nom de la comparaison qu'on avait faite de cette cité avec la forme d'un des animaux les plus répandus en Asie. Une colline ou plutôt un rocher s'élance des flancs d'une montagne, comme la bosse d'un chameau ressort du dos de cet animal : la ville, bâtie sur ce rocher, fut appelée Gamala, du mot hébreu *gamal* ou *gamel,* qui veut dire chameau. Toutefois, pour ajouter plus d'exactitude au terme de comparaison, il faut sup-

poser l'animal agenouillé ; dans cette attitude, son dos offre la déclivité d'une montagne. On n'abordait en effet sur le rocher de Gamala, qu'en descendant du haut de la montagne où il prend naissance. Dans toute la ligne d'intersection ou de passage de l'une à l'autre, les Juifs avaient bâti des remparts, élevé des tours, creusé des retranchemens, établi des mines selon la méthode antique[1]. Depuis plus de sept mois, le roi Agrippa avait employé vainement tous ses efforts à reprendre cette place[2]. Les Gamalitains tenaient à justifier la vieille renommée qui les faisait passer pour les hommes les plus courageux des régions galiléennes. Un autre motif excitait Gamala à se montrer vaillante contre les Romains et leurs amis, et à succomber avec gloire : de ses murs était sorti le célèbre Juda, le Galiléen, le fondateur du parti et de la secte des nouveaux zélateurs, des indépendans ou des libres. Aussi dans aucune autre place de la Judée, la résistance ne fut ni plus hardie, ni plus féconde en incidens pleins d'intérêts.

Les assiégés avaient à leur tête Joseph de Gamala et Kharès. Joseph appartenait à une famille

1 ... *Atque id indigenæ fossa per obliquum excisa, invium fecerunt... fossis atque cuniculis firmiorem reddidit* (Bell. judaic., lib. IV, cap. I, ed. græc. lat. Havercamp., p. 264).

2 *Ut missis ab Agrippa ad obsidendam eam per menses septem restiterint* (Ibid.).

vouée à la médecine. C'est à sa voix et au nom de la liberté, que la jeunesse s'était soustraite à l'autorité du roi Agrippa et des Romains[1].

Il y avait eu en cette circonstance une lutte de parti qui avait coûté la vie à un autre personnage du nom de Kharès, et à son frère Jésus, mari de la sœur de Justus de Tibériade. Le chef des troupes d'Agrippa, Philippe, fils de Joachim, envoyé précédemment par ce prince à Jérusalem pour mettre obstacle à l'insurrection générale, était de Gamala : sa sœur y habitait. Les efforts de Philippe avaient réussi pendant quelque temps à retenir la ville dans l'obéissance.

Dès que les zélateurs furent restés maîtres, Joseph avait pressé vivement le gouverneur de la Galilée, son homonyme, de diriger vers Gamala un corps de miliciens et tous les moyens nécessaires pour se bien fortifier[2].

Vespasien, arrivant après les sept mois du siége soutenu contre les troupes d'Agrippa, s'établit sans difficulté sur le plateau supérieur par où l'on descendait à la ville. La population de Gamala était loin d'égaler celle de Tarikhée. Le nombre

1 *Medicastræ, filius, cum juvenes multos et audaces secum stare hortatus esset... Ut qui illius opera sese in libertatem vindicarent* (Joseph. Vit.. ed. Havercamp., p. 17.).

2 *Ad me scribunt, obsecrantes ut vim militum ad ipsos mitterem, quique civitatis illorum mœnia excitaturi essent* (Ibid.).

des personnes de tout âge, de tout sexe, n'excédait pas neuf mille. On ne peut évaluer en conséquence à plus de cinq mille le corps des combattans natifs ou étrangers.

Les avantages que la science militaire et l'expérience procuraient aux Romains, s'accroissaient encore de tous les inconvéniens attachés à la situation des insurgés dans leurs places. Les populations de vieillards, de femmes et d'enfans, que le fer ennemi expulsait des campagnes, allaient se réfugier sur les points les mieux fortifiés. Là elles entouraient les hommes de guerre, gênaient leurs mouvemens, épuisaient leurs ressources, devenaient la cause de toute sorte d'émotions, de confusion, de terreurs.

La quinzième légion fut chargée des travaux dirigés contre le mur de la ville et les tours qui défendaient la partie la plus élevée du terrain d'intersection de la montagne et du rocher. La cinquième légion travailla contre le mur du milieu. La dixième légion prit ses postes dans la partie la plus déclive. Elle s'y occupa à relever et à niveler le terrain afin de faciliter l'abord des machines de guerre d'un bout de la ligne à l'autre [1].

[1] *Et quinta quidem contra mediam civitatem opus absolvebat; fossas autem et valles replebat decima.....* (Bell. judaic., lib. IV, cap. I, ed. Havercamp., p. 264).

Pendant ces opérations, le roi Agrippa s'avança vers les remparts: il exhorta les Gamalitains à ne pas s'opiniâtrer dans une résistance dont l'issue leur serait fatale. Ce prince leur proposa l'exemple de quelques autres villes révoltées de ses États qui avaient consenti à se soumettre. Mais un coup de pierre, parti des murs, lui fracassa le bras droit et redoubla des deux côtés l'enthousiasme et la colère.

Les travaux exécutés par les diverses légions permirent en peu de jours d'ouvrir la brèche et de commencer les attaques.

Titus, en ce moment, ne se trouvait pas à l'armée. Il employait son zèle et toutes ses séductions auprès du gouverneur de Syrie, Mucien, afin de calmer les jalousies et les ressentimens qui avaient commencé à éclater entre ce gouverneur et le chef de la guerre de Judée.

Les assiégés ayant reconnu leur impuissance à rien opposer d'assez efficace aux machines des Romains, prirent le parti de disparaître du haut de leurs murailles.

Telle était à l'intérieur la disposition de Gamala: il existait un espace libre entre les premières maisons des habitans et les remparts. Le corps de la ville, élevé en amphithéâtre sur le rocher, était composé de rues étroites, raboteuses, comme on se représente la plupart des villages et bourgs des montagnes. Vues d'une certaine distance dans la

vallée, on aurait cru ces demeures humaines suspendues au milieu des airs[1], semblables à des nids d'oiseaux. Le sommet du rocher, plateau exposé à tous les vents, portait une forteresse.

Les Gamalitains, descendus de leurs remparts, s'adossèrent en bon ordre à la ville, et firent face à la partie des murailles que les coups irrésistibles du bélier étaient près de renverser. La chute des dernières pierres, en effet, eut à peine offert un passage suffisant, que les trompettes des Romains sonnèrent avec force; les soldats firent retentir leurs armes, et se précipitèrent à travers la brèche en poussant les cris qui, dans les habitudes anciennes, étaient un signe de courage et un présage de succès.

Les assiégés y répondirent par des cris non moins redoutables. Le combat s'engagea avec furie. Hors les différences de l'armement, l'égalité était presque rétablie; les machines ne rendaient plus de services; le nombre même des assaillans passés à travers la brèche se trouvait circonscrit par la nature des lieux. C'était une de ces occasions où, comme disaient les anciens, « le pied touchait le pied, les armes touchaient les armes. »

Cependant des renforts successifs arrivaient aux

1 *Atque urbs pendenti similis in se a vertice acuminato ruitura videbatur* (Bell. judaic., lib. IV, cap. I, ed. Haverc., p. 264).

Romains et rendaient la résistance de plus en plus difficile. A la voix de leurs chefs, les Juifs quittèrent leur champ de bataille, et se portèrent rapidement vers la partie élevée de la ville. Les assiégeans, croyant à leur fuite, se jetèrent sans hésitation dans le labyrinthe étroit et rocailleux des rues de Gamala. A cause de la disposition de la ville en amphithéâtre, les toits ou terrasses des maisons d'une rue étaient presque de plein pied avec la rue supérieure. Dès que les Romains se furent assez engagés, les Gamalitains, maîtres de la hauteur, retombèrent sur eux de toutes leurs forces et les renversèrent [1].

Étourdis de cette attaque et de la mauvaise position où ils se trouvaient, les assiégeans se répandirent à droite et à gauche sur les terrasses des maisons. Leur grand nombre fit crouler ces frêles bâtisses. Le choc des décombres supérieurs hâta la chute des maisons inférieures [2]. Les Juifs, saisissant avec avidité cette nouvelle ressource, firent rouler des quartiers de roche de la colline; ils précipitèrent en quelque sorte leur ville tout entière sur

1 *Tum demum conversi et hostes instantes adorti in declivia eos contrudebant, locorumque angustia et difficultate compressos interficiebant* (Bell. judaic., lib. IV, cap. I, ed. Hav., p. 265).

2 *Illæ autem, cum militum plenæ pondus sustinendo non essent, statim collapsæ sunt: et una dejecta multas infra se, illæque alias deturbabant* (Ibid.).

l'ennemi. Une grêle de traits fut dirigée en même temps contre les Romains qui réussissaient à se dégager des ruines.

D'une éminence d'où il suivait le combat, Vespasien donna des ordres pressans pour la retraite. Lui-même fut en butte à un grand danger ; ses gardes durent serrer leurs boucliers et opposer un mur d'airain aux traits qui menaçaient de l'atteindre [1]. C'est peut-être ici qu'il faut reporter la blessure au genou reçue en Judée par ce général, que j'ai déjà indiquée d'après Suétone, et les flèches ennemies dont la pointe alla s'émousser sur son bouclier [2]. Les Romains repassèrent la brèche, laissant dans la place un nombre considérable de morts et plusieurs officiers de marque. Ce fut un beau moment pour les miliciens de Gamala, un jour de gloire ; mais leur jour de funérailles succéda bientôt.

La fontaine qui alimentait la ville ne coulait plus avec assez d'abondance. Par l'effet du siége actuel et de la résistance précédente aux troupes d'Agrippa ou par des causes d'imprévoyance, les vivres devenaient rares. La population poussait des

1 *Cum paucis e suis media inter pericula relictus erat... Ex eorum qui secum erant corporibus et armaturis testitudinem facit* (Bell. judaic., lib. IV, cap. I, ed. Havercamp., p. 266).

2 Voy. ci-dessus, p. 185.

cris de détresse; les hommes de guerre reconnaissaient qu'il n'y avait d'autre espérance pour eux que de mourir, et cette conviction ne diminuait en rien leur zèle. Les uns se chargèrent de défendre l'ouverture de la brèche; les autres reprirent leur position sur l'étendue des murailles.

Titus revenait de son voyage. L'un des deux chefs des Juifs, Kharès, était étendu sur son lit de douleur, et allait expirer.

Le trente-unième jour du siége, avant l'aurore, trois soldats de la quinzième légion descendirent avec des léviers au pied de la tour que cette légion avait déjà tout ébranlée. Pendant que les Romains détournaient l'attention de leurs adversaires, par une fausse attaque, les soldats, aidés de l'obscurité, réussirent à détacher les principales pierres. Alors les assiégeans usèrent contre les Juifs du même stratagême qui leur avait été si funeste à l'intérieur de la ville; ils les attirèrent de ce côté des murailles, et, sous leur nombre, la tour s'écroula.

En apprenant la cause du bruit, Kharès recommanda sa nation au dieu des armées, et rendit le dernier soupir[1].

Les Romains s'ouvrirent un passage sur les ruines de la tour. Titus franchit ce passage avec deux

[1] *Tunc et Chares lecto decumbens inter curationem efflat animam* (Bell. judaic., lib. IV, cap. I, ed. Havercamp., p. 268).

cents chevaux, et occupa l'espace étendu entre les remparts et les maisons. La brèche devenait entièrement libre pour les assiégeans. Cette fois, ils escaladèrent la ville avec ordre et prudence.

Une grande partie des Juifs se réfugia au sommet du roc, dans la forteresse où l'on avait réuni la plupart des femmes et des enfans. Le lendemain, le vent souffla avec une violence si extraordinaire, que les assiégés ne purent tirer aucun parti de leurs flêches. D'autres pensées d'ailleurs agitaient leurs ames; ils se préparaient à mourir. Dès que les Romains furent près de la forteresse, les Gamalitains embrassèrent les êtres qui leur étaient les plus chers et les précipitèrent dans la vallée. Après cet acte de désespoir, on attendit l'ennemi. A mesure que ses premières troupes touchèrent le seuil, les Juifs saluèrent leur entrée avec un dernier javelot, et partagèrent le destin de leur famille [1].

Cinq mille personnes périrent sur les rochers, quatre mille par le fer. Les vainqueurs, dans l'excès de leur irritation, n'épargnèrent qui que ce soit. Deux nièces du général des troupes d'Agrippa réussirent seules à se sauver. Les habitans ne leur avaient pas permis de sortir des murs; mais dans leur maison paternelle, elles avaient pu

1 *Filios et conjuges et semet ipsos in vallem præcipitarint* (Bell. judaic., lib. IV, cap. II, ed. Havercamp., p. 269).

se blottir au fond d'une cachette si bien ménagée, que pendant plusieurs jours leur présence resta inconnue.

Malheur à toute nation dont le cœur ne serait pas ému de la résistance et de la chute de Gamala. Il n'y a ni prescription, ni décrépitude pour les actions généreuses. Toujours dans cet ordre de souvenirs, les morts finissent par ressusciter, et ce n'est pas sans motif qu'on a donné à la gloire l'épithète d'immortelle.

Le dernier cri de la Galilée, armée par l'indépendance juive, retentit sur le mont Thabor. Il s'y était formé un rassemblement nombreux destiné à tomber sur l'armée romaine.

Un camp fortifié couronnait la montagne. Vespasien détacha Placidus du siége de Gamala et l'envoya contre ce nouveau rassemblement. Placidus amenait avec lui six cents chevaux, auxquels il avait la faculté de joindre la garnison considérable de la ville de Séphoris, dont ce lieutenant de Vespasien était le commandant particulier.

Le mont Thabor a des titres à la célébrité sous le rapport religieux et sous le rapport historique. Quelques-uns de ses titres religieux sont très-incertains. Même en prenant à la lettre les récits évangéliques relatifs à la transfiguration de Jésus-Christ, il est impossible d'adopter le Thabor pour théâtre de cette scène : on s'y est habitué par con-

vention. D'après les récits évangéliques, en effet, la montagne de la Palestine où la transfiguration se serait opérée, correspond au nord de Nazareth, dans la direction du Liban, et le Thabor, situé à une demi-journée de marche de Nazareth, se présente dans la direction presque opposée[1].

Les événemens historiques qui ont eu le Thabor pour témoin embrassent une série bien connue de trente siècles.

Au premier anneau de cette chaîne, environ treize cents ans avant l'ère actuelle, on voit se former à son sommet le rassemblement des dix milliers de Zabulon et de Nephtali. Excités à la liberté par l'illustre Débora, la femme juge et prophétesse, et rangés sous la conduite de Barac, fils d'Abinoam, les ancêtres des Galiléens de l'époque de Vespasien et de Titus, descendent de la montagne avec un saint transport, se rient des chevaux, des charriots d'un conquérant oppresseur, et détruisent son armée.

A la dernière extrémité de la même chaîne, au mois d'avril de l'an 1799 depuis J.-C., d'autres événemens mémorables sont accomplis autour du Thabor. A la voix de chefs tels que Bonaparte, Kléber, et leurs lieutenans, les troupes françai-

1 Voir notre *Histoire de Jésus-Christ, sa doctrine et le premier siècle de l'Église*, t. 1, p. 272.

ses mettent en déroute l'armée réunie des pachas d'Alep et de Damas. En courant au combat, ces troupes font retentir un chant patriotique qui semble rappeler aux collines environnantes quelque chose du vieux cantique de Débora, si plein d'inspirations contre les tyrans et de hautes espérances en faveur de la liberté du peuple et de l'établissement d'un règne de justice.

Le mont Thabor s'élève comme d'un seul jet dans la plaine d'Esdrélon, étendue entre la Galilée et la Samarie. Son nom n'a pas de sens bien déterminé; il a été modifié de diverses manières dans l'antiquité : on en a fait Ataburion, Atabryon, Ithabyrius, Itaburim. Les livres bibliques ont noté cette circonstance que des multitudes d'oiseaux allaient se reposer sur le Thabor et invitaient les habitans du pays à y dresser des filets et toute sorte de piéges [1]. Saint Jérôme qui, dans le quatrième siècle de l'ère actuelle, habita long-temps la Palestine, a dépeint en très-peu de mots l'aspect du Thabor. « Ce mont, situé dans la Galilée, au milieu d'une plaine, est de forme ronde, élevé et également coupé de tous côtés [2].

Dès que Placidus fut arrivé près de la monta-

1 *Quoniam laqueus facti estis speculationi, et rete expansum super Thabor* (Osæ., v, 1).

2 *Est autem Thabor, mons in Galilæa, situs in campestribus,*

gne, il jugea l'impossibilité d'atteindre le rassemblement des Juifs établi sur une position aussi élevée. Un combat de ruse engagé entre les deux camps ennemis servit de prélude à l'emploi des armes. L'histoire militaire du Thabor offrait en ce genre un précédent raconté par Polybe. On a vu plus haut qu'après une des batailles que les rois grecs d'Égypte et de Syrie s'étaient livrée sur l'éternel sujet de la possession du Liban, de la Cœlé-Syrie et de la Judée, le roi de Syrie dirigea ses troupes vers le lac de Galilée et le Jourdain. J'ai indiqué la force des armées combattantes. Les Syriens s'emparèrent de Scythopolis et d'une autre ville située sur les bords du lac, et appelée par les Grecs Philotérie. Les contrées dont ces deux villes dépendaient fournirent en abondance au vainqueur les vivres nécessaires à son armée et toutes les autres choses dont il eut besoin. Après y avoir mis garnison, le roi de Syrie franchit les montagnes qui servent de mur occidental à la vallée du Jourdain, et arriva à Atabyrium, ville située à la hauteur de quinze stades, dit Polybe, sur une colline qui s'élève légèrement dans la plaine, et qui a la forme d'une mamelle [1]. Pour s'en rendre

rotondus atque sublimis, et ex omni parte finitur æqualiter (Hieronym. in Oseam.).

1 Polyb., liv. v.

maître, le roi de Syrie plaça des troupes en embuscade, provoqua les ennemis, les attira par une fuite simulée, et, faisant brusquement volte-face, en détruisit un grand nombre et pénétra dans leur ville.

Dans ce même esprit, Placidus adressa aux Juifs réunis sur le Thabor les allocutions les plus insinuantes. Il leur proposa le pardon des injures, la réconciliation mutuelle, presque le baiser de paix[1].

De leur côté, les Juifs se montrèrent tout émus de ses promesses; ils descendirent lentement de la montagne comme pour se jeter entre ses bras. Chez les uns et chez les autres, on usait également de feinte. Au premier moment favorable, un combat sanglant fut engagé. A l'exemple du roi de Syrie, Placidus, sous l'apparence de fuir, attira les insurgés à une certaine distance de la roche; et alors, au moyen d'une impulsion rapide imprimée à sa cavalerie, il enveloppa ses adversaires et en tua une foule. Les autres opérèrent leur retraite sur Jérusalem où tous les débris des bandes galiléennes allèrent bientôt se concentrer.

Après la prise de Gamala et l'affaire du Thabor, les frontières septentrionales du territoire, les districts galiléens, étaient définitivement perdus pour la capitale juive. Cette conquête de Vespasien met-

1 *Et Placidus mitius cum illis colloquebatur, id agens ut eos in planitie caperet* (Bell. judaic., lib. IV, cap. I, p. 267).

tait à découvert la seconde ligne de défense de Jérusalem du côté du nord, les trois petites divisions de Thamna, de l'Acrabatène, de Jéricho.

Quoique la ville de Giscala ne fût pas encore tombée au pouvoir des Romains qui l'avaient tournée, Jean de Giscala et ses amis jugèrent que, sur ce point, toute résistance devenait désormais inutile.

Les Juifs ne cessaient pas d'être animés de l'espoir que les Parthes et l'Orient répondraient à leur appel. Ils regardaient comme un grand succès de gagner du temps et de prolonger la guerre.

A part les dénominations injurieuses toujours prodiguées aux zélateurs, Josèphe explique très-bien le mouvement de concentration des milices qui se fit après la chute de la Galilée. « Les chefs des troupes et des brigands s'étant réunis, dit-il, formèrent un corps redoutable et se portèrent sur Jérusalem[1]. » C'est, du reste, à l'instant où il redouble d'injustice envers son adversaire personnel, que l'ex-gouverneur des districts galiléens laisse le mieux entrevoir les desseins militaires de Jean de Giscala, chez lequel il a reconnu l'ambition d'accomplir des actes mémorables.

Selon Josèphe, Titus fut chargé par son père de réduire Giscala. A la première sommation, Jean

1 *Adeo ut tandem turmarum, ubique latronum principes...*

aurait demandé une trêve de deux jours, et profité de la nuit du lendemain, jour de sabbath, pour abandonner la ville, suivi de ses guerriers. Une partie de la population ne voulut pas se séparer d'eux; mais les forces manquèrent au plus grand nombre pour suffire à la longueur et aux difficultés de la route. Jean franchit toute la Galilée conquise par les Romains, toute la Samarie pleine de soldats ennemis, et arriva, malgré les obstacles, dans la capitale juive.

Sous l'empire de ses animosités, son rival affecte de transformer cette retraite en une fuite honteuse[1]. Mais la nature même des paroles qu'il rapporte et qui furent adressées par l'homme de Giscala au peuple de Jérusalem, avide de connaître tout ce qui s'était passé, réduit le reproche de Josèphe à sa valeur naturelle. « Nous venons combattre avec vous dans une position meilleure, s'écria Jean; si les Romains ont éprouvé tant de peine devant les villes de la Galilée et y ont vu briser leurs machines de guerre, que n'avons-nous pas à espérer dans Jérusalem. Il eût été désormais imprudent et

sese congregarent, atque in nequissimum agmen conflati, clam in Hierosolyma irreperent (Bell. jud., lib. IV, cap. III, p. 273).

1 *Verebatur, ne statim capta civitate solus destitueretur, qui omnem in noctu et fuga spem vitæ posuerat* (Bell. judaic., lib. IV, cap. II, p. 271).

inutile de s'exposer à périr à Giscala ou dans tout autre place d'une moindre force. C'est pour défendre notre métropole qu'il nous fallait conserver nos armes et ménager notre vigueur.[1] »

Les événemens du siége de Titus prouvèrent avec certitude contre le fils de Mathias et en faveur de Jean, que ces paroles n'étaient ni un argument de rhéteur, ni un subterfuge.

1 *Inconsultorum enim atque inutilium esse hominum, temere pro Gischalis et invalidis urbeculis in periculum se conjicere, cum arma vigoremque oporteat pro metropoli recondere atque servare* (Bell. judaic., lib. IV, cap. III, ed. Havercamp., p. 272).



CHAPITRE XII.

Lutte du parti politique et des zélateurs; Éléazar fils de Simon; personnes incarcérées et massacrées.

De grands changemens, de cruelles réactions de parti furent déterminés à Jérusalem par la concentration des bandes galiléennes qui avaient survécu à la perte de leur province, et par le concours des populations irritées, désolées, que l'armée envahissante expulsait chaque jour des villes et des campagnes.

Déjà le retentissement de la défection de Josèphe avait frappé d'un coup mortel le conseil central et le parti des politiques.

Dans l'existence des peuples dignes de quelque célébrité, de même que dans l'existence des hommes, on remarque plus d'une fois des faits purement accidentels, des explosions spontanées de

sentimens, qui ne réussissent pas moins à faire connaître le caractère de ces hommes et de ces peuples que les événemens les plus importans de leur histoire. Les émotions successives ressenties à Jérusalem pendant la première incertitude des nouvelles répandues sur le sort de Josèphe après la prise de Jotapat, sont un de ces traits caractéristiques.

Le courage et le dévouement des défenseurs de la place avaient flatté l'orgueil du peuple juif et adouci la douleur qu'il éprouvait de ce premier succès de l'invasion étrangère. D'abord, la renommée s'était plue à propager que le gouverneur de la Galilée avait succombé en combattant avec tous les autres chefs : cette nouvelle excita au plus haut point l'enthousiasme. Les adversaires de Josèphe, ceux qui avaient dénoncé et poursuivi sa conduite devant le conseil, crurent avoir été le jouet d'une illusion, et furent saisis de regrets. Ils voulurent dédommager sa mémoire en lui prodiguant tous les honneurs qui étaient en leur pouvoir. On observa un deuil public de trente jours[1] : des lamentations, chantées par le peuple et soutenues par des instrumens de musique, célébrèrent la

[1] *Plorabant Josephum universi, adeo ut per triginta dies, fletus et lamentatio in civitate non cessarint...* (Bell. judaic., lib. III, cap. IX, ed. græc. lat. Havercamp., p. 252).

gloire des hommes qui étaient morts pour la défense de leur loi et de leur territoire.

Mais, à l'égard du fils de Mathias, ce concert d'acclamations ne fut pas de longue durée. Dès que le faux bruit eût fait place à la vérité, dès qu'on sût que Josèphe se trouvait sain et sauf dans le camp romain, et que, loin de le traiter en captif, les chefs ennemis le comblaient de faveurs, alors, et pour employer les expressions de cet ex-gouverneur lui-même, les transports d'admiration qu'on avait laissé éclater quand on le croyait mort, se changèrent en une haine aussi grande pour sa personne vivante [1]. Les uns le proclamèrent un lâche, les autres, un traître : Jérusalem entière fut remplie d'indignation, et la fureur contre l'étranger augmenta de tout le désir qu'on avait de se venger sur lui de la perfidie de Josèphe [2].

Par malheur, ce redoublement de colère contre les Romains ne fut pas la seule conséquence de l'émotion générale : l'animosité réciproque des partis fit de rapides progrès. La défection d'un homme revêtu d'aussi hautes fonctions que le gouverneur des districts galiléens donna de la vie à tous les

1 *Tantum in viventem iracundiæ, quantum benevolentiæ priùs habuerunt, cum mortuum esse crederunt* (Bell. judaic., p. 252).

2 *Majore in Romanos impetu ferebantur, ac si Josephi maleficia in illis vindicaturi essent* (Ibid.).

soupçons de trahison intérieure qui sont si prompts à se répandre dans les guerres populaires. Ceux des nationaux belliqueux dont l'esprit avait été jusqu'alors à l'abri des sombres défiances, y devinrent les plus accessibles. Désormais les représentans et les complices de Josèphe semblèrent s'élever autour d'eux et de tous côtés comme des fantômes. Ils s'encouragèrent à dénoncer leur présence réelle ou imaginaire, et à les saisir dans les réunions privées, sur les places publiques, et surtout dans le conseil de défense. Voilà comment le parti gouvernant et politique, déjà si ébranlé à Jérusalem par les difficultés naturelles de sa position, avait senti le pouvoir échapper de ses mains bien avant l'arrivée des bandes provinciales.

Les zélateurs n'attendaient qu'une occasion favorable pour livrer bataille à ce parti, sauf à se diviser entre eux s'ils restaient vainqueurs, et à se combattre. Le concours des populations réfugiées leur offrait cette occasion. Il n'est pas besoin de dire la diversité infinie des passions bonnes et mauvaises, grandes et misérables, la diversité des instincts généreux et féroces qui fermentaient alors au fond des cœurs.

On sait depuis long-temps que les zélateurs ne se renfermaient pas à faire une guerre désespérée aux Romains. Conformément aux principes posés par Juda le Galiléen, ils aspiraient à opérer une

révolution complète au sein de la nation, à renverser les classes dominantes. Ils voulaient mettre en pratique, dans l'ordre naturel, la maxime déjà citée que Jésus, fils de Marie, et ses apôtres avaient recueillie sur tous les chemins de la Galilée et avaient transportée à l'ordre spirituel : « Les derniers seront les premiers, et les premiers deviendront les derniers. »

Éléazar, fils de Simon, commandait à la fraction la plus menaçante des zélateurs de Jérusalem, aux hommes qui s'attribuaient exclusivement ce titre de zélateurs, dont l'application originaire était générale. Le grand nombre de chefs des Juifs appelés, à cette époque, du nom d'Éléazar cause quelque confusion. Souvent on a cru reconnaître dans celui-ci le même personnage, le même Éléazar, qui est désigné ailleurs comme fils de Jaïr, descendant de Juda le Galiléen, et qui défendit la dernière forteresse où la nationalité résista après le siége et la chute de la capitale.

Dans le premier choix des commandans du territoire, le parti politique avait éliminé Éléazar, fils de Simon [1]; mais la popularité de ce chef et les irritations de son ame s'en étaient accrues : on le signalait à la fois pour homme de tête et d'action.

Dès que les zélateurs de Jérusalem se virent ren-

1 Voir ci-dessus, p. 13.

forcés d'une partie des bandes dont la défaite récente devant les Romains, les souffrances, la perte de leurs familles avaient exaspéré l'esprit, leur audace ne se contint plus : un pouvoir actif fut constitué en dehors du conseil central. Il y eut alors deux gouvernemens destinés à en venir aux mains et dont le plus violent l'emporta sur l'autre.

Une mesure effroyable devint le prélude du conflit. Malgré l'extrême dissemblance des époques, rien ne ramène aussi vivement à la mémoire un des événemens les plus célèbres des révolutions modernes. Sans doute, les usages, les langues, les rapports de la vie privée et publique, les connaissances changent, se transforment, s'aggrandissent à mesure que le monde se développe, mûrit et vieillit; mais il est de certaines conditions au milieu desquelles les hommes et les peuples, fussent-ils séparés par des milliers d'années, mettent toujours à découvert, en bien comme en mal, l'égalité de leur nature.

Suivant les propres termes des documens, on commença dans Jérusalem par s'emparer des personnes réputées la noblesse du pays, et on les emprisonna [1]. De ce nombre furent Antipas, du sang royal des Agrippas, qui avait eu l'administra-

1 *Et a nobilissimis initium facientes... custodiæ tradiderunt* (Bell. judaic., lib. IX, cap. III, ed. Havercamp., p. 274).

tion du trésor public; Lévias, appartenant aussi aux familles nobles; Saphas, fils de Raguel, et une foule d'autres rangés dans la même classe [1].

Bientôt Jérusalem offrit l'aspect d'une ville prise d'assaut; l'épouvante gagnait tous les esprits; chacun ne songeait plus qu'à se mettre à l'abri du danger. Vainement les gouverneurs demandèrent au peuple de leur prêter secours : on resta sourd à leur voix. Nul intérêt ne se manifestait en faveur des personnes arrêtées ou menacées.

Cependant, les chefs les plus exaltés des zélateurs jugèrent l'impossibilité de garder long-temps dans les fers un nombre si considérable de personnes éminentes [2]. Ils décrétèrent de les faire mourir [3]. L'exécution suivit de près. On choisit dix hommes impitoyables dont le chef s'appelait Jean Dorcas. Pendant qu'au dehors une multitude fermait les issues de la prison, à l'intérieur, l'horrible sacrifice fut consommé [4].

La stupéfaction et l'effroi dans Jérusalem n'eu-

1 *Antipam... adeo ut thesauros publicos suæ fidei creditos haberet. Leviam e nobilibus quemdam... prætereaque omnes qui in regione aliis præstare videbantur* (Bell. judaic., p. 274).

2 *Neque tutum arbitrabantur viros potentes diutius ita custodire... ac præterea insurrecturum fortasse populum* (Bell. judaic., lib. IV, cap. III, ed. Havercamp., p. 274).

3 *Cum igitur decretum esset eos occidere* (Ibid.).

4 *Postquam affuerunt ad carcerem gladiis accinti, conclusos illic interficiunt* (Ibid.).

rent plus de bornes. Les instigateurs de ces ordres sanguinaires osèrent s'en faire honneur. Ils publièrent hautement qu'on ne devait voir dans les hommes incarcérés et immolés que des ennemis de la liberté commune, que des complices de Josèphe : c'était avoir bien mérité de la patrie que de s'être délivré de leurs embûches[1]. Une résolution d'une autre nature fut arrêtée immédiatement par les zélateurs. Les hautes fonctions de la sacrificature avaient été comme inféodées à un certain nombre de familles patriciennes de Jérusalem : on voulut les en dépouiller. Sous prétexte d'en revenir aux usages antiques, on remit à la voie du sort de désigner les pontifes[2]. De cette manière, toutes les familles qui avaient la capacité légale d'exercer cette charge, pourraient y participer, aussi bien celles qui habitaient les provinces que celles de Jérusalem, les plus humbles par leur position comme les plus opulentes.

Le sort, dans ces circonstances, était livré à la merci des chefs. Pour mieux rendre leur pensée, les zélateurs firent tomber leur premier choix sur un nommé Phanias, fils de Samuel, du bourg

1 *Seque communis libertatis proditores interemisse dicebant... quasi de civitate bene meriti fuissent eamque servassent* (Bell. judaic., lib. IV, cap. III, ed. Havercamp., p. 274).

2 *Mos quidem antiquus obtendebatur, nam et olim pontificatum sorte deferri fuisse dicebant* (Bell. judaic., p. 275).

d'Aphta. Cet homme, extrêmement simple d'éducation et de mœurs, travaillait aux champs, lorsque, à sa grande surprise, on lui apporta les insignes du pontificat, et on l'en revêtit malgré lui.

Cependant Ananus et ses amis, saisis d'horreur du massacre des incarcérés, appelèrent de nouveau aux armes les habitans de Jérusalem[1]. Ananus eut recours à la pitié, aux prières, aux menaces. Ses cheveux blancs, le respect universel attaché à son nom, l'éminence de sa dignité comme pontife et comme gouverneur, l'excès des violences commises et la crainte de l'avenir, parvinrent à redonner une certaine force aux membres du conseil et au parti politique.

Dès que l'élan eut été imprimé, la population sortit en foule de ses demeures. On fit un choix[2] : Ben Gorion et Niger en prirent le commandement. Simon, fils de Gamaliel, l'ami déjà ancien de Jean de Giscala, Jésus, fils de Gamala, Zakharias, fils de Baruch, et beaucoup d'autres, se pressèrent autour des gouverneurs. Les parens, les amis des morts, et tous les hommes du parti romain qui n'auraient pas osé engager une lutte par eux mê-

1 *Populo multis segnitiem exprobrantes in cœtibus, eos in zelotas excitabant...* (Bell. judaic., lib. IV, cap. III, p. 275).

2 *Et pugnæ idoneos ordinaret instrueretque in prælium* (Bell. judaic., lib. IV, cap. III, ed. Havercamp., p. 278).

mes, profitèrent du mouvement : ils se portèrent comme défenseurs des droits du conseil central et des magistrats suprêmes.

En se voyant aussi vivement menacés, les zélateurs, maîtres de la plate-forme du temple qui dominait la ville comme une citadelle, s'y retranchèrent.

Ananus ne cessait de faire honte au peuple du sang répandu dans la cité sans accusation ni condamnation légales. Évidemment Josèphe a amplifié à sa manière les allocutions d'Ananus; mais la forme n'altère en rien le fond de ces allocutions, ni la nature des événemens. D'ailleurs, Josèphe, qui avait entendu fréquemment discourir le gouverneur de Jérusalem, et qui était un appréciateur compétent, range ce personnage au nombre de ceux à qui leur talent de la parole assurait le plus d'influence sur le peuple[1]. « Que dirai-je de pareils tyrans, s'écria Ananus. C'est vous qui, par votre silence et votre patience, leur avez inspiré tant d'audace... Quand vos concitoyens ont été traînés à travers la ville, aucun de vous n'est venu à leur aide; ceux dont vous avez trahi la cause ont été précipités dans les fers. Je ne veux pas savoir quels étaient ces hommes ni

1 *Plurimum dicendo valebat et ad populum persuadendum* (Bell. judaic., lib. IV, cap. V, p. 287).

leur nombre; mais ce qu'il faut déplorer, c'est qu'on ait abandonné des prisonniers qui n'avaient été ni accusés, ni condamnés. Il nous restait à les voir égorger, et nous en avons été témoins. Tandis que les victimes étaient frappées comme s'il sagissait d'un troupeau de bêtes conduit au sacrifice, non seulement vous n'avez pas levé le bras pour les défendre, mais vous n'avez pas même jeté un cri en leur faveur[1]. »

[1] *Mitto dicere quot fuerint et quales, sed a nemine accusatos, indemnatos..... Hoc etiam vidimus velut ex armento bestiarum optimo quoque semper ad sacrificium ducto, neque mutivit quisquam neque dextram movit* (Bell. judaic., lib. IV, cap. III, p. 276).



CHAPITRE XIII.

Bataille dans Jérusalem; les Iduméens; ruine du grand conseil et du parti politique.

Une bataille était devenue inévitable entre les deux partis. Pendant que les gouverneurs de Jérusalem prenaient leurs mesures, les zélateurs, retranchés sur la plate-forme du temple, ne restaient pas inactifs. Ils avaient des émissaires nombreux; on leur communiquait à chaque instant des renseignemens précis sur tout ce qui se passait dans l'intérieur de la ville[1] : leurs partisans avaient les yeux ouverts de tous côtés et dans tous les conseils. Les chefs zélateurs n'attendirent pas d'être attaqués; ils ordonnèrent des sorties. Le combat avec les milices de la ville commença à coups de pierre;

1 *Aderant enim qui omnia sibi nunciarent quæ populus agitabat* (Bell. judaic., lib. IV, ed. græc. lat. Haverc., p. 278).

on en vint à l'usage de l'épée. Les milices surpassaient les zélateurs en nombre; mais ceux-ci avaient plus de force, plus d'audace. Ils déployaient en même temps une qualité qui fut d'un grand poids dans la résistance ultérieure contre Titus: leurs troupes rivalisaient entre elles d'obéissance et de dévouement à leurs chefs.

Il y eut beaucoup de morts de part et d'autre. Les passions locales s'enflammèrent. L'intérêt de la guerre extérieure fut entièrement oublié. Une grande partie des habitans ne vit plus dans les assiégés du temple que des étrangers à Jérusalem qui prétendaient dominer la ville et la décimer. La lutte en devint plus acharnée: les chefs du parti gouvernant jugèrent que le sort commun en dépendait. A leur voix, les rangs des troupes urbaines augmentaient à chaque instant; l'amour-propre, l'exemple, la crainte entraînaient les plus récalcitrans et les timides [1]. Les zélateurs rentrèrent dans la première enceinte de la plate-forme du temple. Bientôt ce poste ne fut plus tenable pour eux; ils se réfugièrent derrière les murs de la seconde enceinte, et on les y tint bloqués.

Alors Ananus se crut vainqueur et insista pour

1 *Civium autem vulgo ira incenso et in majus semper crescente, increpabant eos qui cederent... viam fugientibus non aperiendo* (Bell. judaic., lib. IV, cap. III, ed. Haverc., p. 278).

faire cesser la lutte; mais cette hésitation, dictée par de généreux motifs, entraîna sa perte et la ruine entière de son parti. Ananus craignait de transformer en un champ de carnage les parvis les plus sacrés du temple. De plus, ce gouverneur était tout préoccupé de la nécessité d'opposer une résistance ferme aux Romains, ne fût-ce que pour en retirer des conditions meilleures d'accommodement : il ne désirait poursuivre les zélateurs et leurs auxiliaires que jusqu'au point de les soumettre à l'autorité du conseil.

Six mille hommes des troupes de la cité furent postés aux diverses issues de la colline du temple, et en resserrèrent le blocus. Ces six mille hommes étaient relevés successivement : nul des habitans de la ville ne devait être dispensé de ce service[1]. Mais, tel est l'aveuglement ou l'indifférence qui apparaissent toujours dans les plus graves dangers, à mesure que leur tour d'inscription arrivait, la plupart des riches, disent les chroniques de l'époque, s'adressaient à des hommes des classes inférieures du peuple, et les payaient pour se faire remplacer[2]. Cette circonstance ne favorisa pas fai-

1 *Cum autem ex universis sorte delegisset sex fere armatorum millia... Aliique eos excipiebant, et necesse erat omnibus quidem in orbem excubiis adesse* (Bell. judaic., p. 279).

2 *Multi vero ex primoribus populi, dimissi ab iis qui in im-*

blement les zélateurs et précipita les événemens imprévus qui replacèrent Jérusalem sous un régime organisé de proscriptions et d'épouvante.

Josèphe n'a pas laissé échapper l'occasion de réunir ici des accusations nouvelles contre l'adversaire personnel qu'il détestait le plus : il attribue à Jean de Giscala d'avoir trompé le conseil, d'avoir joué entre les partis un double rôle analogue à celui dont la nation entière accusait l'ex-gouverneur de la Galilée lui-même, de s'être rendu coupable dans le conflit des Juifs et des Romains, et qui avait exercé une si grande influence sur la fatale position où l'on se trouvait. Mais voyons d'abord la conduite sensible de Jean; nous passerons ensuite aux suppositions de son adversaire.

Dès son arrivée à Jérusalem, le chef galiléen prit part aux assemblées et aux délibérations du conseil, et ne tarda pas à acquérir la confiance de la plupart des hommes chargés des affaires publiques [1]. Cette confiance avait une raison naturelle; Jean, depuis long-temps ami de Simon, fils de Gamaliel, avait été en relation avec Ananus, et

perio esse videbantur, pauperiores mercede conductos mittebant, qui vice illorum fungerentur in vigiliis (Bell. judaic., lib. IV, cap. III, ed. Havercamp., p. 279).

1 *Et ipsum Joannem submovere haud facile erat, ut... ac preterea multorum non ignobilium, qui in consilium de summa rerum adhibebantur, patrocinio succintus esset* (Ibid.).

avait prêté tout son appui aux quatre commissaires de Jérusalem qu'on avait envoyés dans la Galilée pour exécuter le décret en vertu duquel Josèphe était mandé de comparaître.

La renommée populaire de Jean de Giscala et son influence présumée sur les chefs galiléens qui s'étaient réunis aux zélateurs, le firent choisir pour se rendre, en qualité de conciliateur, auprès des troupes renfermées dans le temple [1].

Selon les suppositions de son rival, au contraire, l'homme de Giscala avait inspiré, du premier jour, de grands soupçons au conseil. Josèphe, qui s'épuisait en adulations envers Vespasien, Titus et tous les personnages romains, assure que ces premiers soupçons formés contre Jean avaient pour cause son obséquiosité auprès des principaux du peuple, son désir exagéré de plaire et de se rendre utile [2]. On aurait rejeté en même temps sur son compte la promptitude surprenante avec laquelle les délibérations les plus secrètes étaient communiquées aux zélateurs [3]. Mais si une pareille opinion eût

1 *Et ipsum ad zelotas legatum mittunt de sedandis discordiis* (Bell. judaic., lib. IV, cap. III, ed. Havercamp., p. 279).

2 *Obsequiis Ananum et populi principes demereri enixus est.... Hoc vero placendi studium ei in contrarium cedebat* (Bell. judaic., Ibid.).

3 *Verisimileque erat in neminem potius quam in Joannem cadere posse proditionis suspicionem* (Ibid.)

existé, il faudrait admettre que le conseil était privé de la prudence la plus vulgaire. Après avoir exigé de Jean un simple serment de fidélité, on ne se contenta pas de l'envoyer aux assiégés du temple; on l'envoya sans la compagnie d'aucun surveillant, ni collègue [1].

Là, et toujours d'après le dire de son rival, l'interprète du conseil aurait trahi sa mission. Loin de calmer les esprits il se serait attaché à fermer toute voie à un rapprochement; il aurait présenté Ananus comme un caractère cruel qui se proposait de ne faire aucun quartier aux zélateurs, et tous ses amis comme résolus d'adresser une députation à Vespasien et de lui ouvrir les portes de la capitale juive. Enfin, ce même personnage aurait été le premier à inspirer l'idée aux zélateurs d'écrire aux chefs des milices iduméennes afin d'en obtenir un prompt secours.

Mais quelque grande que soit la difficulté d'assigner des limites aux perfidies qui se mêlent en tout temps aux agitations des États et au choc des ambitions politiques et religieuses, un fait incontestable renverse en partie les suppositions intéressées de Josèphe. Après les événemens imprévus qui amenèrent la ruine du parti des politiques et d'A-

1 *Itaque Ananus et qui ab eo stabant, fide jurejurando habita, jam nihil suspicantibus...* (Bell. judaic., p. 279).

nanus, Jean de Giscala se tint long-temps séparé de la fraction des zélateurs du temple, séparé des Iduméens qui marchèrent plus tard sous les ordres de Simon, fils de Gioras. Ces trois partis nouveaux et distincts en vinrent aux prises.

Pour le moment, voici comment les choses se passaient à Jérusalem : tout le jour, le conseil restait assemblé et délibérait sur les mesures appropriées aux circonstances; la nuit était employée à des actes de vigilance, à des rondes auxquels présidaient les gouverneurs Ananus et Ben-Gorion, Niger et tous les chefs, entre autres Jean de Giscala [1].

Les lettres écrites par les zélateurs aux indépendans de l'Idumée portaient en substance que les vrais défenseurs de la loi et de la liberté publique se trouvaient en danger. Si on ne venait pas à leur aide, le parti dévoué aux Romains ne tarderait pas à replacer la Judée sous l'affreuse tyrannie des procurateurs [2].

Deux hommes intelligens et adroits, du nom d'Ananias, furent chargés de ces lettres; on y joignit plusieurs instructions verbales. Les deux

1 *Cum Anano quidem ultro citroque commeabat, interdiu cum proceribus de agendis consultanti, et nocte vigilias circumeunti* (Bell. judaic., lib. IV, cap. III, ed. Haverc., p. 279).

2 *Quod, circumvento populo, Ananus vellet Romanis metropolin prodere, ipsi autem facta pro libertate defectione in templo obsiderentur* (Bell. judaic., lib. IV, cap. IV, p. 280).

émissaires traversèrent les postes des troupes de la ville sans être saisis; et comme les distances n'étaient pas considérables, au bout de peu de jours, on vit des masses d'Iduméens se diriger avec ardeur sur la capitale juive.

Nous avons rappelé que le nom d'Iduméens avait reçu une grande extension : il indiquait toutes les populations juives habitant les districts, situés au midi de Jérusalem. De même que les gens de la Galilée, les Iduméens étaient prompts à recourir aux armes; ils aimaient les combats et le tumulte: les attaques des Arabes limitrophes tenaient leur vigilance et leurs bras toujours actifs. Les milices attirées sur Jérusalem s'élevaient à vingt mille hommes : elles reconnaissaient quatre chefs principaux, Jean et Jacques, fils de Sosa, Simon, fils de Cathlas, et Phinées, fils de Clousoth.

Dès que les gouverneurs eurent avis de cette invasion, ils firent fermer les portes de la ville; on garnit les remparts de troupes. Jésus, fils de Gamala, le second personnage du conseil eut mission de haranguer les milices iduméennes, de les détourner du dessein de faire cause commune avec les assiégés du temple, avec les auteurs du massacre des incarcérés. Jésus de Gamala repoussa avec indignation l'idée qu'on prêtait aux principaux du conseil de vouloir livrer la ville aux Romains. « Nous avons proclamé le soulèvement, quand nous au-

rions pu y mettre obsacle, s'écria-t-il; en mon particulier, j'eusse préféré la paix, mais depuis que la guerre a été engagée et se poursuit, une mort glorieuse me paraît beaucoup au-dessus d'une vie passée dans les douleurs de la servitude [1]. »

Par l'organe de Simon, fils de Cathlas, les Iduméens, soutinrent que les chefs de Jérusalem n'avaient aucun droit de leur fermer les portes de la capitale de toute la nation. « C'est une preuve de la vérité des accusations dirigées contre vous, dit-il à Jésus de Gamala. Vous déplorez la mort d'un certain nombre de traîtres; mais la seule faute des zélateurs est de ne pas avoir commencé par vous, de ne pas s'être défait des principaux provocateurs à la trahison. S'ils ont agi trop mollement, nous, Iduméens, saurons conserver la maison de notre Dieu, combattre pour notre commune patrie et nous venger à la fois des ennemis du dehors et des embûches intérieures [2]. »

Malgré les divisions de ses habitans, Jérusalem

1 *Semel autem bello appetitus, manibusque consertis, mortem gloriosam mallem quam captivi vitam agere* (Bell. judaic., lib. IV, cap. IV, ed. Havercamp., p. 282).

2 *Quod cum ausi essent plectere proditores, quos ut viros nobiles et ne quidem accusatos perhibetis, non a vobis inceperint, et proditores summos præciderint... Sed licet illi molliores fuerint quam oportebat, nos Idumæi domicilium Dei servabimus, et pro communi patria propugnabimus, hostesque, tam foris*

était assez forte pour n'avoir rien à craindre de l'attaque des milices méridionales. Le conseil jugea que, une fois la première ardeur passée, la fatigue de rester campés hors des murs, et l'influence des voix pacificatrices, détermineraient les Iduméens à rentrer dans leurs districts. Mais un de ces événemens qui déjouent la prévoyance humaine et qui décident si souvent du sort des partis, des batailles, des empires, rendit maîtres de la ville la fraction la plus ardente des zélateurs de Jérusalem et des districts provinciaux. Cette conquête fut accomplie dans les conditions les plus propres à développer et à combler l'excès des fureurs.

Les gardes publics avaient été doublés. Les gouverneurs ne s'étaient pas ralentis de leur surveillance. Un soir, après avoir donné ordre à tout, Ananus, épuisé de fatigue, alla demander, contre son habitude, quelque repos à la nuit. Bientôt un orage éclata sur Jérusalem; mais un de ces orages soudains des zônes brûlantes qui semblent menacer la nature de la faire rentrer dans le chaos. Un vent affreux, la pluie à torrens, des oscillations du sol, réelles ou apparentes, et accompagnées de bruits sourds, la foudre, les éclairs jetèrent l'effroi dans toutes les ames. Sous la première impression de ce

irruentes quam intus insidiantes et prodentes, ulciscemur (Bell. judaic., lib. IV, cap. IV, ed. Havercamp., p. 284).

fracas, les Iduméens crurent reconnaître un signe de la colère céleste. Les chefs des forces urbaines ne doutèrent pas que l'ouragan ne devînt un motif de plus pour les bandes extérieures de reprendre le chemin de leurs foyers. Mais les zélateurs du temple en jugèrent autrement : leurs chefs saisirent d'un coup d'œil tous les avantages d'une occasion qu'ils attribuèrent aussi au ciel d'avoir fait naître pour leur salut et le succès de leur dessein.

Plusieurs hommes furent choisis parmi les plus éprouvés. On les arma de scies prises dans les magasins du temple [1]. A l'aide de ces instrumens, ils rompirent avec précaution les gonds et les barres des portes de la première enceinte, qui avaient été fermées sur eux. Le bruit des élémens et la préoccupation générale, empêchèrent les milices assiégeantes de rien entendre. D'ailleurs, les zélateurs avaient parmi ces milices elles-mêmes une foule d'adhérens, tout prêts à les favoriser et à se ranger sous leur drapeau. Le détachement sorti des limites du temple se glissa à travers la ville et arriva à l'une des portes; les gardes, oublieux de leur devoir, avaient cherché un abri contre le cataclysme. Soit que cette porte leur fût livrée ou que leurs instrumens en eussent ébranlé les bases, les zéla-

1 *Zelotis vero cogitatio injicitur ut captis sacrorum serris portarum vectes dissecarent* (Bell. judaic., p. 285).

teurs atteignirent la campagne. A leur approche, les Iduméens ressentirent la crainte que ce ne fût une attaque commandée par les gouverneurs de Jérusalem; mais on se reconnut, et les zélateurs pressèrent leurs alliés de les suivre.

La tempête commençait à faiblir. L'agitation et l'effroi qu'elle avait occasionnés étaient remplacés chez un grand nombre par le sommeil. Après s'être assurés de l'entrée de la ville, les assaillans marchèrent avec rapidité vers les postes des troupes urbaines qui formaient le blocus des zélateurs; ils tombèrent sur ces troupes et y jetèrent le désordre.

Les zélateurs délivrés descendirent de la colline du temple comme un torrent: ils dirigèrent les coups des Iduméens. Toutes les positions les plus importantes de la ville furent enlevées; toutes les maisons des adversaires de leur cause furent marquées d'un sceau de proscription.

Un cri d'effroi plus terrible que la tempête retentit de nouveau dans Jérusalem. Les milices intérieures ne s'entendaient plus. Chacun fuyait devant la mort. Quelques jeunes gens intrépides se réunirent avec peine au milieu de la confusion et des ténèbres: leur résistance ne produisit d'autre effet que d'accroître la fureur des assaillans [1].

1 *Pauci juvenum armis muniti fortiter excipiebant Idumæos* (Bell. judaic., lib. IV, cap. IV, ed. Havercamp., p. 286).

Ananus, qui était accouru au premier avis de l'invasion, avait perdu la vie; Jésus de Gamala tomba à ses côtés. Personne ne savait plus ni d'où venaient les coups, ni sur qui ils s'arrêtaient; ce fut moins une nuit de bataille qu'une nuit d'exécutions.

Le retour de la lumière découvrit la mort de plusieurs milliers d'individus. Loin d'en être appaisé, l'acharnement redoubla. L'ivresse féroce que la vue du sang excite toujours dans le sein des masses entraînées, était prolongée par une volonté de parti : on proclamait la vengeance de Dieu et la vengeance du peuple. Les membres de la haute sacrificature, disent les chroniques contemporaines, ou, pour nous servir d'une expression moderne, le haut clergé de Jérusalem, les princes des prêtres furent particulièrement poursuivis : on fit main basse sur eux[1].

L'épouvante s'organisa. Elle eut ses jours de règne, dont la peinture saisit l'ame; mais du moins on vit sortir du sein de cette terreur l'exemple du courage civil le plus imposant, le plus beau peut-être que nulle époque d'agitation et de révolution populaires ait à présenter.

1 *Pontifices vero perquirebant et in illos plerique impetu ferebantur, captosque statim occidebant* (Bell. judaic., p. 287).



CHAPITRE XIV.

Proscriptions et terreur dans Jérusalem ; courage mémorable d'un tribunal ou Sanhédrin d'exception.

Les nouveaux maîtres de Jérusalem proscrivirent tous les hommes qui avaient participé à leurs défaites précédentes. Le gouverneur, Ben-Gorion, fut immolé; le brave Niger subit le même sort : on lui fit traverser la ville pour le frapper hors des murs. Vainement il découvrit les cicatrices que sa poitrine avait reçues en combattant les Romains; on alla jusqu'à lui refuser la seule grâce qu'il réclamât, la promesse d'obtenir une sépulture honorable. A la vérité, nous ne devons jamais perdre de vue que l'ex-gouverneur de la Galilée, de qui nous tenons ces détails, avait une disposition naturelle et un intérêt à assombrir le tableau. Dans ses peintures des excès commis par les zélateurs ou

les indépendans juifs, Josèphe se dédommageait de la simplicité avec laquelle ses récits enregistrent les ordres les plus cruels sortis de la bouche de Vespasien et de tous les chefs de l'invasion; il se dédommageait de ses froides allusions aux horreurs dont Rome fut remplie dans ce même temps encore plus que Jérusalem; et Rome, néanmoins, était loin d'avoir à se débattre contre des difficultés si fatales.

En se défendant contre les témoignages accusateurs de Justus de Tibériade, le fils de Mathias lui avait dit : « Comment peux-tu parler de ma conduite au siége de Jotapat, tu n'y étais pas. » Or, à l'époque de la chute du parti politique à laquelle ses actes avaient si grandement contribué, Josèphe non plus n'était pas dans Jérusalem; il partageait auprès de Vespasien et de Titus les quartiers d'hiver de l'armée conquérante. C'est de leur camp que l'ex-gouverneur notait avec une complaisance sans bornes tout ce que l'imagination justement irritée ou effrayée des réfugiés et des transfuges lui racontait.

Toutefois, en de telles circonstances, l'exagération, même la plus flagrante, repose sur un fond de vérité : personne n'invente à plaisir un régime de proscriptions et d'épouvante. Ainsi les adversaires intérieurs et les victimes de la révolution française, les hommes qui étaient allés chercher

une arme ou un refuge dans le camp des rois coalisés, parlaient en tout autres termes des événemens, en faisaient d'autres tableaux que les écrivains zélateurs de ce grand renouvellement des choses. Mais leurs exagérations de langage et leurs passions de parti n'attestaient pas moins la réalité des excès dans lesquels une partie des révolutionnaires nouveaux se plongeait avec la même ardeur qu'une partie des anciens zélateurs de la Judée.

A suivre Josèphe, dont il importe ici de reproduire autant que possible les expressions, on saisissait pendant le jour les personnes dénoncées ou soupçonnées; pendant la nuit on les conduisait à la prison, et on rejetait hors la ville les corps de ceux qui avaient été sacrifiés, afin de faire place aux nouveaux arrivans [1]. La terreur en vint à ce point, que nul n'osait pleurer ouvertement ni ensevelir ses proches : on s'enfermait pour verser des larmes et l'on ne gémissait qu'avec circonspection [2]. Les zélateurs n'apportaient à leurs cruautés ni délibération ni retard. Ils avaient soif du sang des personnes nobles, ajoute Josèphe, parce que

1 *Quos cepissent nocte in custodiam ducebant, mortuosque efferentes foras ejiciebant, ut locus esset aliis in vincula conjectis* (Bell. judaic., lib. IV, cap. V, ed. græc. lat. Havercamp., p. 288).

2 *Occultæ quidem erant in ædes conclusorum lacrimæ, haudque gemebant, nisi cautione habita, ne quis inimicorum eos exaudiret* (Ibid.).

ces personnes étaient l'objet de leur envie; ils avaient soif du sang des hommes de renom, parce que ceux-ci étaient l'objet de leur crainte [1]. Toutes les autres classes du peuple étaient également exposées à leur colère. On accusait les uns d'avoir été hostiles jadis; on inventait contre les autres toute sorte de prétextes. Ceux qui ne se faisaient pas voir dans les assemblées passaient pour des superbes, ceux qui approchaient avec trop de liberté les dominateurs du jour étaient censés leur témoigner du mépris [2]. Il n'y avait que les gens de la plus basse extraction et sans fortune, qui n'eussent rien à redouter [3]. Enfin, tandis que tous les droits du genre humain étaient foulés aux pieds, on se riait aussi des choses divines et l'on bravait les oracles des prophètes, en les déclarant des inventions d'imposteurs [4].

Cependant les provocateurs de cet effroyable mode de rénovation, s'arrêtèrent un moment au

1 *Maxime autem virorum fortium atque nobilium cædem sitiebant: hos quidem exitio dantes ex invidia, illos præ metu* (Bell. judaic., lib. IV, cap. VI, ed. Havercamp., p. 290).

2 *Plebis autem pars nulla erat cujus ad interitum non aliqua excogitabatur occasio... qui eos non omnino adiret pro superbo; qui vero paulo liberius ad eos accederet, pro contemptore* (Bell. judaic., lib. IV, cap. VI, p. 291).

3 *Neque evasit quisquam, nisi admodum esset humilis, aut ignobilitate, aut fortuna* (Ibid.).

4 *Et ab illis quidem omne jus humanum conculcabatur, di-*

plus fort de leur délire; ils voulurent donner à leurs actes une régularité apparente. C'est un hommage perpétuel rendu à la majesté de la justice: ceux qui outragent ses droits avec le plus d'audace aspirent encore à trouver une sorte de sanction dans l'usage de ses formes, dans son appareil extérieur.

Les zélateurs désignèrent soixante-dix personnes notables du peuple pour en faire un tribunal extraordinaire, un Sanhédrin d'exception. Dans leur pensée, ces soixante-dix juges devaient servir d'instrument passif à leurs desseins. L'épée qu'on tiendrait suspendue sur leur tête imposerait la loi à leurs suffrages[1]. Il n'était pas permis aux personnes désignées de répudier ces fonctions.

Les soixante-dix juges prirent place sur les siéges du Sanhédrin ordinaire; ils occupèrent une des salles formées par les galeries et portiques adossés au corps du temple. La fin de ce mémorable épisode, qui n'a pas d'égal, peut-être, dans l'histoire, confirme avec certitude leur lieu de réunion.

Zakharias, fils de Baruch, fut le premier accusé conduit au pied du nouveau tribunal. Cet homme était un des plus considérables de Jérusalem par

vina autem quæque irridebantur, et prophetarum oracula, ut præstigiatorum commenta subsannabant (Bell. judaic., p. 292).

1 *Judicum specie, absque autoritate... experiri volentes an cum in periculo versentur justitiæ forent memores* (Bell. judaic., lib. IV, cap. V, ed. Havercamp., p. 288).

sa naissance, par son autorité, ses richesses. Il avait été du nombre des amis d'Ananus et de Ben-Gorion; il avait siégé dans le conseil central, ou Sanhédrin, que la victoire si soudaine des zélateurs et des milices méridionales venait de renverser.

L'accusation capitale portée contre lui se renfermait dans l'intérêt du moment : Zakharias aurait travaillé à livrer Jérusalem, et entretenait, disait-on, avec Vespasien des intelligences secrètes.

Il se présenta en homme de courage qui connaît et qui brave le danger.

Dans un discours plein du genre d'éloquence approprié à sa nation, le fils de Baruch démontra qu'on ne lui opposait ni preuve sensible ni même aucun indice du crime qui lui était imputé [1]. De sa défense privée, il s'éleva à attaquer ses accusateurs; il leur reprocha la manière dont le pouvoir était tombé entre leurs mains, l'abus épouvantable que leur parti en avait fait, et il déplora le renversement des choses [2].

A ces paroles, l'auditoire, presque entièrement composé de ses adversaires, fut saisi de frémissement : les glaives s'agitèrent dans les fourreaux, et

1 *Verisimilitudinem eorum de quibus accusabatur irrisit paucisque objecta sibi crimina diluit* (Bell. judaic., p. 289).

2 *Deinde oratione in accusatores conversa, omnes eorum iniquitates ordine persequitur, multumque lamentatus est rerum perturbationem* (Ibid.).

la certitude que les soixante-dix allaient prononcer la mort de Zakharias fut seule capable de suspendre une explosion de colère.

Suivant les principes de la jurisprudence juive, une fois les débats terminés, on faisait retirer les accusés. J'ai montré ailleurs que le livre des actes des apôtres renferme sous ce rapport des renseignemens d'une grande richesse [1]. Les juges discutèrent entre eux et recueillirent les suffrages. Dès que leur décision fut arrêtée sur Zakharias, on le rappela.

Une anxiété profonde et des sentimens contraires se propageaient depuis la galerie du temple jusqu'aux dernières extrémités de la ville.

Le membre du conseil chargé de prononcer la sentence déclara que les soixante-dix étaient tombés d'accord. D'une voix unanime, dit-il, Zakharias, fils de Baruch, est renvoyé absous [2].

Alors la furie de la portion la plus impitoyable des zélateurs éclata comme un volcan. L'épreuve que leurs chefs avaient tentée tournait contre eux.

Zakharias, libre, sortit de la galerie et entra dans

1 Dans mon *Histoire des Institutions de Moïse et du peuple hébreu*, t. II, liv. IV, *Administrat. de la justice*.

2 *Septuaginta vero vocatum in judicium sententiis suis absolvunt* (Bell. judaic., lib. IV, cap. V, ed. Havercamp., p. 289).

l'intérieur du temple pour rendre des grâces au ciel ; mais deux forcenés l'y suivirent et le poignardèrent. On jeta son corps dans la vallée qui longe la colline du temple.

Au milieu de l'effroi et des cris, les soixante-dix juges attendirent le sort qui les menaçait. On n'osa pas tremper le fer dans leur sang; mais leur justice ne convenait plus. Les furieux leur adressèrent des insultes, les frappèrent du plat de leurs épées et chassèrent tous ces juges de leur siége et de l'enceinte du temple [1].

1 *Judices autem in contumeliam gladiorum dorsis ferientes templi ambitu pepulerunt* (Bell. judaic., p. 289).



CHAPITRE XV.

Simon fils de Gioras ; sa puissance dans l'Idumée et son plan de résistance aux Romains.

Simon, fils de Gioras, était renfermé dans la forteresse de Massada, lorsqu'il eut connaissance des événemens qui s'étaient succédés avec tant de rapidité à Jérusalem.

Cette forteresse de Massada, destinée à devenir le dernier boulevard de la Judée dans la guerre d'indépendance contre Vespasien et Titus, occupait une position formidable sur les rives occidentales du lac Asphaltide, ou mer Morte.

Simon jugea que le moment était arrivé pour lui de prétendre à la direction des affaires. La ruine du conseil central laissait la Judée sans gouvernement régulier : tous les districts du pays où l'ennemi n'avait pas encore pénétré se ressentaient de diverses manières de cette catastrophe. Simon ne

devait rencontrer pour concurrent sérieux que Jean de Giscala. Pendant la victoire si imprévue des Iduméens joints aux zélateurs, Jean, à l'aide des bandes galiléennes qui lui étaient dévouées, avait pu se mettre à l'abri du danger, sans posséder néanmoins les forces nécessaires pour sauver le conseil, où il comptait de nombreux amis. Jean avait fixé sa demeure dans un des palais des princes adiabéniens, intermédiaires des Juifs avec les Parthes; il occupait la maison de Grapta, proche parente du roi Monobase[1]. Or, ces palais, construits en façon de citadelle, comme on le verra mieux dans la suite, n'étaient pas faciles à enlever.

Dans Jérusalem, une partie des vainqueurs réclama bientôt et réagit contre l'autre. Parmi les hommes des milices iduméennes, un grand nombre déclara aux zélateurs qu'ils étaient accourus dans le dessein de renverser à tout prix les auteurs de la trahison qui se proposait de livrer la nation aux étrangers; mais ils se refusaient de prendre part à une boucherie froidement exercée sur les habitans de la ville. La mort d'Ananus, disaient-ils, et de tant d'hommes frappés pendant la nuit de la

1 *In aulam regiam a Grapte ædificatam, erat autem illa regis Adiabenorum consanguinea, compellunt... nam in regia prædicta Joannes degebat* (Bell. judaic., lib. IV, cap. IX, ed. græc. lat. Havercamp., p. 306).

tempête, avait dû suffire aux vengeances. A la voix impérieuse des réclamans, tous les détenus, au nombre de deux mille, furent relaxés [1].

Dès que la scission eût commencé à éclater entre les zélateurs de Jérusalem et les milices iduméennes, Jean s'était efforcé d'en profiter et de refaire une autorité gouvernante.

Comme de coutume, Josèphe attaque ici son adversaire personnel, qui ne pouvait répondre, et lui adresse le reproche d'avoir aspiré à la tyrannie [2]. Mais, si les tristes images que cet écrivain nous a transmises précédemment sur l'état de Jérusalem ne sont pas controuvées, si elles reposent sur un fond de vérité, Jean de Giscala avait quelque sujet, de même que Simon, de vouloir établir une sorte de dictature, de vouloir substituer l'autorité d'un seul chef à une anarchie complète. On doit s'en étonner d'autant moins, que son ennemi, lui-même, a été obligé de reconnaître chez ce personnage les qualités les mieux appropriées à une époque d'invasion étrangère : une parole ferme de commandement, et l'art d'attirer des hommes,

1 *Neque longius manere ad vires illis suppeditandas qui res patrias perditum eunt... Primum eos qui erant in custodiis solvunt, ad duo circiter millia* (Bell. judaic., lib. IV, cap VI, p. 290).

2 *Joannes autem, cum jam tyrannidem affectaret, eundem cum æqualibus suis honorem accipere dedignabatur...* (Bell. judaic., lib. IV, cap. VII, p. 293 et 305).

l'habileté dans le conseil, la force dans l'exécution.

Les souvenirs bibliques, du reste, n'agissaient pas avec moins d'activité sur l'esprit de Jean et sur l'esprit de Simon que leur ambition privée et la confiance naturelle qu'ils avaient en eux-mêmes. Dans toutes les anciennes servitudes d'Israël, on n'avait vu l'indépendance reconquise que sous l'influence d'un grand chef, d'un juge politique et militaire qui sortait tantôt d'une tribu, tantôt d'une autre, des rangs élevés et des rangs inférieurs de la nation. Plus récemment, la résistance à la domination gréco-syrienne n'avait été menée à bonne fin que grâce à la soudaine apparition de Juda Maccabée et de ses frères.

Une légère erreur de Tacite, ou peut-être une simple transposition de copiste, a fait donner par cet historien le surnom de Bar-Gioras à Jean de Giscala, au lieu de le réserver à Simon. L'historien Dion Cassius a apporté également dans les noms une altération insignifiante : au lieu d'écrire Simon Bargioras, ou fils de Gioras, il avait écrit Barporas [1].

La ville de Gérasa, patrie de Simon, était une des principales cités de la Judée transjordanienne. Au rapport des voyageurs modernes, on découvre sur son emplacement des ruines entassées, des

1 Tacit., *Hist.*, lib. v, § xii; Dio, *in Vespas.*, § vii.

colonnes debout qui rivalisent, dit-on, en beauté avec celles de l'ancienne Héliopolis de Syrie, ou Balbec; mais la plupart des édifices dont ces ruines sont le témoignage, ont une origine postérieure à cette histoire.

Simon avait moins de ressources dans l'esprit que Jean de Giscala; mais il était plus jeune, d'une plus grande vigueur de corps, et doué de plus d'audace. Lorsque Ananus et les chefs du conseil l'avaient obligé de quitter l'Acrabatène et de se réfugier à Massada, les possesseurs de cette forteresse ne l'accueillirent d'abord qu'avec froideur. Ils se tenaient soigneusement en garde contre le danger des perfidies. On se rappelle que Massada avait été enlevée aux Romains par une des fractions les plus fougueuses des zélateurs de Jérusalem, par les hommes qui s'étaient constitués comme en tribunal secret de francs-juges, et qu'on avait surnommé les sicaires.

Si, pour couronner le tableau tragique de la chute politique et guerrière d'une nationalité, on se proposait d'inventer une dernière scène aux couleurs vigoureuses, rien de plus saisissant ne se présenterait à l'esprit que la résistance réelle et le dernier jour des défenseurs de Massada. Ils obéissaient à un des chefs nombreux appelés Éléazar, à celui qu'on disait fils Jaïr, et qui descendait de Juda le Galiléen, dont les deux fils,

Jacques et Simon, avaient été mis en croix comme coupables de révolte contre les Romains, sous la procurature du juif converti, Tibère-Alexandre.

Mais si au premier moment, les zélateurs de Massada avaient témoigné de la défiance à Simon et l'avaient retenu lui et les siens dans les étages inférieurs de la forteresse, d'autres sentimens éclatèrent bientôt en sa faveur : chefs et soldats se plurent à marcher sous ses ordres. De même que les troupes romaines maîtresses de certaines positions dans les districts encore insoumis, répandaient à l'entour l'épouvante et la destruction, de même les Juifs, maîtres de Massada et des autres points fortifiés, menaçaient et frappaient sans pitié les quartiers occupés par les Romains ou remplis de leurs partisans. Ainsi la Judée était en proie de tous côtés à de grandes souffrances ; et il n'est pas rare de rencontrer dans l'histoire des peuples cette fatalité de situation qui leur attire autant de maux de la part des bras réputés amis et protecteurs que des ennemis les plus implacables.

Après avoir dirigé plusieurs expéditions, Simon Gioras voulut persuader aux chefs de Massada d'adopter un plan de guerre plus large. La crainte d'être coupés s'ils s'engageaient trop avant et de perdre leur refuge, les rendit sourd à son désir [1].

[1] *Non tamen eis, dum ad majora incitaret, persuadebat.*

La nouvelle de la mort d'Ananus et de la révolution opérée dans Jérusalem arriva sur ces entrefaites. Simon, impatient de mettre ses desseins à exécution, abandonna Massada et se jeta dans les montagnes. Avant de se présenter devant la capitale juive et de prétendre à la direction générale de la guerre, il voulut se faire un grand corps de troupes et établir sa puissance sur les districts méridionaux.

J'ai annoncé qu'il existait des analogies frappantes entre les actes de ce chef, son plan de campagne contre Vespasien et la vie du héros principal de la résistance que les nationalités gauloises avaient opposées plus de cent vingt ans auparavant aux armes de Jules César. Les événemens prochains tireront beaucoup de lumière du rapprochement succinct des uns et des autres.

Vers la quatrième année de la conquête de César, les Gaulois, fatigués du joug, avaient résolu en secret de tenter une insurrection générale. Leurs chefs réunis au fond des forêts sacrées promirent de grandes récompenses à quiconque, au péril de sa vie, réussirait à rendre la liberté à la Gaule [1]. Les habitans du pays Chartrain voulurent être les

Nam isti quidem castello assueti... discedere metuebant (Bell. judaic., lib. IV, cap. IX, ed. Havercamp., p. 301).

1 *Qui sui capitis periculo Galliam in libertatem vindicent* (Cæsar., *Bell. gall.*, lib. VII, § I).

premiers à commencer la guerre. Ils se jetèrent sur la ville de Génabe, dont on croit l'emplacement occupé aujourd'hui par la ville d'Orléans; ils y frappèrent tous les Romains sans exception. Cette nouvelle parvint avec une extrême rapidité à tous les districts de la Gaule. Les habitans de ce pays se communiquaient les événemens par une sorte de télégraphe oral : on faisait entendre certains cris qui se répétaient avec ordre d'un canton à l'autre. La prise et le massacre de Génabe, accomplis au lever du soleil, furent connus chez les peuples de l'Auvergne à huit heures du soir : l'appel à la résistance avait franchi une distance de plus de soixante lieues dans quinze heures [1].

Au sein de Gergovie, capitale de l'Auvergne, un jeune homme, issu d'une famille puissante, Ver-cin-geto-rix ou gétorigh, fils de Celtillus ou Celtill, brûla de répondre aussitôt à cet appel : à sa voix, toute la jeunesse courut aux armes. Mais son oncle, nommé Gobanition, et les principaux de l'Auvergne, s'opposèrent à la révolte et chassèrent le fils de Celtillus de Gergovie. On a vu que Simon, fils de Gioras, avait été chassé aussi de Jérusalem et de l'Acrabatène par Ananus et le conseil, au

1 *Clamore per agros regionesque significant: hunc alii deinceps excipiunt et proximis tradunt... quæ Genabi oriente sole gesta essent, ante primam confectam vigiliam in finibus. Arvernorum audita sunt; quod* (Cæsar., *Bell. gall.*, lib. VII, § III).

moment où il travaillait à se faire un corps d'armée composé des hommes qui se portaient avec le plus d'ardeur à la résistance contre Rome.

D'après les mémoires de César, le chef gaulois ne se rebuta point. Il enrôla tous les gens pauvres des campagnes et ceux qui étaient perdus de dettes; il attira dans son parti les habitans des villes avec lesquels l'occasion lui permit de s'aboucher; il ne cessa de les exhorter à faire prendre les armes pour la liberté commune. De grandes forces se réunirent auprès de lui; ses adversaires se virent chassés à leur tour de Gergovie; on lui décerna le titre de roi [1]. Les envoyés de ce chef se répandirent chez presque tous les peuples de la Gaule : le commandement de l'armée nationale lui fut déféré. Vercingétorix exigea des ôtages, prescrivit une levée de soldats, et la quantité d'armes que chaque cité devait fournir dans un temps donné. D'affreux châtimens atteignaient tous ceux qui montraient la moindre hésitation.

D'après les documens qui nous restent sur Simon, fils de Gioras, ce guerrier, sorti de Massada et établi dans les cantons montagneux, rassembla aussi des hommes perdus, promit la liberté aux

1 *In agris habet dilectum degentium ac perditorum... adversarios suos, a quibus paulo ante ejectus, expellit ex civitate. Rex ab suis appellatur* (Cæsar., *Bell. gall.*, lib. VII, § IV).

esclaves, des récompenses aux hommes libres. Chaque jour ses forces s'accrurent; chaque jour plusieurs personnages éminens des villes se réunirent à lui, les uns par crainte de sa puissance, les autres par admiration de ses succès. Il eut bientôt une armée; on lui obéissait comme à un roi [1]. Descendu dans la plaine, Simon s'empara des places importantes et chassa à son tour les partisans de ceux qui l'avaient banni. Les gouverneurs de l'Idumée étaient du parti d'Ananus et de Ben-Gorion, que les zélateurs venaient de détruire. Ces gouverneurs n'avaient pas eu l'autorité nécessaire pour retenir la marche des milices iduméennes sur la capitale juive. Simon se dirigea sans retard vers le centre de l'Idumée afin de s'en rendre maître et d'y organiser la guerre selon ses vœux.

Cette province était livrée aux mêmes divisions que tous les autres quartiers du territoire. D'abord les bandes iduméennes furent opposées à Gioras. On se rencontra sur la frontière qui touchait au district de Jérusalem; le combat dura tout un jour sans résultats décisifs. Peu de temps après, de nouvelles forces se trouvèrent en présence. Sous prétexte de reconnaître la position, un des chefs idu-

1 *Ac voce præconum servis libertate promissa, itemque liberis præmio... Multi ex optimatibus ejus potentia sollicitati, ad eum se conferebant... multorum de populo ei tanquam regi obedientium* (Bell. judaic., lib. IV, cap. IX, p. 302).

méens, du nom de Jacob, se rendit auprès de Simon : ils conclurent un arrangement. Loin de combattre contre lui, les milices de l'Idumée passèrent en grande partie du côté de Gioras, qui se trouva ainsi revêtu du commandement supérieur dans toute la Judée méridionale. Le parti des zélateurs de Jérusalem, déjà brouillé avec les Iduméens, s'attacha à lui susciter des obstacles. Dans une embuscade, la femme de Simon et quelques-uns de ses serviteurs tombèrent entre leurs mains. A cette nouvelle, la colère de ce chef n'eut plus de bornes; il prononça de terribles menaces et commença à les mettre à exécution : le retour de la prisonnière réussit seul à le calmer. Simon parcourut l'Idumée en tous sens, obligea les retardataires à prendre les armes, se rendit redoutable aux partisans des Romains, adopta enfin un plan de campagne désespéré, qui ne fut que la reproduction instinctive de celui auquel le héros des Gaules avait eu recours jadis pour se défendre contre le conquérant de sa patrie.

Le nouveau cri de guerre poussé dans les Gaules était arrivé avec promptitude à Jules César et lui avait inspiré une de ces résolutions hardies, décisives, qui firent ses succès et sa gloire. Un des amis de Vercingétorix, et son lieutenant, s'était porté sur le Rouergue : ce chef, nommé Luctérius ou Lucter, originaire du Quercy, avait pour mis-

sion d'entraîner tout le midi de la Gaule dans la confédération générale. L'armée de Lucter, grossie de plus en plus, atteignit le Rouergue, se dirigea vers la Méditerranée et menaça la ville de Narbonne. Cette cité était alors le centre de la domination romaine dans les Gaules, de même que, à l'époque de Simon, fils de Gioras, Césarée maritime était le centre de la même domination sur le territoire de la Judée. César accourut en toute hâte à Narbonne, détourna l'attaque de Lucter, marcha rapidement vers le Vivarais et les Cévennes. On était au milieu de l'hiver; six pieds de neige couvraient les montagnes; jamais dans cette saison de l'année aucun voyageur n'avait osé s'y frayer un chemin. Mû par le souvenir d'Annibal, César franchit ces nouvelles Alpes, tomba inopinément sur l'Auvergne et força Vercingétorix, qui avait projeté de s'étendre du côté de la Belgique, de revenir sur ses pas.

Des combats nombreux furent livrés dans lesquels les zélateurs de la liberté des Gaules, malgré leur vaillance, durent céder, comme ceux de la Judée, à la discipline romaine et au génie du chef ennemi. Alors le fils de Celtillus appela tous les siens en conseil; il leur démontra au long que désormais la guerre exigeait d'être tentée de tout autre manière que par le passé. Il importait, disait-il, de priver absolument les troupes romaines

de vivres et de fourrages, de créer autour d'elles une vaste solitude. Tous les intérêts privés devaient se taire devant le salut commun. En conséquence, il fallait incendier les habitations et les bourgs aussi loin que l'ennemi pourrait s'étendre; il fallait brûler aussi toutes les places que leur position ou la faiblesse de leurs murs exposerait au danger d'offrir un refuge aux traîtres, ou quelque ressource de vivres à l'ennemi. Si de tels moyens étaient violens, déplorables, avait ajouté le chef gaulois, il serait bien plus douloureux encore de laisser tomber leurs femmes, leurs enfans en esclavage, et de subir eux-mêmes la mort réservée inévitablement aux vaincus[1].

Les villes et les habitations n'offraient rien de comparable en ces temps-là à ce que nous voyons de nos jours : quelquefois, elles réussissaient à se relever presque aussi promptement qu'on les avait abattues. La proposition désespérée de Vercingétorix fut accueillie d'une voix unanime. En un seul jour plus de vingt villes des Bituriges ou du Berri devinrent la proie des flammes. Tous les pays voisins suivirent cet exemple : à chaque instant, l'éclat des incendies apparaissait sur de nouveaux points[2].

1 *Omnibus modis huic rei studendum, ut pabulatione et commeatu Romani prohibeantur... Hæc si gravia aut acerbia videantur...* (Cæsar., *Bell. gall.*, lib. VII, § XIV).

2 *Omnium consensu hæc sententia probata... in omnibus partibus incendia conspiciuntur* (Cæsar., *Bell. gall.*, lib. VII, § XV).

Dans son plan de résistance, au sein de l'Idumée, Simon, fils de Gioras, obéit à une pensée de même nature. D'abord il fit préparer et agrandir les cavernes nombreuses d'une vallée appelée Pharan. Cette vallée déserte était située sur les frontières arabiques les plus éloignées de la route qui devait être parcourue par les Romains : un château-fort en protégeait l'entrée. Là on transporta tous les approvisionnemens enlevés aux campagnes[1]. L'armée organisée de Gioras et la population active, au nombre de quarante mille hommes, qui partageait son ardeur, mirent le feu à certaines parties de l'Idumée, détruisirent diverses places. Tous les vivres et fourrages disparurent. Pour ne rien laisser à l'ennemi, il sembla que la terre avait été foulée et comme durcie à dessein sous les pieds de ses défenseurs[2].

1 *Cum multas quidem laxiores fecisset speluncas, multas vero paratas invenisset... direptos illic fructus deponebat* (Bell. judaic., lib. IV, cap. IX, ed. Havercamp., p. 302).

2 *Et alia comburendo, alia diruendo, et quidquid in regione e terra provenerit calcibus deterendo delebant* (Bell. judaic., p. 303).



CHAPITRE XVI.

Seconde campagne de Vespasien en Judée; mort de Néron; désordres dans l'empire.

La seconde campagne de Vespasien contre la Judée fut ouverte vers la fin du mois de février de l'an 68 de l'ère actuelle. Ce général traversa le Jourdain et se dirigea vers la ville de Gadare, située aux bords de la petite rivière du Hiéromax.

On a vu que, à l'exemple de ceux de Séphoris, plusieurs principaux de cette ville lui avaient envoyé secrètement une députation pour en livrer les portes à son armée. La soumission de Gadare explique assez les craintes de trahison conçues par les zélateurs de la capitale juive et l'exaltation de leur esprit, qui faisait retomber la responsabilité de leurs soupçons jusques sur les personnes les plus innocentes.

Vespasien n'avait à rencontrer aucun obstacle pour atteindre Gadare : la campagne de l'année précédente l'avait rendu maître de tous les chemins qui y conduisaient. De là ce général prescrivit à Placidus et à Trajan de se répandre dans la Judée transjordanienne, autrement appelée province de Perée : cette partie du territoire formait celui des sept commandemens provinciaux que le premier conseil d'insurrection et de défense de Jérusalem avait confié à Manassé.

Trajan eut la charge d'enlever les places fortes qu'on avait destinées à garder les frontières orientales du pays ; Placidus poursuivit les zélateurs qui, surpris par la trahison des habitans de Gadare, s'étaient retirés en bon ordre et descendaient la rive gauche du Jourdain. Le corps de troupes de Placidus se composait de trois mille hommes d'infanterie et de six cents chevaux [1] : celui de Trajan était nécessairement plus nombreux. Une bonne garnison d'infanterie et de cavalerie fut laissée à Gadare pour accroître leurs forces au besoin.

Après avoir fait ces dispositions sur la rive gauche du Jourdain, le général en chef de l'armée envahissante regagna la rive droite. Il se réserva

1 *Perfugas persequendos mittit Placidum, cum equitibus quingentis et tribus peditum millibus* (Bell. judaic., lib. IV cap. VIII, ed. græc. lat. Havercamp., p. 295).

pour lui-même d'attaquer la seconde ligne de défense qui couvrait le front septentrional de Jérusalem, et de se rendre maître de la Judée méridionale ou Idumée. Mais à en juger d'après le mouvement des troupes de Vespasien et d'après la direction qui fut donnée l'année suivante à sa troisième campagne, les mesures adoptées au sein de l'Idumée par Simon, fils de Gioras, eurent alors un plein succès.

Les divers corps de l'armée romaine prirent rendez-vous à Jéricho, de même que l'année précédente les légions de Titus et celles de son père s'étaient rejointes à Scythopolis. Titus avait reçu l'autorisation de se rendre de nouveau à Antioche pour y travailler à la conciliation du gouverneur de Syrie avec le chef de la guerre juive.

Le plan de conquête durant cette deuxième expédition ne varia point : Vespasien persistait à isoler Jérusalem et à ruiner la Judée entière avant de s'engager dans les défilés conduisant à la métropole. Aussi, quand les officiers de son armée, avertis des discordes intestines des Juifs, eurent demandé à leur chef de hâter le jour du siége final, Vespasien leur fit une réponse qui résume la nature prudente, méthodique de son caractère. Pour le fond des idées, cette réponse a été extraite, sans doute, des commentaires écrits ou dictés par ce prince. « Quand nos ennemis se dé-

chirent, il est sage de laisser un libre cours à leurs dissentions. Quelqu'un de vous s'imaginerait-il qu'on n'acquiert aucune gloire à vaincre sans combattre. Sachez, au contraire, que le succès des armes est toujours plein d'incertitude, et que la perfection consiste à en venir à ses fins en s'exposant aux moindres chances possibles [1]. »

Le corps des zélateurs de Gadare, poursuivi par Placidus, atteignit le bourg fortifié de Bethnabre. Ce bourg était situé sur la rive orientale du Jourdain. Une jeunesse nombreuse s'y trouvait réunie. Selon leur manière de procéder, durant toute la guerre, les Juifs ne voulurent pas se laisser enfermer entre des murailles, sans avoir tenté le sort d'un combat : ils marchèrent à la rencontre de l'ennemi [2]. Placidus, usant d'une feinte qui lui avait réussi plus d'une fois, céda du terrain aux Juifs : ensuite il les fit tourner rapidement par sa cavalerie et leur coupa le retour dans la place. Bethnabre fut emportée d'assaut, pillée et brûlée.

Après avoir reformé leur troupe, les fugitifs se proposèrent de gagner les passages inférieurs du Jourdain, de traverser le fleuve et de défendre

1 *Magis e re sua esse quiete quod susceperint perficere, quam incertam armorum aleam experiri...* (Bell. judaic., p. 291).

2 *Ubi reperti non paucorum juvenum multitudine... contra Placidum ejusque milites prosiliunt* (Bell. judaic., p. 295).

Jéricho, pour se porter de là sur Jérusalem. Mais un obstacle imprévu arrêta leur marche et devint l'occasion d'un de ces désastres déchirans dont l'histoire des guerres offre de nombreux exemples.

A mesure que le corps des zélateurs s'éloignait, ses rangs se voyaient encombrés par une masse de population de tout âge, de tout sexe, que les ravages des deux divisions de Placidus et de Trajan chassaient de leurs demeures. Comme aux jours de la retraite d'Égypte, cette population poussait devant elle ses troupeaux de moutons et de bœufs, ses ânes, ses chameaux.

Aidés de la connaissance et de la difficulté des lieux, les Juifs gagnèrent quelque avance sur l'ennemi. Mais au moment où ils touchaient à l'endroit guéable du Jourdain, quel ne fut pas leur désespoir! une crue subite avait prodigieusement augmenté la hauteur des eaux et donné au fleuve la rapidité d'un torrent[1]. Il n'y avait plus là de Moïse ni de Josué pour en suspendre le cours.

Bientôt les éclaireurs romains parurent. Les plus vaillans insurgés se présentèrent au combat. Tout le reste de la population fit entendre des cris de désespoir; les uns se jetèrent dans les flots sans

1 *Multitudinem, vi fluminis trajectu prohibitam, auctum autem ab imbribus vagari non poterat, ex adverso aciem instruebat* (Bell. judaic., lib. IV, cap. VIII, p. 296).

autre dessein que d'y périr ; les autres tentèrent en vain de sauver leur vie à la nage. La lutte des combattans ne fut pas longue ; les vainqueurs couvrirent le rivage de morts, le Jourdain en regorgea, et de nombreux débris allèrent se perdre dans le lac Asphaltide.

Cette catastrophe jeta l'épouvante dans tout le pays environnant. Les places fortes élevées à l'embouchure du Jourdain et à l'entrée du lac, Adida, Livias, Betsémoth, tombèrent au pouvoir de Placidus. La seule place de Machéronte résista et fut une des trois forteresses qui tinrent encore après le siége et la chute de la capitale juive. Nous n'avons aucun détail particulier sur les progrès du corps d'armée de Trajan, ni sur les actes de Manassé, gouverneur de la province : nous n'en connaissons que les résultats.

Dans la Judée citérieure, Vespasien, avec le gros de son armée, descendit le littoral et dressa son camp auprès de la ville d'Antipatride, qui avait été ainsi nommée par Hérode Ier en l'honneur d'Antipater son père : primitivement c'était un bourg du nom de Caphar-Seba. Le mot *Caper* ou *Caphar*, qui, dans la langue hébraïque, veut dire une campagne, un bourg, un village, correspond au mot latin *vicus*, d'où est venu en français le terme *vic* qu'on retrouve dans la composition du nom d'une foule de localités. Il existe encore plus de quarante

noms connus de villes, bourgs, vallées et places fortes de la Judée ancienne qui commencent par le mot *Caper;* le plus célèbre est sans contredit le Caper ou Caphar-Naüm des évangiles, le bourg ou village de consolation.

J'en ai émis plus d'une fois l'observation, et il n'est pas indifférent d'insister sur ce point : Josèphe, si éloquent, si moraliste, si amplificateur quand il s'agit de peindre le côté violent des mesures de guerre adoptées par les diverses fractions du parti de la résistance, devient tout à coup succinct, froid, impassible devant les plus affreuses cruautés de la conquête. Les lignes suivantes, relatives à la deuxième campagne de Vespasien, sont la meilleure preuve à l'appui de ce que j'avance : « Vespasien, parti de Césarée au commencement du printemps, s'arrêta deux jours à Antipatride; le troisième jour, il se mit en marche, dépeuplant et incendiant tous les bourgs qui étaient à sa portée. Après avoir réduit les campagnes du district de Thamna et pris les villes de Lydda et de Jamnia, ce général livra également aux flammes toute la contrée de Bethléphoron. Dans l'intérieur de l'Idumée, il s'empara des deux bourgs de Bétharim et de Caphar-Toba, y tua plus de dix mille personnes et en ramena mille captifs[1]. » César avoue franchement

1 *Populans et excurens vicos omnes finitimos... in Bethlepte-*

dans ses mémoires que la fumée des incendies était le signe ordinaire auquel on reconnaissait l'approche des légions romaines. Mais la seconde campagne de Judée présente quelque chose de bien plus essentiel que les tristes images qu'on peut faire ressortir si aisément de toutes les discordes intestines et de toutes les guerres ; c'est l'utilité des manœuvres opérées par Simon, fils de Gioras, au sein de l'Idumée ; c'est le mouvement sensible de retraite auquel Vespasien dut se résoudre.

Dès qu'il eut forcé la petite division de Thamna, confiée dans le principe à Jean l'Essénien, le général romain établit la cinquième légion, environ six mille hommes, à Ammaüs ; cette légion y dressa un camp et se fortifia. Ammaüs était comme la porte des passages conduisant à la métropole juive [1]. Par ce moyen, Vespasien espérait avancer plus en sûreté dans l'Idumée ; il se mettait à l'abri des bandes ennemies qui auraient pu s'élancer de Jérusalem et attaquer les derrières de son armée.

L'étendue des deux Idumées n'excédait pas quinze à dix-huit lieues en longueur et en largeur. A la vérité, les mêmes distances, dans un pays de

phorum se confert, cum autem eam et vicinam regionem igni corrupisset... duos vicos in media Idumæa cepisset, supra decem millia perimit (Bell. judaic., lib. IV, cap. VIII, p. 297).

1 *Occupatoque ad metropolim eorum aditu, et castra muro circumdat, quinta ibidem legione relicta* (Ibid.).

montagnes, ont une autre signification que dans les plaines : chaque vallée ressemble à un petit État difficile à conquérir, difficile à conserver.

Vespasien fut à peine arrivé au sein de l'Idumée, qu'on le vit abandonner brusquement cette province. Une partie de ses troupes resta bien maîtresse de quelques fortes positions; mais on n'était pas à la moitié du mois de mai, et cependant la conquête des districts iduméens se trouva renvoyée, par le fait, à la campagne de l'année suivante.

Si le général romain fût rentré directement à Césarée maritime, on aurait sujet d'admettre que les nouvelles politiques, arrivées de Rome, l'avaient seules ramené dans le centre de son gouvernement; point du tout : Vespasien ayant abandonné l'Idumée, où Simon, fils de Gioras, déployait ses efforts, se rendit à Jéricho pour opérer sa jonction avec Trajan. Le chemin le plus court eût été de tourner Jérusalem du côté du midi : loin de s'y engager, le général romain reprit rapidement la route par où il était venu; réunit à ses troupes la cinquième légion laissée à Ammaüs, et évita d'attaquer la petite division de l'Acrabatène, qui était commandée par Jean, fils d'Ananias, et qui ne succomba aussi que dans la troisième campagne. Ce nouveau mouvement de Vespasien le fit remonter jusque dans la Samarie, à l'ancienne Sichem qui, sous ses auspices, fut

faite colonie romaine, et reçut le nom de Néapolis, nouvelle ville, aujourd'hui Naplouse[1]. De là son armée suivit le même chemin que Pompée cent trente-un ans auparavant; elle franchit la chaîne de montagnes qui sert à former la grande vallée du Jourdain. Le camp de Vespasien fut établi devant Jéricho vers la fin du mois de mai, le deuxième jour du mois syro-macédonien de *Dæsios* correspondant chez les Juifs au mois appelé Sivan. On se souvient que la division de Jéricho, tombée en partage à Joseph, fils de Simon, tirait bien moins son importance militaire de cette ville que des positions environnantes. Les habitans ayant appris l'approche successive des trois corps ennemis commandés par Trajan, Placidus et Vespasien, abandonnèrent leur cité et se retirèrent dans les montagnes. Trajan, après avoir subjugué la partie de la Judée transjordanienne dans laquelle il lui avait été prescrit d'agir, fut le premier à rejoindre son général[2].

Vespasien, à Jéricho, s'occupa à fortifier quelques-unes des places qui défendaient les passages

1 *Ipse autem cum reliquo exercitu Ammauntem rediit unde per Samaritidem et juxta Neapolim... descendit in Coream ibique castra metratur* (Bell. judaic., lib. IV, cap. III, p. 297).

2 *Ubi Trajanus unus e ducibus ei occurrit, copias e Peræa agens, omnibus qui ad Jordanem habitabant nuper subactis* (Bell. judaic., ibid.).

du Jourdain. Son idée constante, sa volonté fixe était d'enserrer de plus en plus Jérusalem [1].

Cependant, malgré les succès de ses deux lieutenans dans les districts de la rive gauche du fleuve, le chef de l'armée conquérante fut obligé d'y envoyer un troisième lieutenant, Lucius Annius, et un corps nombreux d'infanterie et de cavalerie [2]. Annius marcha contre la ville de Gérasa, patrie de Simon Gioras, qui était presque au centre de la division défendue par Manassé. Il emporta cette ville d'assaut, en donna le pillage à ses soldats, y mit le feu et poursuivit d'autres exploits du même genre contre plusieurs places et bourgades voisines.

Dans la seconde moitié du mois de juin, Vespasien rentra à Césarée maritime pour être mieux à portée de recevoir les grandes nouvelles qu'on attendait chaque jour de l'Occident. Il voulait aussi appliquer tous ses soins aux préparatifs des machines de guerre qui furent employés contre Jérusalem. Jamais on n'avait vu un luxe aussi effrayant de moyens d'attaque. Jusqu'alors les travaux de la prise de Syracuse étaient regardés comme le plus

1 *Cum circumquaque cingeret Hierosolymitanos, et apud Hierichuntem et Adida extruit castella* (Bell. judaic., p. 300).

2 *Mittit autem Gerasa L. Annium, equitatus parte multisque peditibus ei traditis* (Ibid.).

large développement de la mécanique militaire et de la balistique ou artillerie des anciens; mais le siége de Jérusalem laissa bien loin derrière lui le siége de Syracuse, et Tacite nous en a transmis la cause naturelle : « Les combats furent suspendus, dit l'historien romain, jusqu'à ce qu'on eût élevé contre Jérusalem tous les genres d'ouvrage qui avaient été inventés dans l'antiquité, et tous ceux qui étaient dus au génie des modernes [1]. »

Les résultats de l'insurrection de Vindex au sein des Gaules et la mort de Néron arrivèrent à Vespasien peu de jours après son retour à Césarée. Alors la question de la succession à l'empire provoqua les débats et les guerres civiles qui ne tardèrent pas à décider de la haute fortune de Vespasien. Il appartenait à ce général d'obtenir un prix de ses services beaucoup plus élevé que tout ce que les rêves de son esprit et l'autorité prétendue d'une foule d'anciens présages lui avaient jamais permis de concevoir.

A l'exemple du parti des politiques qui venait de succomber à Jérusalem, Vindex, dans les Gaules, ne s'était pas déclaré ouvertement contre Rome; il n'avait levé son drapeau que contre la ty-

1 *Et quies præliorum fuit, donec cuncta expugnandis urbibus reperta apud veteres aut novis ingeniis struerentur* (Tacit., *Histor.*, lib. v, § xiii).

rannie personnelle de Néron. De sa seule autorité, Vindex avait proclamé la chute de la maison des Césars, et fait reconnaître pour nouvel empereur, le vieux Sulpicius Galba, général en chef de l'armée romaine d'Espagne. Toute la Gaule, hormis la colonie de Lyon, s'était levée à sa voix : les légions des Gaules et celles de la péninsule Ibérienne adhéraient à sa conspiration. Mais l'armée romaine des bords du Rhin n'avait accueilli qu'avec impatience un mouvement provoqué par un Gaulois, et s'était prononcée contre l'élévation à l'empire du chef des troupes d'Espagne. Cette armée des bords du Rhin prévoyait les conséquences que la révolte des Gaules devait avoir pour Rome. Suivie d'un corps auxiliaire de Belges, elle envahit rapidement le territoire insurgé et rencontra l'armée de Vindex sous les murs de Besançon : des deux côtés les troupes ne laissèrent pas le temps à leurs généraux d'en venir à un accommodement, dont les uns et les autres témoignaient le désir. La bataille fut engagée sans avoir été précédée d'aucun signal; les Gaulois prirent la fuite après avoir perdu vingt mille hommes, et Vindex, désespéré, se donna la mort. Mais la révolution qu'il avait commencée n'en continua pas moins son cours.

Avant d'avoir appris la défaite et la mort de Vindex, Néron s'était puni lui-même de ses crimes. Il serait impossible d'imaginer une fin plus

déplorable que celle de cet empereur. Quoique la révolte des Gaules n'eût encore apporté rien de dangereux dans sa position, au seul nom de Vindex le vengeur, Néron s'était senti comme frappé de la foudre. On répandit alors dans Rome un jeu de mots qui renferme le premier motif pour lequel le coq est devenu l'emblême national des Gaulois, et a repris place de nos jours sur la hampe des étendards de la France. Comme le mot latin *gallus* signifie à la fois un Gaulois et un coq, on écrivit sur les murs et sur les colonnes de Rome que le réveil procuré à Néron par l'insurrection des Gaules, par le chant des coqs[1], lui serait fatal. Depuis lors, ce même chant des coqs a réveillé plus d'une fois l'Europe et annoncé de nouveaux jours au monde.

Loin de prendre des mesures que les circonstances exigeaient, et malgré sa terreur, Néron n'avait pas moins continué à s'occuper des détails les plus frivoles : ces préoccupations se croisaient dans sa tête avec d'effroyables projets. Ce qui l'indignait le plus dans les proclamations de Vindex, c'était de s'entendre appeler méchant musicien, comédien détestable. Quand les nouvelles de la Gaule semblèrent arriver plus fâcheuses, ce prince se consola

1 *Adscriptum et columnis etiam Gallos eum cantando excitasse* (Sueton., *in Neron.*, § XLV). Dans les idiômes populaires d'une partie du midi de la France, le coq est encore appelé *gal*.

en disant que, si on le renversait, un artiste aussi distingué que lui trouverait les moyens de bien vivre partout. Il rappelait des prédictions dont les unes lui avaient annoncé qu'après sa chute, en qualité d'empereur romain, il obtiendrait pour dédommagement l'empire d'Orient; d'autres avaient promis à Néron qu'il deviendrait roi de Jérusalem [1]. Ainsi la couronne de Jérusalem, comme on voit, n'a jamais manqué de prétendans étrangers jusques aux princes nos contemporains, qui, par tradition bien plus que par goût, sans doute, s'intitulent encore rois de Jérusalem et de Chypre.

L'accession des troupes d'Espagne à la révolte et la reconnaissance de leur général comme empereur avaient porté le dernier coup à Néron; personne ne lui obéissait plus; la solitude se faisait autour de lui; il se croyait déjà tombé entre les mains de ses ennemis et livré au dernier supplice. Ses familiers, effrayés de son impuissance et des lâchetés de son ame, lui conseillèrent de prévenir par la mort tous les dangers qu'il redoutait: Néron y consentit. Couvert d'un manteau usé, les pieds nus, ayant sur son visage un voile qui ne permit pas de le reconnaître, cet empereur monta à cheval et, suivi seule-

1 *Spoponderunt quidam destituto ei dominationem Orientis; nonnulli nominatim regnum Hierosolymorum* (Sueton., *in Neron.*, § XXXIX).

ment de quatre affranchis, se rendit dans une petite maison de campagne appartenant à l'un de ces quatre hommes. De crainte d'être découvert, enchaîné, mis en pièces, il se glissa dans des sentiers remplis de broussailles qui le déchirèrent. Comme la porte de la maison où il devait entrer lui sembla trop en vue, un trou fut pratiqué dans la partie la plus cachée du mur extérieur et lui servit de passage. Le vertige d'esprit de ce prince était au comble. Pendant ses hésitations à diriger une arme contre lui, un messager apporta un billet d'après lequel le sénat le déclarait ennemi de la patrie. Bientôt un bruit de chevaux se fit entendre : alors, aidé de son secrétaire, du nom d'Epaphrodite, Néron réussit à s'ouvrir la gorge avec son poignard. Cet événement arriva le onzième jour du mois de juin.

Le bruit de la mort de Néron avait produit deux effets opposés dans Rome. On ne peut le méconnaître, cet empereur était très-populaire, et les regrets que les masses donnèrent à sa mémoire furent la cause déterminante de la chute si prochaine de son successeur.

Les contemporains de Néron estimaient le chiffre de ses prodigalités à vingt-deux fois cent millions de sesterces[1], près de quatre cents millions de nos

[1] *Proxima pecuniæ cura... Bis et vicies millies sestertium donationibus Nero effuderat* (Tacit., *Histor.*, lib. I, § XX).

jours. Jamais Rome n'avait eu des spectacles si nombreux, si extraordinaires, jamais des largesses, des magnificences si imprévues. Néron, musicien et comédien, avait amusé le peuple et inspiré de l'intérêt par le zèle, l'humilité apparente qu'il apportait à obtenir des couronnes de théâtre, à enlever des applaudissemens. Enfin ce prince avait donné au vice des proportions colossales et établi une loi d'égalité particulière; l'égalité devant ses débauches. De gré ou de force, toutes les familles, confondues pèle-mêle, depuis les plus éminentes jusqu'aux plus infimes, y fournissaient un tribut.

L'élévation à l'empire du chef de l'armée d'Espagne avait reçu la ratification du sénat; mais on a vu que Titus, envoyé à Rome pour apporter l'adhésion et les hommages de l'armée de Judée au nouvel empereur, apprit à moitié route l'assassinat de Galba. Les légions de Judée étaient alors au milieu de leurs quartiers d'hiver.

Le provocateur de la mort de Galba et son successeur, ne garda à son tour l'empire que trois mois. Les gardes prétoriennes de Rome avaient leur camp dressé hors la ville : on peut considérer ces cohortes comme les jannissaires de l'époque. Encouragées par les masses populaires, et furieuses de la parcimonie de Galba, elles couronnèrent Salvien Othon, homme de grande famille, ami

de Néron et compagnon de ses débauches. Othon était perdu de dettes, et menait un train de roi. Il disait hautement, pendant le règne de Galba, que nulle autre alternative ne lui était laissée que de se rendre maître de l'empire ou de succomber misérablement sous les poursuites de ses créanciers : son hésitation ne fut pas de longue durée. La grandeur de son courage contrastait avec sa chétive apparence ; il était de petite taille et avait les pieds contrefaits. Ce prince mettait dans sa parure tous les soins d'une courtisane ; devenu chauve de bonne heure par l'effet de la dissolution de ses mœurs bien plus que par des causes naturelles, il portait une fausse chevelure si artistement arrangée que tout le monde y était trompé [1].

Désormais, chaque corps d'armée se sentait saisi de l'ambition de disposer de l'empire, et cette pensée commençait à fermenter parmi les troupes d'Orient.

Les légions des bords du Rhin n'avaient voulu reconnaître ni l'élu du sénat, ni celui des cohortes prétoriennes ; elles proclamèrent empereur Vitellius, leur propre général. Aulus Vitellius était fils de l'ancien gouverneur de Syrie, qui avait révoqué

1 *Et modicæ staturæ et male pedatus... galericulo capiti propter raritatem capillorum adaptato et annexo, ut nemo dignosceret* (Sueton., *in Othon.*, § XII).

Ponce-Pilate et renvoyé ce procurateur devant le tribunal de Tibère pour y rendre compte de ses malversations sur le peuple de Judée.

A l'opposé de Salvien Othon, le chef de l'armée du Rhin était d'une taille gigantesque, avait le visage rouge, aviné. Rien n'est resté plus connu de ce nouvel empereur que les recherches de sa table et sa gloutonnerie; souvent, dans un seul repas, il dévorait littéralement le revenu de toute une province. Rien aussi n'est resté plus connu que le mot affreux qui sortit de sa bouche au moment où il parcourait le champ de bataille témoin de la défaite des troupes de son rival : encore est-il d'usage de retrancher de ce mot le trait final qui en redouble l'amertume.

La bataille fut livrée dans la haute Italie, non loin du village de Bédriac, entre le fleuve du Pô et Crémone : ni l'un ni l'autre des deux empereurs ne s'y trouvait. Dans la nuit qui suivit sa défaite, Othon se tua. Sa résolution, accomplie avec une certaine dignité, et lorsqu'il avait des forces suffisantes pour prolonger la lutte, lui valut beaucoup d'honneur, même auprès de ceux qui s'étaient le plus fermement déclaré contre lui. On assura qu'Othon avait voulu couper court à la guerre civile et aux désastres de l'empire. D'autres prétendirent, au contraire, que l'idée de se trouver jeté pour long-temps dans des affaires sérieuses, lui avait paru insup-

portable. Le père de l'historien Suétone, qui commandait une légion dans cette guerre, avait donné à son fils quelques renseignemens favorables à la mémoire d'Othon. Les gardes prétoriennes suivirent son convoi en pleurant; plusieurs soldats s'immolèrent sur son bûcher.

Quarante jours après la bataille, Vitellius s'en faisait expliquer avec joie les principales dispositions. On sait que l'horrible odeur des cadavres provoqua des expressions de dégoût de la part de plusieurs des assistans : « Un ennemi mort sent toujours bon, et sent bien meilleur encore, s'écria le nouvel empereur, quand c'est un concitoyen[1]. » L'expérience prouve, en effet, que, dans les discordes politiques de même que dans les querelles religieuses, la haîne et le fiel des rivaux acquièrent d'autant plus d'intensité qu'ils ont marché plus long-temps d'accord, et qu'ils ont, au fond, des raisons moins sérieuses de s'entre-détruire.

1 *Optime olere occisum hostem, et melius civem* (Sueton., *in Vitell.*, § x ; Tacit., *Histor.*, lib. II, § LIII).



CHAPITRE XVIII.

Troisième campagne de Judée; Vespasien empereur.

Les légions romaines de Judée et celles de Syrie furent vivement émues en apprenant les guerres civiles suscitées par les prétentions des divers corps d'armée d'Europe. Ces légions se jugeaient aussi dignes que toutes les autres de créer un empereur. Personne ne pouvait révoquer en doute le mérite de leur général : le chef de l'armée de Judée était très-supérieur, non moins par le caractère que par les talens, aux trois généraux qui depuis la mort de Néron, et dans le court intervalle de dix mois, venaient d'être revêtus successivement de la pourpre.

Les soldats du Rhin, vainqueurs des cohortes prétoriennes et promoteurs de Vitellius, affectaient partout une licence, une insolence, une cruauté inexprimables. Non-seulement ces troupes pillaient

et ruinaient les provinces, mais Rome ne devenait plus pour elles qu'une cité vaincue, asservie. Aux yeux des Vitelliens, le sénat et le peuple avaient exercé assez long-temps le pouvoir; aujourd'hui le règne appartenait aux soldats, et parmi les soldats l'armée du Rhin se regardait comme au-dessus de toutes les autres divisions, comme maîtresse et souveraine.

Titus, en Orient, avait gagné complètement l'amitié de Mucien, gouverneur de Syrie : loin de se déclarer rival de Vespasien, ce gouverneur était le premier à préparer son élévation. La conduite indigne de Vitellius ramenait les espérances du grand nombre vers l'armée de Syrie. Le prestige particulier attaché au nom de l'Orient se communiquait à cette armée : l'intérêt et la curiosité provoqués jadis dans Rome par les guerres d'Espagne, de Germanie, des Gaules, étaient vieillis et presque éteints. D'ailleurs si les troupes des provinces d'Asie et celles d'Égypte venaient à s'entendre, il était impossible que le succès ne leur fût pas assuré. Ces troupes tenaient sous leur main la ville d'Alexandrie, le magasin de vivres, le grenier d'abondance de Rome. Du jour où quelqu'un de leurs généraux se déciderait à lever l'étendard de l'insurrection contre le nouveau prince, il dépendrait de lui d'affamer l'Italie.

Le roi Agrippa II, frère de Bérénice, était le

compagon de voyage de Titus, lorsque l'armée de Judée avait envoyé son adhésion au chef de l'armée d'Espagne, devenu empereur. Le retour subit de Titus, déterminé par la nouvelle du meurtre de Galba, n'avait pas empêché le prince juif de poursuivre sa route. Arrivé à Rome, il employa tous ses soins à faire des partisans à Vespasien, comme auparavant son père Agrippa Ier s'était employé pour assurer l'empire à Claude.

L'Égypte reconnaissait alors comme gouverneur l'ancien procurateur de Judée, l'ancien intendant de l'armée de Corbulon, Tibère-Alexandre, juif converti aux mœurs romaines, et neveu de Philon. Ces cinq personnages, Mucien, Titus, Agrippa, Bérénice et Tibère-Alexandre furent les vrais auteurs du mouvement qui ne tarda pas à donner l'empire à Vespasien. Voilà comment, à part les affaires d'amour, il y avait eu des intérêts communs, des promesses mutuelles, des engagemens secrets qui avaient lié, dès l'origine, Titus et Bérénice en qualité d'époux et d'épouse.

La prudence naturelle de Vespasien et son attachement aux règles de la discipline, le faisaient rester presque étranger à ce qu'on tramait autour de lui. Père de famille, il craignait d'exposer la vie ou l'avenir de ses enfans[1]; comme vieux soldat, il

1 *Quo sexaginta ætatis annos et duos filios juvenes bello per-*

éprouvait une répugnance sincère à donner un exemple de rébellion aux troupes.

Pour disputer l'empire, Vespasien ne ressentait pas non plus la confiance que lui aurait inspirée un nom de famille appuyé sur une longue suite d'aïeux. L'influence des grands noms et des naissances illustres, ne cessait pas d'être toute puissante à Rome, de même qu'en Judée. Dès que le chef de l'armée d'Espagne, Galba eut été proclamé empereur, il exposa son arbre généalogique dans le vestibule de son palais. Ce tableau ne renfermait pas seulement les noms les plus célèbres de Rome, des titres qui le faisaient allié des Césars [1], mais Galba y obtenait pour première souche du côté de son père le grand Jupiter, du côté de sa mère la femme de Minos, antique roi et législateur de la Crète [2]. En Judée, on chercherait en vain un exemple plus remarquable de cette même puissance des arbres généalogiques que celui de Jésus-Christ. Pendant sa jeunesse, le fils de Marie était resté

mitteret?... Imperium cupientibus nihil medium inter summa et præcipitia (Tacit., *Histor.*, lib. II, § LXXIV).

1 D'après Plutarque, *Vie de Galba*, cet empereur, issu de l'illustre famille des Serviens, était allié des Césars par Livie, femme d'Auguste.

2 *Imperator etiam stemma in atrio proposuerit, quo paternam originem ad Jovem, maternam ad Pasiphaëm Minois uxorem referret* (Sueton., *in Galb.*, § II).

confondu dans les rangs des simples ouvriers; mais dès qu'il se fut manifesté comme chef de religion, Jésus n'eut rien de plus à cœur que de ne pas laisser croire à l'infériorité sociale de son origine. Les deux généalogies qui sont inscrites au commencement des Évangiles et que chacun connaît, lui attribuent pour aïeux naturels tant du côté de sa mère que du côté de son père putatif, les noms les plus aristocratiques de Jérusalem, les familles les plus nobles de sa patrie[1].

L'acharnement des légions luttant entre elles pour créer un empereur, avait excité dans les Gaules de nouveaux efforts d'indépendance. Le signal fut donné par un de ces hommes que le peuple de Jérusalem aurait appelé Messie ou Christ. Cet homme, du nom de Maricus ou Maric, servit de transition entre l'insurrection de Vindex et la grande insurrection de Civilis, de Classicus et de Tutor, qui, peu de mois après, sous l'inspiration de la druidesse Velléda, eut pour objet de faire agir en commun le pays des Bataves ou la Hollande actuelle, les Gaules, la Germanie.

Maric était un simple paysan des cantons qui ont

1 On se rappelle en France la candidature récente et éphémère d'un nouveau dieu, M. de Saint-Simon qui, au dire de ses disciples et biographes, aurait eu grand soin, pendant sa jeunesse, de se faire rappeler tous les matins la prétention qu'il avait de remonter en ligne directe à Charlemagne.

formé depuis lors la province du Bourbonnais. De même que les prêtresses des religions druidiques étaient considérées comme des divinités médiatrices de la terre et du ciel, de même Maric se proclama ou fut proclamé à la fois libérateur des Gaules et dieu, ou incarnation de quelque ancien dieu [1]. Le rassemblement formé à sa voix ne résista pas longtemps au parti romain des Gaules et aux légions. Maric, fait prisonnier, fut jeté aux bêtes féroces. Soit hasard, soit que l'œil du paysan inspiré, son épaisse chevelure flottante, toute son attitude produisissent un effet effrayant ou imposant, il arriva au Gaulois ce que les livres bibliques racontent de Daniel dans la fosse aux lions : les bêtes féroces reculèrent. Un cri unanime du peuple allait déclarer Maric invulnérable et vraiment dieu [2]; mais Vitellius, à qui sa gloutonnerie et l'excès de ses cruautés donnaient plus d'un point de ressemblance avec les animaux du cirque, suppléa à la répugnance des lions et des ours. Par son ordre, quelques-uns de ses gardes saisirent et frappèrent le prétendu dieu gaulois, le libérateur vaincu, le Messie incarné de la religion druidique.

1 *Provocare arma romana simulatione numinum ausus est. Jamque assertor Galliarum et Deus, nomen id sibi indiderat, concitis octo hominum millibus* (Tacit. *Histor.*, lib. II, § LXI).

2 *Ac mox feris objectus quia non laniabatur, stolidum vulgus inviolabilem credebat* (Tacit., *Histor.*, lib. II, § LXI).

En Judée, Simon Gioras venait de voir les portes de Jérusalem s'ouvrir devant lui; il y était entré comme libérateur.

Pour renverser Jean de Giscala dont la puissance s'affermissait, divers membres de la haute sacrificature, réunis à un parti d'Iduméens, s'étaient déterminés à appeler Simon; ils avaient espéré faire arme de lui et le gouverner. Un personnage pontifical, du nom de Mathias, tout autre que le père de Flavius Josèphe, s'était rendu auprès de ce chef. Simon accueillit la demande des envoyés comme une occasion de hâter l'exécution de ses desseins; mais il fut loin de leur déguiser sa volonté expresse de n'obéir qu'à sa seule impulsion et de ne rien céder du commandement[1].

On était alors à la fin du mois d'avril ou aux premiers jours du mois de mai. Les agens de Vitellius arrivèrent en Syrie pour faire prêter le serment aux légions. La cérémonie fut accomplie au milieu du silence et de la froideur générale.

Le moment d'entrer en campagne était déjà dépassé; Vespasien craignit, s'il y mettait plus de retard, que le nouvel empereur ne lui en fît un crime. La troisième expédition contre la Judée,

[1] *Ille cum arrogantia pollicitus se in illis dominare velle... cui a populo tanquam servatori curatorique læte acclamatum est* (Bell. judaic., lib. IV, cap. X, ed. Havercamp., p. 306).

celle de l'année 69, commença. L'un des principaux lieutenans de Vespasien, Céréalis, et une bonne partie des troupes, furent chargés de réduire la Judée méridionale, où l'on avait échoué l'année précédente. En s'établissant à Jérusalem, Simon Gioras avait laissé dans l'Idumée des chefs dévoués. Ceréalis, à l'exemple de son général, ravagea, détruisit, incendia tout ce qui lui opposait de la résistance. Il marcha sur la ville d'Hébron, célèbre par l'antique séjour d'Abraham, et qu'on reconnaissait pour le chef-lieu de la haute Idumée. Céréalis investit Hébron, l'emporta d'assaut, en tua tous les habitans, donna le pillage à ses soldats, et la réduisit en cendres.

Vers la fin du mois de mai, Vespasien, à son tour, partit de Césarée. Après avoir forcé la petite division de l'Acrabatène et de Gophna, qui occupait directement la chaîne de montagnes placée sur le front septentrional de Jérusalem, il entra dans les bourgs d'Éphrem, de Bethel, et y mit des garnisons [1]. De ce jour, les conquérans se trouvèrent maîtres de la Judée entière, hormis Jérusalem et les trois places fortes de Machéronte, au-delà du Jourdain, d'Hérodion et de Massada,

1 *Cumque montana ascendisset duas toparchias capit, unam Gophniticam et alteram Acrabatenam vocatam... ibique præsidiis collocatis...* (Bell. judaic., lib. IV, cap. IX, ed. Haverc., p. 304).

en deçà du fleuve. Deux ans et huit mois s'étaient écoulés depuis que le général romain avait foulé pour la première fois le sol de la Palestine: et, certes, Vespasien était loin de regarder sa conquête avec dédain ou avec indifférence. Tous les peuples aiment à vanter, à exagérer leurs exploits; il n'y a de gloire bien assurée que celle dont l'ennemi lui-même apporte le témoignage.

Dix lignes de Tacite ne parlent pas moins haut en l'honneur des guerriers et miliciens juifs qui avaient défendu pied à pied le territoire de leur patrie, avant de s'enfermer dans leur capitale, que ne pourraient faire des arcs de triomphe, et les inscriptions les plus louangeuses. Pour un général aussi expérimenté que Vespasien, en effet, pour des légions semblables à celles qui étaient placées sous ses ordres, reconnaître les dangers qu'on venait de courir, les travaux auxquels on avait été forcés, la gloire qui en résultait, l'émulation provoquée parmi les troupes voisines; reconnaître toutes ces choses, c'était célébrer, par voie indirecte, le courage des vaincus, leur intelligence, leur habileté, leur gloire incontestable.

Dans le récit des événemens qui précédèrent l'élévation de Vespasien à l'empire, Tacite indique les chances d'y parvenir qu'avait eues le gouverneur de Syrie, Mucien; il compare l'état respectif des troupes agissant à la voix de ces deux

personnages. « Vespasien avait terminé la guerre de Judée, dit l'historien romain; il ne lui restait plus qu'à faire le siége de Jérusalem, entreprise rude, difficile, à cause de la situation escarpée de la ville et l'opiniâtreté de sa superstition, bien plus encore que par les ressources laissées à ses défenseurs. Les trois légions de Vespasien s'étaient aguerries dans les combats. Mucien commandait à quatre légions qui n'avaient pris aucune part à la guerre; mais un sentiment d'émulation, et la gloire de l'armée voisine, avaient sauvé ces légions de la mollesse. Autant les soldats de Vespasien s'étaient endurcis dans les dangers et les travaux, autant les troupes de Mucien montraient la vigueur que procurent un repos bien employé et l'absence des grandes fatigues. Chacun des deux généraux avait des auxiliaires en infanterie et en cavalerie, des flottes, des rois alliés, et un nom également célèbre, quoique à des titres différens[1]. »

On possède encore d'autres preuves du prix que Vespasien attachait personnellement à ses campagnes de Judée. Lorsque Mucien et les chefs des légions le supplièrent d'enlever l'empire à Vitellius, ce général se rappela d'anciens présages,

1 *Sed æmulatio et proximi exercitus gloria repulerat segnitiem; quantumque illis roboris discrimina et labor, tantum his vigoris addiderat integra quies...* (Tacit., *Histor.*, lib. II, § IV).

de prétendus prodiges qui lui auraient annoncé sa grandeur future. Malgré la raillerie si connue d'Horace, *Credat Judæus Apella,* « laissons le juif Apella croire à de pareilles sottises, » il n'existait pas de gens au monde aussi superstitieux, aussi froidement crédules qu'un vrai Romain. Les Apellas faisaient le fond de la population de Rome et de l'Italie; ils encombraient les rues, les prétoires, le forum. Les seuls livres d'histoire de Tite-Live renferment autant de faits réputés miraculeux, qu'il serait permis d'en recueillir dans la Bible tout entière, dût-on même y ajouter la plupart des légendes et des contes pieusement puériles, empruntés à l'imagination de la foule des rabbins.

Vespasien se fiait donc à la force des présages, surtout après l'événement accompli. A son passage au mont Carmel, il avait consulté un oracle d'une origine inconnue qui lui promit de brillantes destinées. Le général romain, arrivé à l'empire, aimait à raconter que pendant sa jeunesse les aruspices lui avaient fait des promesses de même nature, à l'occasion de l'histoire miraculeuse d'un arbre planté dans ses champs paternels. Cet arbre était un cyprès : un jour on vit sa chute soudaine, que nulle cause naturelle, ni la tempête, ni le fer, n'avaient motivée. Mais le lendemain, de quelle surprise ne fût-on pas saisi, en le retrouvant debout à la même place. La tige reverdie de l'arbre

avait acquis plus de force, et son branchage beaucoup plus d'étendue [1]. Or, jusqu'au jour où l'empire lui fut transmis, dit Tacite, Vespasien reconnut l'accomplissement du présage dans les décorations triomphales, le consulat qu'il avait obtenus, et dans l'éclat qui venait d'être attaché à son nom par sa victoire sur la Judée [2].

Dès que l'Acrabatène eut été forcée, et que les environs de Jérusalem eurent paru suffisamment ravagés, le général romain était rentré à Césarée. Il résistait encore aux instances de Mucien, de Titus, de Bérénice et à la voix des soldats qui l'appelaient à l'empire, lorsque la nouvelle arriva que le mouvement avait été précipité dans Alexandrie. Le premier jour du mois de juillet, Tibère-Alexandre avait fait saluer Flavius Vespasien empereur, et prêter le serment aux légions. Le trois du même mois l'armée de Judée répéta ce serment avec acclamations : huit jours après, toute la Syrie s'était prononcée.

Il fut convenu entre le nouvel empereur, Mucien et Titus que Vespasien resterait en Orient et se ren-

1 *Ac postera die eodem vestigio resurgens, procera et latior virebat: grande id prosperumque, consensu aruspicum* (Tacit., *Histor.*, lib. II, § LXXVIII; Sueton., *in Vespasian.*, § V).

2 *Triumphalia et consulatus et judaicæ victoriæ decus implesse fidem ominis videbantur* (Tacit., *Histor.*, lib. II, § LXXVIII; Sueton., *in Vespasian.*, § V).

drait en Égypte. Là, on le tiendrait facilement au courant des affaires, et il se trouverait maître des subsistances de Rome. Titus fut chargé de terminer la conquête de la Judée; Mucien prit pour lui la guerre contre Vitellius, contre le prince dont on venait de proclamer la déchéance.

Dans cette guerre, un enfant de la ville de Toulouse devint un des plus redoutables instrumens du parti de Vespasien ou des Flaviens : on l'appelait Antonius Primus. Originairement, il se nommait Bec-co, ce qui, dans la langue du pays signifiait bec de coq, dit Suétone[1]. Sous les règnes précédens, Antonius avait subi une condamnation pour crime de faux; le tumulte des discordes civiles lui donna les moyens de se faire rétablir sénateur. C'était un homme aussi précieux, par ses qualités dans la guerre, que détestable en temps de paix.

Parmi les chefs de l'armée de Vitellius qui donnèrent les exemples les moins honorables de défection, Lucilius Bassus, préfet de la flotte réunie à Ravennes, fut particulièrement cité. C'est le personnage auquel Vespasien, quinze mois après, remit le commandement de la Judée conquise et le soin de réduire les dernières forteresses de

1 *Cui Tolosæ noto cognomen in pueritia Becco fuerat, id valet gallinacei rostrum* (Sueton., *in Vitell.*, § XVIII).

ce pays qui protestaient encore pour l'indépendance.

Au mois d'octobre 69, les Vitelliens furent mis en déroute par les Flaviens sur le même champ de bataille de Bédriac, voisin de Crémone, où, six mois auparavant, ils avaient battu l'armée d'Othon.

La ville de Crémone, livrée aux soldats de Vespasien, subit une destinée qui annonça le traitement auquel Jérusalem vaincue ne pourrait échapper. On se souvient de Corbulon incendiant de sang froid la capitale de l'Arménie, Artaxate qui lui avait ouvert ses portes [1]. A Crémone, le retour d'un grand marché annuel, d'une grande foire avait réuni une multitude de marchands, de commerçans; et cette circonstance redoubla chez les soldats la soif du pillage. Quand les légions Vitelliennes, assiégées dans Crémone, eurent rendu les armes et furent sorties des murs, Antonius Primus ou Bec-co, maître de la ville, courut dans un bain pour laver le sang dont tout son corps était couvert. En entrant dans l'eau, il se plaignit de la sentir trop froide; une voix répondit que cette eau deviendrait bien plus chaude dans quelques instans [2]. Déjà, en

1 Voir ci-dessus, t. I, p. 314.

2 *Excepta vox est, quum teporem incusaret; statim futurum ut balneæ incalescerent* (Tacit., *Histor.*, lib. III, § XXXII).

effet, les flammes de l'incendie brillaient dans Crémone. Jamais on ne vit un acharnement aussi cruel, un massacre aussi impitoyable des êtres les plus inoffensifs, une ardeur plus féroce à la recherche de l'argent et de l'or. C'étaient bien les mêmes hommes, les mêmes Romains qui, pendant le siége de Jérusalem, ouvrirent, avec leur glaive, le ventre des fugitifs tombés en leur pouvoir pour s'enquérir s'ils n'avaient pas caché quelque parcelle d'or ou quelque pierre précieuse dans leurs entrailles.

Mais un événement bien plus extraordinaire et comme providentiel, si on le compare à la chute prochaine de Jérusalem, arriva quelques semaines après la victoire des Flaviens : ce fut l'incendie du Capitole. On aurait dit une vengeance anticipée de l'incendie du temple juif et des lauriers de Titus. Et quelle différence dans le sort de l'un et de l'autre édifice. Le temple de Jérusalem défendu pierre à pierre contre l'ennemi, tomba avec assez de grandeur pour conserver le droit éternel de se relever de sa chute; le temple de Rome, au contraire, s'écroula d'une manière misérable, brûlé par la main des citoyens, dans un siége sans but, au milieu d'une hideuse échauffourée.

Dès que Vitellius eut appris la défaite de ses troupes, la prise de Crémone, la défection de ses généraux, il se regarda comme définitivement

vaincu. On lui proposa de renoncer au pouvoir : après s'être abouché avec Flavius Sabinus, frère de Vespasien, un traité fut conclu dans lequel l'empereur mit, dit-on, son abdication au prix de cent millions de sesterces, quinze à vingt millions de notre monnaie. Mais ses amis et ses soldats repoussèrent toute idée d'arrangement. Le bruit du traité avait à peine circulé dans Rome, que les courtisans de toutes les classes s'étaient précipités auprès de Sabinus. Le lendemain de ce jour, dix-huit décembre, le prince déchu, accompagné de sa famille, et revêtu d'habits de deuil, abandonna le palais et marcha vers le temple de la Concorde pour y déposer le pouvoir. Ses soldats et une grande partie du peuple l'arrêtèrent, firent retentir l'air d'acclamations en sa faveur, et le forcèrent à rebrousser chemin. Au même instant, Sabinus, suivi d'un gros de gens armés, se rencontra par hasard avec un corps de Vitelliens; on en vint aux mains, et Sabinus, repoussé, se réfugia dans le Capitole. Cet incident rendit de l'ardeur aux partisans de Vitellius; ils investirent l'édifice, mais avec assez de négligence pour permettre à Sabinus d'y faire entrer pendant la nuit ses enfans et son neveu, le futur empereur Domitien. Au point du jour, le frère de Vespasien envoya un émissaire à Vitellius, afin d'invoquer les conventions : cet émissaire n'échappa qu'avec difficulté à la fureur

des soldats qui se ruèrent vers le Capitole. Ils en escaladèrent les portiques, s'établirent sur les toits des maisons voisines, montèrent par les cent degrés de la roche tarpéienne. D'abord le feu éclata à la porte extérieure, sans qu'on pût savoir quelle main l'avait allumé, ou des assiégés ou des assiégeans; ensuite il se communiqua aux portiques adossés à l'édifice; les aigles qui soutenaient le faîte du Capitole, et dont le bois était vieux, s'embrâsèrent. Les Vitelliens, ayant franchi les obstacles, remplirent l'enceinte de sang, et secouèrent leurs torches de tous côtés. Sabinus fut pris et enchaîné; Domitien réussit à s'échapper et se cacha dans la maison du gardien du temple. Le frère de Vespasien, conduit à Vitellius et arrivé en face du palais entendit une multitude furieuse demander sa mort. Vitellius essaya en vain de le protéger; mille coups percèrent Sabinus; sa tête fut coupée, et son corps traîné aux gémonies.

« Depuis sa fondation, s'écrie un des historiens contemporains, Rome n'avait jamais éprouvé une catastrophe plus lamentable, plus honteuse que cet incendie du Capitole. Au moment où les dieux nous étaient aussi propices que nos mœurs pouvaient le permettre, la cité du peuple romain vit périr, au milieu des discordes de ses princes, assiégée et brûlée publiquement, la demeure du grand Jupiter, édifiée par nos aïeux sur la foi des aus-

dices, et gage de la durée de l'empire [1]. » Certes, il fallait que Flavius Josèphe eût un grand désir de plaire à ses nouveaux protecteurs, ou un grand besoin de se venger des qualifications de traître dont il était poursuivi par les principaux défenseurs de l'indépendance de sa patrie, pour avoir abusé si durement contre ces derniers des noms de rebelles et de brigands, pour s'être complu dans la peinture des discordes de la cité juive, assiégée par une force supérieure, et exposée à des trahisons de toute espèce. Où pourrait-on trouver un brigandage comparable à celui du peuple romain, à celui des hommes qui se prétendaient faits pour rester les maîtres et les arbitres du monde.

Peu de jours après le meurtre de Sabinus, les troupes de son frère pénétrèrent dans Rome. Les partisans des deux empercurs s'y livrèrent de nouveaux combats. On sait que Josèphe ne se trouvait pas au sein de Jérusalem, mais dans le camp ennemi, lors des débats engagés entre les chefs de la résistance; Tacite, au contraire, était dans Rome, âgé de vingt ans, à l'époque de l'avènement de Vespasien, et voici comment, à l'aide de ses souvenirs, et des nombreux mémoires de son temps,

1 *Id facinus post conditam urbem luctuosissimum fœdissimumque reipublica populi romani accidit*,.. (Tacit., *Histor.*, lib. III, § LXXII).

Tacite a retracé les tristes exemples que la ville, maîtresse de l'empire, donnait à toute la terre. « Le peuple, spectateur de la lutte, encourageait tour-à-tour chaque parti de ses cris et de ses applaudissemens, comme s'il assistait aux jeux du cirque. Quand les Vitelliens ou les Flaviens pliaient, et que les vaincus se cachaient dans les boutiques ou se réfugiaient dans les maisons, les clameurs de la multitude les en faisaient arracher, et dictaient leur mort; cette même multitude emportait la meilleure part du butin, car le soldat tout altéré de sang et de carnage ne songeait pas aux dépouilles. L'aspect de Rome entière était horrible et monstrueux: à côté des combats et des blessures, on voyait des gens qui goûtaient les plaisirs du bain et qui s'énivraient; au milieu du sang et des cadavres amoncelés, on voyait s'ébattre des prostituées et des hommes aussi infâmes qu'elles. Toutes les débauches de l'oisiveté la plus dissolue se joignaient à tous les crimes des conquérans les plus barbares: on aurait cru la même ville entraînée à la fois par le délire des lascivetés et par l'excès des fureurs[1]. » Enfin l'avantage resta au parti de Vespasien. Vitellius fut arraché d'une loge de portier où il s'était blotti; on le perça de coups comme Sabi-

1 *Sæva ac deformis urbe tota facies... eamdem civitatem et furere crederes et lascivire* (Tacit., *Histor.*, lib. III, § LXXXIII).

nus, et on le jeta dans le Tibre. Mais avant de subir la mort, l'ex-empereur fut promené dans toute la ville, offert en spectacle, les vêtemens déchirés, la corde au cou, les cheveux ramassés sur le haut de la tête comme les criminels. De temps à autre des coups d'épée qu'il recevait sous le menton, le forçaient de mieux présenter le visage aux insultes[1].

Là ne s'arrêtèrent pas les affreux exemples donnés par Rome aux nations, les images que Josèphe évitait de reproduire dans les discours qu'il adressait aux prétendus rebelles de Jérusalem pour les déterminer à se rendre. Après la mort de Vitellius, les Flaviens redoublèrent d'acharnement. Les rues furent remplies de meurtres, les places publiques et les temples recommencèrent à être inondés de sang. La cruauté qui, dans les premiers transports de la colère, se contentait du carnage, fit place à la soif de l'or. Il n'y eut plus aucun asile respecté, plus de maisons dont les portes ne fussent forcées sous prétexte d'y chercher les Vitelliens, mais en réalité pour y exercer le pillage. On n'entendait partout que des lamentations et des cris de désespoir.

En Occident et en Orient, le bruit de l'incendie du Capitole, rapidement propagé, eut pour effet d'accroître l'exaltation de tous les cœurs dévoués à

1 Tacit., *Histor.*, lib. III, § LXXXV; Sueton., *in Vitell.*, § XVII.

l'indépendance de leur patrie. Chez les Juifs, cette nouvelle fut accueillie comme une confirmation des anciens oracles qui faisaient croire que l'Orient finirait par prévaloir, et que des hommes sortis de la Judée deviendraient les régulateurs des affaires du monde. Chez les Occidentaux, la grande insurrection de Civilis, alors à sa naissance, en tira une force prodigieuse. L'opinion s'accrédita dans les Gaules, que les flammes du Capitole présageaient la fin de l'empire. « Autrefois, disait-on, Rome avait été prise par les Gaulois, mais la demeure de Jupiter était restée debout; aujourd'hui, au contraire, l'incendie, signe de la colère céleste, annonçait que le gouvernement des affaires humaines allait passer aux nations habitant le côté des Alpes opposé à l'Italie [1]. »

Civilis était né chez les Bataves; il avait servi dans les armées romaines. Son frère expirant au milieu des supplices, et plusieurs insultes que son cœur n'avait pu dévorer, lui firent prononcer contre les Romains le serment de ne plus couper sa chevelure jusqu'à ce qu'il eût obtenu une vengeance éclatante. Mais le désir de la vengeance personnelle était loin de former son seul mobile; ce chef avait des vues

1 *Fatali nunc igne signum cœlestis iræ datum, et possessionem rerum humanarum transalpinis gentibus portendi* (Tacit., *Histor.*, lib. IV, § LIV).

profondes; il poursuivit la pensée que l'avenir réservait à Charlemagne d'accomplir. Civilis voulait faire un seul et même empire des Bataves, des Gaules, de la Germanie. Pour mieux animer chacun de ces peuples au combat, on raconte qu'il parlait aux Gaulois de liberté, aux Bataves de gloire, aux Germains de butin [1]. Comme Annibal et Sempronius, dont le souvenir se représentait sans cesse à sa mémoire, Civilis était privé d'un œil. Plusieurs chefs renommés se joignirent à lui : le sauvage Brinnon, Classicus, de race royale, Tutor, et ce Sabinus que le dévouement de sa femme Éponine a rendu célèbre, et qui mettait sa vanité à se dire issu d'un fruit des amours passagers de sa bisaïeule avec Jules César.

Le mouvement d'insurrection acquit des proportions imposantes. Des embouchures du Rhin aux Pyrénées, on entendit répéter le projet de créer un empire gaulois. On prêtait d'avance serment à cet empire [2]. Mais les partisans des Romains étaient tout puissans dans ces contrées, et paralysaient les efforts. D'ailleurs, l'esprit de province, l'esprit de localité, suscitait des obstacles

1 *Gallos pro libertate, Batavos pro gloria, Germanos ad prædam instigantes* (Tacit., *Histor.*, lib. IV, § LXXVIII).

2 *Juravere qui aderant pro imperio Galliarum* (Tacit., *Histor.*, lib. IV, § LIX).

invincibles. Dès qu'il s'agissait de passer de l'idée au fait, du projet à l'application, cet esprit se déployait dans toute sa force. Aussi quand les députés des cités gauloises se trouvèrent réunies à Reims pour discuter sur l'établissement du nouvel empire[1], on ne s'entendit plus : tous voulaient commander, tous se refusaient à obéir. Chaque cité prétendait devenir le siége du nouveau corps d'État; celles qui ne pouvaient espérer cet honneur mettaient leur zèle à ne pas en laisser investir leurs émules. L'incertitude et l'ennui de l'avenir décidèrent le plus grand nombre à rester dans la situation présente[2].

Il fallait quinze, dix-huit siècles de vicissitudes et de labeurs pour mener à bonne fin ce vieux projet d'unité, pour accomplir sous le nom de Nation française et de France l'existence compacte du corps d'empire gaulois. Encore avons-nous vu de nos jours ce même empire étendre ses limites jusqu'au Rhin et presque aussitôt les perdre.

Si donc la consommation de l'œuvre d'unité appliquée à un petit coin de la terre a exigé tant de siècles, tant de sang et de douleurs, a offert tant de

1 *Per Gallias edixere, ut missis legatis in commune consultarent, libertas aut pax placeret* (Tacit, *Histor.*, lib. IV, § LXVII).

2 *Quod bello caput?... Quam si cuncta provenissent, sedem imperio? Nondum victoria, jam discordia erat:... Tædio futurorum præsentia placuere* (Tacit., *Histor.*, lib. IV, § LXIX).

périodes diverses d'élévation et d'abaissement, qui oserait paraître surpris des singulières destinées de Jérusalem, au moment où nous allons assister au spectacle de cette cité ruinée, brûlée pour la seconde fois.

On est forcé d'en convenir, la pensée, le génie hébraïque devait être préparé d'avance à passer par de grandes épreuves; il avait droit de réclamer une suite considérable de siècles pour assurer son accomplissement. Quelle mission, en effet, celle qui lui était imposée, de présider à l'inauguration définitive et à l'organisation de l'unité appliquée, sans mystère, à toute la famille d'Adam! Quelle mission, celle d'édifier une capitale religieuse et morale et un temple où tous les peuples animés du vrai sentiment de la justice et de la loi, vainqueurs, par l'intelligence et le travail, des passions malfaisantes et de la hideuse pauvreté, se réuniront en un seul et même banquet, et entretiendront chacun à leur tour la flamme de leur autel commun d'alliance!



CHAPITRE XVIII.

Position des principaux chefs dans Jérusalem ; plan de la ville, collines, quartiers, édifices.

En Égypte, Vespasien travailla pendant tout l'hiver de l'an 69 à l'an 70 à consolider la haute puissance à laquelle on venait de l'appeler. D'Alexandrie, ce prince faisait partir ses ordres pour Rome et pour toutes les contrées d'Europe. Dans ce même moment, les chefs de Jérusalem étaient loin de perdre de vue les nécessités de la guerre. Malgré l'excès des discordes auxquelles Josèphe, alors en Égypte, à la suite du nouvel empereur, se plaît à les montrer en proie, nous avons la certitude que ces chefs ne négligeaient ni les préparatifs intérieurs, ni les démarches extérieures destinées à presser un secours qu'on leur avait promis depuis long-temps, l'arrivée des Parthes. Au nombre des reproches qui furent adressés quelques mois

après par Titus à Jean de Giscala et à Simon, fils de Gioras, ce prince insista sur les circonstances suivantes : « Quand mon père et moi nous nous sommes rendus en Égypte, vous avez saisi ce moment pour redoubler l'activité de vos préparatifs. Quand toutes les nations nous ont félicités par leurs ambassadeurs sur notre élévation à l'empire, vous avez continué à vous déclarer nos ennemis. Vous avez ajouté de nouvelles fortifications à vos murailles, et avez envoyé des embassadeurs au-delà de l'Euphrate, afin d'y exciter contre nous les esprits avides de changemens [1]. »

Jadis, à la veille des jours où Jérusalem avait été ruinée pour la première fois, les chefs de l'invasion accourus des rives orientales de l'Euphrate avaient dit aux Juifs : « Vainement Israël compte sur le secours des Occidentaux, sur l'appui de l'Égypte : l'Égypte est un roseau fêlé qui cassera entre ses mains et lui fera briser les reins en se renversant. » Aujourd'hui la situation était la même, mais en sens inverse. Après avoir parlé des ambassadeurs envoyés par les Juifs au-delà de l'Euphrate, Titus aurait pu ajouter également :

1 *Meque ac patre meo digressis in Ægyptum, tempus illud captastis, ad bellicos apparatus faciendos... Et legationes, quidem a vobis ad Transeuphratenses novarum rerum gratia missæ; murorum autem novi ambitus extructi...* (Bell. judaic., lib. VI, cap. VI, ed. græc. lat. Havercamp., p. 392, 393).

« Mais en vain Jérusalem a compté sur le secours des Orientaux, sur l'alliance et les promesses des Parthes : le Parthe est devenu pour elle un roseau fêlé. » En effet, depuis les victoires, et surtout depuis les habiles négociations de Corbulon, on a vu comment Vologèse, dont le règne dura quarante ans chez les Parthes, s'était identifié avec Néron et avec les intérêts de Rome. Les amis des peuples parthes, leurs organes supposés dans Jérusalem, les princes de l'Adiabénie, entre autres, répétaient bien que cette intimité n'était qu'apparente, qu'au premier jour les descendans des Arsacides franchiraient l'Euphrate; mais le temps s'écoulait, la nation juive se trouvait définitivement engagée, et les Orientaux ne s'ébranlaient point. Au contraire, les ambassadeurs de Vologèse arrivèrent à Alexandrie auprès de Vespasien, et lui offrirent un corps de quarante mille cavaliers que le nouveau prince se hâta de refuser [1], car de pareils auxiliaires lui semblaient un trop dangereux voisinage. Le mouvement combiné des Juifs et des Parthes n'eut sa dernière solution qu'à l'époque de Trajan.

Tacite confirme que, dans l'intervalle de temps compris entre l'élévation de Vespasien à l'empire et le commencement du siége de Titus, Jérusalem

1 *Aderant legati regis Vologesi, quadraginta Parthorum equitum millia offerentes* (Tacit., *Histor.*, lib. IV, § LII).

avait eu trois chefs et trois armées [1]. Chacune occupait des positions différentes : Jean de Giscala était maître de la grande enceinte du temple qui formait une redoutable citadelle, maître de la forteresse Antonia et de plusieurs autres postes; Simon, fils de Gioras, occupait le mont Sion et le mur de ceinture de la ville; Éléazar, chef de la fraction des indépendans qui s'appropriait exclu-clusivement le titre de zélateurs, était retranché derrière la seconde enceinte du temple, autre forteresse enclavée dans la première enceinte.

C'est donc ici l'occasion d'arrêter nos regards sur la cité juive, considérée comme ville de guerre; sur le temple, considéré comme citadelle. Précédemment nous avons assisté à des siéges, à des combats nombreux; notre esprit s'est presque fatigué au spectacle des dissensions intestines. A la veille de nous engager de nouveau dans les longs et tragiques détails de la conquête de Titus, et de les comparer plus d'une fois aux vicissitudes de Syracuse défendue par Archimède, nous devons nous féliciter que la marche naturelle de notre sujet nous offre un point de repos, nous entraîne à toute une série de descriptions. Il n'est pas sans intérêt de reproduire l'état approximatif d'une ville

1 *Nam pervicacissimus quisque illuc perfugerat, eoque seditiosius agebant. Tres duces, totidem exercitus* (Tacit., *Histor.*, lib. v, § xii).

bouleversée depuis des siècles, de reproduire les probalités relatives à sa population et les soins apportés à ses approvisionnemens de siége.

Proportions gardées, nulle capitale d'un peuple n'a été fortifiée aussi vigoureusement que Jérusalem. Les constructeurs avaient mis largement à profit les masses de pierres et de rochers qu'ils rencontraient partout aux alentours. Le caractère général du système de défense était de diviser la ville en façon d'échiquier, de faire une seule place forte de plusieurs places adossées les unes aux autres. Il s'ensuivait que le siége de Titus allait exiger de grands travaux et jusqu'à cinq siéges consécutifs.

Pour mieux en saisir l'enchaînement, nous avons à indiquer les collines et les vallées qui entourent Jérusalem de trois côtés ; les collines intérieures, les grands quartiers de la ville et les principaux édifices. Comme la plate-forme du temple fut une des positions militaires où la résistance se soutint avec le plus d'énergie, un intérêt particulier est attaché à la description de ses murs, de ses galeries ou colonnades, de ses terrasses, de sa double enceinte.

Après avoir examiné les quartiers de la ville et la force du temple, nous pourrons suivre avec rapidité le développement de l'enceinte commune, et les embranchemens intérieurs des remparts qui serpentaient entre les divers quartiers. Alors la popu-

lation présumée de Jérusalem, au moment du siége de Titus, sera comparée à l'étendue de cette enceinte, et nous terminerons par l'état des subsistances.

On sait que la capitale hébraïque avait été bâtie sur le plateau le plus élevé, le plus difficile des montagnes ou collines de la Judée, à sept cents mètres environ au-dessus du niveau de la mer. Pour y atteindre, lorsqu'on arrive du côté de la Méditerranée et de Jaffa, on a beaucoup à monter et à descendre; on traverse d'étroites vallées, de longs défilés. A droite et à gauche les sommets environnans sont à peine détachés les uns des autres et présentent presque tous une forme arrondie. Enfin, on gravit une montagne stérile, de couleur rougeâtre, par un sentier encaissé entre des roches et très-escarpé. Au sortir de ce col, on se trouve sur le plateau de Jérusalem : l'œil rencontre d'abord comme un désert de roches brûlées. A quelle heure du jour que ce soit, hors la saison des pluies, là, comme dans tout l'Orient, le ciel verse des flots incroyables de lumière et produit de magiques effets; la limpidité de l'air détruit les distances; on croirait toucher de la main les hautes montagnes de l'Arabie, situées au loin dans le pays de Moab, au-delà de la mer Morte. Le firmament revêt la teinte magnifique, mais monotone, de bleu foncé, qui jette les yeux ainsi que la pensée

dans un abîme sans fin, et auprès duquel l'azur ordinaire de nos climats est pâle, maladif, couvert d'un voile. Au bout d'une heure de marche à travers les pierres roulantes du plateau, le terrain se déprime, et Jérusalem frappe la vue presque inopinément. Alors l'ame est saisie d'émotion et de respect : à quelque forme de culte qu'on appartienne, juif, chrétien, mahométan, ou même qu'on se reconnaisse simplement ami de la philosophie, de la poésie, de l'histoire, tous les souvenirs d'enfance, tous les premiers enseignemens de la famille se réveillent mêlés et confondus avec les souvenirs des plus grands noms et des plus grands jours de l'humanité.

Au nombre des collines et des vallées qui entourent Jérusalem, la petite chaîne courant à l'orient est la fameuse montagne des Oliviers; l'étroite vallée qui sépare cette montagne de l'éminence sur laquelle reposait le temple est la vallée de Cédron, ou vallée de Josaphat, ainsi nommée du tombeau qu'on y avait construit en l'honneur de ce roi de Judée. Le torrent de Cédron ou Kidron, naissant au pied de la montagne des Oliviers, à l'entrée de la vallée de Josaphat, parcourt cette vallée du nord au midi, dans une longueur de douze à quinze cents mètres. Ensuite, le Cédron se fait jour à travers d'autres collines, coule au fond d'affreuses gorges, et, après un cours de plusieurs

lieues, va se jeter dans le lac Asphaltide, ou mer Morte. Mais rarement il apporte un grand tribut à ce lac; son lit reste ordinairement desséché; l'impétuosité des eaux ne s'y fait entendre qu'au moment des pluies abondantes.

Le mont des Oliviers offre trois sommets. Du plus élevé, la vue domine la ville et embrasse, de tous côtés, une grande étendue de pays. A travers les intervalles de la partie la plus crayeuse, la plus sèche des montagnes de la Judée, on découvre la mer Morte dont les eaux reflètent, à cette distance, une couleur bleue, aussi pure, aussi tranchée que l'azur du ciel. Au-delà des montagnes rocailleuses de Jéricho, le cours du Jourdain se laisse distinguer par une longue ligne de verdure.

Sur le revers de la montagne des Oliviers qui fait face à Jérusalem, et à partir de l'entrée de la vallée de Josaphat, on remarque successivement le petit enclos de Gethsémané, ou pressoir d'huile, rendu si fameux par le séjour et les prières de Jésus-Christ; le chemin conduisant au village de Beth-Ania ou maison d'affliction, situé sur le revers opposé de la montagne; le chemin de Jéricho; les monumens appelés tombeaux de Zacharie, de Josaphat, d'Absalom. Ces monumens, de même que le hameau de Siloan, sont adossés à la partie de la colline des Oliviers qui a été appelée mont du Scandale ou des Offenses, par allusion aux autels

des idoles que la condescendance de Salomon pour les femmes étrangères y aurait fait élever.

Les côteaux situés à l'occident de Jérusalem, dans la direction opposée au mont des Oliviers, portaient le nom de hauteurs de Guihon. Ces côteaux se rapprochent du corps de la ville au point de former une nouvelle petite vallée, ou plutôt une ravine, un fossé naturel dans la seule partie correspondant au flanc gauche du mont Sion. La vallée de Guihon renfermait deux étangs ou grands réservoirs en maçonnerie, destinés au service des eaux de la ville et aujourd'hui à demi-ruinés. L'un occupe le fond de la vallée, et sa muraille sert de pont pour se rendre à Béthléem : il a plus de cent mètres de longueur. Le second réservoir, d'une moindre dimension, est placé sur le penchant du côteau voisin.

Enfin, au midi, Jérusalem se trouvait naturellement défendue par une autre petite chaîne de collines et par une autre vallée. Le fragment de cette chaîne, le plus voisin de Sion, est appelé aujourd'hui le mont du Mauvais-Conseil. L'espace assez profond et sombre d'Hinnom ou des fils d'Hinnom, qui le séparait des murs de la ville, tient, par ses extrémités, aux deux vallées précédentes, et les lie entre elles à la manière d'un fer à cheval. C'était dans l'enfoncement d'Hinnom que les adorateurs du dieu Moloch faisaient passer jadis leurs enfans par les flammes et offraient des sacrifices humains. Voilà

pourquoi le nom de gué Hinnom ou Géhenne était devenu en Judée le symbole de tout lieu d'abomination et d'angoisses; voilà aussi pourquoi, en vertu du mode d'interprétation qui consiste à prendre les images bibliques appliquées aux événemens du monde naturel et à en faire la figure du monde de l'autre vie, cette même vallée d'Hinnom ou Géhenne est devenue successivement la représentation de l'enfer des Perses, du tartare des Grecs, des souffrances et des flammes de l'enfer chrétien.

La vallée de Josaphat, a eu le même sort. Dans une image poétique et très-simple de l'homme de la parole juive, ou prophète Joël, le dieu des Juifs ayant rendu la vie au peuple d'Israël vaincu et dispersé par le glaive ennemi, l'ayant naturellement ressuscité, est censé rassembler les représentans des nations, et les faire ranger avec ordre sur le penchant de la colline des Oliviers qui regarde le temple. Là, ces nations elles-mêmes sont mises en jugement. Du haut du temple, considéré comme le domicile arrêté, comme le siége central de sa justice, l'Éternel leur demande un compte sévère des outrages et des violences dont là mesure a été comblée à l'égard de son peuple[1]. Or c'est ce ta–

1 *Congregabo omnes gentes, et deducam eos in vallem Josaphat: et disceptabo cum eis ibi super papulo meo, et hereditate mea Israël; quos disperserunt in nationibus et terram meam*

bleau d'énergique poésie qui, traité par le système d'interprétation dont j'ai parlé, a permis d'associer intimement le nom de la vallée traversée par le Cédron au dogme de la résurrection individuelle des morts apportée de la Babylonie et de la Perse en Judée, après la captivité. Sous l'influence de ce dogme qui forme la pierre angulaire et la clé de la doctrine de Jésus-Christ, tout le monde sait que l'étroite vallée de Josaphat est reconnue aujourd'hui pour le lieu futur de rendez-vous de tous les morts appelés au dernier jugement, et ressuscités en chair et en os, au bruit des trompettes.

Les collines renfermées au sein de Jérusalem étaient au nombre de quatre et correspondaient aux principaux quartiers : au nord, la petite éminence de Bézétha, le quartier ou faubourg qui en portait le nom, et le quartier de la ville neuve; au midi, le mont Sion ou le quartier de la haute ville; au milieu, et à l'occident, la colline d'Acra, ou la ville basse, et à l'orient, la colline de Moria, emplacement du temple, au pied de laquelle se trouvait le petit faubourg d'Ophel ou Ophla.

Le quartier de la ville neuve et de Bézétha, qui eut à résister aux premiers efforts de Titus, formait en général la demeure des marchands de laine,

diviserunt... Consurgant et ascendant gentes in vallem Josaphat quia ibi sedebo ut judicem (Joël, III, 2, 12, 13).

des fabricateurs de tous les objets en fer ou en airain, et des marchands de vêtemens [1]. Les livres des docteurs juifs prouvent que Jérusalem accordait alors une grande extension à l'art de la teinturerie et au commerce des substances colorantes. Par l'effet de la disposition des lieux, le mont Sion, ou haute ville, placé au midi, était, au contraire, le dernier à offrir son front aux attaques des armées assiégeantes ; il représentait, par rapport à Jérusalem, comme l'arrière et la poupe d'un navire [2].

Ce mont Sion est la plus élevée des collines ou buttes intérieures de la ville. Une nouvelle ravine, allant du couchant au levant, que Josèphe a désignée sous le nom de Tyropéon ou vallée des faiseurs de fromage, le séparait des quartiers du milieu. Après avoir décrit un coude vers le midi, cette ravine, aujourd'hui comblée, bordait le flanc oriental de la montagne à sa base. Au-delà de cette limite, dans l'évasement de la vallée de Josaphat qui aboutit au torrent de Cédron, on trouve le réservoir, la piscine de Siloé alimentée par la célèbre source de ce nom. Cette source si importante pour l'approvisionnement de Jérusalem assiégée, est située un peu plus haut dans la vallée de Josaphat,

1 *Ubi Novæ civitatis lanæ venditores erant, et fabri ærarii, vestiumque mercatus* (Bell. judaic., lib. v, cap. VIII, p. 343).

2 Voir le plan de la ville et du temple à la fin du volume.

sur un des côtés de la colline du temple. A l'égard de la poésie hébraïque, la fontaine de Siloé représente l'idée que la poésie grecque attachait aux eaux de l'Hippocrène, si riches en inspirations. Un acqueduc souterrain unit la source au réservoir et entretenait une autre piscine antique destinée à arroser les jardins du roi Salomon.

Ainsi, comme position militaire, la haute ville, appelée spécialement Cité de David, se trouvait flanquée, sur les quatre côtés, de vallons et de fossés naturels, indépendans de ses remparts et de ses nombreuses tours. L'illustre auteur de l'itinéraire de Paris à Jérusalem, a dit de Sion, que « c'était un monticule d'un aspect jaunâtre et stérile, ouvert en forme de croissant du côté de Jérusalem, à peu près de la hauteur de Montmartre, mais plus arrondi au sommet[1]. » Sous le rapport des dimensions matérielles, Montmartre, évidemment, aurait à se plaindre de la comparaison. Quoi qu'il en soit, le point culminant de Sion est plus rapproché de la vallée de Guihon que de celle de Josaphat. La colline et les rues de la haute ville descendaient en pente douce vers cette dernière vallée.

Le palais, la forteresse et le tombeau de David occupaient jadis la hauteur de Sion. La première destruction de Jérusalem n'en avait laissé que de

1 M. de Châteaubriand, *Itinéraire*, IIIe part.

faibles vestiges. Le roi Hérode I[er] fit construire sur cette colline un nouveau palais qui doit être bien distingué du palais royal, situé dans la basse ville ou le quartier d'Acra. On a vu au commencement de la guerre actuelle d'indépendance, que la reine Bérénice et le roi Agrippa, son frère, possédaient sur la colline de Sion un palais particulier qui fut brûlé pendant que les Romains et leurs auxiliaires disputaient encore les autres édifices aux insurgés. A la même époque, on a vu aussi brûler, dans la ville haute, la maison consacrée au dépôt des contrats civils, qui avait pour correspondant au sein de la basse ville, le palais des chartres publiques, devenu la proie des flammes, après la prise du temple par Titus.

Dans l'origine, la colline appelée maintenant Acra dominait celle de Moria ou l'emplacement du temple. Les rois grecs de Syrie, demeurés maîtres de Jérusalem, élevèrent au sommet de la première de ces deux éminences, une forteresse, qui fut longtemps occupée par une garnison macédonienne, et par les Juifs associés aux intérêts syriens. Simon Maccabée, ayant à cœur de faire tomber ce dernier refuge de la domination étrangère, employa le moyen auquel Titus eut recours aussi dans le siége de Jérusalem. Une muraille surmontée de tours, construite de manière à environner la place, empêcha le ravitaillement et toute communication des

assiégés avec le dehors. Dès que la garnison eût été réduite, le prince asmonéen ordonna de démolir l'Acropole et de niveler la colline, qui ne domina plus la plate-forme du temple : on y travailla trois ans. La basse ville s'étendit sur ce nouveau terrain. Pendant l'époque romaine, le quartier d'Acra, vu du temple à l'orient, et du mont Sion au midi, présentait l'aspect d'un amphithéâtre. On se figure un réseau de rues laissées à dessein étroites et tortueuses afin de former un abri contre les rayons d'un soleil ardent. On comprend aussi le choix qui était fait de l'emplacement des villes et des quartiers sur les collines, et leur disposition en amphithéâtre : il en résultait un écoulement plus facile des masses d'eau que le ciel laisse tomber en un seul jour dans ces climats, comme pour se venger d'être resté fermé pendant de longues saisons.

Entre les édifices existans dans la basse ville aux jours de Vespasien, on comptait, outre le palais royal et la maison des chartres, un autre palais dans lequel le sénat, ou Sanhédrin, s'assemblait quand des causes diverses en empêchaient la réunion sous les portiques du temple. Le théâtre bâti par Hérode se trouvait dans le même quartier; mais comme les murs de ce théâtre étaient couverts d'inscriptions et de trophées en l'honneur des empereurs, il est probable qu'on l'avait détruit ou dénaturé dans le premier élan des insurrections na-

tionales. Au centre de la basse ville s'élevait aussi le palais de la reine Hélène, qui était alors la demeure de ses petits-enfans, les princes de l'Adiabénie, intermédiaires actifs des Juifs et des Parthes. Des membres de la même famille possédaient, au milieu du faubourg d'Ophel, un autre palais dans lequel Jean de Giscala avait établi, pendant quelques temps, sa résidence.

Les renseignemens contemporains, comparés aux traditions bibliques et aux modèles des maisons appartenant aujourd'hui aux personnages éminens en Afrique et en Asie, nous donnent une idée assez exacte du plan de construction de ces palais de Jérusalem qui offraient des avantages particuliers en cas de siége. Quatre grands murs formaient un carré ou un parallélogramme, souvent garni de tours aux quatre coins; à l'intérieur était une cour ou jardin plus ou moins embelli; autour de cette cour régnaient des colonnes, des arcades, des portiques; au-dessus et d'un côté, les appartemens des hommes, de l'autre côté les appartemens des femmes. Sur ces appartemens, une terrasse, entourée d'un parapet, servait à se promener et à se raffraîchir pendant les chaudes saisons, et se transformait en remparts, quand il y avait lieu de s'y défendre. Dans le palais qu'Hérode Ier avait bâti sur le mont Sion, et dont Simon, fils de Gioras, était actuellement possesseur, les murs d'enceinte étaient gar-

nis de tours. Plusieurs rangs de colonnes régnaient à l'intérieur. Des salles de festin présentaient jusqu'à une centaine de ces lits que les anciens disposaient autour de leurs tables. Les lambris des appartemens reluisaient d'argent et d'or : on y trouvait réunies toutes sortes de raretés. Les portiques et le jardin renfermaient des arbustes précieux, des volières de colombes apprivoisées, des bassins dont l'eau coulait ou jaillissait à travers des figures de bronze [1].

1 *Peristylia vero multa, alia post alia in circulum, singula variis columnis ornata... variæ quidem sylvæ erant... cisternæque passim signis æreis abundantes, per quæ aqua effundebatur...* (Bell. judaic., lib. v, cap. iv, ed. Havercamp., p. 330).



CHAPITRE XIX.

Suite du plan de Jérusalem; plate-forme du temple; enceintes et galeries faisant fonction d'une double citadelle.

Pour passer de la basse ville sur l'emplacement du temple, on abordait l'éminence de Moria par le côté occidental. Dans le principe, l'aire ou le plateau de Moria était d'une faible étendue. On avait construit successivement plusieurs murs sur les flancs de cette colline; les intervalles en avaient été remplis de terre; il en était résulté un vaste emplacement carré. Les murs et contreforts donnant à l'orient sur la vallée de Josaphat, et au midi sur l'espace appelé Ophel, qui depuis fut exhaussé, étaient particulièrement d'une hauteur remarquable; en certains endroits, ils avaient cent cinquante mètres et au-delà. Les pierres des fondations offraient jusqu'à vingt mètres de long; on les avait scellées avec du plomb; et rattachées entre elles au moyen de crampons de fer.

Des deux enceintes du temple qui formaient

deux citadelles différentes enclavées l'une dans l'autre, la première, occupée par les troupes de Jean de Giscala, et garnie de huit portes, développait en carré un mur de deux mille coudées ou mille mètres [1]; cinq cents coudées sur chaque face. Les quatre faces répondaient exactement aux quatre points cardinaux. L'espace de terrain que la mosquée d'Omar comprend aujourd'hui sur l'antique plateau de Moria a déterminé le célèbre géographe d'Anville à conclure que, en dehors des deux mille coudées, une partie de l'aire de la colline restait encore libre [2]. La distribution des huit portes viendra bientôt à l'appui de son opinion. La hauteur du mur d'enceinte, tout construit de grandes pierres admirablement taillées, s'élevait à plus de douze mètres; sa largeur était de cinq.

A l'intérieur, ce mur était entouré des galeries

1 La valeur de la coudée a enfanté beaucoup de difficultés; on en distingue plusieurs espèces. D'après les docteurs juifs, la coudée sacrée, dont l'étalon était conservé dans le sanctuaire, équivalait à six palmes, entre vingt et vingt-un pouces français; la coudée commune équivalait à cinq palmes, entre dix-sept et dix-huit pouces. Reland a porté la grande coudée à trente pouces, d'autres à trois pieds. Mais le chiffre de dix-huit pouces est généralement admis pour la coudée ordinaire. Nous l'adoptons ici d'autant plus volontiers qu'il correspond à la moitié du mètre, et que, dans l'impossibilité d'obtenir aujourd'hui une appréciation rigoureuse de ces mesures anciennes, nous devons nous renfermer à offrir au lecteur des points d'approximation.

2 *Dissert. sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem*, § VI.

qui bordaient la grande place au milieu de laquelle s'élevait la seconde enceinte, la seconde forteresse, où Éléazar, chef d'un des trois partis de Jérusalem, avait pris récemment position.

Ainsi que j'ai eu occasion de le rappeler plusieurs fois, la plate-forme du temple, servait de lieu général de rendez-vous, de place publique, de forum, aux habitans de Jérusalem et aux visiteurs des provinces. On s'y promenait, on y discutait, on y prêchait en plein air, ou à l'abri du soleil et de la pluie sous les galeries. Les portes en restaient ouvertes aux étrangers de tout pays et de toute religion : de là était provenu le nom de cour ou parvis des Gentils, donné à cette place. A l'orient, au nord, à l'occident, les galeries étaient composées de trois rangées de colonnes dont la plus extérieure formait corps avec le mur d'enceinte, et qui laissaient entre elles deux allées d'environ huit mètres de large. On les avait pavées, ainsi que toute la place, de pierres de diverses couleurs. La galerie du midi, appelée Portique royal, était la seule à avoir quatre rangées de colonnes en marbre, par conséquent trois allées; les deux latérales étaient de même dimension que les autres; mais celle du milieu les surpassait du double en largeur et en hauteur. Pour servir d'appui à sa toiture, des colonnes de moindre diamètre s'élevaient sur celles que je viens d'indiquer. En temps de guerre, les toits ou terrasses de toutes les

galeries du grand pourtour acquéraient une extrême importance. L'épaisseur des colonnes se prêtait à supporter d'énormes poids; plusieurs exigeaient trois hommes pour en embrasser le fût. Ainsi, les troupes assiégées pouvaient se mouvoir avec liberté et sans encombrement sur la longueur des portiques; elles pouvaient y accumuler en masse tous les genres de projectiles, alors usités.

Les indications de Josèphe, rapprochées de ce que les docteurs juifs ont écrit peu de temps après la ruine de Jérusalem, au sujet des mesures et des dispositions du temple, obligent d'admettre que les huit portes de la première enceinte étaient inégalement réparties sur les quatre faces. Des tours, placées des deux côtés de ces portes et au-dessus, servaient de logement aux gardiens, et recevaient beaucoup d'autres destinations. D'après les traditions des docteurs, la porte unique de l'orient se nommait porte de *Suzan,* en souvenir de la ville de Suze chez les Perses, où l'on avait obtenu les décrets qui autorisèrent le premier rétablissement de Jérusalem et du temple[1]. Par cette porte, on descendait dans la vallée de Josaphat pour traverser le pont du torrent de Cédron et gagner la montagne

1 *Portæ orientali impressa erat Susan civitatis imago* (Mischna, *Tract. Middôth, seu de mensuris templi,* ed. hebraic.-lat. Surhenus., cap. I, § III).

des Oliviers : c'était le chemin le plus court offert aux gens qui arrivaient des districts de Jéricho. Les étalages des marchands, que l'Évangile a rendus si fameux, avoisinaient la porte de Suzan. Pour peu qu'on se fût arrêté à la disposition des diverses enceintes du temple juif, on se serait épargné sans doute un excès de susceptibilité. Personne n'aurait rien trouvé d'extraordinaire à rencontrer aux abords de la grande place publique de l'ancien temple, quelques marchands destinés à mettre sous la main des fidèles de cette époque les objets dont ils avaient besoin pour les sacrifices, et la petite monnaie qu'on était tenu de verser dans les troncs[1]; personne n'en aurait tiré plus de scandale que de voir de nos jours étaler et vendre par d'autres marchands une foule innombrable d'objets de vraie et de fausse piété, dans toutes les rues avoisinantes et sur tous les parvis des églises fondées en l'honneur de l'Évangile.

1 Les évangiles mêmes ont pris soin d'expliquer que les marchands du temple tenaient particulièrement des pigeons et des colombes pour les proposer aux femmes qui, tous les mois, offraient de ces animaux en sacrifice; ils tenaient aussi d'autres animaux, de l'huile, du vin, du sel. Les petites pièces qui étaient étalées en grande quantité sur leurs tables s'appelaient des demi-sicles : chaque Israëlite devait tous les ans une de ces pièces pour les dépenses du temple. *Et mensas numulariorum et cathedras vendentium columbas evertit* (Matth., XXI, 12).

Vers le septentrion, il n'y avait aussi qu'une seule porte, celle de *Téri*, qui restait toujours fermée: c'est de ce côté que des conquérans étrangers avaient plusieurs fois dressé leurs échelles pour s'emparer du temple. Jean de Giscala, descendu de ce même côté avec ses troupes, dirigea souvent de terribles sorties contre les Romains.

Les deux portes du midi, désignées sous le nom de *Chulda* ou *Rhoulda*, n'auraient abouti qu'à un précipice si, conformément à l'opinion de d'Anville, l'aire de la montagne du temple ne s'était pas étendu au-delà de la grande enceinte. Enfin, des quatre portes de l'occident qui regardaient le quartier d'Acra ou la basse ville, il y en avait une du nom de *Kiponos*[1]; on ignore le nom des autres. Comme la porte de Téri restait fermée, c'est par l'occident et en tournant à droite qu'on rentrait dans celui des faubourgs dépendans de la ville neuve, qui était au nord de l'éminence du temple. En tournant à gauche, on atteignait le petit faubourg d'Ophel et les jardins voisins de la piscine de Siloé; ou bien, on regagnait les rues de la ville haute.

La seconde enceinte élevée sur la plate-forme du

1 *Duabus nomen Chulda quas ab austro ad ingrediendi egrediendique usum statuerant. Porta autem Kiponos ab occidente eodem spectabat* (Middoth., *seu de mensuris templi*, cap. I, § III).

temple, la seconde citadelle, n'occupait pas le milieu de la grande place, elle se rapprochait beaucoup plus des galeries occidentale et septentrionale que des deux autres. C'était toujours le même système de construction. Une grande et solide muraille formait un parallélograme, long de cent soixante mètres environ, large de soixante-dix, divisé en deux grandes cours, ou parvis, dont l'une renfermait l'édifice même et les magnificences du temple.

Pour pénétrer dans la première et la plus orientale de ces deux cours occupées par les zélateurs du parti d'Éléazar, il fallait franchir d'abord un perron de quatorze marches, duquel naissait un chemin assez large de dégagement et de ronde régnant à l'extérieur du mur. Ce plain-pied était bordé par une balustrade, en forme de treillis; de distance en distance de petites colonnes portaient des inscriptions en grec et en latin; on y lisait des préceptes de pureté et l'avertissement adressé aux étrangers, sectateurs du paganisme, admis dans la grande place, de ne pas pénétrer plus avant, sans une certaine préparation [1].

Cinq autres marches précédaient la principale porte d'entrée, ouverte à l'orient, et appelée la

1 *Ingressuros de lege munditiæ præmonentes, aliæ græcis aliæ latinis literis* (Bell. judaic., lib. v, cap. v, p. 332).

Belle, dont les deux battans, de vingt mètres de haut, étaient recouverts de lames d'or et d'argent; une tour la surmontait[1]. La première cour était carrée et entourée d'un double rang de colonnes où le peuple circulait et trouvait à s'asseoir : on l'appelait la cour ou le parvis des Femmes, parce que les femmes y avaient leur passage, pour se rendre à des galeries ou tribunes supérieures, d'où elles prenaient part à la prière.

Par l'effet des dix-neuf marches à monter, quoique le sol de cette cour se trouvât très-exhaussé au-dessus du niveau de la grande place, le mur qui la défendait, mesuré de l'intérieur, n'en conservait pas moins la hauteur redoutable du rempart de la première enceinte. Il y avait des deux côtés de la cour une porte d'entrée et une de sortie, surmontées aussi d'une tour. A chaque angle de ce parvis, on avait ménagé une salle carrée qui servait à différens usages. Au fond, un nouveau perron, en hémicycle, était composé de quinze marches, et conduisait à la porte de la seconde cour. Dans le recueil des chants dus au génie de David, ou conçus à son imitation, ceux qu'on appelle Cantiques des degrés, tirent ce nom, d'après les traditions juives, de la coutume qu'avaient les lévites attachés à la musique vocale et instru-

1 *Act. des Apôtr.*, II, 3. — Voir le plan, à la fin du volume.

mentale du temple, de les chanter sur le perron en hémicycle.

L'entrée du second parvis était fermée par la porte d'airain devant laquelle nous avons vu précédemment les principaux de Jérusalem convoquer un conseil du peuple pour agiter définitivement la question de soumission aux Romains ou de guerre. Cette même porte avait reçu le nom de Nicanor, à l'origine duquel était associée une légende. Selon le récit populaire, Nicanor, homme pieux d'Alexandrie, avait présidé à la confection de la porte d'airain. Il en déposa les deux battans sur un navire, et s'embarqua pour les suivre à Jérusalem. Une tempête survint. L'équipage du navire, voulant s'alléger, jeta un des battans à la mer; l'autre allait subir le même sort si Nicanor ne s'y était pas cramponné avec tant d'acharnement qu'on ne put l'en détacher. Soudain Dieu, pour le récompenser, arrêta, dit-on, la tempête. Ce miracle ne fut pas le seul. On se figure l'étonnement et la joie du voyageur, lorsque, arrivé à Ptolémaïs, il reconnut que le côté de la porte jeté à la mer lui était rendu : ce battant avait surnagé sous le vaisseau et l'attendait au rivage[1].

La seconde cour, centre du culte public, le sanctuaire au sein duquel s'élevait l'édifice du temple,

1 *Portam Nicanoris, propterea quod ibidem editum fuerit miraculum....* (Middoth, cap. II, § III; Lempereur, not. XI).

était de la même largeur que le parvis précédent, plus long presque de moitié, et d'une égale force de construction. Des galeries à colonnes l'entouraient aussi, surmontées d'appartemens à divers étages. En plusieurs endroits, ces galeries étaient closes pour former de nombreuses salles et cellules. On pouvait sortir de la seconde cour sur la grande place par six portes latérales, trois au nord, trois au midi. Une balustrade étendue dans toute la largeur de la cour, et placée seulement à quelques pas de l'entrée, divisait en deux parties distinctes l'espace compris depuis cette entrée jusqu'à la façade de l'édifice du temple. La partie en-deçà de la balustrade, qu'abritait une des galeries du pourtour, s'appelait la cour du peuple, le parvis d'Israël. La partie au-delà de la balustrade, qui renfermait l'autel des sacrifices, s'appelait la cour ou le parvis des sacrificateurs. Comme les Israélites ne s'avançaient que successivement dans le sanctuaire pour assister à l'immolation des victimes qu'ils y conduisaient, la galerie d'Israël, toute étroite qu'elle fût, remplissait le but qu'on se proposait. C'était dans cette même galerie que se tenait l'assemblée des hommes chargés de représenter le corps du peuple dans les cérémonies. C'était aussi à l'extrémité gauche de la galerie d'Israël que se trouvait la salle du pavé de pierre, destinée aux séances du conseil des anciens, du San-

hédrin ou sénat de la nation. Ainsi, un rapport sensible existait entre le lieu où cette salle de pierre était située, sa disposition architectonique et le principe légal, le principe constituant de l'assemblée qui y délibérait. Matériellement, cette salle s'ouvrait, d'un côté, sur le sanctuaire, de l'autre côté sur la place publique. Légalement, le grand conseil des Juifs se reconnaissait le droit de juger les hommes du sanctuaire, le grand pontife en personne, et le droit de juger l'homme de la parole, le prêcheur de la place publique, le prophète. Par une porte, ce même sénat se trouvait en face de l'intelligence écrite et de la tradition qui conserve les intérêts, les souvenirs, la majesté du passé. Par une autre porte, il se trouvait en face de l'intelligence parlée et de la libre inspiration qui sert d'organe aux intérêts du présent, et presse l'accomplissement à venir des destinées promises.

Après avoir monté cinq marches et traversé la balustrade du parvis des sacrificateurs, on arrivait à l'autel des sacrifices, construit en carré, de pierres non taillées, et plus large à la base qu'au sommet. Le desservant en atteignait l'ouverture supérieure par une pente douce, placée sur le côté du midi. Les poteaux où l'on attachait les victimes étaient à droite de l'autel; les tables de marbre où on en dépeçait les membres, et l'énorme vase rempli d'eau, appelé mer d'airain, étaient à gauche et en avant.

A douze ou quinze pas de distance environ de l'autel des sacrifices, on admirait la façade du temple, dont l'incendie, allumé par les légions de Titus, allait bientôt détruire les magnificences. Il était bâti de marbre et revêtu, en dedans et au dehors, d'un bois de cèdre richement doré. Un perron de douze marches, et une grande entrée dépourvue de portes, conduisait au vestibule, d'où l'on pénétrait dans le temple par une seconde entrée à double porte, au-devant de laquelle serpentait la fameuse vigne d'or. Les écritures comparent souvent le peuple d'Israël, pris en bonne part, et toute la race d'Adam, à une vigne qui doit s'étendre de plus en plus et finir un jour par donner d'excellens fruits sur toutes ses branches. La vigne du temple était l'expression artistique de cette figure. Souvent des particuliers faisaient vœu d'ajouter une feuille, un rameau, une grappe au ceps sacré [1].

Des tapis de Babylone, aux brillantes couleurs, recouvraient les dorures des portes. On sait que l'intérieur du temple, dont la longueur et la hauteur n'excédaient pas trente à trente-six mètres, et la largeur dix à douze, était divisé en deux parties inégales, entre lesquelles régnait un nouveau tapis d'une grande richesse, appelé le Voile du temple.

1 *Quicunque vovebat folium aut uvam, aut botrum, adducebat, suspend batque ex ea* (Mischna, *Tract. Middoth*, c. III, § VIII).

Dans la partie placée au-devant de ce voile, ou le saint, était le chandelier d'or à sept branches, l'autel des parfums et la table des pains de proposition. La partie abritée par le voile, ou le saint des saints, dans lequel le grand pontife seul avait droit de pénétrer, et seulement une fois l'année pour en faire la purification, renfermait les plus beaux types des livres de la loi, remplaçant les anciennes tables et l'arche d'alliance.

Sur les faces extérieures et latérales des murs épais de l'édifice étaient adossées d'autres constructions. Celles-ci, de même que l'espace compris entre la voûte intérieure du temple et le comble, fournissaient une multitude d'appartemens, de cellules appropriés aux usages du lieu. Il y avait aussi de grands souterrains où, à la veille d'un siége, on pouvait réunir des approvisionnemens abondans, et au sein desquels avaient été creusés de nombreux conduits, de profondes citernes.

Enfin la terrasse supérieure de l'édifice, qui permettait d'apercevoir de très-loin l'approche de l'ennemi, se trouvait toute couverte de tiges de fer terminées en pointe, auxquelles Josèphe a attribué pour destination d'écarter les oiseaux du ciel et leur fiente. Mais l'influence réelle de cet appareil sur les effets de la foudre a donné sujet à des observations trop curieuses et provenant d'un esprit trop compétent en ces matières pour ne pas les rap-

porter : « Le temple des Juifs exista pendant un intervalle de plus de mille ans, dit le savant astronome auteur de ces observations. Ce temple, par sa situation, était complètement exposé aux orages très-forts et très-fréquens de la Palestine. Cependant la bible et Josèphe ne disent pas que la foudre l'ait jamais frappé.... La cause de ce fait est très-simple. Par une circonstance fortuite, le temple de Jérusalem se trouvait armé de paratonnerres semblables à ceux qu'on emploie aujourd'hui et dont la découverte appartient à Franklin! Le toit du temple, construit à l'italienne et lambrissé en bois de cèdre recouvert d'une dorure épaisse, était garni d'un bout à l'autre de longues lances de fer ou d'acier pointues et dorées... Les faces du monument étaient aussi recouvertes, dans toute leur étendue, de bois fortement doré. Enfin, sous le parvis du temple existaient des citernes dans lesquelles l'eau des toits se rendait par des tuyaux métalliques. Nous trouvons ici les tiges des paratonnerres et une telle surabondance de conducteurs, que Lichtenberg avait toute raison d'assurer que la dixième partie des appareils de nos jours sont loin d'offrir dans leur construction une réunion de circonstances aussi satisfaisantes [1]. »

[1] *Annuair. du bur. des longitud., an* 1838, notice sur le tonnerre, par M. Arago, p. 602.

CHAPITRE XX.

Enceinte et embranchemens intérieurs des remparts de Jérusalem; population présumée, subsistances.

Après avoir pris connaissance des principaux quartiers de Jérusalem et de la plate-forme du temple, on saisit avec facilité le développement de l'enceinte et les embranchemens intérieurs des remparts qui réussissaient à faire de chaque quartier une place-forte particulière. Il ne me restera plus ensuite qu'à rappeler en peu de mots la population présumée au moment de l'arrivée de Titus, l'importance des vivres réunis par le premier conseil de défense, et le vaste système de conduits souterrains, d'acqueducs, de réservoirs qui amenaient et distribuaient l'eau dans Jérusalem, selon les deux cas prévus de paix ou de guerre.

La construction des murs d'enceinte avait été combinée selon le même principe qu'on voit pré-

sider aujourd'hui à l'art des fortifications. Loin de suivre une ligne droite, ces remparts célèbres étaient brisés de manière à obtenir, dans l'emploi des projectiles de cette époque, le résultat que la nature des projectiles modernes fait appeler le croisement des feux. Sous ce rapport, Tacite est d'une lucidité remarquable. « Jérusalem, assise sur deux collines, dit cet historien, était fermée de murailles que l'art avait disposés en angles saillans et rentrans, afin que les troupes qui l'assiégeraient eussent toujours leurs flancs découverts [1]. »

La hauteur de l'enceinte, y compris les parapets et les créneaux dont elle se trouvait garnie, et son épaisseur, étaient les mêmes que celles des murs du temple. Les pierres, d'une grosseur énorme; y avaient été aussi fortement scellées en plomb et cramponées avec du fer. Tous les angles et les espaces allant de l'un à l'autre portaient des tours élevées de dix mètres au-dessus du mur. Dans le développement entier des remparts, on comptait cent soixante-quatre de ces tours distancées pour l'ordinaire d'environ cent mètres; quelques-unes se faisaient remarquer par leur élévation et leur

1 *Claudebant muri per artem obliqui, aut introrsus sinuati, ut latera oppugnantium ad ictus patescerent* (Tacit., *Histor.*, lib. v, § xi; Joly de Maireroy, lieut.-colonel, de l'Académ. des Inscript., *Art des sièges*, Paris, 1778, p. 47).

beauté, telles les tours de Pséphina, d'Hippicos, de Phazaël, de Marianne, et celles qui flanquaient la forteresse Antonia.

La tour de Pséphina, située à l'angle nord-ouest de la ville, était de forme octogone. De son donjon on apercevait l'Arabie, la mer Morte, les frontières de la Judée. L'Hippicos, ainsi nommée d'un ami d'Hérode, occupait le tournant du mont Sion, à l'endroit où la colline se liait à l'entrée de la ravine du Tyropéon dont j'ai déjà parlé. La construction de cette tour d'Hippicos donne le modèle de toutes les autres. A la base, un grand corps de maçonnerie pleine, bâti sur voûte, n'ouvrait passage qu'à un escalier en spirale et à des conduits destinés à ne rien laisser perdre des eaux du ciel. Par dessus ce socle s'élevaient l'un sur l'autre deux corps d'étages divisés en nombreux appartemens, richement décorés. La tour appelée Phazaël, en mémoire du frère d'Hérode Ier, affectait la forme du phare d'Alexandrie et en surpassait la hauteur. C'est là que Simon, fils de Gioras, possesseur de la haute ville et d'une grande partie du quartier d'Acra, venait d'établir sa demeure. Enfin la tour de Marianne, quoique inférieure en élévation aux précédentes, les éclipsait toutes par la richesse et la beauté de ses ornemens.

A partir de la tour de Pséphina, si l'on parcourait la ligne extérieure de l'enceinte, en ayant tou-

jours la ville à sa gauche et la campagne à sa droite, on suivait d'abord le rempart occidental qui longeait un des côtés de la ville neuve et de la ville basse, jusqu'à la tour d'Hippicos.

Entre les points occupés jadis par ces deux tours, on montre aujourd'hui, à l'intérieur de Jérusalem, une petite éminence à peine sensible qu'on suppose être l'ancien Colcoleth, Golgotha ou Calvaire. Mais un grand nombre de savans voyageurs, et en particulier le docteur Robinson, ont fait voir que le vrai Golgotha tirait plus à l'occident que le Calvaire actuel. Il est bien reconnu, d'ailleurs, aux yeux de ceux même qui attachent un vif intérêt à ces souvenirs, que la plupart des lieux de Jérusalem où l'Église se plaît à reporter les diverses scènes de la passion de Jésus-Christ, sont de pure convention et déterminés seulement pour la satisfaction des fidèles.

De la tour d'Hippicos, le rempart d'enceinte gagnait la ville haute, passait par un lieu nommé Bethso, par la porte des Esséniens, tournait au midi, suivait toute la crête du mont Sion, et, descendu vers la vallée de Josaphat, se contournait de nouveau vers l'orient. Là, ce rempart faisait quelques sinuosités à travers lesquelles les milices juives assiégées opérèrent de fréquentes sorties pour tomber sur les divisions de la cavalerie de Titus qui campaient dans la partie la plus basse et la

plus évasée de la vallée de Cédron. Le mur entrait dans l'embouchure de la ravine du Tyropéon ou des fromagers, revenait sur lui-même, laissait en dehors la piscine de Siloé, embrassait le petit faubourg d'Ophel, et remontait vers un des angles de la plate-forme du temple.

De ce point, celles des constructions de la plate-forme qui faisaient face à la montagne des Oliviers, servaient de limite orientale à la ville. Après le temple, cette même enceinte continuait à remonter la direction de la vallée de Josaphat, défendait le faubourg de Bézétha, jusqu'à un sépulcre appelé le monument du Foulon. Ici, il fallait tourner une dernière fois pour regagner par le septentrion la tour de Pséphina d'où l'on était parti.

Mais, dans ce nouveau trajet, outre les dépendances du rempart appelées les tours des Femmes, on rencontrait, du côté de la campagne, plusieurs objets dignes d'attention : le bourg du nom d'Erébithon, l'excavation taillée dans le roc appelée grotte de Jérémie et les deux monumens ou sépulcres des rois et de la reine Hélène. Ce dernier, élevé par les soins de l'aïeule des princes de l'Adiabénie qui prenaient part à la guerre des Juifs contre les Romains, présentait trois pyramides en marbre. L'autre, dont on voit encore les ruines curieuses, est composé d'une grande salle découverte taillée dans le roc, et de sept ou huit chambres

sépulcrales. La beauté des portes attire surtout l'admiration : elles sont de la même pierre que la grotte, ainsi que les gonds et les pivots sur lesquels elles tournent. Une frise d'une délicatesse exquise, où l'on distingue des grappes de raisins entre des couronnes et des palmes, est sculptée sur la principale porte et accompagnée d'un feuillage entremêlé de pommes de pins et d'un autre fruit.

Après avoir tracé une parfaite description de l'état actuel de ce palais de la mort, l'écrivain de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* en attribue la construction à Hérode-Antipas, tétrarque de la Galilée. Mais quelques circonstances sembleraient opposer une difficulté à cette opinion et laissent présumer que l'origine des cavernes royales auxquelles sans doute de nouveaux travaux furent ajoutés depuis, remonte au-delà de l'époque d'Antipas et de toute la famille des Hérodes. Le tétrarque de la Galilée n'exerça jamais la puissance à Jérusalem. On se souvient que, brouillé avec les procurateurs et avec les gouverneurs de Syrie, il avait trouvé un concurrent heureux à la royauté de Judée, dans la personne de son beau-frère et neveu, Agrippa Ier. Il mourut en exil, sans enfans. Or, loin d'indiquer seulement l'ouvrage d'un homme qui s'était préparé, dans sa patrie, un cercueil qu'il n'occupa jamais, l'état des cavernes royales attesterait, au contraire, que, princes ou rois, les fon-

dateurs de ces monumens et un certain nombre de leurs successeurs y avaient obtenu en réalité leur dernière demeure.

Entre les embranchemens intérieurs des remparts dont la disposition faisait des divers quartiers autant de places-fortes distinctes, adossées les unes aux autres, le premier, naissant à la tour d'Hippicos, suivait la ravine du Tyropéon, qui lui servait de fossé, et séparait le mont Sion de la ville basse[1]. Pour établir une communication directe entre ce mont Sion et la plate-forme du temple, on avait construit un pont en arcade qui s'appuyait sur le palais du sénat et atteignait le *Xistus*, une des galeries de la plate-forme[2].

Une porte, appelée *Gennath* ou porte des jardins, ouverte dans ce premier mur intérieur, à quelques pas de distance de la tour d'Hippicos, indiquait le point où commençait le second embranchement. Celui-ci enveloppait le quartier d'Acra, le détachait

1 Si plusieurs raisons autorisent à croire que les tours de Phazaël et de Marianne faisaient partie de ce premier embranchement intérieur, d'autres raisons permettraient de supposer qu'elles dépendaient du mur élevé sur la crête de Sion ou de la haute ville.

2 *Super Xistum erant portæ, et pons qui civitatem superiorem templo jungebat... deinde Curiæ conjunctus, in occidentalem templi porticum desinebat* (Bell. judaic., lib. v, cap. iv, ed. græc. lat. Havercamp., p. 327, lib. vi, cap. vi, 391).

de la ville neuve, et finissait à la forteresse Antonia, qu'on sait être située à l'angle nord-ouest du temple.

Les coups les plus rudes, pendant le siége de Titus, furent portés autour de cette forteresse Antonia, qui était comme le lien des fortifications intérieures. Elle avait pour base un rocher nu, élevé d'un assez grand nombre de coudées et revêtu, sur toutes ses faces, de pierres extrêmement polies, afin d'accroître les difficultés de l'escalade. Le corps de la forteresse offrait au dedans tous les détails d'un palais, des logemens nombreux, des salles d'armes, des salles de festins et de bains. Un avant-mur assez bas entourait la roche à une petite distance. Ce mur était flanqué, aux quatre coins, de quatre tours dont la plus voisine du temple avait été montée beaucoup plus haut que les trois autres, afin de surveiller ce qui se faisait sur la plateforme. Un nouveau pont en galerie, destiné à établir une communication directe entre la forteresse et le temple, et ayant un escalier de chaque côté, avait permis jadis aux soldats des Hérodes et aux Romains, de se porter rapidement d'un édifice à l'autre. Ce fut même par ces escaliers, au rapport du livre des Actes des apôtres, que le commandant de la cohorte romaine fit passer l'apôtre Paul, lorsque ce personnage, ayant été reconnu dans le temple au retour de ses voyages, y eut provoqué

un tumulte effroyable, mêlé des cris de destructeur de la loi, de renégat, de traître.

Dans le but de mieux préserver les approches de la forteresse Antonia, le plus solide avant-poste du temple, les chefs des Juifs avaient fait creuser de profondes tranchées qui séparaient cette forteresse de l'éminence de Bézétha, située plus en avant vers le nord. Divers réservoirs ou piscines furent utilisés pour le développement de ces tranchées. L'un, entre autres, dont la construction remonte aux premiers temps de l'architecture juive, existe encore. Ce réservoir, auquel on est dans l'usage d'appliquer le nom de *Strontium*, employé par Josèphe, passe également pour la piscine des brebis, ou probatique citée dans les évangiles. Aux époques des grandes fêtes, cette piscine, entourée de portiques, devenait un bain public très-fréquenté. Le nombre considérable de victimes immolées dans le sanctuaire y faisait descendre des eaux grasses chargées d'élémens animaux, qu'on réputait d'une extrême efficacité contre les douleurs et les paralysies.

Enfin, les remparts dont je viens de parler, et qui couraient au sein de Jérusalem, n'étaient pas les seuls : on se trouve obligé d'admettre l'existence d'un nouvel embranchement que les chefs des Juifs auraient construit pendant que Vespasien, Titus et avec eux Josèphe, s'étaient rendus de Syrie en Égypte. Ce troisième mur intérieur, appuyé sur

la forteresse Antonia, aurait été dirigé de manière à séparer entre eux le corps de la ville neuve et le faubourg de Bézétha proprement dit. Quand nous parcourrons toutes les phases du siége de Titus, on se convaincra que les termes des documens qui viennent à l'appui de la nécessité de ce nouveau rempart sont beaucoup plus formels, plus explicites que ceux qu'il est permis d'y opposer. On se convaincra surtout que l'opinion qui en rejetterait l'existence deviendrait la source de plusieurs difficultés inextricables.

Dans la description que nous lui devons des murailles de la capitale juive, Josèphe a suivi l'ordre d'ancienneté plutôt que l'ordre de position ; il en est résulté des confusions de faits, des équivoques fréquentes. Ainsi, Josèphe cite comme troisième mur, précisément celui qui s'offrit le premier aux attaques de Titus, et qui, tournant du nord à l'orient, allait rejoindre le temple. Le roi de Judée, Agrippa Ier, était reconnu pour le fondateur de la majeure partie de cette troisième muraille. C'est en apprenant le zèle apporté à la bâtir par les habitans de Jérusalem, que le gouverneur de Syrie, Marsùs, avait provoqué de Rome l'ordre de faire suspendre les travaux. Depuis lors, les Juifs les avaient repris, mais sans les pousser au degré de solidité marqué dans les plans originaires.

De nombreuses portes existaient dans les rem-

parts extérieurs et intérieurs; il était possible aussi de sortir de la ville et de faire communiquer entre elles les gardes des principales tours par des souterrains. On connaît encore les noms qui furent donnés ou rendus à douze portes de Jérusalem, au temps où cette cité se releva de sa première destruction. Ces portes étaient celles du troupeau, des poissons, la porte ancienne, les portes d'Éphraïm, de la vallée, du fumier, de la fontaine, des eaux, des chevaux, la porte orientale, celles du jugement, de la prison. L'Écriture mentionne aussi la porte de l'encoignure ou de l'angle [1]. Il est probable que les noms actuels de porte de Damas, de Béthléem ou d'Hébron remontent à une haute antiquité. Nous avons vu citer par Josèphe la porte des Esséniens, la porte des jardins. On appelle aujourd'hui porte de Sion ou de David, celle qui conduit sur cette colline de Sion, dont la plus grande partie, réduite à l'état de champ, se trouve rejetée hors des nouvelles murailles, œuvre de la domination musulmane.

Sans contredit, le triomphe du système de l'unité générale des mesures aura pour effet de sauver beaucoup d'embarras aux érudits futurs. Les données laissées par les anciens sur l'étendue de la grande enceinte de Jérusalem, et les rapports de

1 Nehem., III; Zachar., XIV, 10.

ces données avec celles qui regardent le chiffre de sa population, sont pleines d'incertitude. D'après Eusèbe, un arpenteur de Syrie avait fixé le circuit de la cité juive à vingt-sept stades; Josèphe en porte la mesure à trente-trois stades; l'auteur d'une histoire d'Antiochus Épiphane, l'avait élevée à quarante ; un autre écrivain, de l'époque de Ptolémée Lagus, roi d'Égypte, à cinquante.

Pour concilier ces indications et les ramener au nombre de Josèphe, le géographe d'Anville a eu recours à deux ordres d'argumens : la différence existant entre les stades de grande, de moyenne et de petite longueur; la différence de l'état de la ville aux diverses époques. Dans les conditions du grand stade, la mesure de Josèphe donnerait à l'enceinte de Jérusalem un peu plus de six kilomètres, ou une lieue et demie. Dans les conditions du stade moyen, adopté par d'Anville, il ne s'y trouve plus qu'une lieue un quart [1]. Dans l'une et

1 Le grand stade est de quatre-vingt-quatorze toises et une fraction, environ cent quatre-vingt-dix mètres; le stade moyen, de soixante-quinze toises et une fraction. D'Anville semble fournir lui-même une objection contre l'adoption du moyen stade, à laquelle il s'arrête (*Étend. de l'anc. Jérusal.*). Josèphe ne donne qu'un stade d'étendue à chaque côté de la première enceinte du temple, et d'Anville a prouvé que cette mesure était beaucoup trop courte, même en y appliquant le grand stade. Que serait-ce si Josèphe se fût réglé d'après le stade moyen?

l'autre hypothèse, ce serait une étendue bien faible, si on se réglait d'après le nombre d'ames que Jérusalem aurait renfermées pendant le siége.

Sous le rapport de cette population de la ville, plusieurs erreurs ont été produites par une cause toute naturelle. Il existait une population ordinaire, celle des gens vivant à demeure dans Jérusalem, et une population flottante, la multitude de visiteurs qui, selon la constitution du pays, devaient accourir plusieurs fois l'année à ses solennités et aux assemblées générales. Lors de la première ruine par les Orientaux, le prophète des lamentations, commençait à exhaler sa douleur, précisément en ces termes : « Comment la ville si pleine de peuple est-elle maintenant si solitaire? La maîtresse des nations est devenue veuve; la reine des provinces a été assujettie au tribut. » Deux cents ans après le rétablissement de cette cité, l'historien contemporain de Ptolémée Lagus, qui avait donné cinquante stades de tour à son enceinte, indiquait en même temps le chiffre de cent vingt mille ames, pour celui de sa population ordinaire [1]. Quant à la population flottante,

[1] *Sunt autem Judæorum castella multa et vici : una autem urbs munita, ambitu ferme L. stadiorum, quam incolunt quidem hominum circiter centum et viginti millia* (Hecatæus-Abdera, *Joseph. contr. Appion.*, lib. I, ed. Havercamp., p. 456).

on n'ignore pas qu'elle s'établissait au dehors de Jérusalem non moins qu'au dedans; l'usage des tentes permettait de décupler en un clin-d'œil l'étendue de l'enceinte.

Pendant la conquête de Titus, Tacite, renseigné par des témoins oculaires, porte à six cent mille les assiégés de Jérusalem, de tout âge et de tout sexe [1]. Le nombre de Josèphe est passé presque en axiôme : onze cent mille individus auraient trouvé la mort dans cette cité. Mais pour donner quelque vraisemblance au nombre de Tacite et à celui de l'historien juif, il est nécessaire d'admettre que l'encombrement et la mortalité ne commencèrent pas seulement au siége de Titus. Dans le cours des trois années précédentes, la flamme et le fer, promenés à travers tous les districts du pays par Vespasien et ses lieutenans, avaient fait refluer des milliers d'habitans sur la ville centrale. La douleur morale, la souffrance physique, la violence des discordes y avaient précipité les atteintes réitérées de ces maladies pestilentielles, si fréquentes en Orient, qui ont le fatal pouvoir de réduire en solitude, et avec une surprenante rapidité, les quartiers les plus populeux.

1 *Multitudinem obsessorum omnis ætatis, virile ac muliebre secus, sexcenta millia fuisse accepimus* (Tacit., *Histor.*, lib. v, § XIII).

Ce qui était arrivé à Rome deux cent quatre-vingts ans auparavant, au moment où l'armée d'Annibal avait campé presque à la vue du Capitole, offre l'image la plus naturelle des flots de population introduits à Jérusalem, et le tableau éternel de toute ville capitale menacée de subir un siége, et de devenir la proie d'une invasion étrangère. Au rapport de Tite-Live, un courrier de Frégelle, qui avait marché jour et nuit, porta l'alarme à Rome : l'affluence des habitans de la campagne, dont les récits ajoutaient, à la vérité, les exagérations d'une imagination frappée, augmentèrent encore le trouble et le désordre. Non seulement les femmes faisaient retentir les maisons particulières de cris et de gémissemens, mais les matrones couraient en foule de temple en temple; prosternées aux pieds des autels qu'elles essuyaient de leurs cheveux épars, les mains étendues vers le ciel, elles conjuraient les dieux d'arracher Rome aux mains des ennemis, et de sauver la vie et l'honneur aux mères romaines et à leurs enfans. Plus l'ennemi approchait, plus la fuite et le carnage étaient affreux. Des citoyens ayant aperçu une troupe de transfuges qui descendait à cheval le long de la rue Publicius, s'écrièrent que le mont Aventin était au pouvoir des étrangers. Cette fausse alarme jeta l'épouvante dans la ville, au point que la multitude, en désordre, se serait précipitée

hors des remparts si l'armée africaine n'eût pas été campée aux portes de Rome. Au défaut de cette ressource, chacun se renfermait dans sa maison et montait sur les toits d'où il accablait de traits et de pierre ses propres défenseurs errans dans les rues, et qu'on prenait pour des ennemis. Il était également difficile de faire cesser le trouble et de reconnaître l'erreur, tant les rues étaient encombrées de villageois et de bestiaux, qu'une terreur subite avait contraint de se réfugier dans l'enceinte de la ville [1].

Le premier conseil d'insurrection et de défense à Jérusalem, avait mis fidèlement en pratique les recommandations qui furent adressées à tous les gouverneurs des différentes divisions du territoire. Une quantité considérable de blé et d'autres subsistances avait été réunie pour l'approvisionnement du siége. Josèphe suppose que si des incendies, provoquées par les discordes intestines, n'avaient pas détruit la majeure partie de cette masse d'approvisionnement, Jérusalem assiégée, aurait pu rester à l'abri de la famine pendant plusieurs années [2]. Évidemment cette supposition est hors de mesure,

1 Tite-Live, liv. XXV, § IX, X.

2 *Omne vero frumentum, præter parvulum concremari, quod non paucis annis illis sufficere potuisset obsessis* (Bell. judaic., lib. V, cap. I, ed. Havercamp., p. 318).

surtout si l'on songe au nombre d'ames dont Josèphe lui-même a indiqué la présence : le but sensible de son exagération est d'en faire un grief de plus contre ses adversaires, Jean de Giscala et Simon fils de Gioras, accusés par lui d'avoir été les principaux auteurs des incendies. Mais du moins, il en résulte que la question des subsistances avait occupé aussi vivement les esprits que la consolidation des remparts. Un grand nombre de maisons parmi celles qui étaient le mieux défendues sous la protection de l'enceinte fortifiée du temple et plusieurs souterrains, avaient été transformés en greniers publics. Tacite a confirmé l'incendie des approvisionnemens de Jérusalem [1], à laquelle les agens actifs des Romains, ceux qui voulaient en venir au plus tôt à un acte de soumission, ne furent peut-être pas moins étrangers que les diverses fractions du parti de la résistance.

Entre les fonctionnaires de la capitale juive et du temple, on distinguait les intendans ou conservateurs des eaux [2]. La sécheresse ordinaire du

1 *Incendia inter ipsos, et magna vis frumenti ambusta* (Tacit., *Histor.*, lib. v, § xii).

2 *Decimus præfectus generalem aquarum Hierosolymitanarum curam gerebat... Alios complures sibi subjectos habebat, quibus administris utebatur* (Mischna, *Tract. Middoth, seu de mensur. templ.*, ed. hebraic.-lat. Surenh., cap. iv, § i, not. Lempereur, p. 365; Guemar. Schekalim., cap. v).

climat n'était pas la seule cause qui eût donné naissance à un assez vaste système de réservoirs et d'aqueducs. Ce système avait été provoqué par les conditions spéciales de la loi juive, par la multitude de peuple qui arrivait à certaines époques de l'année, et par les réglemens hygiéniques, d'après lesquels les hommes, et surtout les femmes, étaient tenus à des ablutions fréquentes et régulières, à des bains généraux, dans une eau courante. Les événemens du siége apportent la meilleure preuve que Jérusalem était sillonnée en tous sens de conduits et d'aqueducs souterrains, dont les uns servaient d'égouts, les autres à distribuer des eaux, et ceux-ci au dégorgement des pluies, lorsque, après s'être fait attendre pendant une longue suite de mois, ces pluies tombaient tout à coup comme un déluge. Dans la dernière phase de la résistance à Titus, une multitude considérable d'habitans alla se cacher et vécut pendant plusieurs jours au fond de ces souterrains.

Pour remplir d'eau les nombreux réservoirs ou piscines de la ville, on avait recours aux sources avoisinantes, aux citernes placées sur les tours des remparts et sur toutes les terrasses des maisons; on avait recours aussi à de grandes retenues, à de grands réservoirs, construits à plusieurs lieues de distance de Jérusalem. Sur le chemin de cette ville à Hébron, les voyageurs admirent

encore la réunion de trois de ces réservoirs, appelés du nom de piscines de Salomon. Une illustration militaire moderne, qu'un jour de faiblesse et la fatalité ont fait échouer sur les plus tristes écueils, en a parlé en ces termes : « Autrefois, les divers réservoirs, qui pourvoyaient aux besoins de la population de Jérusalem, étaient alimentés par des retenues faites au loin et exécutées à grands frais. Les conduits qui amenaient les eaux, et dont on voit encore les restes, sont de magnifiques travaux, dignes de la puissance de Salomon [1]. »

Enfin, ce qui exige surtout d'être remarqué dans le système des aqueducs de Jérusalem, c'est

1 *Voyage* de M. le maréchal Marmont, duc de Raguse, 1834, *Syrie*, t. III, p. 50). — Une image plus détaillée et plus récente a été tracée de ces antiques travaux par d'humbles missionnaires de l'Église d'Écosse parcourant pieusement la Palestine avec la naïve ambition de hâter la conversion des Juifs à la divinité de Jésus-Christ : « Laissant Béthléem à l'est, disent ces quatre missionnaires, et marchant toujours vers le sud, nous arrivâmes en peu de temps à la vallée où se trouvent les trois grands réservoirs de Salomon. Ils sont peu éloignés l'un de l'autre et placés à différentes hauteurs, de sorte que l'eau coule de l'un dans l'autre; de là, elle est conduite à Béthléem, puis à Jérusalem par un aqueduc de pierre qui tourne autour des collines. Les murailles des réservoirs sont de maçonnerie solide enduite de ciment. Tout près de là, on voit un fort bâti par les Sarrasins et crénelé qui devait être destiné, dans l'origine, à protéger la vallée. Nous laissâmes nos mules à l'ombre de ses murailles et

que, pour le cas de siége, on s'y était ménagé les moyens de priver d'eau l'extérieur de la ville, et de mettre l'ennemi dans la dure nécessité de s'approvisionner au loin. Avant la première destruction de la cité juive, quand les Orientaux commencèrent à faire craindre un siége aux habitans, le roi de Judée tint un conseil où il fut résolu de boucher aussitôt les eaux des fontaines extérieures et le torrent d'eau qui passait au milieu du pays. Le peuple se porta de grand cœur à cette œuvre, en s'écriant : « Si l'Assyrien arrive jusqu'en ces lieux, qu'il n'y trouve pas du moins une abondance d'eaux[1]. »

Dans les allusions qu'il fait au siége de Pompée, par conséquent, à un état de Jérusalem antérieur

nous mesurâmes les réservoirs avec autant d'exactitude que le permettait la disposition du terrain. Le réservoir supérieur a près de quatre cents pieds de long (pied anglais, plus faible d'un douzième que le pied de France), deux cent trente de large, et, à un point déterminé, vingt-cinq de profondeur. La longueur de celui d'en bas est d'environ six cents pieds, mais sa largeur au-dessous de deux cents. A tous les coins, il y a des degrés pour descendre dans les réservoirs; ils étaient tous les trois à moitié pleins, et l'eau était pure et délicieuse. » (*Voyage* de MM. Keith, Black, Bonar et Mac Cheyne, trad. franç., 1844, p. 155).

1 *Inito cum principibus consilio, et viris fortissimis, ut obturarent capita fontium, quæ erant extra urbem, et rivum qui fluebat in medio terræ... dicentes : ne veniant reges Assyriorum, et inveniant aquarum abundantiam* (Paralipom., *seu* Chronic., XXXII, 3, 4, etc.).

à la domination romaine, Strabon a insisté sur cette circonstance importante. D'après lui, la ville située dans une position naturellement très-forte était bien fournie d'eau à l'intérieur et en manquait totalement au dehors [1]. Tacite s'exprime en termes non moins formels : « Il y avait une source intarrissable, des souterrains creusés sous la montagne; des piscines et des citernes pour conserver l'eau des pluies [2]. » Quant à Josèphe, après avoir imaginé des prophéties adulatrices en l'honneur de Vespasien et de Titus, il a supposé, aussi par flatterie, l'accomplissement d'un miracle relatif aux eaux de Jérusalem. A l'en croire, la source de Siloé avait coulé pendant le siége, pour abreuver les Romains, et s'était tarie devant la soif des défenseurs de la place [3]. Mais un fragment conservé de Dion Cassius, présente le fait d'une manière tout opposée, et paraît bien plus empreint de vérité, si on le compare aux indications précédentes et aux souffrances des croisés assiégeant, au moyen-âge, la Jérusalem des Sarrasins. « Les Romains,

1 *Interius aquis abundantem, exterius omnino siccam* (Strab., lib. XVI).

2 *Fons perennis, cavati sub terra montes; et piscinæ cisternæque servandis imbribus* (Tacit., *Histor.*, lib. V, § XII).

3 *Quin et Tito fontes nunc uberiores profluunt, qui prius vobis aruerant... cæterum hujus prodigii...* (Bell. judaic., lib. V, cap. IX, ed. Havercamp., p. 350).

est-il dit dans ce fragment, furent tourmentés de la soif : ils n'avaient à leur service qu'une eau fétide qu'on allait chercher très-loin. Les Juifs, au contraire, étaient abondamment pourvus d'eau, à l'aide des conduits souterrains qui passaient sous les remparts de leur ville, et s'étendaient très-avant dans les régions voisines[1]. »

1 *Ut plurimum vero laborabant aquæ inopia Romani, quam et putidam, et longo ex intervallo petere cogebantur; Judæi autem per cuniculos subterraneos multum poterant...* (Dio, lib. LXVI, § IV, *in Vespas.*, ed. græc.-lat. Reimar., p. 1080).



CHAPITRE XXI.

Siége de Jérusalem par Titus ; sorties des Juifs ; effets des machines de guerre et prise des quartiers septentrionaux.

Nous arrivons au siége de Titus. Jérusalem frémit dans ses fondemens. Les travaux des Romains atteignent successivement les deux quartiers septentrionaux, la forteresse Antonia, clé du quartier central, le temple, le mont Sion. C'est au sommet de cette montagne de Sion que la résistance expire, autour de l'antique tombeau consacré aux cendres du fondateur lui-même de Jérusalem, sur la place où l'ombre nationale de David semblait encore apparaître. Pendant cinq mois entiers, jour et nuit, les assaillans et les assiégés rivalisent d'activité, d'intelligence et de force.

Vespasien avait donné l'ordre à son fils aîné d'ouvrir la quatrième campagne de Judée, au commencement du printemps de l'an 70 de l'ère ac-

tuelle. Les troupes amenées d'Égypte furent confiées à plusieurs navires et cotoyèrent jusqu'aux environs de Tanis. Là, on les fit débarquer; elles marchèrent vers Péluse, traversèrent le désert, et, après diverses stations sur les rives de la Palestine, arrivèrent à Césarée.

Titus, dans cette ville, hâta ses préparatifs. Son armée, composée de troupes romaines et de troupes auxiliaires, d'infanterie et de cavalerie, fut renforcée de l'attirail effrayant de machines qu'on avait employé beaucoup de temps à réunir ou à construire. J'ai déjà rappelé pourquoi, dans l'antiquité, aucun siége, même celui de Syracuse, n'offrit une telle multiplicité de moyens d'attaque.

Josèphe s'est contenté d'énoncer que les troupes auxiliaires surpassaient en nombre celle des invasions récentes; mais Tacite entre dans plus de détails. Trois légions reçurent le prince en Judée, la cinquième, la dixième et la quinzième, anciens soldats de Vespasien; Titus y joignit la douzième, venue de Syrie, et des détachemens de la troisième et de la vingt-deuxième, amenés d'Alexandrie. Il était suivi de vingt cohortes alliées et de huit ailes de cavalerie; il était suivi également des rois Agrippa et Sohème, des auxiliaires du roi de Comagène, Antiochus, et d'une troupe considérable d'Arabes, animés depuis long-temps contre les Juifs de cette haine qui éclate toujours entre

des peuples voisins. Enfin, une foule de gens étaient accourus de Rome et de l'Italie, dans l'espoir de s'emparer des premières affections du prince[1].

Dans les expéditions précédentes de Judée, l'armée de Vespasien s'était élevée à soixante mille combattans : celle de Titus, plus forte en légions, en auxiliaires et en machines, ne peut être évaluée au-dessous de quatre-vingt mille hommes. Au siége de Numance, les troupes assaillantes, commandées par Scipion, avaient marché aussi au nombre de soixante mille. Dix siècles après Titus, dans le premier siége de Jérusalem, par les croisés, Godefroy de Bouillon ne commandait qu'à cinquante mille guerriers; il s'y trouvait l'élite de la noblesse de l'Europe; mais alors Jérusalem, esclave des Sarrasins, n'égalait ni en étendue ni par la force de ses murailles, la Jérusalem de l'époque juive.

Vespasien avait mis tous ses soins à entourer son fils d'hommes éprouvés. L'ancien procurateur de Judée, Tibère Alexandre, préfet actuel d'Égypte, eut le premier rang dans l'armée de Titus, comme il l'avait eu jadis auprès de Corbulon. On distinguait ensuite, dans cette armée, Sextus Céréalis, vainqueur récent des districts iduméens; Largius Lé-

1 Tacit., *Histor.*, lib. v, § 1.

pidus, chef de la dixième légion; Titus Frigius, chef de la quinzième; Eternius Fronto, qui commandait aux détachemens des légions amenées d'Alexandrie; enfin, Marcus Antonius Julianus, que Vespasien, à son départ pour l'Égypte, avait laissé gouverneur de la Judée conquise.

Titus s'avança vers Jérusalem, à la tête de toutes ces forces, les rangs serrés, faisant explorer tous les lieux, et étant toujours prêt à combattre. Le souvenir de la défaite de Cestius Gallus, dans les mêmes passages, ne sortait pas de la mémoire des chefs romains; et les trois campagnes précédentes de Vespasien et de ses lieutenans, avaient habitué les vainqueurs à ne pas mépriser leurs adversaires.

A l'approche de l'ennemi, les chefs des différentes fractions du parti de la résistance avaient suspendu leurs querelles; la concorde s'était rétablie entre eux. Les trois armées ne formaient plus que deux corps distincts, celui de Jean de Giscala et de Simon, fils de Gioras. Pendant un jour de fête, Jean avait surpris et forcé Éléazar et les zélateurs dans la seconde enceinte du temple. Tacite prétend que ce chef et ses soldats y furent massacrés; c'est une erreur. Ils reconnurent, au contraire, l'autorité de Jean de Giscala, passèrent sous ses ordres, et se firent remarquer parmi les instrumens les plus audacieux de ses entreprises.

Les milices juives véritablement guerrières, la garnison proprement dite de Jérusalem, ne formait qu'un total de vingt-quatre mille combattans. Ces milices étaient indépendantes de la partie nombreuse et flottante de population, que les circonstances avaient fait concentrer dans la ville. Voilà même ce qui explique une contradiction apparente qu'on remarque dans les événemens : tantôt les Juifs apportent à l'attaque et à la défense un ordre et un ensemble dignes de vieux soldats; tantôt ils y montrent l'ardeur aveugle et la confusion inhérentes aux masses populaires.

Entre les vingt-quatre mille hommes de milices, Simon, fils de Gioras, commandait à dix mille guerriers, qui reconnaissaient cinquante capitaines principaux. Il commandait de plus à cinq mille Iduméens guidés par dix officiers supérieurs, dont Sosa, fils de Jacob, et Simon, fils de Cathlas, étaient la tête. Jean de Giscala avait particulièrement sous ses ordres, six mille hommes confiés à vingt capitaines, et les deux à trois mille zélateurs rangés à la voix d'Eléazar, et de Simon, fils de Jaïr [1].

Ces forces guerrières réunies à la population

[1] *Quinquagenta vero ad decem millia duces, quibus ipse quasi dominus omnium præerat... Joannes, sex armatorum millia, sub ducibus viginti. Illi etiam zelotæ, depositis discordiis, accesserant* (Bell. judaic., lib. v, ed. Havercamp., p. 337).

flottante qui s'engageait de grand cœur au combat n'avaient pas seulement à résister aux Romains, mais à se prémunir sans cesse contre le parti intérieur avide d'accepter leur domination. C'est ici surtout que Folard est tombé dans quelques injustices à l'égard des chefs assiégés de Jérusalem. L'illustre écrivain n'a pas assez considéré que la position de ces chefs dans une ville capitale où les partis étaient nombreux, divisés, offrait de grandes différences avec la position ordinaire d'un gouverneur de place forte qui est libre de faire agir toute sa garnison comme un seul homme. Il a supposé l'armée intérieure plus nombreuse que l'armée assiégeante, tandis, au contraire, que les forces de la défense, réellement organisées, et capables d'agir avec discipline, restaient au-dessous du corps d'invasion. L'excès de population entassée, était bien plus un inconvénient fatal qu'un avantage. Enfin Folard a conclu que Jean de Giscala et Simon, fils de Gioras, firent preuve d'une extrême ignorance, pour ne pas avoir précipité la population en masse sur les Romains, et ne pas les avoir écrasés de leur poids; mais la suite attestera si ces chefs n'employèrent pas dans leurs terribles sorties, tous les bras dont ils pouvaient raisonnablement disposer. Du reste, après avoir exhalé la rigueur de son blâme, le commentateur de Polybe saisit toutes les occasions de restituer

en bravoure aux défenseurs de la cité juive, la part qu'il leur a enlevée trop exclusivement sous le rapport de l'intelligence et de l'inspiration militaires. « De toutes les villes les plus célèbres de l'antiquité, il n'en est point de plus fameuse que Jérusalem, tant par ses bâtimens magnifiques, que par le nombre de siéges qu'elle a soutenue. Le plus mémorable et le dernier est celui qu'elle soutint contre Titus, à la tête des Romains. Tout ce que l'art a de plus merveilleux est mis en œuvre dans ce siége; le courage et la résistance des assiégés ne le cèdent en rien à la science, à la valeur et à l'opiniâtreté des assiégeans [1]. »

L'armée de Titus, près d'arriver sur le plateau de Jérusalem, s'arrêta et campa à six ou huit kilomètres de distance de cette cité, proche du bourg appelé Gaba Saül, ou colline de Saül, en souvenir de l'antique roi qui y avait pris naissance. Avant de se porter sous les murs de Jérusalem, Titus, suivi de six cents cavaliers, voulut reconnaître lui-même les positions les plus favorables. Mais il s'en fallut peu que le premier jour du siége n'éclairât le dernier jour de ce général.

Les chefs de l'armée juive, avertis par les senti-

1 *Comment. sur Polyb., attaq. des Plac.*, t. II, ed. 1774, p. 310, 314, et l'article *Jérusalem* du même écrivain, dans le supplém. au *Dictionn. de la Bibl.* de Calmet.

nelles de l'approche d'un corps de cavaliers, firent aussitôt leurs dispositions; ils ordonnèrent que personne ne se laissât voir ni sur les remparts ni sur les tours. Titus s'avançait vers l'angle nord-ouest de la ville, du côté de la tour de Pséphina. Dès que son escorte fut engagée à travers les jardins, les haies et les fossés qui faisaient partie des faubourgs extérieurs, les Juifs ouvrirent rapidement une des portes du nord, voisine de la tour des Femmes; un corps d'assiégés se précipita au dehors et s'attacha à couper la cavalerie romaine. Titus se vit au moment d'être enlevé; mais sa présence d'esprit, son courage et la solidité de son cheval le sauvèrent. Plusieurs des siens se serrèrent autour de lui et se firent jour au milieu des combattans; un cavalier tomba mort à côté du prince. Ce fut une grande fortune pour Titus d'échapper à la grêle de traits qui l'assaillirent.

Le lendemain, l'armée assiégeante prit ses premières positions à mille mètres environ, au nord de Jérusalem, en un lieu nommé *Scopos*, parce qu'on apercevait de là les hauteurs des édifices. La dixième légion reçut ordre de dresser son camp sur le mont des Oliviers.

Aussitôt les Juifs s'arrêtèrent à la pensée d'attaquer cette dixième légion, de lui ôter tout loisir de faire ses retranchemens et de la séparer du reste de l'armée.

Ils sortirent de la ville par une des portes orientales, et descendirent dans la vallée de Josaphat ou de Cédron; ensuite ils gravirent vivement et en bon ordre le mont des Oliviers. Les travailleurs romains, surpris de leur audace, se débandèrent; le nombre des Juifs augmentait à chaque instant. La légion ébranlée courait risque d'être mise en pièces; mais, Titus, arrivé avec de nouvelles forces, prit les Juifs en flancs, les serra de près et les rejeta de l'autre côté de la vallée. Sous la protection de leurs murailles, les assiégés reformèrent leurs rangs et décidèrent de tenter un nouvel effort.

Leurs chefs firent sortir de Jérusalem le plus de troupes qui leur fut possible.

Une sentinelle donna le signal du haut des murs, en agitant son manteau. Alors les défenseurs de Jérusalem se précipitèrent sur l'ennemi avec une impétuosité sans égale. Les chroniques disent qu'ils ressemblaient plutôt à des animaux furieux, à des lions déchaînés, qu'à des hommes. Les Romains cédèrent à ce premier choc; on aurait dit que leurs rangs tombaient sous le coup des plus redoutables machines [1]; les assaillans obéissaient au serment de n'accepter que l'une ou l'autre de

1 *Ut bestias immanissimas cursu adæquarent. Nemo ex adversa acie impressionem illorum sustinuit: sed quasi vi machinæ ferirentur ordines perturbant...* (Bell. judaic., lib. v, p. 323).

ces destinées : la délivrance ou la mort. Titus, avec un corps d'élite, attaqua de nouveau les Juifs par le flanc et ralentit leurs progrès. Une terreur panique s'était emparée de la partie de la légion romaine, qui était placée au sommet de la montagne; le désordre jeté parmi les premières compagnies fit croire aux autres que le prince avait renoneé au combat.

Les préjugés répandus chez les assiégeans au sujet de Jérusalem, favorisèrent, en ce moment, les armes juives. On sait que nulle nation ne se prêtait plus ardemment au merveilleux que les Romains; nulle nation n'était moins difficile dans le choix de ses légendes. Le caractère religieux et solennel de Jérusalem, l'antiquité de cette ville, son aspect formidable, la nature du pays qui l'entourait, les revers qu'elle avait déjà fait subir à des troupes vaillantes, toutes ces circonstances avaient communiqué, de prime abord, un respect involontaire aux troupes romaines. On publiait que des forces divines étaient attachées aux murs de la capitale de la Judée; on assurait qu'à moins d'avoir des ailes, il ne serait jamais permis d'y pénétrer. En même temps, l'exaltation prodigieuse qui éclatait chez les prisonniers juifs, et jusques chez les transfuges, la nouveauté et la bizarrerie de leurs récits concouraient à développer, parmi les soldats romains, toute sorte d'imaginations et de craintes superstitieuses.

Cependant les centurions parvinrent à rallier les fuyards de la dixième légion; ils leur firent apercevoir le corps des troupes de Titus acharné au combat; ils leur dirent quelle honte retomberait sur eux, pour avoir abandonné le prince au milieu du danger. La discipline et la vertu romaines reprirent bientôt leur ascendant; la colère des soldats s'accrut de toute la faiblesse dont ils avaient fait preuve. Les Juifs, près d'enlever le haut de la colline, furent vigoureusement repoussés vers la vallée. L'avantage du lieu était pour les Romains. Les défenseurs de Jérusalem, n'espérant plus surmonter les obstacles, se replièrent en bon ordre, et quoique obligés de rentrer dans la ville, sans avoir accompli leur projet, ils eurent quelque droit, dans cette journée, de se considérer comme vainqueurs.

Tacite ne s'est nullement étendu sur les affaires de la première période du siége, mais il s'explique assez pour confirmer le principe qui avait dicté aux chefs des Juifs, durant toute la guerre, de ne s'enfermer derrière leurs remparts qu'après avoir épuisé leurs efforts en rase campagne et avoir marché plus d'une fois à l'attaque de l'ennemi. « Les Juifs rangèrent d'abord leur armée sous les murs, dit Tacite. En cas de succès, ils eussent marché en avant; en cas de défaite, un refuge leur était assuré. La cavalerie envoyée contre eux avec des cohortes légères, combattit sans avantage.

Bientôt les ennemis se retirèrent. Les jours suivans, ils livrèrent de nombreux combats devant leurs portes; enfin, des échecs répétés, les forcèrent de rentrer dans leurs murs[1]. »

Pendant un de ces combats, les assiégés avaient usé d'un stratagème qui leur réussit et qui donna occasion, au général ennemi, de rendre témoignage à leur esprit de conduite militaire.

Un certain nombre de Juifs sortit de la ville et fit semblant d'être en lutte avec les troupes intérieures; on pouvait croire que les uns voulaient demander la paix aux Romains et leur ouvrir les portes, tandis que leurs adversaires s'indignaient de ces propositions. Les corps avancés des assiégeans brûlèrent du désir de profiter de ce conflit; mais Titus se refusa à ce que personne quittât son poste. Toutefois, l'impatience de finir la guerre d'un seul coup, l'emporta sur la discipline. Quelques-unes des compagnies attachées à la confection des travaux se ruèrent vers l'entrée de la ville, dans l'espoir de s'emparer des portes. Aussitôt le corps juif, expulsé en apparence de Jérusalem, fit volte-face, tourna les Romains et les accula contre

1 *Sub ipsos muros struxere aciem, rebus secundis longius ausuri... Missus in eos eques cum expeditis cohortibus ambigue certavit... donec assiduis damnis intrà mœnia pellerentur* (Tacit., *Histor.*, lib. v, § xi).

les remparts. Malgré leur bravoure, les troupes assiégeantes accablées par les pierres et les traits lancés des murailles, ne parvinrent à se dégager de cette fâcheuse situation qu'en laissant assez de morts et un nombre considérable de blessés.

Mais l'acte d'insubordination dont les soldats romains s'étaient rendus coupables pesait bien plus sur leur ame que leur défaite. Rome n'estimait pour rien la bravoure; elle la jugeait même chose dangereuse et méprisable, dès que l'obéissance et la discipline n'en dirigeaient pas les élans. Le code romain punissait de mort la plus légère infraction en ce genre. Les soldats, honteux, parurent devant Titus les yeux baissés et tout préparés au sort qui les menaçait. « Eh quoi! les Juifs, bien que réduits au désespoir, agissent en toute chose avec délibération et prudence, s'écria le prince, en s'adressant aux centurions; ils usent de stratagêmes, ils nous dressent des embûches, et la fortune seconde leurs ruses de guerre, parce qu'ils se montrent obéissans, portés de bonne volonté, et fidèles entre eux. Des guerriers romains, au contraire, que la victoire a coutume de favoriser à cause de leur discipline, ont osé attaquer sans aucun ordre, en présence même de César[1]. » Néanmoins, Titus se laissa fléchir par les prières des chefs des légions,

1 *Nihil nisi bene provisum et diligenter exploratum agunt;...*

et fit promettre aux coupables d'expier bientôt leur faute d'une manière éclatante.

Une partie de l'armée romaine fut chargée de faire face aux attaques des Juifs ; l'autre partie reçut ordre d'aplanir l'espace qui séparait encore le camp d'avec la ville. Dès que ce travail fut achevé, Titus s'avança sous la place et assigna les positions. Ses meilleures troupes s'établirent comme en équerre, à l'angle formé par le côté septentrional et le côté occidental des murailles. L'infanterie d'élite était en avant sur sept lignes, la cavalerie en trois divisions derrière les fantassins; les archers occupaient les intervalles laissés entre les uns et les autres. Sous la protection de ces forces, le reste de l'armée défila le long du côté occidental de Jérusalem, et y dressa son camp jusqu'à la hauteur de la tour d'Hippicos, à quatre cents pas des murailles.

Le quartier général de Titus fut fixé à l'angle même du nord-ouest, en face de la tour de Pséphina. De là, ce prince apercevait d'un coup d'œil toutes les troupes assiégeantes, ayant à sa gauche celles qui étaient étendues devant le nord de la ville, et, à sa droite, celles qui menaçaient l'enceinte à l'occident.

eorumque dolis fortuna favet, quod sint morigeri et sibi invicem benevoli fidique... (Bell. judaic., lib. v, cap. III, p. 325).

Pendant le siége de Jérusalem par les croisés, les quartiers de Godefroy de Bouillon occupèrent la même place que le camp de Titus. Tancrède, les Normands, les Anglais et les Italiens, étaient au nord, à la gauche de Godefroy; le comte de Toulouse, les Provençaux, Guillaume de Montpellier et Gaston de Béarn s'étendaient vers l'occident, à la droite du chef de l'armée.

L'art de prendre les villes avait été porté au plus haut degré d'intelligence et de perfection chez les anciens. Un grand siége d'autrefois était, dans son ensemble, plus animé, plus fécond peut-être en créations soudaines et surtout plus terrible, en général, qu'un siége moderne. L'invention de la poudre n'a fait que modifier les principes du génie militaire antique. Sous quelques rapports, l'humanité a retiré un avantage de ces modifications. L'artillerie de nos jours s'attaque encore plus aux fortifications qu'aux hommes. A part des circonstances rares, dès qu'une place moderne voit ses fortifications abattues, il est de son droit, presque de son devoir, de capituler. Dans le systême ancien, au contraire, la conquête des remparts assiégés n'avait d'autre fin que de mettre mieux en présence les deux ennemis; il fallait, pour couronner l'entreprise, une lutte d'homme à homme, dans laquelle la soif du pillage, la vengeance, la rage, le désespoir, toutes les passions les plus im-

placables exaltaient les combattans au-delà de tout ce qu'il est permis d'imaginer.

Aujourd'hui, les fortifications des villes sont disposées dans le sens de l'étendue horizontale : la grande portée et la force des armes de siége obligent et permettent de tenir l'assaillant très-éloigné. Jadis l'intérêt de la fortification résidait principalement dans la hauteur. Pour contre-balancer l'avantage naturel de position, que l'assiégé retirait de cette hauteur des remparts, le premier soin de l'armée assiégeante consistait à exhausser son propre terrain, à faire des terrasses et des plate-formes.

Avec des palissades, des pierres, de la terre, des branches d'arbre, des arbres entiers, les Romains dressaient comme en un clin d'œil, de larges terrasses, de forts remparts, dont le niveau égalait ou surpassait celui des remparts ennemis. La terrasse édifiée au siége de Marseille, par les troupes de César, n'avait pas moins de quatre-vingts pieds d'élévation. Du côté de la ville, ces terrasses étaient perpendiculaires, du côté du camp des assiégeans, elles allaient en pente douce. On construisait au-dessus, ou on y amenait, en les plaçant sur des roues, des tours de bois à plusieurs étages, recouvertes de manière à se défendre contre les traits et les substances enflammées, envoyés par l'ennemi. Une partie de ces tours renfermait les ar-

chers et les frondeurs, chargés de débusquer les assiégés des remparts et de tenir leur attention occupée pendant que les travailleurs poursuivaient leur ouvrage. Une autre partie de ces mêmes tours renfermait les machines de siége. On connaît, de science certaine, les effets de ces machines; mais leur mécanisme est à peu près perdu. A l'aide de câbles et de cabestans, de contre-poids, de balanciers, on réussissait à produire de fortes et terribles détentes. Les unes de ces machines lançaient des javelots, des traits, des solives armées de fer ou tout en flammes; les autres mettaient en mouvement des pierres d'une grosseur, d'un poids extraordinaire, et une véritable mitraille de pierres et de plomb. Telle était une des machines employées au siége du Pirée, attaqué par Sylla et défendu par un des plus habiles lieutenans de Mithridate : un grand nombre de grosses balles de plomb en sortaient à la fois.

Après avoir contrebalancé l'avantage que l'ennemi retirait de la hauteur de ses remparts comme position militaire, l'armée assiégeante considérait ce même rempart comme un obstacle à détruire. La mine, la sape, le bélier étaient les trois principaux procédés qui permettaient de faire crouler les tours, les portes des villes, des pans entiers de murailles, et d'ouvrir la brèche.

Le mineur poursuivait une œuvre toute sembla-

ble aux mines de nos jours. Il creusait un boyau qui pénétrait jusques dans l'intérieur de la place, ou bien il creusait des chambres sous les portes et les tours qu'on espérait ruiner. Il étayait ces chambres, les remplissait de matières combustibles, et y mettait le feu. Quelquefois ce travail était arrêté par une contre-mine. Les adversaires se rencontraient sous terre et se battaient. C'est ce qui arriva au siége du Pirée dont je viens de parler. Au siége de Thémisyre, ville du royaume de Mithridate, la mine des Romains devint l'occasion d'un spectacle singulier. Par l'ouverture d'une contre-mine, les assiégés lancèrent des ours et d'autres bêtes sauvages; en même temps, de nombreux essaims d'abeilles et de guêpes excitaient ces animaux [1].

Un fossé, recouvert transversalement de gros madriers, servait d'asile au sapeur chargé d'arracher les principales pierres de la base du rempart, et de rendre le corps de la muraille plus sensible aux coups de la poutre armée de fer, qu'on appelait le bélier. Cette masse, suspendue en balancier entre d'autres poutres, était mise en jeu tantôt

1 *Et cuniculos tam amplos fodiebant ut in eis pugnæ committerentur subterraneæ... et per foramina ursas aliasque bestias et apum examina demittebant in operarios* (Appian., *Bell. Mithrid.*, ed. græc.-lat. Schweigh., § LXXVIII, p. 758).

à bras d'hommes, tantôt par des moyens mécaniques. Enfin, à l'appui des ressources précédentes, les assiégeans employaient des échelles et des tours mobiles destinées à former des ponts. Ces tours, roulées tout près du rempart, y jetaient des crochets et de larges traverses, qui permettaient aux soldats de s'élancer sur le mur ennemi et de prendre, en quelque sorte, la place à l'abordage.

De leur côté, les assiégés avaient fait de grands préparatifs. Outre les provisions nécessaires de flèches, de javelots, de pierres, et les machines opposées aux machines, ils disposaient sur leurs murs des quartiers de roche, dont la chute écrasait les assaillans; ils réunissaient des quantités considérables de poix résine, de goudron, de suif, de soufre, d'huile, d'étoupes, pour incendier les travaux ennemis et faire tomber des pluies de feu sur les troupes préposées à l'escalade. Des couvertures épaisses, des balles de laine, des peaux de bêtes, des cordes natées, servaient à amortir les coups du bélier; des machines particulières étaient destinées à cramponner cette poutre branlante, à l'élever en haut, à la détourner de son axe et la briser. A Syracuse, dont le siége est le seul de l'antiquité qu'on mette en parallèle avec celui de Jérusalem, l'un des inventeurs de la mécanique, le célèbre Archimède, qui en dirigeait la défense, et qui y perdit la vie, avait imaginé ce dernier genre de machines, ou en

avait fait du moins de nouvelles applications. La ville était attaquée à la fois par mer et par terre; quand les galères ennemies s'approchaient de trop près, on voyait sortir du rempart de Syracuse et s'abaisser comme un grand bras armé de chaines, qui, ouvrant ses griffes, saisissait le vaisseau par la poupe ou par la proue, le soulevait et le laissait ensuite retomber. Les troupes assiégées devaient être toutes prêtes aussi à reconstruire rapidement de nouvelles murailles derrière les remparts qui s'écroulaient, et à exhausser leurs tours en proportion de celles des assaillans.

Dès que l'armée romaine eut pris position devant Jérusalem, Titus prescrivit à Josèphe de commencer le rôle spécial qui lui fut réservé pendant le cours du siége. Josèphe fit le tour de la ville pour déterminer les assiégés à se rendre. Il était accompagné de Nicanor, de l'homme sous les auspices duquel son passage dans le camp romain avait été effectué après la prise de Jotapat. On pouvait difficilement choisir un plus mauvais ambassadeur : la seule vue de l'ex-gouverneur de la Galilée redoublait l'exaltation de toute la population nationale. Aussi, faut-il reconnaître que chaque allocution de ce personnage aux assiégés coûta presque autant de sang qu'un grand combat. Après l'avoir entendu, les Juifs se précipitaient avec plus de furie sur les Romains, et déployaient un nouvel

acharnement contre les gens de la ville soupçonnés d'être du parti de Josèphe, d'entretenir avec lui des intelligences secrètes.

A Syracuse, où nous avons à puiser quelques termes de comparaison, le chef de l'armée assiégeante, le consul Marcellus, avait imposé des ordres de même nature à plusieurs transfuges des familles les plus nobles du pays et à ses agens intérieurs. Le langage qui leur est attribué se ressent de l'esprit d'hypocrisie que Rome associait toujours à la grandeur ou à l'audace de ses plans. « La seule voie de salut était de se soumettre, s'écriaient les transfuges. On ne devait pas croire que les Romains fissent le siége de la ville par animosité; au contraire, ils ne cédaient qu'à des sentimens de charité, d'affection. Cette puissance ne s'était résolue à combattre que sous l'influence de la peine qu'elle avait éprouvée à voir les Syracusains opprimés par Hippocrate et par Épicide. Jamais l'expédition romaine n'avait eu d'autre pensée que de briser le joug de ces cruels tyrans [1]. »

Une flèche, partie des remparts des Juifs, blessa Nicanor et coupa court à la première harangue de Josèphe.

[1] *Romanis causam oppugnandi Syracusas fuisse caritatem Syracusanorum non odium... Tum bellum movisse et obsidere urbem cœpisse ut crudeles tyrannos ejus, non ut ipsam urbem expugnarent* (Tit. Liv., lib. xv, § xxviii).

Avant de donner le signal à l'ensemble des travaux, ce fut une grave préoccupation dans les conseils de l'armée assiégeante de savoir sur quel point de l'enceinte les principaux efforts de l'attaque seraient dirigés. Titus se décida pour la partie du mur septentrional qui se rapprochait le plus du sépulcre appelé le monument de Foulon, et qui correspondait au faubourg de Bézétha.

Les pierres ne manquaient pas aux environs de Jérusalem pour la construction des plate-formes; on abattit les arbres à une grande distance. A voir l'armée romaine pendant les préludes du siége; à voir ces légions de terrassiers, de charpentiers, de forgerons, de mécaniciens qui se mouvaient et se croisaient avec un ensemble admirable sous les traits de l'ennemi, on aurait cru une société de travailleurs bien plus animés de la passion d'édifier que du besoin de détruire.

Les Juifs, après s'être montrés inexpérimentés dans l'usage des machines enlevées à Cestius Gallus, s'étaient habitués à les faire mouvoir, et en avaient construit un grand nombre. Trois cents machines propres à lancer des traits se trouvaient dressées sur leurs remparts, et quarante de celles qui jetaient de grosses pierres.

Une nuée bien nourie de flèches et de javelots enflammés empêcha long-temps les assiégeans d'avancer leurs tours contre le rempart et de mettre

leurs béliers en batterie. Quand ils y eurent réussi, les chefs de Jérusalem songèrent à ruiner leurs travaux. Ils firent çà et là plusieurs sorties incomplètes, afin de donner le change. Mais au moment où les Romains crurent leurs adversaires retenus derrière les murailles par la fatigue ou par la crainte, les Juifs ouvrirent une fausse porte, voisine de la tour d'Hippicos, et longèrent rapidement le mur de la ville à l'occident. Ils passèrent sous la tour de Paéphina, devant les premiers quartiers de Titus, que ce prince avait abandonnés pour se porter sur le point d'attaque, et, s'étant précipités sur les principales machines, ils les enveloppèrent de flammes. Leur audace alla jusqu'à donner contre le camp des Romains. Mais ceux-ci, remis d'une première surprise, ramenèrent le combat autour des machines. Tantôt le feu s'étendait sur les constructions, tantôt des bras puissans en arrêtaient les progrès. De grands cris partaient à la fois du sein de la bataille, du côté du camp et du haut des murs de la ville. L'intrépidité des Juifs et leur mépris de la mort étaient près de triompher de la science romaine; les défenseurs des machines commençaient à plier; les soldats arrivés d'Alexandrie étaient les seuls à tenir de pied ferme [1]. Mais

1 *Parumque aberat quin omnia cum machinis incensa fuissent, nisi lecti de Alexandrinis viri restitissent plerique*... (Bell. judaic., lib. v, cap. vi, ed. Havercamp., p. 340).

la même cause qui avait déterminé les principales défaites des Juifs, pendant la guerre de Vespasien, leur enleva de nouveau la victoire.

D'infanterie à infanterie, de bataillons à bataillons, on a eu des preuves fréquentes que les bandes juives pouvaient se soutenir honorablement contre les Romains, et ne craignaient point les troupes auxiliaires. Mais pendant l'ardeur du combat, Titus, ayant réuni un corps considérable de la meilleure cavalerie, arriva avec promptitude au secours de ses légions, chargea les Juifs, déjà épuisés, enfonça leurs rangs, et les obligea de se rejeter à l'abri de leurs murailles. Est-ce flatterie ou vérité, on prétend que, dans cette affaire, douze ennemis tombèrent sous son propre glaive. Dans la nuit suivante, la chute soudaine d'une des grandes tours élevées par les Romains répandit au milieu d'eux une terreur panique. Les légions tournèrent au hasard leurs armes les unes contre les autres ; elles croyaient avoir toute l'armée ennemie sur les bras. Il fallut des ordres et des avertissemens réitérés du général et de ses lieutenans pour calmer les esprits.

Depuis ce jour, l'attaque du rempart septentrional fut poursuivie avec une nouvelle vigueur. Trois béliers agissaient sans relâche sur trois points différens. Les Juifs avaient donné le nom de *Nicom* ou vainqueur, à celui des béliers dont les coups étaient

les plus redoutables. En même temps, les machines des Romains couvraient le rempart de la ville d'une masse de projectiles qui rendait la position de plus en plus impossible à tenir pour les troupes assiégées. Une de ces machines lançait des pierres d'un poids de plusieurs quintaux, dont les atteintes enlevaient des files entières. Les Juifs avait placé, au haut d'une tour, des sentinelles qui, avertis par le bruit de la machine en exercice et par la blancheur du projectile, signalaient le danger en criant : « Garde à vous, le roc vient dans telle ou telle direction. » Alors les assiégés de l'endroit indiqué se couchaient à plat ventre [1]. Mais les Romains, s'étant aperçus de cette manœuvre, jetèrent une couleur sombre sur les pierres.

Une fois que la partie du mur d'enceinte, correspondant au faubourg de Bézétha, eut été sérieusement entamée, les Juifs ne jugèrent pas à propos d'y épuiser leurs forces. Ils se reportèrent sur le rempart intérieur qui formait la seconde ligne de défense. Les Romains franchirent la brèche, vers la fin du mois d'avril ou dans les commencemens du mois de mai. Devenus maîtres du faubourg, ils en

1 *Patria lingua clamantes « missile venit, seu filius machinæ venit. » In partes itaque discedebant in quos veniret, humique procumbebant* (Bell. judaic., lib. v, cap. vi, ed. Havercamp., p. 339, not. *a*).

abattirent l'enceinte et les rues afin de s'y mouvoir plus au large.

Une place était appelée le camp des Assyriens, en souvenir de la première apparition sous les murs de Jérusalem, des armées venues de l'autre côté de l'Euphrate. Titus dressa son camp sur cette place. La muraille qu'il avait ordonné d'abattre au nord et à l'orient, laissait libre, derrière lui, la partie avoisinante de la vallée de Cédron; à sa droite, le prince avait le large plateau étendu au-devant de Jérusalem; à sa gauche, étaient la colline du temple et les retranchemens appuyés sur la forteresse Antonia, qui en défendaient les approches; le chef assiégeant regardait l'embranchement intérieur des remparts qui séparait le faubourg du corps de la ville neuve, et qui s'étendait probablement de la forteresse Antonia à quelqu'une des tours de l'enceinte septentrionale.

Comme j'en ai fait l'observation plus haut, si l'on n'admettait pas l'existence de ce rempart intérieur, on se trouverait dans l'impossibilité de comprendre pourquoi Titus eut besoin d'attaquer une seconde muraille, pour s'emparer du quartier de la ville neuve. Le seul fait d'avoir franchi la partie septentrionale de l'enceinte, sur quelque point que ce fût, l'en aurait rendu possesseur. Au contraire, les documens attestent qu'après la prise du faubourg de Bézétha, les Romains firent succéder

les assauts pendant cinq jours pour entrer dans cette ville neuve, où un grave échec les attendait, analogue à celui que les légions avaient éprouvé trois ans auparavant au siége de Gamala. Suivant les termes des documens, dès qu'une ouverture eut été pratiquée au second mur, Titus s'engagea avec deux mille hommes choisis, dans l'endroit de la ville neuve où étaient les marchands de laine, les travailleurs en airain et où des rues étroites venaient aboutir[1]. D'autres troupes suivirent ce prince.

Les Juifs avaient compté sur l'utilité de leurs rues comme défilés. Ils sortirent en ordre de toutes les maisons; des bataillons de miliciens descendus de la haute ville, s'efforcèrent de se rendre maîtres de la brèche par laquelle les Romains avaient pénétré[2]. La crainte de se voir enfermés et pris, jeta l'effroi parmi les troupes assaillantes. Cet effroi se répandit au dehors. Titus ne réussit qu'avec beaucoup de peine à dégager ses soldats, et à les faire

1 *Quinto die post primum captum, intra murum ingreditur, ubi novæ civitatis lanæ venditores erant et fabri ærarii... et ad murum angustæ viæ transversæ tendebant* (Bell. judaic., lib. v, cap. VIII, ed. Havercamp., p. 343).

2 *Alii illis per angiportus obviam facti, alii ex ædibus, alii extra muros per superiores portas egressi.... et multos Romanorum vulnerabant, atque facto in eos impetu repellebant* (Bell. judaic., lib. v, cap. VIII, p. 344).

repasser par la brèche. Il y laissa beaucoup de morts. Un des plus braves officiers de son armée, du nom de Domitius Sabinus, lui fut d'un grand secours dans ce danger. Les assiégés reprirent possession du quartier envahi, mais pour peu de temps. L'armée romaine, brûlant de venger cet échec, livra des assauts consécutifs, qui furent repoussés pendant trois jours. Dans la quatrième journée, une attaque générale et furieuse sur toutes les faces de la ville neuve, rejeta les Juifs derrière le mur d'Acra ou de la basse ville. Les événemens ultérieurs prouvent, en effet, que ce quartier d'Acra ne tomba au pouvoir des assiégeans, qu'après que la forteresse Antonia eut succombé. Si, comme on l'a supposé fréquemment, la seconde muraille attaquée avait été celle qui environnait la basse ville, les Romains, dès la première phase du siége, seraient restés possesseurs des deux tiers de l'étendue de Jérusalem : il en résulterait plus d'embarras que jamais pour trouver la place nécessaire au séjour de la masse de population dont la détresse est signalée dans cette cité jusqu'aux derniers jours de sa résistance.



CHAPITRE XXII.

Défense et prise de la forteresse Antonia; découragement des Romains; famine, peste.

La seconde phase du siége de Jérusalem fut employée à l'attaque et à la défense de la forteresse Antonia. Il s'y écoula deux mois entiers, depuis les derniers jours d'avril jusqu'au commencement du mois de juillet. Les coups les plus mémorables retentirent devant cette forteresse. Après quelques instans d'hésitation sur les résultats du siége, la balance y pencha définitivement en faveur des Romains.

Les combats précédens avaient redoublé de part et d'autre l'enthousiasme. Titus éprouvait de l'impatience à entendre promulguer sa conquête. Ce prince avait à cœur d'être nommé glorieusement dans Rome, d'où il n'était sorti que simple officier de légion, et où l'élévation de son père à l'empire allait le ramener avec le titre de César. D'ailleurs, tant que l'armée romaine était retenue dans les

montagnes de Jérusalem, elle avait à craindre que sa situation ne fût compromise par quelque soulèvement des nations voisines. Les Parthes surtout pouvaient se réveiller à l'improviste, car rien de ce qui arrivait sur le territoire compris entre la Méditerranée et le Jourdain ne restait ni ignoré, ni indifférent aux bords de l'Euphrate.

De leur côté, les Juifs étaient convaincus qu'il n'y avait plus d'autre moyen de salut pour eux que de déployer une énergie presque surhumaine. Aussi, malgré la rigueur habituelle du langage de Josèphe contre les chefs et les héros de la résistance, on voit très-bien ressortir de ses chroniques l'éclatante émulation dont les troupes juives se montraient animées. « Les hommes de la division de Simon, fils de Gioras, disent ces chroniques, et ceux de Jean de Giscala, se précipitaient à l'envi dans les périls pour mériter l'approbation de leurs chefs : tels étaient, en particulier, les sentimens de respect et de crainte inspirés par Simon; que nul de ses guerriers n'eût hésité à se tuer à l'instant s'il leur en avait transmis l'ordre [1]. »

Par malheur pour les assiégés, les avantages naturels que les Romains avaient sur eux, étaient loin de se renfermer dans le nombre des bataillons

1 *Ut ad semet quoque interficiendos parati essent, si hoc ille jussisset* (Bell. judaic., lib. v, ed. græc. lat. Haverc., p. 360).

assiégeans, dans l'excellence de leurs machines et leur expérience de la guerre. Le danger des trahisons tenait l'ame des chefs de la résistance sans cesse attentive, agitée. Chaque jour aussi la ville se sentait frémir à l'approche d'autres ennemis encore plus redoutables que les légions conquérantes, la famine et les maladies pestilentielles.

Au siége de Syracuse, dont les principaux incidens jettent tant de clarté sur celui de Jérusalem, les combats avaient été entremêlés d'un épisode de machinations secrètes et de trahison, qui se reproduisit, avec de faibles différences, dans la cité juive. Devant Syracuse, le chef romain prescrivit aux transfuges de renouer des intelligences à l'intérieur des murs, et de faire de grandes promesses aux habitans qui consentiraient à en livrer les portes. Le difficile était d'établir un moyen de communication. Un esclave des transfuges syracusains se présenta aux assiégés et fut recueilli comme s'il fuyait la colère de ses maîtres. Bientôt cet agent réunit quelques-unes des personnes qu'on lui avait indiquées d'avance, et leur dévoila le secret de sa mission. Ensuite, caché sous les filets d'une barque de pêcheurs, il retourna dans le camp romain rendre compte de ce qui avait été délibéré et recevoir de nouveaux ordres. Après plusieurs allées et venues, le nombre des conjurés s'élevait à quatre-vingts; tout était prêt, lorsqu'un

nommé Attalus, furieux de ne pas avoir obtenu assez d'importance dans l'affaire, dénonça ses compagnons, dont une justice prompte et terrible fut faite en face de l'ennemi [1].

A Jérusalem, vingt-une personnes accusées aussi de trahison reçurent la mort sur les remparts. Un officier de Simon Gioras, chargé de la garde d'une des tours de l'enceinte, avait été surpris en flagrant délit de séduction de ses soldats. L'heure était convenue pour livrer son poste aux Romains[2]. Plusieurs des personnes frappées appartenaient à la classe sacerdotale et aux familles les plus nobles. On y comptait, entre autres, l'homme qui, pour renverser le pouvoir naissant de Jean de Giscala, était allé chercher Simon dans l'Idumée. La propre mère de l'ex-gouverneur de la Galilée, la mère de l'historien Josèphe, fut saisie et emprisonnée comme un des intermédiaires du complot; mais on lui laissa ses femmes pour la servir, et on fit seulement publier à son de trompe la défense expresse de communiquer avec elle [3].

1 *Cum jam composita omnia ad proditionem essent, indicio delato necati omnes* (Tit. Liv., lib. xxv, § xxiii).

2 *Ipse vero de turri hora tertia Romanos invocabat* (Bell. judaic., lib. v, cap. xiii, p. 360).

3 Il semblerait, d'après une première indication de Josèphe, que c'était le père de cet historien qui fût emprisonné; mais ces dernières circonstances prouvent qu'il s'agissait de sa mère.

En examinant le nouveau rempart, Titus s'était flatté de l'enlever avec promptitude; il fut forcé de revenir sur ses prévisions. Avant de commencer les attaques, et afin d'en imposer aux assiégés, ce prince ordonna un déploiement général de ses troupes dans l'étendue des faubourgs intérieurs et extérieurs dont les maisons et les jardins avaient été abattus. L'infanterie et la cavalerie se montrèrent en bataille aux yeux des Juifs dans tout leur éclat et toute leur force. Josèphe fit de nouveau le tour des remparts et engagea ses concitoyens à se rendre. Mais, comme ni l'un ni l'autre de ces moyens ne réussit, le jeune César voulut inspirer à la population de Jérusalem un profond sentiment de terreur. Sa résolution offre un contraste bien grand avec les idées que nous attachons aujourd'hui aux mots d'humanité et de clémence. Titus autorisa son armée à traiter les prisonniers en sujets rebelles, à leur faire subir toute espèce de tortures. A la vue des assiégés, on attacha ces malheureux sur des croix, on les suspendit au gibet. Leur nombre s'accrut jusqu'à cinq cents par jour. On ne pouvait plus suffire à confectionner les croix romaines, disent les chroniques de l'époque; il ne se trouvait plus une place libre pour les planter [1].

1 *Itaque verberati et ante mortem modis omnibus excruciati,*

Mais cet affreux spectacle, loin d'énerver le cœur des Juifs, ne fit que redoubler leur indignation et leur furie. Du haut des murs de Jérusalem, de sombres imprécations, des anathêmes retentirent contre les conquérans et contre leur chef. Les assiégés crièrent à Titus que la mort leur paraissait de beaucoup préférable au joug romain : leur seule ambition était de faire payer chèrement leur défaite à d'impies oppresseurs. Ils lui crièrent que si la patrie était perdue, comme Titus le prétendait, rien ne pourrait les empêcher de s'ensevelir avec elle. Quant à leur temple, si l'ennemi réussissait à n'y pas laisser pierre sur pierre, le Dieu des Juifs avait un autre temple indestructible, l'univers [1].

Tandis que les côteaux situés autour de la ville retentissaient des préparatifs nécessaires pour les nouveaux combats et des cris arrachés aux prisonniers expirans dans les supplices romains, à l'intérieur de Jérusalem, les yeux étaient frappés d'un spectacle d'une autre nature. On y accomplissait des sacrifices comme dans les temps ordinai-

pro mœnibus suffigebantur crucibus... et propter multitudinem, spatium crucibus deerat, et corporibus cruces (Bell. judaic., lib. v, cap. xi, ed. Havercamp., p. 353, 354).

1 *Mortemque se contemnere clamabant, eam quippe servituti recte præferri..., mundumque Deo esse templum hoc præstantius* (Bell. judaic., p. 354).

res. On publia des décrets qui, pendant des siècles, ont eu force de loi chez les Juifs. Les documens écrits peu de temps après la ruine complète de la nation en portent le témoignage : ce fut pendant la guerre même de Titus que les chefs religieux de Jérusalem imposèrent irrémissiblement aux Hébreux, sous peine de se rendre coupables de trahison morale et d'impiété, de rien faire apprendre à leurs enfans des lettres grecques, dans lesquelles étaient compris la langue, les croyances et les mœurs des destructeurs de leur patrie [1].

De nombreux enthousiastes, de prétendus inspirés ne cessaient d'agir sur l'imagination publique. Les uns affirmaient que ce serait à l'instant même où la destruction paraîtrait la plus certaine, que le Dieu puissant qui avait sauvé tant de fois l'ancien peuple dissiperait en fumée l'orgueil de ses ennemis. D'autres prêcheurs, au contraire, n'annonçaient que catastrophes et pleuraient d'avance à chaudes larmes sur le nouveau veuvage de Jérusalem. Enfin, dans tous les carrefours de la ville et dans tous les recoins du temple, des hommes, au visage have, décharné, enveloppés d'un sac

1 *Orto bello Vespasiani decreto publico abrogatæ sunt coronæ sponsorum et tympana. Orto bello Titi, cautum ne quis filium in græcanicis erudiret* (Mischna, *tract. de Uxor. suspect.*, cap. IX, § IV, ed. hébraic. lat. Surenh.).

et couverts de cendres, faisaient sortir de leurs lèvres déjà éteintes, ici des psaumes de délivrance, là des espèces de litanies pour les agonisans et pour les morts.

Entre les prophètes de malheur, on a conservé particulièrement le nom et l'histoire de Jésus ou Josué, fils d'Hanan, simple paysan de la Judée. Cet homme avait commencé à faire retentir de nuit et de jour son lugubre cri dans Jérusalem, assez long-temps avant la guerre, et au milieu d'une fête solennelle. On s'était saisi de sa personne et on l'avait interrogé, mais sans en tirer la moindre réponse; on le battit de verges, il ne poussa aucun murmure. Renvoyé comme fou par les magistrats, le fils d'Hanan garda un silence absolu jusqu'à ce que le cliquetis des armes se fût fait entendre. Alors il reprit ses pérégrinations dans tous les quartiers de Jérusalem. « Voix de ruine venant de l'orient et de l'occident, s'écriait-il, venant de l'aquilon et du midi; voix de ruine contre la ville et contre le temple, contre les nouveaux mariés et contre les nouvelles mariées; voix de ruine contre tout le peuple. » Jamais sa bouche ne s'ouvrait pour rien dire de plus. Peu à peu on s'habitua à sa présence. Une foule d'habitans pourvoyaient à sa nourriture avec un sentiment mêlé de crainte et de pitié; d'autres le maltraitaient, mais sans que ceux-là ni ceux-ci pus-

sent lui arracher un remercîment ou une injure. Enfin, pendant les progrès du siége, un jour que l'insensé, selon son usage, faisait le tour des remparts, criant avec un redoublement de force, malheur sur la ville, sur le temple, sur le peuple, il ajouta ces paroles nouvelles, et malheur sur moi! On raconte qu'à l'instant même une pierre lancée par les machines des Romains atteignit Jésus, fils d'Hanan, et le renversa sans vie.

Nous avons vu que la forteresse Antonia, flanquée de quatre tours, avoisinait l'angle nord-ouest de la plate-forme du temple; un pont servait de communication entre les deux édifices. Cette forteresse Antonia était en même temps le point de réunion des quartiers de la basse ville, de la ville neuve et du faubourg de Bézétha. Comme les Romains avaient enlevé ces deux derniers quartiers, qui formaient la partie septentrionale de Jérusalem, ils se trouvaient avoir maintenant devant eux le corps de l'Antonia; à gauche, et sur la même ligne, les retranchemens destinés à défendre les approches de la colline du temple; à droite, le rempart environnant le quartier de la basse ville. Chacune des quatre légions de l'armée romaine fut chargée de construire une terrasse contre la forteresse et contre les murs adjacens. Ces quatre exhaussemens ne laissaient pas entre eux des intervalles de plus de quinze à vingt mètres. La ter-

rasse de la cinquième légion regardait le réservoir Strontium, cette piscine probatique des évangiles que les fortificateurs de la ville avaient fait entrer dans le développement de la tranchée destinée à garantir la colline du temple. La dixième légion était placée devant un autre réservoir, la piscine appelée Amygdalon, dont on avait tiré le même parti pour garantir le mur de la basse ville.

Dix-sept jours furent employées par l'armée romaine à terminer ces constructions, à dresser les machines, à faire avancer les béliers.

Mais pendant que les légions travaillaient avec ardeur, Jean de Giscala, spécialement désigné à la défense de l'Antonia et des alentours, ne déployait pas moins d'activité. Il avait prescrit à ses troupes et à la population zélée, de creuser une large mine qui traversât les fondemens des murs et allât aboutir sous la terrasse placée en regard de la forteresse. L'excavation fut remplie d'une quantité considérable de bois sec, enduit de résine et de bitume. On y mit le feu, et, au moment où les Romains s'apprêtaient à commencer l'attaque, le terrain s'écroula sous l'embrasement[1].

Ce succès ne fut que le prélude de l'affaire la

1 *Sudibus succensis fossa repente subsedit, cumque magno sonitu in eam prolapsi sunt aggeres* (Bell. judaic., p. 355).

plus décisive du siége. Le surlendemain du jeu de la mine, Simon, fils de Gioras, sortit, à la tête de ses troupes, la torche à la main, et se dirigea contre les autres terrasses; Jean de Giscala occupait Titus. Dans la mêlée, trois hommes doués de la plus grande bravoure, dont cette guerre eût donné l'exemple, se jetèrent à travers les ennemis, renversèrent les obstacles, et mirent le feu aux machines romaines. L'un de ces hommes s'appelait Tephtée, et était Galiléen; l'autre, du nom de Mégassare, descendait d'un serviteur de la reine Marianne; le troisième, nommé Khagiras ou le boiteux, fils de Nabathée, était originaire de ce petit royaume de l'Adiabénie, dont on sait que les princes servaient depuis long-temps de lien entre les intérêts des Parthes contre Rome, et les intérêts des Juifs.

Dès que la flamme des machines apparut dans les airs, presque toutes les troupes laissées à la garde du camp, s'élancèrent pour y porter secours. Elles voulaient préserver, du moins, les béliers, dont les couvertures étaient déjà brûlées. Mais rien ne pouvait faire lâcher prise aux assiégés, qui serraient les béliers entre leurs bras, quoique le fer en fût brûlant. L'incendie passa des machines aux terrasses, et les Romains, entourés de feux, jugèrent que tous leurs travaux étaient perdus. Le plus grand nombre se réfugia en désordre dans le camp.

Alors Simon, fils de Gioras, et Jean de Giscala appelèrent hors la ville toutes leurs forces disponibles, tant les milices disciplinées, que la population flottante[1]. Le moment était venu de faire un effort violent, d'agir en masse, et d'obéir précisément à la pensée que l'illustre Folard a reproché avec trop de précipitation aux chefs de Jérusalem, d'avoir laissée entièrement en oubli. Tandis que les guerriers juifs marchaient en ordre contre le camp romain et en attaquaient les avant-postes, la multitude sortie des murailles et exaltée par l'incendie des constructions, ne se montra effrayée d'aucun danger. Elle se jetait sans hésitation sur les lances hérissées des cohortes légionnaires qui résistaient encore de côté et d'autre, et qui, ayant serré leurs rangs, combattaient en carré, à la manière des phalanges. Bientôt les troupes du camp furent réduites à se mettre sur la défensive. Titus ne put s'empêcher d'exhaler sa colère contre les légions qui, après avoir emporté les principaux murs de la place et enfermé les Juifs comme dans une prison, disait-il, s'étaient laissées déborder et se trouvaient assiégées dans leurs propres lignes[2].

1 *Judæi vero magis instabant, semper numero gliscentes, quod ad eos in auxilium accurrerent qui in urbe erant* (Bell. judaic., lib. v, cap. xi, p. 356).

2 *Et velut ex carcere contra se dimissis Judæis obsessorum paterentur ipsi fortunam* (Ibid.).

A la tête d'un corps de ses meilleures troupes, ce prince porta son attaque sur le flanc des Juifs qui, par une prompte manœuvre, lui firent face et soutinrent le choc de pied ferme. L'armée romaine ranimée retourna en masse au combat. La mêlée devint générale. Il s'éleva des deux côtés de si grands cris et de tels nuages de poussière, que les oreilles en étaient assourdies, disent les chroniques, et les yeux abîmés [1]. Le désespoir faisait la force des Juifs. La honte de ternir la gloire de leurs armes, et la certitude d'être enveloppés, s'ils subissaient une défaite, communiquait aux Romains, cette ardeur et cette puissance de vaincre qui avait subjugué le monde. Quelque temps la victoire resta indécise; enfin les Juifs, sous peine d'être taillés en pièce, durent se replier à l'abri de leurs remparts et rentrer au sein de la ville.

Ils avaient obtenu, pendant cette journée, de ruiner de fond en comble les travaux de l'ennemi; ils avaient fait reculer l'armée romaine entière, et changé leur rôle d'assiégés en celui d'assiégeans. Néanmoins, l'objet dominant de la bataille était manqué pour le salut de Jérusalem. L'attaque en masse n'avait pas été couronnée d'un succès suffi-

1 *In Titum conversi pugnam perseverabant. Mixta vero acie pulvis autem oculos, clamor aures occupabat*... (Bell. judaic., ed. Havercamp., p. 356).

sant. Le nœud du siége venait d'être tranché invariablement en faveur de Rome. Sans doute, les Juifs pourront déployer encore des prodiges de courage, faire fuir l'ennemi, lui causer des heures de stupéfaction et de terreur; mais nulle occasion aussi favorable ne se représentera plus pour remettre en question les destins des deux armées. Qu'on suppose, en effet, ce qui serait arrivé si les chances mobiles et souvent si imprévues de la guerre eussent tourné du côté des Juifs. Folard reconnaît, d'une manière formelle, que, sous les murs de Jérusalem, l'armée romaine courut plus d'une fois le risque d'être écrasée.

La difficulté de se procurer du bois de construction rendit les assiégeans encore plus sensibles à la ruine de leurs travaux. Un conseil de guerre fut assemblé. Les uns proposèrent de tenter aussitôt un assaut général. D'autres, au contraire, soutinrent que si on était repoussé dans cet assaut, il en résulterait un découragement complet de l'armée: mieux valait se résoudre à recommencer de nouvelles terrasses et ne se départir en rien des procédés les plus sûrs. Il y en eut enfin qui furent d'avis de tenir simplement la ville bloquée, d'empêcher les sorties, et de réduire les assiégés par famine.

Dans les précédens conseils, quelques témoignages de présomption donnés par plusieurs chefs avaient déterminé Titus à mettre leur confiance à

l'épreuve. Le jeune Antiochus, entre autres, fils du roi de Comagène, parut étonné que les légions romaines n'enlevassent pas Jérusalem sans avoir besoin de recourir à toutes les règles de l'art et de la prudence [1]. Ce prince est celui que Racine a introduit dans sa tragédie de Bérénice comme rival de Titus, et l'un des adorateurs de la reine de Chalcide. Il demanda qu'on lui laissât le champ libre, et le chef romain y consentit. Les troupes de la Comagène renfermaient un corps de soldats d'élite appelés Macédoniens, parce qu'ils étaient armés et exercés à la manière des anciens soldats d'Alexandre. A la tête de ce corps, le jeune Antiochus ordonna l'assaut; mais ses efforts, sa présence d'esprit et l'ardeur de ses compagnons encouragés par l'attention générale, n'obtinrent aucun succès. Les Juifs qui retrouvaient dans la défense de leurs murs la supériorité que la science, la discipline et l'usage de la cavalerie donnaient aux Romains en rase campagne, lui tuèrent beaucoup de monde et le forcèrent, à sa grande douleur, de faire retraite.

Entre les diverses propositions émises dans le nouveau conseil, Titus prit un parti moyen. Il décida d'élever un retranchement, un mur de

1 *Se mirari aiebat, quidnam esset cur Romani muros adire cunctarentur*... (Bell. judaic., lib. v, cap. xi, p. 354 et 355).

circonvallation qui enfermerait Jérusalem, et s'opposerait à la fois aux sorties des assiégés, et à l'introduction des vivres. Après cette œuvre, on rétablirait patiemment les nouvelles terrasses nécessaires pour s'emparer de la forteresse Antonia.

Comme les pierres, dans ces quartiers, étaient sous la main des soldats, et que l'armée romaine disposait d'un nombre d'hommes considérable, en trois jours on eut élevé le mur de circonvallation, dont la distance moyenne de l'enceinte de la ville était de cent cinquante ou cent quatre-vingt-dix mètres [1]. Treize petits forts et redoutes fermaient les passages et servaient d'asile à des sentinelles. Dès que les assiégés se présentaient sur un point, les troupes romaines averties s'y portaient avec promptitude et s'opposaient à toute escalade. A Numance, le chef de l'armée assiégeante, Scipion, avait pris des mesures analogues. Mais d'après la connaissance que nous avons des lieux, le mur de circonvallation n'aurait pas été suffisant pour remplir l'objet de Titus. A l'aide de leurs conduits souterrains, les assiégés débouchaient au loin dans la campagne. Il fallut que des troupes fussent spé-

1 L'enceinte de la ville était, d'après Josèphe, de trente-trois stades, le mur de circonvallation de trente-neuf; par conséquent, les deux diamètres se trouvaient dans le rapport de onze à treize stades, et la séparation moyenne des deux murs d'un seul stade.

cialement destinées à explorer et à fermer ces issues souterraines [1].

Le nouveau travail des quatre terrasses dressées contre la seule forteresse Antonia dura vingt-un jours. Alors, les chefs de Jérusalem, cernés de toutes parts, n'eurent à opposer que leur fermeté aux rigueurs de la guerre, à l'invasion de la famine et des maladies pestilentielles. Il est presque inutile de recourir aux documens pour se représenter les agitations intérieures et toutes les calamités dont les progrès de ces derniers fléaux furent la source. On accusait les hommes du parti romain et les riches, de cacher des provisions dans leur demeure, de les soustraire au droit de distribution publique; on les soumettait à des perquisitions forcées, on faisait d'affreux exemples qui retombaient à chaque instant sur le seul malheur d'être soupçonné.

Toutes les grandes famines des places assiégées se ressemblent; toutes produisent une foule d'actes de dévouement et d'égoïsme, de générosité et de barbarie, de patience et de désespoir. Dans l'histoire de la famine de Jérusalem, il n'est aucun fait plus universellement répété que celui de cette

1 *Perque hos ipsos cuniculos egressi Judæi, Romanos aquam petentes invadebant. Titus universos hosce meatus obstruxit* (Dio, *in Vespas.*, § IV, ed. græc. lat. Reimar, p. 1080).

femme de riche condition, du nom de Marie, fille d'Éléazar, qui, n'ayant plus ni lait, ni la moindre parcelle de nourriture à donner à son enfant à la mamelle, le tua, en mangea, dit-on, une partie, et en jeta les restes aux yeux des perquisiteurs.

L'image de la peste n'est pas moins facile à se représenter que celle de la famine. A Syracuse, la maladie s'était propagée du sein de la ville au camp des assiégeans. D'abord on faisait les funérailles comme dans les temps ordinaires. Les Syracusains entendaient retentir, jour et nuit, les pleurs et les gémissemens de ceux qui avaient perdu les objets de leur affetion. Peu à peu les assiégés s'habituèrent à la vue du mal et y devinrent insensibles. Non-seulement les morts ne furent plus accompagnés avec des signes de douleur, mais on ne leur accorda aucune sépulture; les cadavres restaient couchés dans les rues comme pour offrir aux vivans l'image du sort qui les attendait [1].

A Jérusalem aussi, les devoirs ordinaires furent rendus aux morts pendant les premières périodes du siége; les cercueils sortaient de la ville par les portes correspondant aux vallées. Mais quand le blocus fut devenu plus rigoureux et que le nombre

1 *Ita assuetudine mali efferaverant animos... jacerentque strata exanima corpora in conspectu similem mortem expectantium* (Tit.-Liv., lib. xxv, § xxvi).

des décès alla croissant, les assiégés désignèrent certaines maisons qui furent remplies de cadavres et dont on fermait ensuite les issues. Enfin les corps restèrent abandonnés dans les rues, ou bien l'on se contenta de les jeter du haut des murs. Plus d'une fois, les combattans appelés à faire des sorties contre les Romains durent passer sur les monceaux de ceux qui avaient succombé à la maladîe. Il ne fallait rien moins que la certitude de l'esclavage perpétuel, réservé à la plus grande partie des vaincus, pour résister à l'horreur d'une pareille vue, à l'attente d'un pareil sort. Il fallait surtout la puissance du serment que l'insurrection avait prononcé dès son début : de ne jamais se rendre aux Romains, tant qu'on pourrait tenir un glaive.

Tandis que les assiégeans mettaient la dernière main aux terrasses, Josèphe fit une nouvelle allocution aux défenseurs des remparts. Une pierre habilement lancée, le renversa. Soudain un combat fut engagé entre les Juifs et leurs ennemis pour s'emparer de sa personne. Les Romains réussirent à le reporter au camp, dans un état qui fit répandre le bruit qu'il était mort. C'eût été un malheur irréparable, au point de vue des intérêts de l'histoire. Mais les assiégés ne voyaient dans l'ex-gouverneur de la Galilée que le chef des transfuges de la cause nationale. Ils manifestèrent leur satisfac-

tion à grands cris. La mère de Josèphe crut un moment à sa mort. Josèphe, remis de sa blessure, recommença bientôt ses exhortations qu'il accompagna de déclamations et de menaces plus violentes que jamais contre les chefs de la résistance.

Vers les derniers jours du mois de juin, l'espoir de détruire les nouveaux travaux des assiégeans inspira à Jean de Giscala de faire une sortie qui manqua d'ensemble et de succès. Au contraire, le bélier ennemi ébranla le mur de la forteresse Antonia. A l'appui de son action, les Romains ayant formé un toit de leurs boucliers, allèrent saper la base de la muraille. Une tour s'écroula; mais quelle ne fut pas surprise et la terreur des assiégeans quand ils aperçurent, derrière la brèche, un nouveau rempart presque aussi fort, que Jean de Giscala avait fait construire avec rapidité par ses troupes.

Cet aspect les confirma dans la supposition répandue qu'un pouvoir mystérieux était attaché aux murailles de Jérusalem, que le siége de cette cité serait nécessairement interminable. Pour ranimer le moral de son armée, et entraîner ses vétérans au combat, Titus eut recours à tout ce qui pouvait ébranler les fibres les plus sensibles de leur ame. Mais il n'est rien d'aussi curieux que d'entendre le jeune César s'étayer, à cette occasion, d'un dogme de religion exclusivement militaire,

de l'entendre exprimer, en face des opiniâtres défenseurs de Jérusalem, les propres croyances qui ont fait, depuis, le fond de la théogonie des enfans d'Odin, qui ont répandu une originalité particulière sur les légendes d'Ossian, sur l'histoire et la poésie des guerriers scandinaves. Soit que l'historiographe de Titus n'ait fait que reproduire l'allocution du prince, ou qu'il ait ajouté aux paroles réellement sorties de sa bouche, les opinions alors en faveur, le sens et la portée de ces opinions n'en conservent pas moins toute leur force. « Quand les Juifs déploient tant de courage et une persévérance si ferme dans leur revers, s'écria le chef assiégeant, ne serait-il pas honteux à des soldats romains de se trouver inférieurs... Dois-je vous redire les louanges méritées par tous ceux qui succombent à la guerre, l'immortalité assurée aux victimes des fureurs de Mars. Qui, d'entre les braves, ignore que les ames dégagées du corps par le fer reçoivent l'hospitalité dans l'éther le plus pur, et sont placées ensuite au sein des étoiles. De là, ces mânes heureuses, ces héros propices descendent pour se montrer à leur race. Il n'en est pas de même des hommes dont la maladie et la consomption ont détruit le corps. En vain leurs ames sont restées exemptes d'aucune tache, elles n'obtiennent d'autre refuge que les ténèbres souterraines; un profond oubli s'en empare, et la fin de

leur vie est en même temps la fin de leur mémoire [1]. »

Mais, sous quelque forme qu'elles fussent présentées, les exhortations de Titus manquèrent leur but. Il semblait que l'apparition soudaine du nouveau rempart eût glacé le cœur de ses cohortes. Dans cet état d'hésitation, un Syrien, nommé Sabinus, s'élança hors des rangs. Ce soldat, frêle de corps, noir de visage, était d'une force et d'une bravoure incomparables. La tête couverte de son bouclier et l'épée à la main, il escalada les ruines que la chute de la tour avait occasionnées. Onze guerriers le suivirent. Les Juifs crurent que toute l'armée allait s'ébranler et se retirèrent de la brèche; ils établirent leur défense sur la nouvelle construction. Leurs chefs reconnurent bientôt le petit nombre des assaillans. Malgré la nuée de traits lancés contre lui, Sabinus continua à s'avancer. Il touchait déjà le haut du mur, lorsqu'une pierre roula sous ses pieds et le fit tomber. Pour écarter les glaives qui le menaçaient, l'intrépide soldat eut à peine le temps de se placer sur ses genoux. Il combattit dans cette position jusqu'à ce que ses

1 *Quis enim virorum fortium nescit animas in acie quidem ferro corporibus solutas purissimo ætheris elemento inter astra collocari... quas vero morbus corporis tabesque consumpserit, maculæ, licet labisque puras, sub terras ire in tenebras et in profundam demergi oblivionem...* (Bell. judaic., p. 370).

forces et la vie l'abandonnèrent. Trois de ses compagnons périrent aussi à la hauteur du mur; les autres, cédant à la nécessité de rétrogader, furent reportés dans le camp couverts de blessures.

Une surprise et peut-être aussi la trahison amenèrent la chute de la forteresse Antonia.

Le siége de Syracuse s'était terminé sous l'empire des mêmes circonstances. Un soldat romain reconnut qu'un certain côté du mur de Syracuse, beaucoup moins élevé à l'intérieur qu'au dehors, devait offrir des facilités à l'escalade. En même temps, le consul Marcellus apprit d'un transfuge que les assiégés s'apprêtaient à célébrer une grande fête en l'honneur de Diane, dans le dessein de demander protection à la déesse. Des dispositions furent prises en conformité de ce double avis. Pendant que la population se laissait entraîner avec une négligence désastreuse au mouvement de la fête, et que les guerriers Syracusains s'abreuvaient outre mesure du vin des libations, les Romains placèrent les échelles vers le mur indiqué. Aidés de leurs partisans, ils se répandirent à l'improviste dans la ville et s'emparèrent des portes.

A Jérusalem, la surprise de la forteresse Antonia fut loin de terminer la lutte. Les conquérans eurent à déployer de nouveaux et grands efforts. Une nuit, à la clarté de leurs feux, quelques soldats s'étaient aperçus, du haut de leurs terrasses,

que les sentinelles juives avaient cédé à la fatigue, à la privation de nourriture, au sommeil. Il serait difficile de savoir aujourd'hui si, à l'exemple de celui des officiers de Simon Gioras, arrêté au moment de livrer son poste à l'ennemi, quelque chef n'avait pas préparé également ce défaut de vigilance. Vingt-deux soldats romains, un enseigne et un trompette escaladèrent en silence les ruines de la tour par où Sabinus était monté. Arrivés au haut du mur, ils sonnèrent à grand bruit de la trompette. Titus les suivait avec un corps nombreux. Les assiégés, saisis d'épouvante, se jetèrent en tumulte hors de la forteresse et se replièrent sur le temple. Toutes les forces de Simon Gioras accoururent et soutinrent celles de Giscala. Les Romains furent arrêtés près de franchir l'espace conduisant à la plate-forme du temple. Tant que l'obscurité régna, le combat se fit en désordre; les Juifs se frappaient entre eux. Chacun ne reprit sa place qu'au moment où la lumière du soleil se fut élancée brillante, de l'horison.

Le faible intervalle qui séparait les retranchemens de la forteresse et la colline du temple obligeait de se battre corps à corps, à la pointe de l'épée. Après dix heures de lutte, les Romains durent faire retraite et se contenter de l'heureuse surprise de la forteresse.

Entre les hommes dont la conduite avait le plus

honoré cette journée, on cita particulièrement, du côté des Juifs, et dans la division de Jean de Giscala, les nommés Alexas et Gyphtée; dans la division de Gioras, Malakhie et Juda, fils de Merto; dans les milices iduméennes, Jacob, fils de Sosa; chez les zélateurs, proprement dits, Simon et Juda, fils de Jaïr [1].

Du côté des Romains, un centurion, originaire de la Bithynie, du nom de Julien, éclipsa tous ses émules. Ce centurion se trouvait auprès de Titus, sur le rempart de la forteresse Antonia, d'où les yeux du prince suivaient avec avidité le flux et le reflux du combat. Dans un moment où les Romains lâchaient pied, Julien s'élança du rempart au plus fort de la mêlée. A lui seul il fit reculer les ennemis et en renversa un grand nombre de sa main. Mais un accident analogue à celui que Sabinus avait éprouvé l'arrêta dans sa course. Les clous de sa chaussure militaire firent tomber avec fracas le centurion sur un pavé brûlé par le soleil. Vainement il essaya de se relever : tout son sang s'écoula sous les coups qui l'atteignirent.

1 *Romanos iterum in fugam vertunt. Insigniter autem in eo prœlio decertarunt Alexas...* (Bell. judaic., p. 373).



CHAPITRE XXIII.

Attaque du mont Moria; dernières sorties des Juifs; prise, incendie et destruction du temple.

Après la prise de la forteresse Antonia, Titus avait encore à faire le siége du mont Moria, emplacement du temple, et le siége du mont Sion, ou de la haute ville. Attaquer le temple, la maison de la parole et de l'écriture, renverser le corps de cet édifice, le palais de la loi sanctifiée, c'était frapper le cœur même de la nation, de la religion et de la race juives. De longs et tragiques gémissemens sortirent de cette blessure, qu'il n'était donné à personne de cicatriser avant que tous les peuples eussent passé par les phases les plus diverses de la barbarie, de la misère, de la servitude.

L'armée romaine fut occupée pendant sept jours à ruiner la forteresse; on ne respecta qu'une tour d'où il était permis d'observer les mouvemens des

défenseurs de la plate-forme du temple. On renversa aussi tout le rempart du quartier d'Acra ou de la basse ville, et tous les retranchemens déployés en avant de Moria. Par ce moyen, les légions obtinrent plus d'espace pour les nouveaux travaux qu'elles avaient à accomplir. Désormais, ces légions n'étaient plus séparées par aucun mur du quartier de la basse ville. Mais comme ce quartier se trouvait dominé à l'occident par la première enceinte de la plate-forme, qu'il renfermait des rues étroites et barrées, des palais crénelés, des maisons où les assiégés résistaient encore, le chef assiégeant remit de s'y établir et de l'incendier après la chute du temple. Plusieurs membres de la noblesse du pays, habitant ce même quartier d'Acra, profitèrent de la prise des remparts pour se rendre aux Romains. Les hommes qui avaient à cœur de persévérer dans la défense, répandirent que Titus avait fait justice lui-même des déserteurs. Ce prince en fut averti et ordonna à Josèphe de les conduire autour de la ville, afin de les montrer au peuple.

Les Juifs étaient encore maîtres des abords de l'éminence de Moria. Ils y tenaient des corps de garde protégés par les troupes et par les machines placées sur le mur septentrional de la grande plate-forme. Simon Gioras, dont la division occupait particulièrement le quartier de la haute ville, ou le

mont Sion, conservait toute la liberté de ses communications avec Jean de Giscala. Ces chefs se rendaient d'un poste à l'autre au moyen du pont jeté entre le palais royal de la haute ville et l'angle sud-ouest des galeries du temple.

Au moment de commencer le nouveau siége, et de l'ordre de Titus, Josèphe, monté sur quelque ruine des remparts voisins, s'adressa directement à Jean de Giscala pour l'exhorter à se soumettre. Jean ne voulut pas même entendre la voix de l'homme qu'il regardait comme le chef des traîtres : tout colloque fut repoussé avec des signes d'indignation et de mépris. Titus en personne voulut faire arriver ses exhortations aux assiégés, et la menace de brûler la demeure de leur dieu; ils n'en tinrent non plus aucun compte.

Au point où les choses en étaient venues, Jérusalem ne pouvait rendre son glaive à l'ennemi tant qu'une pierre de ses murs restait sur une autre pierre. Dans toutes les grandes destinées, il y a des conditions inévitables qui s'écartent des lois de la prudence et des intérêts ordinaires. Une inspiration supérieure avertissait la cité juive qu'il n'existait plus pour elle qu'un seul moyen de salut, qu'un seul moyen de conserver le droit imprescriptible de protestation contre l'abus de la force : c'était de succomber sans être domptée, et d'expirer bravement au champ d'honneur.

Les nouvelles terrasses à construire devenaient pour les Romains un travail si pénible qu'avant de s'y résoudre, on tenta une surprise qui ne réussit point. Sous la conduite de Céréalis, ex-lieutenant de Vespasien dans les campagnes de Judée, et l'un des chefs de légion les plus expérimentés, une troupe choisie attaqua les corps de garde des Juifs pendant l'obscurité de la nuit. Mais les assiégés étaient attentifs, malgré leur fatigue et la privation de nourriture. Les milices, réunies sur la plate-forme, accoururent pour soutenir le choc. Jean de Giscala et Simon s'y multiplièrent. Titus observait l'affaire du haut de celle des tours de l'Antonia qui avait été laissée debout. On se battit corps à corps huit heures consécutives jusqu'au milieu du jour. Alors les Romains se retirèrent, et pour la quatrième fois cédèrent à la nécessité de reconstruire des terrasses et d'établir les béliers. Pendant qu'ils s'y appliquaient, les Juifs renouvelèrent les sorties. De la haute ville, ils descendirent dans la partie la plus évasée de la vallée de Josaphat, où campaient des troupes de cavaliers ennemis. Ils y enlevèrent assez de chevaux pour que Titus ordonnât la peine de mort contre quiconque aurait perdu sa monture [1]. Ces chevaux étaient une bonne fortune dans l'état de famine

[1] *Unoque militum qui equum perdiderat morte damnato, eo*

qui allait croissant, et qui réduisait les assiégés à se jeter avec avidité sur les substances les plus dégoûtantes.

Jean et Simon conçurent un autre projet bien plus hardi. Leur désespoir agissait jusqu'à la fin avec autant d'intelligence que de bravoure. Aux approches de la nuit, et lorsque les Romains croyaient n'avoir plus qu'à se reposer des efforts de la journée, les miliciens de la plate-forme et ceux de la haute ville sortirent par les portes et les souterrains, qui débouchaient vers le mont des Oliviers. Ils attaquèrent vivement les murs et retranchemens dont l'ennemi avait entouré Jérusalem [1]. Le combat fut long et opiniâtre, et les assiégés ne se replièrent qu'après y avoir épuisé tout ce qu'ils avaient de chaleur dans l'ame. C'est dans cette occasion qu'on cita un rare exemple de force et d'adresse musculaires de la part d'un cavalier romain nommé Pédanius. De dessus son cheval, cet homme aurait saisi à la course, et par une jambe, un milicien juif robuste et tout armé; il l'aurait porté comme une offrande à Titus, qui renvoya immédiatement le prisonnier au nombre de ceux

metu equos suos cæteris conservavit (Bell. judaic., lib. VI, cap. II, ed. græc. lat. Havercamp., p. 378).

1 *In præsidia Romanorum juxta Olivarum montem, circa undecimam diei horam impetum faciunt* (Ibid.).

qu'on mettait en croix à chaque instant, pour mieux servir d'épouvantail à la résistance.

Peu de jours après, un autre spectacle suspendit l'attention des deux armées. Un soldat juif, placé aux avant-postes, provoqua en combat singulier celui des ennemis qui passait pour le plus vaillant et le plus robuste: il accompagna son défi d'expressions furibondes contre Rome. Ce milicien, du nom de Jonathas, était d'extraction vulgaire, de petite taille et d'assez triste visage. D'abord, on affecta de ne rien lui répondre; mais le redoublement de ses jactances et de ses cris, excita la colère d'un cavalier nommé Pudens. Ce guerrier, méprisant un homme de si pauvre apparence, courut sur lui avec une précipitation qui le fit tomber presque aux pieds de Jonathas, et celui-ci dont le glaive était déjà levé le plongea dans le flanc de son adversaire. Ensuite il foula aux pieds le corps de Pudens, et ayant agité son épée sanglante et son bouclier, il fit retentir de toutes ses forces son regret de ne pouvoir traiter de la même manière tous les dévastateurs de sa patrie. Mais une flèche, lancée par un centurion nommé Priscus, arrêta soudain la parole dans la bouche de Jonathas, et le fit tomber mort à côté de l'autre cadavre.

L'heure approchait où le temple allait être anéanti. Amis et ennemis y portèrent la flamme. Les Juifs eurent recours à une ruse de guerre qui

coûta la vie à un grand nombre d'assiégeans. Ils firent semblant d'abandonner le mur occidental de la première enceinte, et la terrasse de la galerie adossée à la face intérieure de ce mur. Les Romains, ayant cru l'occasion favorable, plantèrent les échelles, montèrent en toute hâte et atteignirent le haut de la galerie. Tout à coup un feu terrible, une sorte d'éruption éclata sous leurs pieds. On a vu que divers rangs de larges poutres en bois de cèdre s'étendaient sur les colonnes du grand pourtour. En dessous, cette charpente formait le plafond des galeries, qui permettait de s'y promener à l'abri de la pluie et du soleil; en dessus, elle formait les terrasses, où les défenseurs de la plate-forme trouvaient un grand espace libre, derrière le parapet du mur d'enceinte. Dans l'intervalle des poutres et des solives, les Juifs avaient accumulé les matières les plus inflammables.

Une partie des troupes montées à l'escalade se précipita de la hauteur du mur; leurs corps se brisèrent dans la chute; un grand nombre périt sous les flèches des Juifs; une autre partie disparut au milieu des flammes.

S'il faut s'en référer aux récits contemporains, pendant ces rudes combats, des signes effrayans se succédèrent, présages certains de ruine pour la ville assiégée. On se rappelle que c'était un usage commun à l'antiquité : à l'appui de tout grand évé-

nement il existait une multitude de témoins qui attestaient l'apparition correspondante sur la terre ou dans le ciel, de nombreux prodiges et miracles. Peu à peu, chez les modernes, cet usage, ainsi que tant d'autres, s'est altéré. La crédulité, sans doute, n'a rien perdu de ses droits, mais elle a changé d'objet et de forme. J'ai reproduit le miracle que les Romains avaient propagé comme justificatif de l'incendie de la capitale de l'Arménie, arrivée douze ans avant le siége de Jérusalem. Plus récemment, pendant la révolte des Bretons indignés contre Rome, les soldats vétérans d'une colonie, détruite par les insurgés, conservèrent dans leur mémoire des signes bien plus formidables. Un concert de témoignages affirma que dans la ville, siége de cette colonie, une statue de la victoire était tombée sans cause apparente, et se trouva tournée en arrière, comme si elle fuyait devant l'ennemi ; des femmes, agitées d'une fureur prophétique, avaient annoncé une ruine prochaine ; un bruit confus de voix étrangères s'était fait entendre dans la salle du conseil ; le théâtre avait retenti de hurlemens plaintifs ; on avait distingué dans les flots de la Tamise l'image d'une ville renversée ; l'Océan parut couleur de sang, et, au moment du reflux, il était resté des simulacres de cadavres humains sur le rivage [1].

1 *Externosque fremitus in curia eorum auditos; jam Ocea-*

La sombre majesté du siége de Jérusalem ne devait pas laisser, chez les conquérans, des souvenirs moins profonds. C'est Tacite lui-même, l'un des esprits les plus forts que Rome ait enfantés, qui reproche aux Juifs, presque avec indignation, de n'avoir pas fait assez d'accueil à une foule de miracles successifs, dont les témoins comptaient par milliers dans l'armée romaine. « Des prodiges étaient survenus à Jérusalem, dit Tacite, que la nation juive livrée à la superstition, et ennemie de tout culte religieux, aurait craint de conjurer par des vœux et avec des victimes expiatoires. On vit des bataillons s'entrechoquer dans les airs, des armes étinceler, des feux sortis de la nue éclairer soudainement le temple. Les portes du sanctuaire s'ouvrirent d'elles-mêmes, et une voix, plus forte que la voix humaine, annonça que les dieux s'en allaient : en même temps un grand mouvement de départ se fit entendre [1]. »

Des quatre nouvelles terrasses dressées par les légions contre les remparts septentrional et occidental de la plate-forme du temple, il y en eut

num cruento adspectu; dilabente æstu, humanorum corporum effigies relictas (Tacit., *Annal.*, lib. XIV, § XXXII).

1 *Evenerant prodigia, quæ neque hostiis, neque votis piare fas habet gens superstitioni obnoxia, religionibus adversa... et audita major humana vox, excedere Deos* (Tacit., *Histor.*, lib. V, § XIII).

deux qui furent terminées le huitième jour du mois de Lôos, à la fin du mois de juillet ou au commencement d'août. Les béliers agirent pendant six jours sans faire la moindre brèche, tant les constructions étaient solides. Alors les Romains, s'étant saisis de leurs échelles, tentèrent brusquement un nouvel assaut. La face extérieure du mur à envahir fut couverte d'une nuée d'hommes, qui, tenant le bouclier sur leur tête, s'encourageaient réciproquement à atteindre le parapet ennemi. Plusieurs y réussirent et plantèrent leur drapeau; mais les assiégés, arrivés en masse sur ce point, ne leur laissèrent pas le temps de chanter victoire. Les échelles surchargées de soldats furent renversées, les hommes qui enjambaient le mur, précipités à coups d'épée; ceux qui déjà avaient pris pied et qui se serraient en compagnies, succombèrent autour des drapeaux. Ce fut le dernier avantage sérieux remporté par les défenseurs de la place. Les étendards ennemis flottèrent dans les mains des Juifs[1]. Un frère de Simon Gioras, du nom d'Éléazar, se distingua entre tous dans cette affaire.

Après avoir reconnu l'impuissance des béliers et les difficultés de l'escalade, le conseil de guerre

1 *Quin et signiferi pro signis dimicabant... Postremo tamen Judæi et signis potiuntur, et eos qui ascenderant interficiunt* (Bell. judaic., lib. VI, cap. IV, p. 383).

de Titus résolut de se fier à l'emploi du feu. Les assiégés avaient montré que les terrasses des galeries portaient sur des charpentes susceptibles de s'embraser. On employa tous les moyens pour faire arriver des substances incendiaires sur les portes de l'enceinte et sur quelqu'une des tours que Jean de Giscala avait ajoutées aux angles de la plate-forme. Dans la construction de ces tours, les Juifs avaient fait entrer une grande quantité de bois préparé depuis long-temps dans l'intention de rehausser certaines parties du temple. Une de ces tours avait pris la place d'un minaret du haut duquel un des sacrificateurs de service annonçait à son de trompe le commencement et la fin du septième jour de la semaine, et tous les autres jours de fête [1].

Enfin les feux des Romains gagnèrent quelques points et se communiquèrent aux terrasses des galeries. C'était l'auxiliaire le plus efficace à l'appui du jeu de leurs machines. Quelle différence de situation, d'ailleurs, n'offraient pas les deux armées. Les assiégeans ne revenaient jamais au combat que reconfortés par l'abondance des vivres qui leur arrivaient de Syrie, et dont Titus avait soin de faire

1 *Ubi unus de sacerdotibus pro more astans clangore tubæ vespertino diem quemlibet septimum ineuntem præsignificabat...* (Bell. judaic., lib. IV, cap. IX, p. 307).

l'exhibition aux yeux des assiégés. Ceux-ci, au contraire, tombaient pour la plupart de faim et d'épuisement. Quand l'incendie eut éclaté, les Juifs, saisis de stupéfaction, n'employèrent pas les restes de leurs forces à en arrêter les effets. La première enceinte du temple était perdue, les Romains entraient sur la plate-forme et y affermissaient leurs rangs. Les assiégés n'avaient plus de refuge que dans la seconde enceinte occupant le milieu de la place publique et défendue par un mur non moins solide que le rempart extérieur. On se rappelle que cette dernière enceinte était divisée en deux cours, dont la plus occidentale renfermait l'édifice du temple.

Jean de Giscala et Simon Gioras ne s'y tinrent pas long-temps inactifs; ils firent de nouvelles sorties et engagèrent un combat de plus de trois heures, qui rejeta un moment les assiégeans hors des limites de la plate-forme. Titus fut obligé de charger lui-même à la tête d'un corps de cavalerie pour soutenir ses légions [1]. Il est très-probable que ce prince aurait désiré conserver le temple comme monument de sa conquête. Mais l'édifice sacré des

1 *Postridie vero collectis viribus et recepta fiducia, per orientalem portam contra templi exterioris custodes impetum faciunt... Cæsar autem priusquam verteretur acies cum lectis equitibus auxilio venit* (Bell. judaic., lib. VI, cap. IV, p. 385).

Juifs avait fait déjà une grande résistance, et le souvenir d'Artaxate brûlée de sang-froid par Corbulon pesait sur Jérusalem. Le conseil de guerre romain préférait l'incendie à l'incertitude des assauts. Le hasard ou une habile combinaison fit prévaloir cet avis.

Pendant que l'on combattait du côté méridional de la plate-forme, et que les Juifs, sortis de leur refuge étaient forcés d'y rentrer précipitamment, quelques soldats arrivèrent au pied du mur de la seconde enceinte, correspondant au septentrion. On y remarquait une ouverture appelée la fenêtre dorée, qui était directement en regard des constructions adossées aux flancs de l'édifice du temple. Le bois de cèdre dont cet édifice, et toutes les constructions voisines se trouvaient revêtus, avait acquis par l'ancienneté et par l'excès des chaleurs, une grande aptitude à recevoir l'action du feu. Un des soldats s'étant élevé sur les épaules ou sur le bouclier de ses compagnons, lança par l'ouverture une solive ardente qui porta juste. Il se fit un pétillement. La flamme courut d'abord rapide et légère, ensuite elle s'attacha au corps des constructions et y imprima des traces profondes.

Titus était couché dans sa tente lorsqu'on lui apprit ce qui arrivait. A cette nouvelle, toutes les légions et leurs chefs se précipitèrent à l'envi vers le temple. En vain le prince cria d'arrêter la des-

truction, les troupes, cédant à la joie d'une victoire si chèrement achetée et au désir de piller les richesses dont on savait l'édifice rempli, feignirent de ne pas entendre sa voix et attisèrent les progrès de l'incendie.

Simon Gioras et Jean de Giscala, enveloppés d'un côté par le feu, de l'autre par les flots débordés de l'armée envahissante, réunirent tous leurs guerriers; l'ordre fut donné de serrer les rangs. Ils s'élancèrent avec l'énergie désespérée qui avait forcé tant de fois l'ennemi à reculer. Ils firent une trouée à travers la multitude confuse des Romains, sortirent de la plate-forme et se retrouvèrent dans la haute ville. Beaucoup d'autres guerriers ne voulurent pas courir de nouveaux hasards; ils acceptèrent comme une consolation de s'ensevelir avec leur temple.

La flamme se communiqua des constructions extérieures au corps de l'édifice. La population entassée dans les parvis, sur les terrasses, et déjà réduite par la famine à l'état de cadavres, poussait des cris lugubres, ou contemplait son malheur dans un silence encore plus effrayant. Des troupes de sacrificateurs, les uns pleins de jeunesse, les autres à la barbe blanchie, faisaient retentir l'air du terrible mot d'anathème contre Titus et contre Rome, entonnaient des prières de mort, ou, les bras étendus, murmuraient des paroles prophétiques. Tous ces accens, mêlés aux cris de

rage des vainqueurs, aux effets du massacre, aux craquemens causés par l'incendie, apportèrent, dit-on, un bruit sourd, un gémissement jusqu'alors inconnu sur les bords du Jourdain, et aux échos de la Judée les plus éloignés.

Dans tous les climats où les colonies juives étaient répandues, un sentiment d'horreur les saisit. Elles se prosternèrent la face contre terre en se frappant la poitrine; leur tête se couvrit d'un sac et de cendre, et tous les cœurs restèrent enveloppés d'un voile de deuil.

Titus avait eu le temps de pénétrer avec sa suite dans l'intérieur du sanctuaire et d'y jeter un regard; mais une épaisse fumée l'obligea bientôt à se retirer. A quelque distance on aurait cru que la colline entière de Moria était une flamme.

Alors le carnage devint impossible à décrire. Toutes les victimes ne moururent pas sans se défendre; elles entraînèrent plus d'un Romain dans leur perte. Le sang coulait en ruisseaux par les degrés du temple. Un gros de population, évalué à six mille personnes, femmes et enfans, s'était réfugié sur le portique royal, ou la galerie méridionale du grand pourtour. Pour s'épargner la fatigue de l'épée, on mit le feu à ce portique. Rien n'arrêtait plus les Romains : la basse ville, livrée au pillage, subit le même sort. Mille et quelques années après, lorsque Jérusalem, assiégée par les

premiers croisés, eût été enlevée aux enfans de Mahomet, l'archevêque de Pise Daimbert et les autres évêques, témoins et acteurs dans cet événement, en adressèrent le récit au pape Urbain II. Abstraction faite des détails applicables aux différences de religion, on essaierait en vain de mieux résumer ce que les chefs vainqueurs de l'époque de Titus furent en droit d'écrire à leurs amis ou à leurs protecteurs de Rome. « Nos troupes, dit l'archevêque, ont eu beaucoup à souffrir dans le siége de cette place, à cause de la disette d'eau. Le conseil de guerre s'étant assemblé, les évêques et les principaux chefs ordonnèrent que l'armée ferait, pieds nus, une procession autour de la ville, afin que celui qui s'était jadis humilié pour nous, abandonnât ses ennemis à notre colère. Le Seigneur, apaisé par notre action, nous livra Jérusalem huit jours après... Si vous voulez connaître, Très-Saint-Père, ce que nous fîmes des ennemis que nous trouvâmes dans la ville, vous saurez que dans le portique de Salomon et dans le temple, nos chevaux marchaient jusqu'aux genoux dans le sang impur des Sarrasins [1]. »

1 *Scitote quia... nostri equitabant in sanguine fœdo Sarracenorum usque ad genua equorum* (Biblioth. des Croisad., t. I).



CHAPITRE XXIV.

Fin du siége de Jérusalem ; Triomphe de Vespasien et de Titus ; la Judée captive.

Ni l'incendie du temple, ni la ruine de la basse ville ne terminèrent le siége de Jérusalem. Malgré le malheur de leur situation, les chefs, réfugiés dans la ville haute, tinrent encore plusieurs semaines. Si la famine et la peste n'eussent pas combattu contre eux avec plus d'acharnement que les Romains, les remparts et les tours dont le mont Sion était entouré, auraient prolongé long-temps leur résistance. « Après avoir vu périr le temple et périr le peuple, disent les chroniques contemporaines, après avoir vu le corps de la ville consumé, les chefs des Juifs, heureux de ne laisser aux Romains que des décombres, attendaient la mort sans effroi ; ils ne déployaient pas moins d'audace que si

la fortune leur eût été favorable[1]. » Mais cette même fortune ne voulait pas que Jean de Giscala et Simon Gioras, qui se trouvaient toujours au fort de la mêlée, et aux endroits les plus dangereux de la brèche, obtinssent, le glaive en main, la mort qu'ils appelaient de toute leur ame. Simon, dont la destinée nous a offert tant de points de ressemblance avec celle du héros de la résistance des nationalités gauloises, aux armes de Jules César, devait périr du même coup que Vercingétorix, sous la hache du bourreau. Jean de Giscala devait expier son courage et sa gloire dans une prison perpétuelle.

Une dernière exhortation fut adressée par Josèphe aux assiégés, qui n'opposèrent de nouveau à sa voix que des mépris, et se contentèrent de lui rappeler le serment prononcé de ne jamais se rendre aux Romains, tant que leur bras aurait assez de force pour tenir un glaive[2]. Un colloque beaucoup plus imposant s'était établi entre les deux chefs des Juifs et Titus. Le prince s'avança avec sa suite à l'entrée du pont qui servait de communication

1 *Arroganter adeo se gerebant, ac si res bene cecidissent. Cum urbem ardere viderent, hilari vultu mortem se expectare dicebant* (Bell. judaic., lib. VI, cap. VII, ed. græc. lat. Hav., p. 394).

2 *Nihil amplius quam ut irrideretur assequutus est. Quoniam vero neque Romanis se dedere propter jusjurandum volebant...* (Bell. judaic., ibid.).

à la plate-forme du temple et au mont Sion; Jean, Simon et leur suite, s'avancèrent de l'autre côté de ce même pont, dont le milieu avait été rompu. Le dernier mot de Titus fut celui-ci : « Quittez les armes, abandonnez-vous à ma discrétion, je vous accorderai la vie; au-delà, je me réserve d'agir comme un bon maître qui, dans sa maison, aurait à punir des serviteurs incorrigibles. » La dernière réponse des chefs assiégés se réduisit à ces mots : « Nous avons juré de ne pas nous rendre tant qu'un seul mur, une seule pierre nous offrirait le moindre abri; mais consens à nous laisser retirer au fond des déserts, nous et nos familles, et ce qui reste de la ville te sera abandonné. » Alors, Titus, transporté de colère, fit prononcer l'arrêt suivant par la bouche d'un hérault : « Nul recours à ma clémence ne vous sera plus permis, combattez dans l'intérêt de votre salut : toutes les rigueurs du droit de la guerre seront exercées contre vous [1]. »

Pour la cinquième fois l'ordre fut donné aux légions de recommencer les travaux. On était dans les premières semaines du mois d'août. Les quatre légions élevèrent leurs terrasses à l'occident du mont Sion; les troupes auxiliaires furent postées

1 *Quantum possent saluti suæ consulerent, jam enim se omnia jure belli gesturum* (Bell. judaic., p. 395).

devant le mur intérieur qui séparait la haute ville du quartier d'Acra, et qui, dans toute son étendue, comme on sait, avait pour fossé naturel la ravine de Tyropéon ou des faiseurs de fromages.

Cependant, l'approche de si terribles dangers finit par amollir les cœurs des assiégés les plus braves. La réduction excessive de la nourriture, la puanteur des cadavres entassés au sein des maisons, dans les rues, autour des murs, brisaient leur volonté morale sous l'influence de l'énervement physique.

Tout le monde connaît les quatre figures bizarres, les quatre chevaux et cavaliers qui apparaissent successivement et défilent dans le célèbre poëme de la révélation ou l'Apocalypse. Ainsi que j'en ai parlé ailleurs, ces quatre cavaliers servent, entre autres choses, d'allusion aux maux subis par Jérusalem à l'époque de sa ruine[1]. L'auteur du poëme, l'apôtre et évangéliste Jean, qui atteignit l'âge presque centenaire, était alors dans sa force. Le premier, en ordre des quatre cavaliers, monté sur un cheval blanc et armé d'un arc, est l'emblême de l'invasion victorieuse. Le second cavalier, monté sur un cheval armé d'une grande épée, et revêtu du pouvoir de faire qu'on se tue l'un l'autre, est

1 Dans mon *Histoire de Jésus-Christ et de sa doctrine*, t. II, liv. III, chap. III, *Jean et l'Apocalypse*, p. 401.

l'emblême de la discorde. Le cavalier monté sur un cheval noir, tenant une balance pour mesurer l'orge et le froment, est l'emblême de la famine. Enfin, la peste est représentée par le cavalier assis sur une monture blafarde et appelée de son nom la mort [1].

Les chefs du corps des Iduméens, si fortement décimé dans les batailles précédentes, se réunirent à l'insu de Gioras, et envoyèrent cinq députés à Titus pour en obtenir la vie sauve. Mais les milices obéissaient encore à Simon comme à un roi. Ce chef eut connaissance de la tentative. Dès que les cinq envoyés furent entrés par la porte secrète, dont les gardes leur avaient livré le passage, il les fit saisir et exécuter. Une tour fut donnée pour prison à Jacob, fils de Sosa, et aux principaux chefs des milices iduméennes [2].

Désormais, tous les efforts des défenseurs de la place ne pouvaient occasionner que de faibles retards aux progrès des travailleurs. Vingt-deux jours après l'incendie du temple, les machines assiégeantes furent remises en batterie. Il n'y eut qu'une partie des assiégés qui s'opposa avec ardeur à l'approche des béliers. Un certain nombre

1 *Equus niger, et qui sedebat super illum, habebat stateram in manu sua... et ecce equus pallidus: et qui sedebat super eum, nomen illi mors* (Apocalyps., VI, 5, 8).

2 *Duces vero quorum nobilissimus erat Jacobus Sosæ filius, correptos in carcerem compingit* (Bell. judaic., p. 396).

se jeta du côté des Romains. D'autres allèrent chercher un refuge dans les aqueducs souterrains et les égouts qui sillonnaient Jérusalem en tout sens, et où l'on circulait presque comme dans des rues [1].

Quand le bélier eut fait brèche à la muraille, Simon et Jean jugèrent que le moment de leur perte était arrivé. Quoique cette muraille fût garnie des tours les plus fortes, le manque de vivres ne leur permettait de s'enfermer dans les unes ni dans les autres. Il fallait le vertige d'esprit dont Josèphe a été saisi fréquemment à l'égard des défenseurs de Jérusalem, pour écrire les paroles suivantes : « On vit alors l'effet de la bonne fortune des Romains, car les deux tyrans se privèrent eux-mêmes de la seule ressource qui leur restait, et abandonnèrent les tours où ils n'avaient rien à redouter; rien... si ce n'est la famine [2]. »

Une dernière tentative se présenta à la pensée des deux chefs; celle de se faire un passage à travers les retranchemens de l'ennemi. Tandis que les légions étaient occupées à agrandir la brèche et à s'y établir, Jean, Simon et un corps d'élite descendirent du côté opposé, dans la vallée de Cédron

1 *Alios etiam cuniculis delistescentes indagabant... et ibi mortuorum ultra dua millia sunt reperti* (Bell. judaic., p. 399).

2 *Atque ultro e turribus descenderunt, in quibus vi quidem nunquam, sola vero fame expugnari poterant* (Bell. jud., p. 397).

et s'efforcèrent de franchir le mur de circonvallation par escalade. Mais la surveillance des assiégeans, et leur promptitude à accourir en masse sur ce point, les fit échouer. Alors les débris de la défense se débandèrent. Les Romains, entrés dans la ville, plantèrent leurs drapeaux sur les tours, et s'estimèrent heureux de faire retentir enfin le cri de victoire. Jérusalem leur appartenait.

Cette seconde destruction de Jérusalem arriva onze siècles environ après sa fondation, six cent quarante-huit ans après sa première ruine par les Orientaux, cent trente-trois ans depuis le siége de Pompée, et soixante-treize ou soixante-quatorze ans depuis la mort du premier roi de Judée, de la dynastie d'élection romaine.

Beaucoup de nations et de villes ont parlé en termes magnifiques de leur liberté. Proportions gardées, nulle n'a déployé autant d'énergie et n'a fait d'aussi grands sacrifices que les Juifs pour résister à la violence des invasions étrangères. On comprend sans peine les mépris dont les populations du moyen-âge faisaient preuve envers les fils d'Abraham. Ces populations n'étaient pas encore arrivées à cette période de leur existence où elles devaient être transformées par le pouvoir de la loi; elles n'étaient pas encore passées de l'état de simples troupeaux d'hommes, à l'état sacré de peuple. Autrement leur ame eût été saisie de com-

passion et de respect devant les débris malheureux d'une lutte si inégale et si glorieuse.

L'entrée des Romains dans la haute ville fut un nouveau signal de carnage. L'incendie était devenu en partie nécessaire pour résister à l'infection occasionnée par la présence des morts. Comme les rues du mont Sion allaient en pente vers la vallée de Josaphat, le sang arrivait à grands flots dans cette vallée.

La population que le fer épargna fut entassée provisoirement sur la plate-forme du temple. Titus donna la charge du classement des captifs à un de ses affranchis nommé Fronton. Par leurs supplications et sous les auspices de ceux de leurs amis qui avaient du crédit dans le camp romain, plusieurs personnages réussirent à obtenir le pardon du vainqueur. Josèphe s'employa avec zèle à cette œuvre. Titus usa particulièrement de clémence envers les fils et neveux des rois Isate et Monobaze, envers ces princes de l'Adiabénie qui, jusqu'au dernier moment, avaient entretenu chez les Juifs l'espérance de voir accourir les Parthes à leurs secours. Quelques sacrificateurs trouvèrent à racheter leur vie en offrant de découvrir des réduits cachés qui renfermaient des objets de grand prix; tels furent un nommé Jésus, fils de Thebith, et le garde du trésor Phinées.

L'or recueilli et pillé dans le temple, dans les

palais et maisons de Jérusalem, fit diminuer, dit-on, de moitié la valeur de ce métal en Syrie. Sous la direction de Fronton, il fut procédé d'abord à l'exécution militaire d'un certain nombre de combattans pris les armes à la main. Ensuite on se défit d'un grand nombre de vieillards et de bouches inutiles. Onze mille captifs périrent presque en un seul jour, les uns laissés sans la moindre nourriture, les autres succombant à leur douleur. Les hommes les plus jeunes, les plus robustes, les plus beaux furent réservés pour le triomphe. Tout le reste parmi ceux dont l'âge était au-dessus de dix-sept ans reçut diverses destinations. On inscrivit ceux-là comme devant servir de pâture aux jeux du cirque et à la dent des bêtes sauvages; on désigna ceux-ci pour être employés aux travaux publics en Égypte et à Rome. L'un des plus magnifiques monumens de la ville des Césars, l'amphitéâtre élevé par Vespasien, le Colysée fut bâti en grande partie à la sueur des prisonniers juifs; leurs larmes s'y mêlèrent en abondance à l'eau du ciment qui lia les pierres de l'édifice.

Toute la jeunesse, au-dessous de dix-sept ans, fut vendue par groupes, selon l'usage, à des compagnies de marchands, qui les répandirent en détail dans le commerce.

Le nombre des captifs, dans la guerre de Judée, a été évalué à près de cent mille. Une foule d'hom-

mes et de familles s'étaient enfuis au-delà de l'Euphrate et en Égypte, où nous les retrouverons. On a déjà pris une idée du chiffre immense des morts. Le capitaine d'une des portes de Jérusalem par où l'on faisait sortir les cadavres, avait déserté avant la fin du siége, et était allé se rendre à Titus. Ce chef, du nom de Lazare Mannée, avait présidé, comme beaucoup d'autres capitaines, aux distributions publiques. Il déclara, avec quelque exagération sans doute, au chef romain, que, dans l'espace de deux mois et demi, la seule porte confiée à ses soins avait livré passage à cent quinze mille huit cent quatre vingts personnes décédées et enregistrées [1].

Après l'inefficacité de leur dernière tentative, Jean de Giscala et Simon ne perdirent pas encore tout espoir d'échapper aux Romains. Cette lueur ne tarda pas à s'évanouir.

Jean et quelques-uns des siens se jetèrent dans les aqueducs. Ils se flattaient que, les premières fureurs de la victoire une fois apaisées, on pourrait se glisser au milieu des ruines, traverser quelque partie moins surveillée de l'enceinte, et gagner les défilés voisins. Mais la faim renversa leurs projets. Dès que les restes de leurs misérables vivres

1 *Maxime publicam mercedem distribuens necesse habuit mortuos numerare* (Bell. judaic., lib. v, cap. XIII, p. 363).

eurent été épuisés, leur poitrine manqua de la force nécessaire pour respirer l'air de ces conduits souterrains, infecté par la multitude des cadavres. Avides de se retrouver à la lumière, ils tombèrent au pouvoir des gardes romaines, en leur demandant du pain.

La faim détermina également la perte de Gioras. Il arma de pioches et de marteaux les bras de quelques-uns de ses guerriers les plus vigoureux, et se jeta dans un embranchement particulier des égouts, qui, à sa connaissance, devait s'étendre au-delà des retranchemens. Son dessein était de briser tous les obstacles et de s'ouvrir une issue dans la campagne [1].

Les vivres furent réglés avec une incroyable parcimonie. On travailla plusieurs jours ; mais les rétrécissemens des aqueducs, ou peut-être les éboulemens occasionnés par la ruine des murailles, offrirent des difficultés insurmontables. Tout-à-coup les vivres manquèrent. Les compagnons de Simon tombèrent de faiblesse et expirans. La dernière espérance était perdue. Le héros de la résistance forma aussitôt un nouveau dessein. Il ne voulut pas finir sa vie dans un cloaque. Les souterrains

1 *Cum autem terra firma occurrisset, illam excavabant, sperantes posse ulterius progressos tuto loco emergere* (Bell. judaic., lib. VII, cap. II, p. 405).

étaient remplis de vêtemens et d'objets précieux que les habitans y avaient cachés. Simon revêtit une tunique blanche, mit par dessus un manteau de pourpre attaché avec une agraffe, de manière à se cacher le visage. Il sortit de sa retraite et marcha vers le temple. Les gardes romaines, étonnées, l'arrêtèrent et lui demandèrent son nom. Il répondit de le conduire à leur commandant. Dès que Térennius Rufus parut, Simon Gioras rejeta son manteau et se fit connaître. On le chargea de chaînes. Titus avait déjà quitté Jérusalem; il était allé se reposer de ses fatigues à Césarée-de-Philippe, dans la ville de Agrippa II et de la reine Bérénice.

Le jour où le drapeau romain avait flotté sur la porte orientale du temple, les légions avaient proclamé Titus *Imperator*. Après la prise entière de la ville, ce prince, à son tour, distribua à son armée de magnifiques récompenses. Au rapport de Suétone, le bruit se répandit à Rome, que le jeune César avait conçu la pensée de se rendre indépendant de son père, et de former un empire d'Orient. Les efforts de Domitien pour suborner les légions de Germanie furent peut-être la première cause de ce bruit. Titus, averti, se hâta de terminer pendant l'hiver les affaires de son gouvernement.

Avant de quitter la Syrie et de se rendre en Égypte, le prince donna à Béryte et à Césarée des

jeux de cirque, pour fêter l'anniversaire de la naissance de son père et de son frère. Plusieurs milliers de prisonniers juifs firent les frais de ces jeux. Les uns y furent brûlés, afin d'offrir une représentation plus exacte, plus animée, de ce qui était arrivé dans l'incendie de Jérusalem; les autres tombèrent victimes des simulacres de combats, où on les obligeait de se frapper réciproquement de la lance et du glaive [1].

Cependant, après avoir payé ce tribut aux mœurs de son temps, Titus se refusa aux vœux des habitans grecs d'Antioche et d'Alexandrie, qui voulaient profiter des circonstances pour exterminer entièrement la race rivale.

En repassant à Jérusalem, les yeux de ce prince ne rencontrèrent plus que solitude. Par son ordre, tous les remparts avaient été ruinés, hormis les tours de Pséphina, d'Hippicos, de Marianne. Ces tours, et quelques pans des muraille du temple, servirent à former un poste militaire, autour desquels un certain nombre d'habitations, une apparence de ville, ne tarda pas à se relever.

La dixième légion fut laissée en garnison à Jéru-

1 *Qui cum bestiis depugnarunt, quique ignibus cremati sunt, et inter se digladiantes periere, supra duo millia et quingentos. In Berytum captivorum ingens multitudo similiter ac antea occidit* (Bell. judaic., lib. VII, cap. II, p. 406, 407).

salem. Les cinquième et quinzième légions suivirent Titus en Égypte, d'où on les renvoya aux bords du Danube. Céréalis obtint le gouvernement du pays conquis, avec injonction de terminer la guerre, car en-deçà et au-delà du Jourdain, trois places fortes essentielles faisaient encore résistance.

Titus, parti d'Égypte, arriva à Rome beaucoup plus tôt qu'on ne l'y attendait. Lorsque Vespasien lui ouvrit ses bras, le jeune César, faisant allusion aux projets de révolte dont il avait été accusé, s'écria : « Me voici pourtant, me voici, ô mon père[1] ! »

Les honneurs du triomphe de la guerre de Judée furent partagés entre les deux princes. Vespasien y reçut le prix de ses trois campagnes, qui formaient un des plus beaux titres de sa gloire militaire, et qui avaient déterminé son élévation à l'empire. Titus reçut le prix de la ruine de Jérusalem. Lors même que Josèphe n'aurait pas décrit avec une triste complaisance la marche triomphale des destructeurs de sa patrie, et qu'il se serait abstenu d'indignes outrages contre des chefs vaincus qui s'étaient conduits en héros; lors même que le temps aurait détruit sans retour le monument élevé à cette occasion et les médailles, un seul mot de Suétone au sujet de Domitien nous en eût transmis la mé-

1 *Velut arguens rumorum de se temeritatem, veni, inquit, pater, veni* (Sueton., *in Tit.*, § v).

moire. « Domitien, déjà rongé d'envie, suivit, monté sur un cheval blanc, le triomphe judaïque de son père et de son frère[1]. »

L'arc-de-triomphe de Vespasien et de Titus est un des momumens de Rome les mieux conservés. On y voit encore le chandelier a sept branches, la table d'or, les ornemens sacerdotaux. Les médailles représentent une femme pleurant sous un palmier; auprès d'elle est un guerrier vainqueur. On y lit pour exergue : *Judæa devicta*, *Judæa capta*, la Judée vaincue, la Judée captive.

Mais, dans ces jours de cérémonie et de pompe militaires, Vespasien et Titus ne furent pas les seuls triomphateurs. La coutume de Rome était de traîner la corde au cou et d'immoler en sacrifice celui des chefs ennemis qui avait été le nerf de la guerre, qui s'était rendu le plus redoutable aux légions. Ainsi, le héros des nationalités gauloises avait subi la mort de la main du licteur, après une captivité de six années. Entre Jean de Giscala et Simon Gioras, il avait existé une rivalité constante de courage, d'intelligence, d'audace. Mais à qui des deux devait rester en définitive, l'honneur d'être reconnu pour le héros principal de la résistance. Le conseil romain s'établit juge, et la balance pencha

1 *Ac triumphum utriusque judaicum equo albo comitatus est* (Sueton., *in Domitian.*, § II).

en faveur de Gioras. Jean de Giscala fut condamné à une prison perpétuelle. Son émule obtint la gloire du martyr. A chacun selon ses œuvres. Pendant que Simon expirait, que Jean était traîné dans les fers, leur adversaire personnel, Flavius Josèphe recueillait à son tour les divers avantages qui lui avaient été promis. « Après la prise de Jérusalem, Titus m'envoya, avec Céréalis et mille chevaux dans le bourg de Thécua, pour examiner si ce lieu était propre à un campement, dit l'ex-gouverneur de la Galilée. Dès que Titus eut arrangé les affaires de Judée, il me donna des terres éloignées en dédommagement de celles que je possédais auprès de Jérusalem. Je reçus l'insigne honneur de l'accompagner sur son vaisseau. A notre arrivée, Vespasien me combla de bienfaits, m'accorda le titre de citoyen romain, me fit habiter dans la maison qu'il avait occupée avant d'être empereur. Il ajouta à ces faveurs une pension annuelle, et ne se refroidit jamais de sa bonté envers moi; c'est pourquoi je courus depuis lors toute sorte de périls, suscités par la haine de ceux de ma nation [1]. »

En ce même moment, l'insurrection de l'Occi-

1 *Ubi Romam pervenimus curæ non mediocri eram Vespasiano... et civis Romani jure mihi cohonestavit, et annuam mihi pensionem assignavit; meque honoribus cumulare non destitit* (Joseph., *Vit.*, ed. Havercamp., p. 38).

dent, conduite par Civilis, par Tutor et leurs compagnons, touchait à son terme. Le projet d'établissement d'un empire national gaulois restait indéfiniment ajourné. La chûte de Jérusalem concluait le grand drame de la résistance universelle des nationalités aux armes de Rome. A la suite du triomphe judaïque, Vespasien ouvrit le temple de la paix. L'ouverture des portes de ce temple annonçait que tous les peuples, que toute la terre connue se trouvaient asservis devant le nom romain ou condamnés à la dernière impuissance.

Les Juifs ont appelé Tischa-beab le jeûne annuel de commémoration pour la ruine de leur temple. Ces mots indiquent simplement la date du jour fatal, le neuvième jour du mois ou de la lune de Ab. Tel, dans l'histoire moderne, on s'est habitué à rappeler les événemens les plus célèbres par la date des journées. Cette fête commémorative est à la fois une et triple. Elle embrasse la ruine de Jérusalem par Nébucadnetsar, celle de Titus et la destruction complète de la nationalité juive sous l'empereur Adrien, qui forme le terme prochain de cette histoire. Après avoir dépouillé Jérusalem de son peuple et de son temple, Rome réussit encore à la dépouiller pour un certain temps de son nom.

Les chants liturgiques qu'on entonne dans la solennité commémorative sont empruntés au prophète des lamentations, ou longuement développés

d'après les propres textes de ce prophète. Jérusalem s'y compare souvent à une colombe tristement métamorphosée. A l'aide de cette figure, elle fait contraster l'horreur de la situation morale et physique où les défenseurs de son nom avaient été réduits, avec la réhabilitation rendue agréable au monde qui leur était inévitablement assurée dans l'avenir.

« Les loups et les ours ont mis en désolation la ville, objet de ma joie, disent ces chants liturgiques. Ils m'ont emmenée prisonnière; personne n'a pris ma défense, ni jugé ma cause. Me voilà devenue noire comme un corbeau, moi qui étais aussi blanche qu'une colombe, à cause que ma maison est déserte...

« Les enfans du Très-Haut ont été prodigieusement abaissés... La gloire de l'Éternel a été transportée hors du temple, et un mélange de troupes étrangères s'est joué de son tabernacle. Me voilà devenue noire comme un corbeau, moi qui étais aussi blanche que la colombe, à cause que ma maison est déserte...

« Jusques à quand, ô Créateur suprême, ta colombe sera-t-elle enfermée dans le filet de l'oiseleur; elle est abattue et privée de ses petits;... elle tremble à la vue de l'épée et de la dent des lions. Il y a longtemps que tu l'as abandonnée. Bien des étés et des hivers se sont écoulés depuis qu'elle a subi le joug de l'ennemi.

« Qui donnera des ailes d'aigle à cette colombe?...

« Espère, a dit l'Éternel, et lorsque tu auras repris ta blancheur je réprimerai avec menaces les bêtes cruelles qui se sont tenues en embuscade pour dévorer cette belle colombe dont la voix m'est agréable [1]. »

Céréalis, laissé gouverneur en Judée, n'attaqua point ou ne prit pas les trois forteresses qui restaient encore à soumettre. Lucilius Bassus, ancien préfet de la flotte de Ravenne, lui succéda un an après la chûte de Jérusalem. Bassus obtint la reddition de la forteresse d'Hérodion, située à une faible distance de cette cité, sans avoir besoin d'en faire le siége. De là il se dirigea vers Machéronte, de l'autre côté du Jourdain, sur la rive orientale du lac Asphaltide ou mer Morte. Machéronte était bâtie sur un rocher, qui en rendait l'accès presque impossible de plusieurs côtés. Le roi Alexandre, de la dynastie asmonéenne, avait choisi cette position pour opposer un boulevard aux incursions des Arabes. On se rappelle que le lieutenant de Pompée, Gabinius, ruina Machéronte où les derniers princes asmonéens s'étaient plus d'une

1 *Chants du jeûne d'Ab*, intitulés *Zeebe ereb*, et *Bore aangdana :* rituel à l'usage des Juifs espagn. et portug., trad. de l'hébr. par Mardoch. Venture, ed. 1807, t. IV, p. 334, 347.

fois réfugiés. Cette place, rétablie par le roi Hérode Ier, devint un dépôt d'armes et de munitions de guerre. Une petite ville s'éleva autour du château et fut entourée aussi de fortes murailles.

Plusieurs hommes de guerre, échappés à la ruine de Jérusalem, occupaient la ville; ils étaient commandés par Juda, fils de Jaïr, un des chefs qui s'était le plus distingué dans la résistance de la métropole. Quelques mésintelligences existaient entre sa troupe et les défenseurs du château. Ceux-ci avaient un jeune chef nommé Éléazar, qui tomba au pouvoir des Romains. Bassus, ayant connaissance du vif attachement que ce jeune homme inspirait à ses compagnons, le fit mettre nu et frapper à coups de verges. Une croix fut plantée avec ordre d'y attacher aussitôt le prisonnier si la place ne consentait pas à se rendre. Les cris et les supplications d'Eléazar, vaincu par la douleur, déterminèrent les défenseurs du château à capituler. Les milices de la ville se regardèrent comme trahies et profitèrent de la nuit pour opérer leur retraite. Une partie seulement y réussit; les Romains, avertis, chargèrent les autres et les massacrèrent. Les fugitifs, au nombre de trois mille, sous la conduite du fils de Jaïr, cherchèrent un abri dans une forêt voisine. Mais Bassus fit cerner la forêt; on en coupa successivement tous les arbres. Alors les Juifs sentirent la nécessité de s'ouvrir un pas-

sage. Ils donnèrent contre l'ennemi qui avait pris des positions favorables, et, après un long combat, périrent tous sans exception.

Lucilius Bassus mourut en Judée. Il appartenait à Flavius Sylva d'emporter la dernière forteresse, d'accomplir le dernier acte de la guerre. De part et d'autre, ce dernier acte ne fut pas le moins éclatant. « Le siége de Massada par les Romains, dit le chevalier Folard, est un des plus remarquables dont l'histoire ancienne fasse mention. La force et la situation avantageuse de la place, le courage et la vigoureuse défense des assiégés, la valeur et l'habilité du général romain, tout cela joint ensemble produisit des travaux immenses et qui ont peu d'exemples parmi les anciens. Les modernes dans leurs siéges les plus mémorables, c'est-à-dire depuis le quatorzième siècle, n'en ont jamais produit ni imaginé de pareils... La défense de Jotapat et celle de Jérusalem est infiniment plus admirable; mais quant aux travaux, je n'en remarque aucun qui puisse les surpasser ni même les égaler; c'est le chef-d'œuvre de l'intelligence et de la patience romaine: il ne l'est guère moins de l'habileté et du courage des Juifs. Ce sont des désespérés; mais ces désespérés mettent en pratique toutes les finesses de l'esprit et de l'art, pour vendre chèrement et glorieusement leur vie : si l'on peut dire qu'il y a des désespoirs sages et prudens, c'est lorsqu'on

aime mieux périr libres que de tomber dans un honteux esclavage [1]. »

Comme on l'a vu précédemment, les Juifs zélateurs, formant la garnison de Massada, obéissaient à celui des chefs du nom d'Éléazar, qui descendait de Juda le Galiléen. Sous le régime des procurateurs, la surprise de la garnison romaine, maîtresse de Massada, avait été un des premiers actes de l'insurrection nationale.

Ce château-fort, dont Jonathan Maccabée avait jeté les premiers fondemens, était situé au bord occidental du lac Asphaltide, à l'opposite de Machéronte. Le rocher, presque inaccessible, sur lequel on l'avait bâti, offrait un plateau fertile qui pouvait fournir des vivres en cas de siége. Hérode Ier avait mis tous ses soins à accroître l'importance de cette forteresse, dans le dessein de s'en faire un refuge, si quelque révolte éclatait contre lui à Jérusalem.

Deux chemins étroits, l'un à l'orient, l'autre à l'occident, se glissaient comme des couleuvres dans les flancs du rocher, et conduisaient à Massada. Une tour placée au milieu du plus praticable de ces deux chemins, en défendait le passage. Seulement à l'occident, et au-dessous de cette tour, il existait

1 Folard, art. *Massada*, supplém. au *Diction.* de Calmet; *Comment.* sur Polyb., *Attaq. et déf. des places*, t. III, p. 65).

un autre rocher à surface unie et très-large que le château dominait presque à pic, à une hauteur de plus de cent mètres ou deux cents coudées.

Après avoir pris toutes les précautions convenables contre les attaques du dehors, et avoir enfermé le pied du rocher dans une ligne de retranchemens, Sylva conçut la pensée d'élever en quelque sorte une montagne contre une autre montagne. Il choisit, pour base de ses opérations, le roc à sommet applati, situé à l'occident du rocher de Massada. Son premier soin fut de se prémunir contre le déluge de pierres et de quartiers de roche que les assiégés faisaient tomber perpendiculairement sur sa tête. Ensuite, il força les populations environnantes d'apporter sur le roc occupé par ses troupes, une masse de terre et de pierres, dont la hauteur ne tarda pas à atteindre cent coudées. Plusieurs murs de retenue donnèrent une grande solidité à ce terrassement. Par dessus, une seconde plate-forme fut construite jusqu'à la hauteur de cinquante coudées. Enfin, cette seconde plateforme servit de support à une tour en bois, recouverte de plaques de fer, élevée de soixante coudées. Au moyen de cette redoutable pyramide, Sylva se trouva au niveau du mur des assiégés, et même supérieur. Dans la tour et sur la seconde plate-forme, il fit disposer toutes les machines de guerre ordinaires, et un grand nombre de celles

qui avaient été récemment inventées pour en faire usage contre les autres places de la Judée et contre Jérusalem. Un bélier énorme accomplit cet ensemble de travaux.

Les assiégés, voyant que la brèche commençait à être ouverte, imaginèrent d'établir de nuit, au devant de leur rempart, un nouveau mur formé avec un double rang de poutres habilement engeancées. Les interstices des poutres furent remplis d'une terre argileuse. Plus le bélier frappait, et plus il donnait de la solidité à cette terre. Sylva, étonné des succès de l'obstacle opposé à ses coups, ordonna de lancer une quantité considérable de traits et de pieux enflammés. Selon ses prévisions, le feu gagna les poutres dont le nouveau mur était composé. Mais, de quel effroi Sylva ne fut-il pas saisi, en voyant souffler un vent qui rejeta toute la flamme de son côté et menaça d'embraser sa propre tour et ses machines. Malheureusement pour les assiégés, ce vent changea et fut remplacé par un autre qui activa l'incendie du mur et porta la flamme dans l'intérieur de la place.

Alors les Romains précipitèrent l'ouverture de la brèche et fixèrent au lendemain de jeter des ponts et d'aller à l'assaut. Éléazar jugea le danger. La forteresse ne renfermait plus que neuf cents personnes, y compris les femmes et les enfans. Sur le soir, le chef zélateur réunit ses compagnons au-

tour de lui et les encouragea à se montrer fidèles au serment de mourir, de se frapper de leurs propres mains, plutôt que de tomber au pouvoir de l'armée romaine. J'ai dit que Josèphe avait placé à cette occasion un long discours dans la bouche du héros de Massada, pour servir de pendant à un autre discours qu'il aurait prononcé lui-même au sein de la caverne de Jotapat.

Le lendemain, à l'heure de l'attaque, un morne silence régnait sur la forteresse. Les Romains, croyant à quelque ruse de guerre, abordèrent la brèche avec une grande circonspection. Après avoir traversé le mur, leurs yeux ne rencontrèrent dans la place que des cadavres. Deux femmes, dont l'une était cousine d'Eléazar, et cinq petits enfans, cachés dans les souterrains, avaient seuls échappés au désastre. Leurs récits firent connaître tous les tragiques détails de la nuit précédente. Les vainqueurs eux-mêmes furent saisis de compassion et de respect.

La guerre d'indépendance des Juifs, sous Vespasien et Titus, était terminée.



CINQUIÈME ÉPOQUE.

DERNIERS EFFORTS DE LA NATIONALITÉ JUIVE,

ET NOUVEAUX PRÉPARATIFS DE RÉSISTANCE RELIGIEUSE.

(De l'an 72 à l'an 137 de l'ère vulgaire.)

CHAPITRE PREMIER.

Débris de la guerre de Vespasien et de Titus; Juifs réfugiés en Égypte et au-delà de l'Euphrate.

Au point de cette histoire où nous sommes arrivés, Rome a accompli son œuvre à l'égard de Jérusalem et de la Judée. Un peuple s'était armé pour résister à sa tyrannie et Rome a ruiné les villes de ce peuple; elle a brûlé sa capitale et son temple; elle a enlevé ses richesses, confisqué ses terres, jeté ses hommes forts dans les cirques et aux bêtes féroces, vendu ses jeunes gens et ses jeunes filles, sur les marchés d'esclaves, au cris des enchérisseurs. Il était impossible d'obéir plus complètement aux

intérêts de la politique, aux nécessités de la guerre, aux satisfactions de la vengeance.

Les derniers ordres de Vespasien au gouverneur Bassus et à Libérius Maximus, intendant particulier de ce prince en Judée, furent les suivans : « Vous vendrez toutes les terres de ce pays, sous la réserve qu'elles relèveront de mon domaine privé. On n'y bâtira plus aucune ville. Tous les Juifs paieront désormais au temple de Jupiter Capitolin l'impôt de capitation qu'ils avaient coutume d'envoyer au temple de leur dieu [1]. »

Mais si Rome, la ville de la conquête, la cité du peuple-roi, avait accompli sa tâche, Jérusalem, la ville du peuple-principe, la ville de l'Écriture et de la loi, était loin d'avoir épuisé ses ressources. Avant de renoncer à son existence d'État, avant de se laisser réduire à sa nature d'école religieuse, cette cité sentait, malgré le renversement de ses murailles, qu'il lui restait assez d'énergie pour protester encore, le glaive en main, contre la souveraineté de la force, contre l'usurpation et les triomphes de son ennemi.

Ces nouvelles protestations guerrières, ces derniers efforts, ces dernières convulsions de la na-

1 *Jubens ut omnem Judæorum terram venderent... proprium servans sibi eorum agrum. Tributum vero ubicunque degentibus indixit...* (Bell. judaic., lib. VI, cap. VII, p. 419).

tionalité juive politique, remplirent un intervalle de près de soixante-dix ans depuis le siége de Titus. Quoique cette époque, en général, ait été enveloppée d'oubli ou jugée avec une extrême précipition par l'histoire, elle est peut-être la plus curieuse, peut-être aussi la plus brillante des destinées de l'ancien peuple. Tandis que l'Orient se pliait de plus en plus au joug de Rome, que les Parthes, infidèles à leur renommée de valeur, ouvraient, sans combat, leurs villes et leur capitale aux conquérans, les Juifs, dispersés en Afrique, en Asie, et ceux qui n'avaient pas quitté le sol natal, firent retentir encore une fois le cri de guerre.

Durant l'époque précédente, celle de Vespasien et de Titus, les habitans de la Judée ou ceux des Juifs qui étaient arrivés des pays lointains dans la métropole, avaient seuls pris part au combat. Maintenant c'est la race juive toute entière, ce sont toutes ses colonies, les plus éloignées les unes des autres, qui vont apporter leur dernier espoir national sur le champ de bataille. Un moment Rome trembla dans l'intérêt de sa domination en Orient; et c'était assez pour réveiller le désir mal éteint de secouer le joug, au sein de ses provinces occidentales. Aussi la volonté réciproque de se combattre jusqu'à extinction, éclata plus que jamais entre les Romains et les Juifs, entre les deux grands noms de ces temps-là, les deux seuls grands carac-

tères. C'est au milieu de ce conflit que nous verrons l'empereur Trajan mourir en Syrie, victime du chagrin qui lui avait été causé par une rude défaite. Sous l'empereur Adrien, son successeur, et pendant les jours d'Akiba et de Barcokébas, les meilleurs généraux de Rome accoururent du fond de l'occident en Judée, afin d'étouffer le foyer de l'incendie. Des flots incroyables de sang couvrirent de nouveau la terre. Alors l'épée tomba des mains de la nation juive épuisée, ses paupières s'affaissèrent, sa tête se voila, et, en attendant les justices tardives et la liberté de l'avenir, elle expira politiquement.

A cette même époque, un autre spectacle plus intéressant que les événemens de la guerre fut offert par les défenseurs de Jérusalem. Dans la prévision des revers qui menaçaient leur entreprise, et à l'approche du grand naufrage auquel un dernier combat allait exposer leur existence, ils firent, de sang-froid et avec ordre, tous les préparatifs nécessaires pour survivre à la ruine nationale. Aux bords du lac de Galilée, et dans la ville de Tibériade, que nous connaissons depuis longtemps, les principaux docteurs juifs jetèrent les premières bases écrites de leur nouvelle loi de captivité et de dispersion, les premières bases de leur nouveau rempart de résistance religieuse et morale. C'est à l'abri de cette loi, et après avoir

réalisé tout ce qui leur était humainement possible contre la domination de Rome païenne, que les défenseurs de Jérusalem se trouvèrent prémunis et fortifiés d'avance contre les coups différens d'une Rome toute nouvelle. Mais ce dernier ordre de combats, cette autre nature de siége qui n'a pas encore obtenu son entière solution, ne fait nullement partie de mon sujet actuel.

Les hommes et les familles que la guerre de Judée et la ruine de Jérusalem avaient forcé d'émigrer et de fuir, prirent plusieurs directions opposées. Les uns se portèrent en Égypte et dans l'île de Chypre, les autres allèrent demander un asile à leurs frères des bords de l'Euphrate, de la Mésopotamie, du pays des Parthes. Il y en eut qui se répandirent en Italie, à Rome, dans tout l'occident. Toutefois, parmi les survivans du désastre national, un grand nombre ne voulut s'arracher à aucun prix au sol de la patrie.

Les fugitifs entrés en Égypte tenaient à l'association des zélateurs les plus ardens. Ils ne cédaient nullement au désir d'obtenir quelque repos sur la terre étrangère. Bien loin de là, leur seule pensée était d'entraîner les populations juives d'Afrique[1], d'entraîner même une partie des indi-

[1] *Et multis hospitum suorum persuadebant, ut se in libertatem assererent* (Bell. judaic., lib. VII, cap. X, p. 433).

gènes à continuer, contre Rome, la guerre qui venait à peine de finir sur le territoire de la Palestine.

Nous savons que quarante ou cinquante ans auparavant, le juif d'Alexandrie, Philon, avait évalué à un million d'ames les colonies juives répandues sur les côtes de la Méditerranée africaine et dans l'intérieur du pays. Depuis lors, les émigrations successives, déterminées par l'invasion de la mère-patrie, avaient beaucoup augmenté ce chiffre.

Les premières tentatives des zélateurs éclatèrent aux environs d'Alexandrie et de Cyrène; ils y reçurent une répression immédiate.

La ville de Cyrène, chef-lieu de la province appelée Cyrénaïque, occupait le côté oriental du grand golfe de la Méditerranée africaine, dont la régence de Tunis occupe aujourd'hui le côté occidental, et la régence de Tripoli le centre. Cyrène devait son origine à une colonie grecque. Elle avait soutenu contre ses voisins des guerres de conquête et des guerres de défense; elle avait eu des rois, des révolutions intérieures, toute une histoire. Vers la fin du second siècle, avant Jésus-Christ, le roi d'Égypte, Ptolémée Physcon, y reconstitua un petit royaume pour un de ses fils naturels. Alors Rome s'était emparée de Cyrène par un des procédés d'envahissement qui lui avaient réussi dans une foule d'occasions, et dont l'usage ne s'est nullement

perdu au sein de Rome nouvelle. Les Romains s'étaient fait assurer la Cyrénaïque en héritage par un testament en forme.

Là, comme dans tous les autres pays, les populations juives possédaient des terres, se livraient à l'agriculture, au commerce, à tous les arts industriels et manuels. Récemment, et par prévision des troubles et des malheurs qui renversaient chaque jour les existences sociales les mieux établies, les docteurs de la Judée avaient propagé, comme principe de loi, que l'homme le plus riche, de même que le plus savant, devait être capable d'exercer un travail manuel quelconque, afin d'apporter avec lui, et en tous lieux, une garantie.

Lupus était alors gouverneur romain d'Alexandrie, Catullus gouverneur de la Cyrénaïque.

Les principaux Juifs d'Alexandrie furent les premiers à s'opposer aux efforts des zélateurs. La crainte de rendre toute la population victime du mouvement, les poussa à livrer eux-mêmes les réfugiés aux autorités romaines. Mais le germe de guerre était jeté.

Les zélateurs qu'on saisit à Thèbes et dans plusieurs autres parties de la haute Égypte, furent conduits enchaînés à Alexandrie. Les supplices les plus horribles ne parvinrent pas à tirer de leur bouche la déclaration qui était exigée d'eux, d'avouer l'empereur romain, d'avouer César pour

leur maître. Des enfans eux-mêmes souffrirent le martyre, par la flamme et par le fer, sans faiblir un seul moment [1].

Auprès de Cyrène, les Juifs les plus riches de la contrée dénoncèrent également les projets d'insurrection au gouverneur Catullus.

Un tisserand, nommé Jonathas, était parvenu à réunir un noyau de deux mille hommes; mais les forces romaines dispersèrent le rassemblement et s'emparèrent du chef. Soit que Jonathas eût voulu se venger de ceux de ses concitoyens qui l'avaient abandonné, soit que l'occasion parût favorable à Catullus, ce gouverneur s'autorisa de prétendues révélations des prisonniers. Il fit arrêter les hommes les plus importans de la population juive de Cyrène, comme coupables d'avoir fourni des subsides et des armes à la rébellion. Un nombre considérable fut mis à mort. On confisqua leurs terres au profit de l'empereur, et Catullus se réserva, pour son compte, l'argent et tous les meubles pris dans les maisons des victimes.

Les dénonciations ne s'arrêtèrent pas à Cyrène; elles s'étendirent aux Juifs d'Alexandrie, jusqu'à ceux de Rome, jusqu'à Flavius Josèphe, dont les

1 *Omni genere tormentorum et corporis vexatione in eos excogitata, ob hoc solummodo ut Cæsarem dominum agnoscerent, nemo cessit...* (Bell. judaic., lib. VII, cap. X, ed. Hav., p. 433).

chroniques se terminent à cet événement. Au-delà, l'ex-gouverneur de la Galilée n'ajoute plus dans sa biographie que quelques détails qui aident à déterminer l'époque approximative de sa mort. « Par excès de méchanceté, dit Josèphe, Catullus amena Jonathas et les autres calomniateurs à Rome; mais son espérance fut déçue. Vespasien ayant eu des soupçons, voulut approfondir la vérité et fit trancher la tête à Jonathas[1]. » Ce prince prescrivit en même temps au gouverneur d'Alexandrie, de fermer le temple juif que, plus de deux cents ans auparavant, un pontife du nom d'Onias avait été autorisé à bâtir dans le voisinage d'Héliopolis, sur le modèle du temple de Jérusalem.

Tandis que les zélateurs provoquaient ainsi des agitations en Afrique, ceux des fugitifs qui s'étaient tournés vers l'Euphrate, trouvèrent une nouvelle patrie dans les régions baignées par ce fleuve et par le Tigre. Depuis la captivité de Babylone, les populations juives restées sur les rives de l'Euphrate s'étaient beaucoup accrues et avaient passé par de grandes vicissitudes. Nulle terre, après Jérusalem, ne réveillait chez les Juifs des souvenirs aussi religieux, aussi bibliques que le pays d'entre les fleuves, que cette Mésopotamie dans laquelle les aïeux

1 *Vespasianus autem rem suspicatus... pœnam quam commeruit, in Jonatham statuit* (Bell. judaic., p. 406).

d'Abraham avaient vécu, où Isaac avait pris une épouse de sa parenté, où Jacob travailla avec intelligence pendant quatorze ans, pour obtenir Rachel, la femme de son cœur, la mère de Josèphe et de Benjamin, dont la mort lui fit verser tant de larmes.

Dans les supplications que le roi Agrippa Ier avait adressées à l'empereur Caïus, ce prince, à qui de bons renseignemens ne manquaient point, rappela que, hors la province de Babylone et quelques autres gouvernemens, toutes les villes, au-delà de l'Euphrate, situées dans des cantons fertiles, étaient habitées par des Juifs[1].

Pour s'y défendre, ou par ambition de montrer leurs forces, ces populations juives avaient pris, sur divers points, une attitude guerrière. Elles avaient formé des tribus toujours prêtes au combat. Sous le règne d'Hérode Ier, on avait vu arriver en Syrie un corps de cinq cents cavaliers juifs babyloniens, qui passèrent au service de ce prince[2]. Leur chef, nommé Zamaris, fut l'aïeul de Philippe, général des troupes d'Agrippa II, dont il a

1 *Excepta enim parva parte Babylonis et aliarum præfecturarum, omnes urbes quæ bonum agrum habent a Judæis incoluntur* (Philo., *legat. ad Caïum*, ed. græc. lat. Mangey).

2 *Judæum quemdam e Babylonia cum quingentis equitibus, qui omnes essent ex equo sagittarii... accersivit* (Antiquit. judaic., lib. XVII, cap. II, ed. Havercamp., p. 829).

été question plus d'une fois pendant la guerre de Judée.

A la même époque où Agrippa Ier adressait sa requête à l'empereur Caïus, on racontait, à Jérusalem, l'histoire de deux frères, chefs d'une des tribus guerrières établies de l'autre côté de l'Euphrate. Le récit de leurs succès aurait-il été embelli, il n'en prépare pas moins aux efforts faits, les armes à la main, par les Juifs de ces contrées aux jours de l'empereur Trajan, lorsque l'alliance, déjà ancienne, des défenseurs de Jérusalem avec les Parthes, produisit ses dernieres conséquences.

Au nombre des villes situées entre l'Euphrate et le Tigre, que les populations juives occupaient, celles de Nisibe et de Néerda étaient surtout remarquables comme places fortes. Dans la suite, il appartint à cette même ville de Néerda, et aux deux autres villes babylonniennes de Sora et de Pundébita, d'acquérir une grande célébrité chez les Juifs, à cause des académies religieuses et nationales qui y brillèrent.

Dans Néerda, une femme veuve et pauvre avait deux fils, qu'elle destinait à apprendre le métier exercé en ce temps, à Corinthe, par l'apôtre Paul, l'art de faire des toiles pour les vaisseaux ou pour la couverture des tentes. Un jour que les deux jeunes gens étaient arrivés trop tard à l'ouvrage, leur maître, non content de leur faire de violens re-

proches, en vint jusqu'à les frapper. Révoltés de ce traitement, les deux enfans de la femme veuve s'emparèrent des armes qu'on gardait dans la maison, appelèrent à leur aide plusieurs de leurs amis, et allèrent se réfugier assez près de Babylone. Dans ce lieu de refuge, l'Euphrate se bifurquait et permettait de s'assurer une bonne position de défense. Bientôt la petite troupe s'accrut. Après avoir bâti un château-fort et mis à contribution les pays voisins, les deux jeunes chefs garantirent leur secours à toutes les populations qui voulurent entrer en alliance. C'était, comme aux jours des seigneurs du moyen-âge, une manière d'agir qui tenait à la fois du protecteur et du brigand. Les soldats qu'on dirigea contre eux, de Babylone, furent battus.

Le prince, alors régnant chez les Parthes, Arsace XIX ou Artaban III, qui avait à soutenir des débats journaliers avec les grands de son empire, préféra se faire une ressource de la tribu guerrière que de travailler à sa destruction. La domination des deux chefs s'étendit, se régularisa et attira le concours de la plupart des Juifs habitans ces contrées.

Mais après une prospérité de quinze ans, l'amour perdit ceux que les chances de la guerre et les intérêts de la politique avaient respectés.

L'aîné des deux frères se nommait probablement Asiel ou Asinaïa, secours de dieu, dont on a fait Asinée; l'autre frère s'appelait Aniel ou Aniam,

affliction de dieu ou affliction du peuple, qu'on a rendu par Anilée. Asiel n'offrait qu'une apparence chétive; Anilée, au contraire, était de noble aspect.

Un seigneur parthe fut envoyé pour gouverneur dans une des provinces voisines de l'établissement des deux frères. La femme de ce Parthe était d'une si grande beauté, qu'Anilée s'en éprit avec une passion dont rien ne put arrêter les effets. Déclarer la guerre au gouverneur, le vaincre, enlever sa veuve, l'épouser, fut pour lui une résolution aussi promptement exécutée que conçue. Bientôt, subjugué par sa propre conquête, il laissa inaugurer les idoles babyloniennes au milieu du camp des Juifs. Vainement les principaux de la nation adressèrent des remontrances au chef de la tribu guerrière. Leur zèle provoqua la mort de celui d'entre eux qui avait porté la parole. Asiel, dont l'indulgence avait été infinie pour son frère, se crut obligé de lui résister. Mais la nouvelle Hélène, effrayée de l'intervention d'un pareil rival, ne tarda pas à encourir l'accusation d'avoir employé le poison pour s'en défaire[1]. Anilée, resté chef unique, tenta plusieurs entreprises qui lui réussirent. Ensuite la fortune l'abandonna; ses concitoyens ne le soute-

[1] *Sentiens sua causa tumultuari populum... veneno, quod Asinæo in cibis miscuerat, hominem sustulit* (Antiquit judaic., lib. XVIII, cap. IX, ed. Havercamp., p. 910).

naient plus; il périt assassiné par des émissaires de Babylone.

Le contre-coup de sa mort retomba vivement sur la population juive de cette ville. Tant que les armes de la tribu, rangées sous le commandement des deux frères, avaient eu du renom, les habitans grecs ou indigènes de Babylone, s'étaient tenus dans une extrême réserve à l'égard des habitans de race juive. Mais dès qu'on eût appris la ruine d'Anilée et de ses guerriers, les plaintes auxquelles leurs premiers succès et leurs excursions avaient donné lieu imprimèrent une nouvelle ardeur à des rivalités déjà anciennes.

Une grande partie des Hébreux établis à Babylone fut forcée de s'enfuir et de chercher un abri à Séleucie, sur le Tigre. Cette Séleucie orientale, fondée par le lieutenant d'Alexandre, chef de la dynastie des Séleucides, avait été destinée originairement à servir de centre au vaste empire de la Syrie grecque, qui s'étendit pendant un court intervalle de temps des bords de la Méditerranée au-delà de l'Indus. On a dû même regarder comme une faute de la part des successeurs de Séleucus Ier d'avoir abandonné Séleucie d'Orient et Babylone. Ils choisirent pour capitale la ville d'Antioche sur l'Oronte, dont la position aux bords de la Méditerranée correspondait à une des extrémités les plus éloignées, à un des points de la circonférence de leurs do-

maines. A mesure que le gouvernement central était devenu étranger aux populations de l'autre côté de l'Euphrate, ces populations avaient réagi. Les Parthes avaient profité du mouvement pour assurer leur puissance, et la domination grecque s'était vue refoulée en deçà du grand fleuve.

De même que les Juifs rencontraient à Babylone des partis rivaux et ennemis, de même à Séleucie, sur le Tigre, il existait de profondes inimitiés entre les Syriens indigènes ou Assyriens et les hommes de race grecque qui avaient continué à résider dans le pays après le renversement de la dynastie des Seleucides [1].

A l'arrivée des Juifs babyloniens dans Séleucie, les Syriens, plus faibles que leurs adversaires, avaient déterminé les nouveaux venus à se liguer avec eux contre les Grecs [2]. Mais, quelques années après, une peste, déclarée aux bords de l'Euphrate, fit affluer, vers Séleucie, un certain nombre d'habitans de Babylone. Ceux-ci détachèrent, à leur tour, les Syriens des Juifs, et firent, avec les Grecs, une coalition commune contre ces derniers [3].

1 *Inter Græcos, in Seleucia, et Syros plerumque gliscebat seditio et discordia* (Antiquit. judaic., lib. XVIII, cap. IX, p. 919).

2 *Ac Græci et seditione male habiti, cum cernerent se ex illa una re priorem auctoritatem recuperandam, si possent Judæos Syrosque dissociare...* (Antiquit. judaic., p. 913).

3. *Utrique non aliam certiorem amicitiæ tesseram sibi in-*

Depuis ce temps, jusqu'à la prise de Jérusalem par Titus, il était survenu beaucoup d'autres complications et reviremens. Les débris de la guerre de Judée, réfugiés au-delà de l'Euphrate, y furent accueillis, en général, avec sympathie. Leur résistance aux Romains avait inspiré beaucoup d'intérêt aux classes les plus nombreuses de la nation parthe, chez lesquelles le nom de Rome provoquait des sentimens non équivoques de crainte ou de haine.

Quoique les Parthes, contenus sous la main de leur roi Vologèse, n'eussent pas mis à profit la forte diversion produite par les affaires juives, les Romains tenaient leurs yeux sans cesse ouverts sur cet empire.

Un des princes auxiliaires qui avait pris le plus de part au siége et à la chûte de Jérusalem, le jeune Antiochus, roi de Comagène, fut la première victime de leur préoccupation. Il devint un exemple de la promptitude avec laquelle les Romains savaient briser les instrumens dont leur politique avait tiré tout le parti désirable. Samosate, capitale de la Comagène, acquérait une grande importance par sa position aux passages de l'Euphrate. Le gouverneur romain de Syrie accusa Antiochus d'en-

vicem daturos esse existimabant, quam ut Judæos communi odio persequerentur (Antiquit. judaic., lib. XVIII, cap. IX, p. 913).

tretenir des intelligences avec les Orientaux. Il ne servit à rien à ce roi d'avoir mis précédemment ses troupes, ses biens, sa personne à la disposition de Titus : la dixième légion s'empara de Samosate. Antiochus, arrêté dans sa fuite, fut chargé de chaînes jusqu'à ce qu'un ordre de Vespasien l'en eût délivré. On réduisit son royaume en province romaine, et ce prince obtint, pour dernière grâce, de vivre à Rome avec une certaine aisance lui et ses fils.



CHAPITRE II.

Mort de Vespasien; catastrophes en Italie, à Rome pendant le règne de Titus; persécution universelle sous l'empire de Domitien.

Les Juifs restés sur le territoire de la patrie, après la ruine de leur capitale, travaillaient de tout leur cœur à s'y réorganiser. Les docteurs de quelque renom qui avaient survécu, et leurs disciples, reconnurent de nouveau une assemblée ou Sanhédrin central. Selon la convenance ou la nécessité du moment, cette assemblée transporta son siége dans diverses localités, jusqu'à ce qu'elle eût fixé définitivement son séjour à Tibériade. Pendant plus de trois siècles, Tibériade devint une autre Jérusalem. Dans son sein les chefs de la Judée rétablirent tous les liens nationaux, tous les fils qui avaient été brisés par la guerre de Vespasien et de Titus. De Tibériade sortit l'intelligence dirigeante de la der-

nière insurrection générale sous les empereurs Trajan et Adrien; enfin, c'est là que nous entendrons proclamer la nouvelle loi de captivité et de dispersion des Juifs, leur nouveau plan de fortification religieuse et morale.

Les traditions de l'église assurent que Vespasien, avant de mourir, avait donné l'ordre de rechercher soigneusement en Asie tous les membres réels ou supposés de la famille de David. Le même ordre aurait été renouvellé avec plus d'insistance, quelques années après, par Domitien[1]. Ce fait n'a rien de surprenant. C'est une autre manière d'exprimer que l'empereur imposait aux autorités romaines de surveiller sans relâche la double révolte contre Rome, la double armée de messiaques ou chrétiens, dont la Judée était alors le foyer et qui prenaient également David pour chef idéal et pour type. Les partisans du David naturel, les Juifs messiaques de Jérusalem, les zélateurs ou chrétiens du règne de la loi, s'attaquaient directement à Rome comme puissance d'État, ne voulaient pas reconnaître la domination insupportable des Césars, leur autorité subversive de tout droit national, la légitimité de leur trône. Les partisans du David mystique, les messiaques de l'école de Jésus de Nazareth, ou les chrétiens de la foi, s'attaquaient sur-

1 Euseb., *Hist. ecclesiast.*, lib. III, cap. XII et XIII, *ex Hegesip.*

tout à l'autel du monde romain, et par la chûte et le changement de l'autel, ne menaçaient pas moins de subversion le trône et l'empire.

La mort de Vespasien arriva le 21 juin de l'an 79 de l'ère actuelle. Dans les jours qui précédèrent, ce prince, éclairé sur les dangers de son état, en parlait sans aucune émotion. Il lui échappa même une allusion railleuse et piquante à la religion de la divinité des empereurs qu'Auguste avait inaugurée un siècle auparavant et qui, sous l'empereur Caïus, en particulier, était devenue pour les Juifs la cause de si grands désastres. « Il me semble que je commence à devenir dieu, » dit en riant le malade à ses amis. Presque au moment d'expirer, une parole plus noble était sortie de sa bouche. Vespasien exigea qu'on le fît descendre de son lit, par la raison qu'un empereur romain devait mourir debout[1].

Le règne de Titus n'excéda pas vingt-six mois. Dans ce court intervalle, trois grandes catastrophes se succédèrent avec une telle rapidité, qu'aux yeux prévenus des Juifs, ces catastrophes purent passer facilement pour une vengeance divine de la ruine de Jérusalem et du temple. Toute l'Italie méridionale fut effrayée par un embrâsement extraordi-

1 *Ut, inquit, puto, deus fio... imperatorem ait stantem mori oportere* (Sueton., *in Vespas.*, § XXIII, XXIV).

naire du Vésuve. Des masses de cendres et de laves ensevelirent les deux villes célèbres de Pompeïa et d'Herculanum, dont les générations modernes ont exhumé et rétabli les ossemens. La peste éclata avec une furie qui ne le céda en rien, dit Suétone, à tout ce que ce fléau avait offert de plus affreux dans aucun autre climat. Pendant quelque temps, au sein de Rome et dans la campagne voisine, le nombre des morts s'éleva, par jour, jusqu'à dix mille[1]. Enfin, trois jours entiers et trois nuits, cette même ville de Rome fut éclairée à la lueur d'un incendie qui dévora plusieurs édifices. Les flammes semblèrent s'arrêter de préférence sur le sanctuaire des divinités païennes, sur le Capitole, dont on venait à peine de rétablir l'enceinte, et que nous avons vu détruire d'une façon si misérable au moment de l'élévation à l'empire de la famille des Flaviens.

Les défenseurs de la nationalité juive ne se contentèrent pas d'attacher un sens religieux à ces catastrophes; ils imaginèrent toute sorte d'interventions pour expliquer la fin précipitée du destructeur de Jérusalem. On le représenta victime d'un spectre qui se dressait sans cesse devant lui, en proie à une agitation d'esprit alimentée par le

1. *Item pestilentia, quanta non temere alias* (Sueton., *in. Tit.*, § VIII; *Dio in Tit.;* Euseb., *Chronic.*).

souvenir de toutes les cruautés auxquelles ce prince avait présidé. Dans la légende juive relative à Titus, le remords supposé de son ame reçoit une forme allégorique, celle d'un ver rongeur. C'est un exemple assez intéressant du genre de récits familier au génie des Arabes qui, pour se distraire des chagrins dont leur cœur a été frappé ou pour abréger, sous la tente, la longueur des nuits, aiment à raconter ou à entendre raconter les événemens du monde, revêtus des travestissemens les plus bizarres.

D'après la légende, Titus, maître du temple, y introduisit une prostituée. Son glaive perça le voile du temple, et on en vit couler du sang. Ensuite, Titus enveloppa dans ce voile le livre de la loi, tous les vases sacrés, et les fit porter sur son vaisseau. Pendant la route, une grande tempête le menaça de naufrage. Alors le destructeur de Jérusalem s'écria : Le dieu des Juifs n'a donc quelque force que sur mer. Pharaon a péri dans les flots, Siséra y a péri également; il me menace moi-même de m'y engloutir. Si ce dieu est tout puissant qu'il me combatte sur terre. Aussitôt une voix se fit entendre et dit : Méchant fils de méchant, j'ai produit une petite créature qui s'appelle moucheron, viens sur terre et elle te fera la guerre. Or, un moucheron entra dans les narines de Titus, monta à son cerveau et le rongea pendant sept ans.

Un jour qu'il passait devant la boutique d'un forgeron, le bruit des coups de marteau arrêta le rongement de l'insecte. Titus fit venir auprès de lui un homme à qui il donna quatre pièces d'argent par jour pour frapper sans cesse avec son marteau. Pendant trente jours ce moyen lui réussit; mais après ce temps, le moucheron, accoutumé au bruit, se mit de nouveau à le ronger. Pinrhas ou Phinées, fils d'Érouba, ajoute la légende, était présent, avec les principaux de Rome, lorsque Titus mourut. Il a rapporté qu'on lui ouvrit le crâne et qu'on y trouva le moucheron gros comme une hirondelle, ayant des ongles de fer et un bec d'airain [1].

Domitien fut accusé de s'être ouvert le chemin au trône, en empoisonnant son frère. Sous sa détestable influence, Julie, fille de Titus, née le jour de la prise de Jérusalem, mourut déshonorée. Domitien l'enleva à son époux, et la traîna publiquement à sa suite en qualité de sa maîtresse. Après avoir forcé sa malheureuse nièce de se faire avorter, il la vit, sans émotion, expirer au milieu de ces criminelles douleurs.

Les tribus calédoniennes, les peuples d'Écosse, levèrent l'étendard de la révolte au début de ce règne, et la substance de leurs griefs a été re-

1 Talmud, *Guittin seu de divortiis*, f. 57; Aïn Jacob, § 22.

cueillie dans l'histoire, de manière à justifier d'avance les nouveaux projets de soulèvement que les Juifs nationaux ne cessaient de nourrir. « Ne croyez pas échapper à la tyrannie des Romains par l'obéissance et la soumission, s'écrièrent les chefs écossais. Depuis qu'ils n'ont plus de terre à ravager, les spoliateurs du monde fouillent jusqu'au sein des mers. Si une population est riche, ils s'en rendent maîtres par avarice; si elle est pauvre, par ambition. L'Orient et l'Occident ne peuvent les assouvir... Détruire, égorger, piller, est le droit de leur empire, et, quand un pays a été changé en solitude par leurs armes, ils appellent cela y faire régner la paix[1]. » Ce fut en conséquence des services rendus dans cette guerre, et surtout grâce au génie historique de son gendre, que le beau-père de Tacite Agricola obtint une grande renommée. Toutefois, les succès des généraux de Domitien dans la Calédonie, et en d'autres climats, n'altérèrent en rien le caractère essentiel de la nouvelle phase d'existence dans laquelle la ruine de Jérusalem venait de faire entrer Rome. Jusqu'alors, cette dernière puissance avait été occupée à envahir. Désormais, elle sera en butte à des at-

1 *Quos non Oriens, non Occidens satiaverit... Auferre, trucidare, rapere falsis nominibus imperium. Atque ubi solitudinem faciunt, pacem apellant* (Tacit., *Vit. Agricol.*).

taques incessantes; ici les Juifs et les chrétiens, là les barbares. Un jour viendra où toute l'activité de Rome sera employée à résister à son tour aux invasions, à se débattre contre un travail de désorganisation intérieure et extérieure.

Il appartenait aux Daces, aux populations répandues dans les contrées qui forment aujourd'hui la Moldavie et la Hongrie, de donner naissance au premier événement caractéristique de cette ère nouvelle. Décébale, roi des Daces, prit l'offensive contre Rome, et fit accepter à l'empereur lui-même un traité honteux. Sans doute, les armes romaines ne tardèrent pas à se venger de ce traité; sans doute, les Daces furent punis, et Trajan fit inscrire leur défaite sur la belle colonne, monument de sa victoire; mais le coup était porté, la plaie de Rome commençait à s'ouvrir. Quelques grands princes réussirent à pallier le mal, à en ralentir les progrès. Inutiles efforts. La plaie s'étendit ensuite avec d'autant plus de promptitude qu'on l'avait quelque temps réprimée. Rome offrit l'exemple des viremens familiers à l'esprit humain. Après avoir ruiné Jérusalem de fond en comble et s'être moquée impitoyablement de son culte, ce fut à cette cité même, au dieu des Juifs et aux prophètes juifs, que la ville des Césars et de Jupiter-Tonnant se vit forcée d'aller demander une nouvelle sève, un nouveau principe d'existence.

L'infamie du règne de l'empereur Domitien est connue de tous. Les événemens, autant que leur propre impulsion, précipitaient les Juifs dans leurs derniers efforts à main armée. L'avidité et la cruauté du prince ne laissèrent aucune classe de l'empire à l'abri de ses atteintes. Le nombre des supplices devint si grand à Rome qu'on renonça à y tenir le registre des condamnations. Chaque jour les têtes des victimes étaient suspendues en trophée autour de la tribune aux harangues. Tacite, témoin oculaire, raconte que la mer se couvrit d'exilés; les rochers où on les confinait furent baignés de leur sang.

Cette persécution universelle livra spécialement les Juifs à la fiscalité impériale. La misère de leur situation est éclairée par les souvenirs personnels de Suétone, joints aux satires de Juvénal, dont le talent brillait à cette époque, et aux épigrammes de Martial. « Domitien, épuisé à cause de ses dépenses, dit Suétone, n'eut plus d'autre pensée que de dépouiller, par tous les moyens, les vivans et les morts. Il suffisait d'avoir un accusateur pour être reconnu criminel. La moindre parole, l'action la plus innocente était tournée en crime de lèse-majesté. On confisquait les héritages dès qu'une seule personne prétendait avoir entendu déclarer au défunt que César était son héritier. Les Juifs, entre autres, eurent à supporter toutes les mesures

les plus acerbes du fisc. On poursuivait également ceux qui étaient dénoncés pour vivre à Rome sans en avoir fait la déclaration publique, et ceux qui dissimulaient leur origine dans l'espoir d'échapper aux tributs imposés à leur nation. Pendant que j'étais encore enfant, ajoute l'historien, je me rappelle avoir vu un agent impérial, un procurateur, faire visiter, au milieu d'une grande foule, un vieillard de quatre-vingt-dix ans, afin d'obtenir la preuve s'il était ou non circoncis, s'il appartenait à la Judée [1]. »

La troisième satire de Juvénal est celle qui dépeint, sous les formes suivantes, l'affreuse misère où la destruction de leur patrie, la perte de leurs champs paternels, le découragement de l'exil et les violences impériales, avaient réduit la plus grande partie des Juifs établis depuis long-temps dans la capitale de l'empire, et récemment réfugiés. « Voyez les lieux où Numa s'entretenait de nuit avec la nymphe son amie ; maintenant la forêt et les temples de la fontaine sacrée sont loués aux Juifs qui n'ont, pour tout meuble, qu'un panier à ramasser du bois et un peu de foin pour se coucher. Chaque arbre paie un tribut à

1 *Interfuisse me adolescentulum memini, cum a procuratore frequentissimo consilio inspiceretur nonagenarius senex, an circumsectus esset* (Sueton., *in Domitian.*, § XII).

ce peuple. Les muses qui habitaient ces lieux ont pris la fuite, et la forêt entière semble réduite à mendier [1]. »

Néanmoins, Martial, à son tour, atteste indirectement qu'en ces jours mêmes de misère, les Juifs de Rome étaient loin de rester étrangers à la culture des arts. Une de ses épigrammes, dans laquelle l'auteur livre à la publicité la honte de ses propres mœurs et des mœurs romaines, est dirigé contre un poète juif, qu'il regardait comme son détracteur. Le trait d'esprit obligé repose sur le préjugé populaire, dont j'ai indiqué précédemment l'origine, et qui avait fait attribuer aux habitans de Jérusalem de conserver en secret une tête d'âne dans leur temple et de l'adorer. « D'où viens que tu pâlis d'envie et que tu décries partout mes œuvres. Je l'ignore; mais tu le sais toi, poëte circoncis. Je ne m'informe pas non plus pourquoi tu pilles mes vers et tu les dénatures. Ce qui me tourmente, c'est qu'un enfant de Solyme ait voulu m'enlever le jeune garçon réservé à mes plaisirs. Tu nies le fait, et tu jures par le temple du dieu-tonnant.

1 *Hic ubi nocturnæ Numa constituebatur amicæ,*
Nunc sacri fontis nemus et delubra locantur
Judæis, quorum cophinus fœnumque supellex:
Omnis enim populo mercedem pendere jussa est
Arbor, et ejectis mendicat Sylva camœnis.

Juven., *Satir.* III.

Je ne te croirai jamais, ô poëte circoncis, tant que tu n'auras pas juré par l'âne-dieu [1]. »

Une autre épigramme de Martial n'est pas moins curieuse à reproduire. Sous le nom de la courtisane Célia, dont il prétendait avoir à se plaindre, et qui, peut-être, n'est ici qu'une allégorie de Rome elle-même, le poëte fait l'énumération des peuples dont l'apparition, dans cette cité, semblait d'un fatal augure pour sa puissance à venir. Les Juifs sont loin d'y être oubliés. « O Célia! tu accordes tes faveurs aux Cattes, aux Germains, aux Daces. Tu partages ta couche avec les Ciliciens, les habitans de la Cappadoce. L'amateur de Memphis arrive vers toi, de la ville d'Alexandrie; le noir Indien des eaux de la mer Rouge. Les caresses des Juifs sont loin de te déplaire. Les Alains ne passent pas vainement à ta portée sur leurs chevaux sarmates. Pourquoi donc, jeune fille de Rome, est-ce aux Romains seuls que tu fermes tes bras [2] ? »

1 *Quod nimium lives, nostris et ubique libellis*
Detrahis, ignosco: verpe poeta, sapis...
Ecce negas, jurasque mihi per templa tonantis,
Non credo: jura, verpe, per Anchialum.
(Mart., lib. XI, epig. 95).

2 *Das Cattis, das Germanis, das Cœlia, Dacis:*
Nec Cilicum spernis, Cappadocumque toros:
Et tibi..... Navigat, a rubris et niger Indus aquis:
Nec recutitorum fugis inguina Judæorum...
(Mart., lib. VII, epig. 29).

Le dix-huitième jour du mois de septembre de l'an 96 de l'ère actuelle mit fin au règne de Domitien.

Le genre de mort qui lui fut réservé confirma, de nouveau, les Juifs dans la pensée qu'une vengeance divine pesait sur la famille Flavienne. Il serait impossible d'imaginer une scène plus remplie de dégoût et d'horreur, que celle où le second fils de Vespasien, le frère de Titus, eût à se débattre, corps à corps, sous les coups d'un meurtrier. Les plus proches parens de l'empereur et les principaux de sa cour avaient ourdi une conspiration contre lui. Au premier rang des complices, on comptait la femme de Domitien, l'impératrice Domitia, qui s'était rendue célèbre par sa passion effrénée pour un pantomime, nommé Pâris; on y comptait les deux préfets du prétoire, les deux maîtres de la chambre du prince, et à leur tête l'intendant de la maison d'une nièce de Domitien, fille de sa sœur.

Cet intendant, nommé Étienne, était accusé de malversations dans l'administration des biens de sa maîtresse. Il se proposa et fut accepté pour l'exécution du complot. Quelques jours à l'avance, Étienne parut au palais avec le bras gauche en écharpe, comme si une grave blessure le faisait souffrir. A l'heure indiquée, il demanda à présenter à l'empereur un mémoire où l'on était censé dé-

voiler le plan d'une nouvelle conjuration. Tandis que Domitien lisait le mémoire avec avidité et avec effroi, Étienne saisit un poignard caché dans l'écharpe de son bras gauche, et l'en frappa au bas-ventre. Malgré la violence du coup, l'empereur eut la force de se jeter sur son meurtrier, de lutter avec lui et de le terrasser. En même temps il cria à un enfant esclave, qui ne quittait jamais sa chambre, de lui apporter l'épée placée sous le chevet de son lit, et d'appeler les gardes. L'enfant courut à l'épée, la tira du fourreau; mais la poignée seule y restait, la lame avait été enlevée. L'enfant voulut appeler les gardes; toutes les portes de l'appartement étaient fermées. Alors la lutte devint affreuse. D'un bras, Domitien serrait son assassin en désespéré, afin de lui ôter les moyens de frapper de nouveaux coups; de l'autre bras, il cherchait à s'emparer du poignard d'Étienne, lame à deux tranchans soigneusement affilée. Dès que la main de l'empereur eut saisi l'arme fatale, ses doigts tombèrent mutilés. Le malheureux prince rugit de son impuissance et ne s'attacha plus qu'à enfoncer les tronçons sanglans de ses doigts dans les yeux de son adversaire. Un renfort de conjurés mit fin à cette effroyable combat. Des douze premiers Césars, Domitien était le huitième qui périssait de mort violente.

On regarde comme certain que la vie de Flavius

Josèphe ne se prolongea point au-delà de ce règne. Ses derniers mémoires portent la date de la treizième année de Domitien, dont la puissance n'excéda pas quinze ans. L'ex-gouverneur de la Galilée avait adressé son livre des antiquités juives à un personnage de Rome appelé Épaphrodite. Il n'existe pas de personnage de ce nom plus connu aujourd'hui que l'affranchi secrétaire de Néron. On a conclu de là que Josèphe avait été enveloppé dans la disgrâce de cet affranchi, qui périt vers la fin du règne de Domitien, et de l'ordre de l'empereur. Il serait également permis d'admettre que Josèphe tomba victime de la ruine de la famille Flavienne, qui n'avait cessé de le protéger et de lui accorder des grâces. Une troisième supposition, moins probable que les précédentes, pourrait encore attribuer à la prudence naturelle de Flavius de s'être résolu depuis lors à vivre dans une profonde obscurité et à y mourir. Il laissa deux fils nommés Juste et Simonide. On estime aussi que le roi Hérode-Agrippa II ou Agrippa-le-Jeune, dont il a été parlé tant de fois dans les guerres de Vespasien et de Titus, atteignit la fin de sa carrière sous l'empire de Domitien. Toutefois, certaines paroles qui nous sont parvenues de l'historien juif Justus de Tibériade sembleraient indiquer que la vie de ce prince se prolongea jusqu'à la troisième année du règne de Trajan, correspondant à la

soixante-quatorzième année de l'âge d'Agrippa. Les médailles qui nous restent de lui sont nombreuses; elles portent, entre autres figures, une tente en façon de parasol. On n'a aucune indication précise sur la date de la mort de sa sœur, la reine Bérénice.

Le vieux Nerva, élevé à l'empire après Domitien, n'exerça le pouvoir que quinze mois, et prononça des décrets réparateurs des persécutions précédentes. On connaît la défense textuelle consignée dans un de ces décrets : aucune accusation ne devait être suscitée contre personne pour cause de judaïsme[1]. L'apôtre Jean, que les autorités romaines d'Asie avaient confiné sur le petit rocher de Pathmos, sortit alors de son exil. Les chrétiens nazaréens, ou les disciples de l'école de Jésus de Nazareth, fondée sur l'autorité absolue de l'amour et de la foi, n'avaient pas été moins exposés aux violences que les messiaques de Jérusalem ou les chrétiens zélateurs de l'alliance future des nations, fondée sur le règne de la loi, de l'intelligence et de la justice. Les Romains ne faisaient encore aucune distinction formelle entre les deux classes opposées de partisans et imitateurs du nom et de l'œuvre de David.

1 *Exulesque restituit... Nec cæteris quemquam impietatis, aut ritus judaici accusare permisit* (Dio, lib. LXVIII, § 1, ed. græc.-lat. Reimar., p. 1118).

La faiblesse d'ame de Nerva arrêta l'effet de ses bonnes intentions. Heureusement pour Rome, il désigna comme son successeur à l'empire, un homme auquel son seul mérite avait servi de recommandation, Trajan, qui n'était ni de ses parens, ni de ses amis. Le règne de Trajan devint pour les Juifs une des époques les plus mémorables de leur histoire. Ce fut vers la fin de ce règne que commença, en Asie et en Afrique, leur dernière et grande guerre nationale, qui n'eut son entière solution que sous l'empire d'Adrien. J'ai déjà annoncé que Trajan mourut en Syrie victime de cette guerre. Il y fut frappé moralement par le côté le plus sensible de son ame, dans sa vanité exagérée de conquérant, dans sa prétention d'égaler, de surpasser Alexandre.



CHAPITRE III.

Règne de Trajan; nouvelle guerre des Juifs en Afrique, en Syrie et dans l'île de Chypre.

On se souvient que le père de l'empereur Trajan commandait en Judée la dixième légion pendant les campagnes de Vespasien. Ce chef s'était distingué à l'attaque de la ville galiléenne Japha, au siége de Tarikhée, et dans la conquête des districts situés sur la rive gauche du Jourdain. L'Espagne lui avait donné le jour. Sa famille descendait des colonies militaires qui, du temps de Scipion, avaient été établies dans la Bétique, aujourd'hui l'Andalousie. Ulpien Trajan, son fils, né à Italica ou Séville vieille, fut le premier étranger à l'Italie qu'on revêtit de la pourpre impériale. Dans sa jeunesse il avait suivi son père en Syrie jusqu'à l'Euphrate : c'est de là que lui vint sans doute l'idée dominante, l'idée fixe de son règne, l'ambition de jeter un éclat militaire en Asie, qui le fît ranger à

la hauteur et au-dessus de l'ancien conquérant macédonien. Ulpien Trajan avait quinze ans au moment du siége de Jérusalem, à peine quarante-trois ans quand on le porta à l'empire. Sa taille était élevée, son aspect majestueux, son tempérament fort. Une singularité se faisait remarquer dans sa personne : ses cheveux le disputaient en blancheur à ceux des vieillards. La droiture d'esprit de Trajan et ses qualités d'homme d'État n'ont jamais été contestées. Les lettres qui nous restent de cet empereur en fournissent le témoignage.

Le commencement de son règne correspond à la fin du premier siècle de l'Église. En ce temps-là mourut l'évangéliste Jean, apôtre chéri de Jésus. Cet apôtre avait survécu à tous ses collègues. Sa mort sert de limite naturelle à la première phase d'existence du christianisme nazaréen, à l'époque d'origine et de formation ou l'époque juive du nouvel institut dont j'ai fait le sujet de mon histoire intitulée : *Jésus-Christ, sa doctrine et le premier siècle de l'Église.*

Dès le commencement du même règne de Trajan, la religion romaine, alors universelle, le paganisme, sentit la nécessité de résister de toutes ses forces. Elle se trouvait comme livrée à l'invasion des deux théories relatives au royaume du Christ qui étaient propagées de tous côtés et avec ardeur par les deux écoles opposées de Juifs, proprement

dits, et de disciples du maître de Nazareth, par les messiaques ou chrétiens de l'ordre de Moïse et de la loi, et par les messiaques ou chrétiens de l'ordre de Jésus et de la foi.

Une des provinces de l'Asie-Mineure avait pour gouverneur Pline le jeune, ami intime de Tacite, et panégyriste de Trajan. L'état de cette province montre que les décrets portés contre les Juifs et contre tous les hommes suspects d'appartenir à quelqu'une des variétés du judaïsme, étaient restés en pleine vigueur. Les adoucissemens prescrits au nom du précédent empereur Nerva n'y avaient été qu'éphémères. Les dénonciations, les accusations, les libelles anonymes se multipliaient. Tous les sectateurs du règne de Christ, soit qu'ils reconnussent Jésus, fils de Marie, pour maître et pour dieu, soit qu'ils songeassent à un représentant tout autre de David, inspiraient de plus en plus un sentiment de crainte et de haine, à une grande partie des populations. Les hommes des classes supérieures, eux-mêmes, qui s'étaient montrés longtemps pleins d'indifférence pour leur vieux paganisme, et qui ne lui avaient pas épargné les traits du ridicule, furent émus en sa faveur. Ils ne virent pas de sang-froid l'autel et l'empire, les dieux immortels et l'autorité des Césars en butte aux attaques d'une race qui, au revers de ses rares qualités, dévoilait de nombreux défauts, et contre laquelle on

leur avait transmis, dès l'enfance, une foule de préjugés et de fables.

Une réaction religieuse fut opérée. On se piqua partout d'un retour de zèle. Les esprits superficiels auraient pu croire que les dieux revenaient. Sous la date de la septième année du règne de Trajan, la trente-cinquième depuis le siége de Jérusalem, Pline écrivait en ces termes à l'empereur. « Le mal causé par les sectateurs de Christ n'est pas sans remède. Les temples de nos dieux, qui étaient déserts, sont repeuplés; les sacrifices solennels, longtemps interrompus, ont repris leur éclat. Les victimes, pour lesquelles on ne trouvait plus d'acheteurs, abondent[1]. »

Une des conséquences immédiates de cette nouvelle réaction fut de précipiter la dernière guerre nationale des Juifs. En aucun cas, les débats des deux écoles opposées de messiaques ou chrétiens avec Rome, ne pouvaient être vidés de la même manière. Cela tenait surtout à la différence de leurs principes, à la différence de leur mission. J'ai déjà dit que le peuple de Jérusalem avait à remplir une double condition religieuse et politique, afin de conserver, même après sa chute, le droit de réa-

1 *Certa satis constat prope jam desolata templa celebrari, et sacra diu intermissa repeti, passimque venire victimas, quarum adhuc rarissimus emptor inveniebatur* (Plin., l. x, épist. xcvii).

paraître tôt ou tard et moralement dans les révolutions que le cours des siècles réservait aux diverses branches de la famille universelle d'Adam. En sa qualité d'école religieuse, il fallait que le monde se trouvât dans l'impossibilité de lui reprocher jamais d'avoir altéré ou modifié le principe de l'unité divine, de s'être plié, sous quelque prétexte que ce fût, au principe caractéristique du paganisme romain qui consistait à se prosterner devant des divinités à formes visibles, devant des divinités à figure d'homme et de femme. Sous le rapport politique et comme défenseur du principe de nationalité, il fallait également que le monde se trouvât dans l'impossibilité de reprocher un jour à ce peuple d'avoir accepté le joug romain avant d'avoir épuisé toutes ses forces, tout son sang pour le secouer, avant d'avoir lutté corps à corps, et jusqu'au dernier soupir, contre l'autocratie des Césars, contre la tyrannie dominante à l'époque où sa chute est arrivée.

L'école du messianisme nazaréen ou christianisme de Jésus, n'était pas assujétie aux mêmes conditions : elle pouvait transiger sur l'un et sur l'autre principe. D'une part, le caractère de divinité extérieure et visible attribué à la personne du fils de Marie formait une occasion naturelle d'accommodement avec la religion de la vieille Rome, qui reposait sur l'existence des divinités visibles.

D'autre part, le renoncement au monde présent que cet ordre de christianisme proclamait, et, par suite, son indifférence absolue pour le principe temporel de nationalité ne le mettaient pas inévitablement aux prises avec l'autorité des Césars. Aussi, quand deux frères, deux amis, rangés sous les bannières des deux messianismes ou christianismes différens, se retrouvaient à discuter ensemble au seul point de vue de la pratique naturelle et du succès, le chrétien mystique adressait à l'autre à peu près les mots suivans, qui ont eu leur réalisation dans les événemens ultérieurs de l'histoire : « Vous voulez vous délivrer du joug de Rome par les armes, vous y périrez ; vous vous montrez attachés aux intérêts de la terre et tous les intérêts de la terre se ligueront contre vous. La prudence des serpens vous est étrangère. Vous gâtez, vous empirez la situation. Au contraire, laissons à l'écart les intérêts du monde et la puissance des Césars. Les hommes, même les plus austères, vivent d'émotions et d'illusions bien plus que de vérité. Sachons nous emparer des imaginations et des cœurs. Dès que la vieille religion de Rome aura été renversée, l'ordre social correspondant suivra le même sort. La terre recomposée nous appartiendra comme dépendance inséparable du ciel, et nous deviendrons nécessairement les arbitres suprêmes des intérêts et les dispensateurs de la puissance du nouvel empire. »

Dans le cours de ses exploits, Trajan poursuivit d'abord sur les Daces la vengeance du traité honteux consenti par Domitien. Le roi Décébale, vaincu, se tua, et on lui coupa la tête, qui fut envoyée à Rome. Mais dans la place du forum, où cette tête resta exposée, si les lèvres glacées du Germain avaient ressaisi un moment la faculté de se mouvoir, elles auraient pu dire aux Romains que leur victoire n'était plus qu'un temps d'arrêt, que des flots de nations germaines briseraient bientôt les frontières de l'empire, et qu'un jour viendrait où, sous la domination pesante de ces mêmes Germains, l'Italie entière, asservie, humiliée, aurait à accomplir une longue période d'expiation.

L'un des hommes qui servit le mieux Trajan dans la guerre des Daces, Lusius Quiétus fut celui dont le bras réprima, quelques années après, l'insurrection des Juifs d'Asie. Lusius était Mauritanien ou maure d'origine. Son mérite militaire l'avait porté, de la condition de simple cavalier, au commandement des troupes Maures que Rome entretenait dans ses armées. Mais de graves malversations, dont il fut alors accusé, l'avaient fait dépouiller de son commandement. Au jour de la guerre des Daces, Trajan ne voulut pas se priver de ses services. Les actions de Lusius eurent tant d'éclat, que l'empereur lui accorda toute sa confiance; il en fit son principal compagnon d'armes,

l'amena dans toutes ses conquêtes d'Orient, et entretint même la pensée de le désigner pour son successeur à l'empire.

En la huitième ou neuvième année de son règne, Trajan se transporta en Asie plein d'impatience d'y jouer le rôle de nouvel Alexandre. Il réduisit en provinces romaines l'Arménie et l'Arabie pétrée, traversa l'Euphrate et imposa un traité aux Parthes. Le roi des Parthes, Vologèse, était mort après quarante ans de règne. Il avait eu pour successeurs Arsace XXIV ou Pacorus, et celui-ci, Arsace XXV ou Cosroës. Ensuite Trajan soumit les bords de la mer Noire et les populations du Caucase. Mais, à partir de ces derniers succès, les documens font défaut. Pendant cinq ou six années on perd tout-à-fait de vue la marche du conquérant; nul ne peut dire avec certitude ni en quelle année il retourna à Rome ni combien de temps il y resta. Ce n'est pas que les contemporains de Trajan eussent négligé d'écrire sur sa vie et sur ses conquêtes. Les histoires de son règne étaient nombreuses. Trajan lui-même, à l'exemple de César pour les Gaules, de Vespasien pour la Judée, avait rédigé des commentaires; mais le temps a presque tout emporté. Heureusement pour la popularité de sa renommée, la colonne trajanne est restée debout et a résisté, dans Rome, à l'irruption des barbares.

Le fil des expéditions de Trajan ne se laisse res-

saisir qu'en l'année même qui précéda, en Syrie et en Afrique, le nouveau mouvement national des Juifs. Ici l'ordre de succession des événemens est d'un grand poids, et les documens originaires, quoique assez restreints, sont féconds et explicites.

En l'année 115 de l'ère actuelle, au mois de janvier, Trajan se trouvait à Antioche de Syrie. Il était occupé à y rassembler et organiser les troupes qui, selon ses projets, devaient réduire définitivement l'empire des Parthes en province romaine, et faire flotter ses étendards dans toutes les régions, témoins de la gloire d'Alexandre. Un tremblement de terre violent faillit renverser la ville entière d'Antioche et coûter la vie à l'empereur. Les populations du paganisme n'étaient pas moins avides de merveilleux et de légendes, que les deux écoles de Juifs et de chrétiens. Dion assure que Trajan fut enlevé au danger d'être écrasé par un être mystérieux, doué d'une taille et d'une force surhumaines [1].

Après avoir repassé de nouveau l'Euphrate, traversé la Mésopotamie et franchi le Tigre, le conquérant s'empara du petit royaume de l'Adiabénie,

(1) *Nam inusitatæ quidam et plus quam humanæ vir magnitudinis, accedens eum eduxit foras* (Dio, *in Traj.*, ed Reimar, p. 1140).

dont les princes ont pris une si grande part aux affaires précédentes de Jérusalem. Combien son cœur dut battre d'émotion en admirant les lieux où le héros macédonien, son modèle, avait remporté les victoires d'Arbelle et de Gangamèle. L'Assyrie et la Babylonie cédèrent à ses armes. La ville principale des Parthes, Ctésiphon, offrit à Trajan l'occasion d'une entrée triomphale. Le roi Cosroës avait pris la fuite sans combat. Sa fille et le trône d'or, signe de la majesté des rois parthes, tombèrent au pouvoir du vainqueur. On aurait dit que tout chemin s'applanissait sous les pas de Trajan, que nul obstacle ne pouvait être opposé à ses enseignes. Ravi de tant de conquêtes, et cédant à l'espoir d'en augmenter le prestige, ce prince descendit le Tigre, traversa le golfe persique, et côtoya l'Océan jusqu'à la mer Rouge. Là, il témoigna hautement le regret de n'être plus assez jeune pour voler à la conquête de l'Inde sur les traces d'Alexandre. Aux bords de la mer Rouge, Trajan s'empara de la ville d'Aden, une des clés de cette mer, qui, de nos jours, vient de reprendre un si grand intérêt aux yeux de la politique et du commerce.

Du sein de l'Arabie heureuse, qu'il parcourut en tous les sens, Trajan envoya à Rome des listes interminables de ses victoires. Jamais les sénateurs n'avaient entendu parler des peuples mentionnés

dans ses rapports; il leur était même impossible d'en prononcer les noms [1]. On adressa, en réponse au prince, tous les témoignages imaginables d'admiration et de flatterie. Le sénat écrivit à Trajan qu'il avait voté pour lui, non pas les honneurs d'un seul triomphe, mais autant de triomphes que son cœur daignerait en obtenir [2]. Enfin, le conquérant reprit la voie du golfe persique. Désireux de pousser jusqu'au bout l'imitation de l'ancien maître de l'Asie, il alla goûter, à Babylone, le prix de ses exploits. Le séjour de cette ville ne lui fut pas moins fatal qu'à Alexandre. Trajan se vit bientôt obligé de commencer le mouvement de retraite dont sa défaite et sa mort furent le résultat.

L'empereur avait reçu la nouvelle de l'insurrection générale des Juifs, qui venait d'éclater sur tout le littoral de la Méditerranée asiatique et africaine. La révolte, communiquée à la rive gauche de l'Euphrate, menaçait de ranimer les Parthes et toutes les populations soumises, de faire crouler, en un jour, tout un échaffaudage de conquêtes beaucoup moins solide que brillant.

L'île de Chypre, l'Égypte, Cyrène, étaient les

1 *Neque cognoscere, neque nominare satis poterat* (Dio, lib. LXVIII, *in Trajan.*, ed. græc.-lat. Reimar, § XXIX).

2 *Multa ei decrevit senatus; sed in primis, ut triumphos quotquot vellet celebraret* (Ibid., § XXVIII).

trois points où la révolte juive avait levé l'étendard, presque simultanément, et fait de rapides progrès.

Depuis long-temps l'exploitation des mines de cuivre avait attiré beaucoup de Juifs dans l'île de Chypre. L'empereur Auguste donna le fermage de ces mines au roi de Judée, Hérode Ier, à condition d'en recevoir la moitié des revenus [1]. Pendant les guerres successives de la Judée, une foule de familles étaient allées s'établir à Chypre. Cette île, située dans l'angle qui naît de la jonction de la côte de Syrie, avec le rivage méridional de l'Asie-Mineure, regardait d'un côté la Phénicie, de l'autre la province de Cilicie, dont Tarse formait le chef-lieu. C'était dans l'île de Chypre que l'ex-pharisien Saül, devenu disciple de Jésus, avait changé son nom en celui de Paul. Les actes des apôtres montrent qu'il existait, dans toutes les cités de l'île et particulièrement à Salamis, des assemblées ou synagogues nombreuses.

En se rendant maîtresse de l'île de Chypre, l'insurrection avait songé à se ménager une bonne position de défense. Elle espérait s'y faire un centre d'action d'où l'on pourrait ébranler, contre les Ro-

1 *Cæsar ei dimidium æris cyprii donavit, et alterius dimidii curam commisit* (Antiquit. judaic., lib. XVI, cap. IV, ed. Havercamp., p. 796).

mains, une partie de l'Asie-Mineure et la haute Syrie. Le mouvement des Juifs de la Palestine entraînait la Syrie inférieure. Enfin, sur les côtes d'Afrique, et sans parler de l'intérieur des terres, ce même mouvement n'embrassait pas moins de deux cents lieues.

Si dans ces diverses régions une partie des populations n'eût pas prêté secours ou montré de la sympathie aux Juifs, on serait à comprendre qu'ils eussent soutenu, à eux seuls, une si grande guerre. Mais les événemens de la fin du règne de Trajan et le commencement du règne d'Adrien, tranchent toute difficulté. Des indications formelles prouvent qu'en Asie, en Afrique, même en Europe, le feu de l'insurrection juive s'était communiqué avec promptitude, et qu'à un certain jour toutes les populations semblèrent divisées seulement en deux camps, romain et anti-romain.

Trajan se hâta d'envoyer Marcus ou Martius Turbo, de l'ordre des chevaliers, contre les Juifs, soulevés aux bords de la Méditerranée. Ce général est l'homme dans lequel l'empereur Adrien mit, plus tard, sa confiance, et dont il opposa la renommée militaire à celle de Lusius Quiétus. Martius eut sous son commandement des forces navales et des forces de terre, infanterie et cavalerie[1].

1 *Progressa in majus seditione, bellum non mediocre con-*

Il se porta d'abord contre les Juifs d'Égypte. Le gouverneur romain, nommé Lupus, comme un de ses prédécesseurs, avait été battu en plusieurs rencontres, et s'était renfermé dans Alexandrie. Si l'insurrection se fût emparée soudain de cette ville, la guerre eût acquis un nouveau degré de gravité; mais les chefs d'Alexandrie, craignant de voir les habitans juifs aller en aide aux troupes du dehors, firent main basse sur eux [1], et se jugèrent, par là, mieux en mesure d'attendre l'arrivée de nouvelles forces.

Dion Cassius, dont le père était, en ce temps-là, gouverneur de la Cilicie, et Eusèbe de Césarée, dans son histoire ecclésiastique, n'ont pas donné le même nom au principal chef de l'insurrection juive d'Afrique; l'un l'appelle Adréa, l'autre Lucua, mot qui est assez rapproché de celui de Luc. Mais comme l'armée juive agissait à la fois sur des points divers, il est également possible que ces deux noms se rapportent à deux chefs distincts, ou bien, qu'on ait corrompu de différentes manières,

flarunt... Itaque imperator Marcum Turbonem adversus eos misit cum pedestribus et navalibus copiis et cum equitatu (Euseb., *Histor. eccles.*, lib. IV, cap. II).

1 *Primo quidem conflictu Judæi gentiles superaverunt. Qui mox Alexandriam confugientes, Judæos qui in ea urbe degebant captos interfecerunt* (Euseb., *Hist, eccles.*, lib. IV, cap. II; *Chronic.*, ad an. J.-C. 115).

ou modifié le nom du même personnage. Le chef de l'insurrection de l'île de Chypre, d'après le premier des deux historiens, était Artémion.

Martius Turbo suivit la tactique qui fut adoptée, vingt ans après, par le général romain opposé aux Juifs dans leur dernière lutte nationale. Il traîna la guerre en longueur. Son but était de laisser l'insurrection se dévorer elle-même; mais les Juifs forcèrent le chef ennemi à de nombreux combats. Leurs bandes s'étaient réunies en masse autour de l'homme qu'ils avaient proclamé le chef, le roi, le David de cette délivrance. Une grande bataille fut livrée, dans laquelle un nombre considérable d'entre eux tomba la face tournée vers l'ennemi [1]. Une seule phrase de l'historien Appien, qui vivait à cette époque, vaut presque à elle seule un récit entier. Cette phrase n'arrive même que par incident, et c'est ce qui en augmente le prix. En quelques mots Appien caractérise la guerre faite aux Juifs sous le règne de Trajan, et indique à quel point cette guerre était connue de tous. L'historien donne une des positions militaires occupées par les insurgés, et une mesure de détail prise à la veille d'un combat.

1 *Hic, multis prœliis consertis, belloque in longum tempus protracto, infinita Judæorum millia qui partim ex cyrenaïca provincia, partim ex Egypto Lucuæ regi ipsorum opem laturi confluxerant, neci dedit* (Euseb., *Hist. eccles.*, lib. IV, cap. II; *Chronic.*, ad. an. J.-C. 115).

Dans son deuxième livre des guerres civiles, Appien est amené à raconter l'arrivée de César en Égypte après que Pompée, fugitif, y eût été frappé en trahison. Le vainqueur refusa de voir la tête coupée de son rival, dont les meurtriers avaient voulu faire trophée. Par ses ordres on lui assura la sépulture. Un petit temple expiatoire fut élevé devant la ville de Casie, près du mont Casius, frontière de l'Égypte, du côté qui regarde la Palestine. « Or, de mon temps, ajoute Appien, et pendant que Trajan faisait aux Juifs une guerre de destruction, les Juifs, cédant à une nécessité du moment, abattirent ce petit temple[1]. »

Ce langage naturel contraste avec les exagérations frappantes dans lesquelles Dion Cassius est tombé, et dont le sens n'est nullement perdu pour l'histoire. Sans contredit, il était impossible que les révoltes des Juifs ne fussent pas accompagnées d'un grand développement d'enthousiasme et de fanatisme, qu'elles ne donnassent pas lieu, de leur part, à des actes fréquens de barbarie. Mais Dion Cassius prétend que les insurgés se plaisaient à manger les corps des hommes qui tombaient en leur pouvoir, se frottaient de leur sang, se revê-

1 *Quod nostra ætate, quum Trajanus Augustus Judæos exitiali bello persequebatur, ab his, ob præsentem necessitatem est dirutum* (Bell. civ., lib. II, § XC, ed. græc.-lat. Schweigh., p. 299).

taient de leur peau[1]. Ni la loi des défenseurs de Jérusalem, ni ce qui s'était passé dans les guerres précédentes, ne s'accorde en rien avec une pareille supposition. La cause des exagérations de l'historien, est, d'ailleurs, facile à saisir. Au premier moment, l'insurrection si rapide de Cyrène, d'Égypte, de Chypre, avait provoqué une terreur panique chez les autorités romaines et chez leurs alliés; et l'effet constant de ce genre de terreur est de grossir extraordinairement toute chose. De plus, ces autorités mêmes avaient quelque raison de craindre que les populations orientales, déjà mal prévenues en leur faveur, ne se réunissent au mouvement. En conséquence, il leur convenait d'accueillir, sans aucun examen, et de propager les bruits les plus mensongers, les contes les plus effrayans, afin de mieux isoler les fauteurs de la révolte. Eusèbe qui, dans ce qu'il raconte des dernières tentatives des Juifs, déclare avoir résumé avec soin les relations que les écrivains contemporains des événemens en avaient transmises[2], ne

1 *Romanos pariter atque Græcos concidunt. Vescuntur eorum carnibus, redimiunt se visceribus eorum, oblinuntur sanguine, pellibus induuntur... ita ut interierunt hominum ad ducenta millia* (Dio., lib. LXVIII, *in Trajan.*, § XXXII).

2 *Hæc gentilium quoque scriptores, qui res gestas temporum illorum memoriæ mandarunt, iisdem fere verbis retulere* (Euseb., lib. IV, cap. II).

fait pas la moindre mention des horribles images exposées par Dion Cassius et par son abréviateur. Et, certes, l'évêque de Césarée était loin de porter aucun intérêt aux insurgés. Au contraire, il se réjouit de leurs revers, et met sur le compte des instigations du démon de la sédition, les efforts dans lesquels les chefs des Juifs avaient cru obéir aux inspirations d'un esprit de courage, d'indépendance et de justice[1].

1 *Quippe per totam Ægyptum ac Cyrenaïcam, velut a violento quodam et seditioso dæmone exagitati Judæi, tumultum excitare cœperunt* (Euseb., ibid.).



CHAPITRE IV.

Trajan au-delà de l'Euphrate, sa défaite, son retour en Syrie et sa mort.

Après avoir envoyé Martius Turbo contre l'insurrection d'Égypte, Trajan tourna ses regards vers les Juifs des régions au sein desquelles lui-même se trouvait arrêté. Il craignit que les colonies juives, répandues à l'orient de l'Euphrate, n'imprimassent le mouvement aux Parthes et aux autres populations, et ne fissent naître de grands obstacles au retour de son armée.

Cette prévision du prince, qui ne tarda pas à se réaliser, est clairement exprimée dans les documens. Il en résulte, avec certitude, que, jusques à ce jour, le pays compris entre les deux fleuves de l'Euphrate et du Tigre, ou la Mésopotamie, ne s'était pas encore ébranlé. Je serai conduit à en conclure plus tard que le principal lieutenant de l'em-

pereur, que son bras droit, Lusius Quiétus, eut à poursuivre deux guerres distinctes contre les Juifs mésopotamiens : l'une précéda la retraite et la défaite de l'empereur, l'autre succéda à cette défaite. En attendant, voici en quels termes les documens primitifs ont rendu la première de ces deux guerres. « L'empereur ayant craint que les Juifs, répandus dans la Mésopotamie, ne commissent des agressions sur les habitans de ces contrées, ordonna à Lusius Quiétus de les rejeter hors des limites de la province[1]. »

Dès les premiers jours de l'établissement des Romains en Judée, nous avons assisté à l'alliance que les défenseurs nationaux de Jérusalem avaient conclue ouvertement avec les Parthes. Pendant toute la guerre de Vespasien et de Titus, les Juifs s'étaient flattés que ces peuples mettraient leur zèle à faire prévaloir l'Orient, qu'une puissante diversion serait opérée en faveur de Jérusalem, et que la guerre juive contre les Romains ne tarderait pas à devenir une guerre judéo-parthique. Mais les Orientaux n'avaient pas tenu les promesses répétées en leur nom. Jérusalem était restée livrée à

1 *Sed imperator veritus ne Judæi qui Mesopotamiam habitabant, incolas perinde aggrederentur, mandavit Lusio Quieto ut eos extra provinciæ fines deportaret* (Euseb., *Hist. eccles.*, lib. IV, cap. II).

ses seules forces. Il n'en fut pas de même de la conduite des Juifs à leur égard. Lorsque Trajan eut franchi l'Euphrate, avec le dessein de réduire l'empire parthe en province romaine, les habitans juifs de ces contrées promirent à leur tour une puissante diversion. L'insurrection de l'île de Chypre, de la Palestine, de Cyrène, de l'Égypte, servit de preuve à la fidélité de leur parole.

Lusius Quiétus, s'étant porté sans délai contre les Juifs de la Mésopotamie, ne les trouva nullement disposés à se laisser rejeter hors des limites de la province. Il leur livra une grande bataille dans laquelle les insurgés éprouvèrent, dit-on, des pertes considérables[1]. Néanmoins, leurs efforts obtinrent un résultat important. Les Parthes s'ébranlèrent. Le mouvement de la rive gauche de l'Euphrate devint général. Un des lieutenans de Trajan, Maximus, fut battu et périt. Chaque jour l'empereur apprit la défection de quelqu'une de ses conquêtes. Les garnisons qu'il avait laissées dans les villes étaient chassées ou succombaient[2].

Dans cette situation, et malgré plusieurs succès de ses généraux, Trajan céda à la nécessité urgente

1 *Qui instructa adversus illos acie, ingentem eorum multitudinem prostravit* (Euseb., *Hist. eccles.*, lib. IV, cap. II).

2 *Ea que cœperat omnia maximo tumultu defecerunt, alii præsidiis, quæ apud ipsos reliqueret, ejectis, alii cæsis* (Dio, lib. LXVIII, *in Trajan.*, ed. græc. lat. Reimar, § XXIX).

de quitter Babylone. Le projet de réduire l'empire parthe en province romaine, fut indéfiniment ajourné. Afin de couvrir l'honneur de sa retraite, Trajan se contenta d'une vaine cérémonie dans laquelle un nouveau roi des Parthes reçut le serment de quelques grands de l'empire, en qualité de représentant des Romains. La prudence imposait de regagner, au plus tôt, les passages de l'Euphrate.

La ville d'Atra était une place forte de la Mésopotamie. Cette place gênait la marche de l'armée romaine; ou bien Trajan la regarda comme la clé de la révolte. Dans l'une ou l'autre hypothèse, il mit un grand intérêt à la réduire. Mais ce fut devant ses murs que le nouvel Alexandre trouva la pierre d'achoppement de ses conquêtes et de sa gloire.

Il existait en Asie plusieurs villes du nom d'Atra. Dion a cité celle qui arrêta Trajan sous le nom de ville d'Arabie. C'est une erreur qu'on a relevée fréquemment. L'empereur n'avait rien à démêler en ce moment avec la province arabique. Des régions de Babylone, il remontait le cours de l'Euphrate pour retourner à Antioche de Syrie, où nous le verrons arriver. D'ailleurs, le nom d'Arabes était pris alors dans un sens très-étendu, et comme nom de race. Au-delà de l'Euphrate, les Juifs surtout, par les traits de leur visage, par leur origine, par leur langue, étaient facilement rattachés à la grande

famille d'Arabie. Ammien Marcellin, qui avait voyagé en Mésopotamie, place Atra entre la ville de Nisibe et le fleuve du Tigre. Or, on sait qu'à l'époque dont nous faisons l'histoire, Nisibe était une des villes fortes occupées par les Juifs mésopotamiens. D'autres reportent Atra plus près de Babylone, et dans la direction de Néerda, autre ville forte qui était également remplie d'une population juive.

Au sein de ces climats comme en Palestine, la position des forteresses était choisie d'ordinaire dans des lieux arides, sauvages, qui n'offraient à l'ennemi aucune ressource. Une circonstance du siége entrepris par Trajan semblerait indiquer qu'à une distance plus ou moins rapprochée d'Atra, il y avait des terrains marécageux, susceptibles d'être vivement échauffés sous la chaleur de l'atmosphère. Une abondance extraordinaire de mouches malfaisantes empoisonna les vivres et l'eau de ses soldats.

Mais quelles que fussent, en définitive, la position réelle d'Atra, et parmi les populations du pays insurgé, celle qui défendit cette place, on découvre une analogie remarquable entre les chances auxquelles Trajan se trouva exposé sous ses murs, et la destinée bien connue de Cestius Gallus, l'ancien gouverneur de Syrie. Si Trajan échouait devant Atra, comme l'ancien gouverneur avait échoué

à Jérusalem, sa retraite ne devait pas être moins désastreuse, proportionnellement, que celle de Cestius. C'est, en effet, ce qui arriva, et ce qui laisse déjà entrevoir d'après quels motifs, sous le règne du successeur de Trajan, les colonies juives, leur organisation, leur religion et jusqu'au nom de Jérusalem, furent poursuivis par les Romains avec un acharnement qui sortait de leurs habitudes.

L'empereur fit environner la ville, dresser les machines, ouvrir la brèche. Les détails provenant des historiens de Rome permettent de présumer tout ce que l'amour-propre national a laissé dans l'ombre. Le jour de l'assaut, les troupes impériales ne réussirent à rien. Au contraire, les insurgés prirent l'offensive. Probablement un secours extérieur avait redoublé leur courage. Les Romains furent dispersés dans toutes les directions. Vainement l'empereur courut à cheval pour rallier les fuyards; ses paroles, ses exhortations, ses cris ne rencontrèrent aucun écho. Lui-même faillit tomber victime sur le champ de bataille. De crainte d'offrir un point de mire aux archers ou aux frondeurs ennemis, Trajan avait dépouillé les insignes de sa dignité. Mais on raconte que la majesté de sa taille et la blancheur de sa chevelure le trahirent. Un cavalier fut frappé à ses côtés. Dans le but évident d'atténuer l'effet moral de cette déroute, les relations des Romains prétendirent que les élémens

s'étaient ligués contre l'armée conquérante. La tempête, la grêle, les éclairs, le tonnerre auraient réuni leur force à celle des défenseurs de l'Orient[1].

Dion Cassius, dont le père avait assisté aux derniers jours de Trajan, assure que ce prince tomba malade après sa rentrée en Syrie[2]. On le prévoit. Outre les fatigues de la campagne, l'empereur, qui s'était nourri de l'ambition d'égaler, de faire oublier Alexandre, eut le cœur profondément brisé de retourner en fugitif. Il perdait, en un clin d'œil, toutes les conquêtes dont l'annonce pompeuse avait inspiré au sénat de voter d'avance à ce prince autant de triomphes qu'il en désirerait pour être rassassié de gloire. Aussi Trajan fut-il frappé du genre de maladie que les chagrins pénétrans appellent ou précipitent chez les hommes âgés, comme lui, de plus de soixante ans. Un coup de sang accompagné de paralysie ouvrit la tombe qui se referma sur ses restes au bout de quelques mois[3].

Antioche reçut dans ses murs l'armée vaincue

1 *Quoties verum impetum facerent, cœlum, tonitru contremuit, ivides visæ sunt, fulgura, procellæ, grando fulmina in Romanos cadebant* (Dio, lib. LXVIII, § XXXI).

2 *Itaque Trajanus inde discessit, nec multo tempore post in morbum incidit* (Dio, lib. LVVIII, § XXXI).

3 Eutrope attribue la mort de ce prince à un mal d'entrailles qui put très-bien n'être que la conséquence des divers maux indiqués par Dion.

par l'insurrection de la Mésopotamie, et se souvint d'avoir été témoin, cinquante-un ans auparavant, du retour de l'armée de Cestius Gallus, vaincue par l'insurrection de la Palestine.

La guerre juive d'Égypte était loin de toucher à sa fin. Cette guerre se prolongea encore près de deux années. La nécessité où Trajan avait été de se dégarnir de la forte division de troupes commandée par Martius Turbo, se représenta naturellement à ses yeux comme une des principales causes de sa cruelle retraite. L'état de santé de l'empereur ne lui permettait plus de recommencer une campagne. Les documens comparés à la nature des circonstances autorisent à supposer qu'il envoya de nouveau Lusius Quiétus contre les Juifs de l'autre côté de l'Euphrate. La première fois, ce prince avait agi dans une pensée de prévision. Il avait voulu prévenir la révolte juive et empêcher que cette révolte n'entraînât celle des Parthes et de toutes les populations précédemment subjuguées.

La seconde fois, Trajan aurait agi dans un esprit de répression, et donné ordre à Lusius Quiétus d'aller tirer vengeance des efforts qui avaient chassé les Romains de ces contrées. Le genre de récompense accordé à Lusius atteste, d'ailleurs, et hautement, à quel point les victoires de ce général restaient étroitement associées dans la pensée de l'empereur au soulèvement des Juifs. D'après

Dion, d'accord avec les autres sources, Lusius, en témoignage de ses succès dans la guerre parthique où les Juifs avaient été défaits, reçut les honneurs de la prêture, les honneurs du consulat, et fut nommé gouverneur de la Palestine[1]. Bien plus, lorsqu'Adrien, successeur de Trajan, et ennemi personnel de Lusius, eut fait de Martius Turbo le principal personnage de son armée, Martius, à son tour, devint gouverneur de la Judée, tant ce poste, ce foyer de mouvement était considéré alors comme d'une grande impòrtance.

Un écrivain chrétien du quatrième siècle, l'évêque Orose, a reproduit, avec trop d'énergie, les larges proportions des guerres engagées ou soutenues par les Juifs, sous le règne de Trajan, pour ne pas avoir recours à ses paroles et nous en servir de résumé. Il ne faut nullement oublier, toutefois, que l'auteur était un adversaire naturel de la race vaincue. « En ce temps-là, dit Orose, on vit un soulèvement incroyable. Les Juifs, étant comme

1 *Judæi et ab aliis, et maxime a Lusio quem Trajanus miserat, subacti sunt... ac fortunæ bello parthico, hocce processit ut inter prætorios relatus, consulatumque adeptus sit, et provinciam Palæstinam rexerit : quæ res ei præcipue invidiam, hinc odium ac perniciem attulere* (Dio, lib. XXVIII, § XXXII). *Lusius, infinita millia Judæorum Mesopotamiæ interfecit et ob hoc procurator Judeæ ab imperatore decernitur* (Euseb., *Hist. eccles.*, lib. IV, cap. II, *et Chronic. in Trajan.*).

transportés de furie, prirent feu dans diverses contrées. Au sein de la Lybie, ils firent une guerre si épouvantable, et le pays se trouva tellement désolé par la mort de ceux qui le cultivaient, que si, plus tard, l'empereur Adrien n'y eût envoyé des colonies, la terre serait restée à l'état de désert. Les Juifs ébranlèrent toute l'Égypte, Cyrène et la Thébaïde par des révoltes sanglantes. A Alexandrie, ils furent vaincus et entièrement détruits. De l'ordre de l'empereur on porta aussi la guerre contre les Juifs révoltés de la Mésopotamie, et une vaste extermination en fit disparaître des milliers [1].

A Antioche, la maladie de Trajan se développait de jour en jour. Pendant l'été de la dix-neuvième année de son règne, ce prince se décida à retourner à Rome. Il laissa le commandement de la Syrie à Adrien. On croit qu'en ceci Trajan eut l'arrière pensée de se délivrer des obsessions de l'homme qui brûlait d'être assuré de la succession à l'empire.

Ælius Adrien était cousin germain de Trajan. Sous les auspices de l'impératrice Plotine, et, en dépit du prince, il avait épousé la petite-fille d'une sœur de l'empereur. Par les liens du sang, de même que par les qualités de son esprit, Adrien était en

1 *Quasi rabie efferati per diversas terrarum partes exarserunt... In Mesopotamia quoque rebellantibus, multa millia eorum vasta cœde deleta sunt* (Oros., lib. VII).

droit, autant que personne, de prétendre à l'héritage de César. Mais l'affection a ses caprices. Malgré leur asservissement commun et public à des goûts dépravés, Trajan n'aimait nullement Adrien. L'extrême opposition de leur caractère explique cet éloignement. L'empereur était un homme de guerre, avide de conquêtes, passionné outre mesure pour la gloire des armes. Il avait une ame franche, un esprit judicieux, mais privé des avantages d'une première éducation. Adrien, au contraire, était versé dans la littérature, familier à la science des philosophes, aux subtilités des rhéteurs. Il montrait en toute occasion ses préférences pour les douceurs de la paix. On lui reprochait une ame fausse, accessible au venin de la jalousie, à l'envie, au dénigrement des autres. Sa femme Sabine le détestait au-delà de tout ce qui peut être exprimé. Probablement la faveur obtenue par le bel Antinoüs, et par tous les jeunes hommes de la même trempe, auprès de son époux, n'étaient pas la dernière cause des sentimens de dégoût et de haine de Sabine.

Les mauvaises dispositions que l'empereur laissait percer contre Adrien avaient entraîné celui-ci à y chercher un contre-poids. Pendant les longues absences du conquérant il s'était rendu maître de l'esprit et de l'affection de l'impératrice Plotine. Dion assure que cette princesse en avait fait son amant. Rien n'est moins impossible. Mais, dans les

bruits de la malignité qui s'attachent aux reines comme aux femmes ordinaires; il existe toujours une limite très-difficile à saisir entre le mensonge et la vérité.

Trajan, parti d'Antioche pour Rome dans l'été de l'an 117 de l'ère actuelle, côtoya les rives méridionales de l'Asie-Mineure. Son vaisseau avait fait à peine soixante lieues, qu'il fallut s'arrêter à Sélinonte, ville de la province de Cilicie, dont Cicéron avait été gouverneur, plus de cent cinquante ans auparavant, et d'où l'apôtre Paul tirait son origine. L'île de Chypre, dans laquelle l'insurrection juive poursuivait son cours, n'était séparée de Sélinonte que par une étroite étendue de mer, par un canal d'environ vingt lieues.

Sur ce rivage, une nouvelle attaque de son mal annonça la dernière heure de l'empereur. Dans le panégyrique de Trajan, Pline le jeune avait affirmé que la femme de ce prince et sa sœur, imitant fidèlement ses vertus, donnaient l'exemple d'une soumission entière à ses désirs et le rendaient aussi heureux dans son intérieur qu'il était grand au dehors. » A l'opposé de cette image, tout ce que nous savons des actes essentiels de l'impératrice Plotine, atteste qu'elle ne tenait qu'un faible compte des volontés de son époux. Ce qui se passa à Sélinonte en est surtout la preuve. L'adoption d'Adrien, comme héritier de l'empire, était, plus que

jamais, compromise. Récemment, le prince avait témoigné sa répugnance absolue à faire choix de son parent. Il se souvenait que Nerva l'avait désigné lui-même, en dehors de toute relation privée de sang et d'amitié. L'incertitude de son esprit flottait entre plusieurs personnages, au nombre desquels était toujours le vainqueur des Juifs de la Mésopotamie, Lusius Quiétus.

Dans ces conjonctures, Plotine vit qu'un coup décisif était nécessaire pour assurer la victoire à son protégé. Elle écrivit, au sénat, des lettres pleines d'assertions mensongères sur les intentions de l'empereur. De plus, cette princesse déshonora ou laissa déshonorer les derniers instans de la vie de son époux. Un subterfuge odieux aurait été employé, dont la scène comique s'est emparée depuis et a fait un des tableaux les plus piquans sous le titre du *Légataire*. Un lit, entouré d'une obscurité suffisante, fut dressé dans la chambre voisine de celle où Trajan était près d'expirer. Une personne étrangère, placée dans ce lit, y joua, avec habileté, le rôle de l'empereur moribond. D'une voix éteinte, en apparence, le testateur supposé déclara, devant un grand nombre de témoins, sa ferme volonté d'adopter Ælius Adrien[1]. Le père de l'historien Dion Cassius, alors gouverneur de la Cilicie,

1 Aurel. Vict., *Epit. in Trajan.*

raconta, dans la suite, à son fils qu'il n'y avait jamais eu d'adoption réelle. Tout ce qu'on avait produit à ce sujet était formellement faux [1]. Pour donner plus de poids au subterfuge, la mort de l'empereur ne fut pas aussitôt ébruitée. Le neuf août, Adrien reçut, à Antioche, l'avis du prétendu testament; on juge quelles étaient ses agitations à chaque courrier de Plotine.

Le onze août il apprit la nouvelle de la mort et se fit proclamer empereur par les légions de Syrie. Ce fut le règne de ce prince dont la durée atteignit vingt-un ans, qui provoqua le dernier effort de la nationalité des Juifs, et qui nous conduit au terme de cette histoire.

1 *Hadrianus quidem a Trajano adoptatus non fuerat... Attianus municeps ejus et Plotina ex amoris consuetudine, Cæsarem eum imperatoremque designaverunt* (Dio, lib. LXIX, § 1).



CHAPITRE V.

Akiba et ses disciples; préludes de la dernière guerre des Juifs et nouvel œuvre de fortification religieuse.



Sous l'empire de Trajan, les soulèvemens de la Judée et de ses nombreuses colonies, avaient eu leur principal centre d'impulsion à Tibériade. Sous l'empire d'Adrien, cette même ville fut le foyer d'où partit le signal de la dernière guerre, dans laquelle Jérusalem et la nationalité juive expirèrent politiquement. L'histoire comme la société prodigue fréquemment ses louanges à des gloires usurpées et méconnaît de véritables grandeurs. Le nom de Tibériade est resté long-temps enveloppé d'oubli, et pourtant on aurait peine à citer un grand nombre de villes témoins d'une scène plus imposante. A la veille de s'engager dans un dernier combat à mort avec une puissance qui avait

subjugué le monde, un peuple entier règle de sang-froid, au sein de Tibériade, ses affaires religieuses et nationales, et fait tous les préparatifs nécessaires pour survivre moralement à son désastre prochain.

L'assemblée des docteurs, qui s'était fixée à Tibériade depuis la victoire de Titus, y avait ressaisi les fonctions de conseil-directeur de la nation, ou Sanhédrin. La grande figure du rabbin, maître ou docteur Akiba, dominait dans cette assemblée. Le nom d'Akiba résume l'intelligence active, à laquelle tous les chefs de l'insurrection, à cette époque, servirent successivement de bras. L'affreux supplice auquel les Romains vainqueurs condamnèrent ce personnage a fait de lui un des martyrs les plus célèbres de la nationalité. Il fut, en même temps, la transition vivante de la période de résistance guerrière et politique de Jérusalem, à la période de résistance toute religieuse.

Les traditions ont épuisé toutes les formules possibles de l'admiration et de l'enthousiasme à l'égard d'Akiba. Il a été comparé à Moïse. Akiba, en effet, travailla toute sa vie à délivrer sa nation de la servitude des Romains qui, à beaucoup d'égards, n'était pas moins pesante que la servitude d'Égypte. Comme Moïse, Akiba fut législateur. Il accéléra la réunion des matériaux et jeta les premières bases écrites de la nouvelle loi de captivité

et de dispersion. On le reconnaît pour le fondateur de la kabbale dont l'obscurité profonde de langage avait alors une utilité pratique, sensible, que j'indiquerai bientôt.

Afin d'ajouter plus de poids à la comparaison d'Akiba avec Moïse, on lui a attribué cent vingt ans de vie. Cet âge est celui auquel était parvenu le législateur hébreu, lorsqu'il se sépara de son peuple et mourut. En admettant l'exagération traditionnelle, Akiba serait né vers la dix-septième année de l'ère actuelle, et se serait trouvé centenaire à l'avènement d'Adrien.

Le père d'Akiba se nommait Joseph. Sa généalogie le faisait descendre d'un sang mêlé. Chacun se rappelle que Moïse lui-même avait donné l'exemple des mariages mixtes : il s'était uni à Séphora, fille de Jéthro, chef d'une des tribus arabiques établies aux bords de la mer Rouge. Dès que l'occasion les y invitait, les généalogistes juifs ne se montraient ni embarrassés, ni difficiles pour assurer de vieilles origines à leurs personnages. On fit remonter tout à coup la lignée paternelle d'Akiba à quatorze siècles. Sans qu'il nous soit donné d'en saisir les motifs, on lui choisit pour première souche ce général d'une armée étrangère et conquérante, ce Siséra qui, du temps des Juges, avait causé de grands maux aux Hébreux, et qui, après avoir été mis en pleine déroute, périt cruellement

sous un toit inhospitalier, de la main d'une femme.

Malgré l'antiquité supposée de sa ligne paternelle, Akiba, à sa naissance, comptait dans les rangs du peuple les moins favorisés de la fortune. Les légendes talmudiques mettent beaucoup d'intérêt à montrer fréquemment leurs hommes illustres aux prises, pendant une partie de leur vie, avec des obstacles de situation et avec la pauvreté. Précédemment, Hillel I[er], qui devint un des oracles de la loi et chef du conseil des Juifs, était resté si pauvre, jusqu'à l'âge de quarante ans, qu'on l'avait vu dans l'impuissance de payer le plus mince tribut au portier de l'académie où professaient les deux docteurs alors les plus célèbres.

J'ai signalé, plus d'une fois, l'usage familier à la Judée, d'après lequel le nom et la forme d'une vierge, d'une épouse, d'une veuve, servent à présenter l'état heureux ou malheureux de Jérusalem, de la nation, de la loi. Tout en ayant plusieurs rapports avec l'histoire privée de ce personnage, la légende qui nous a été transmise sur Akiba a été composée de manière à faire allusion aux principales circonstances de sa vie publique.

Akiba voyagea au loin, ranima les cœurs des enfans dispersés de la Judée, les organisa, les arma du glaive. Ses vœux l'entraînaient à tenter encore une fois s'il ne serait pas permis d'échapper aux étreintes de Rome, et de rendre immédiate-

ment la liberté, la richesse, la gloire à Jérusalem captive, insultée et couverte de haillons.

Dans le récit légendaire que je vais reproduire, il est évident que le mariage secret d'Akiba, l'abnégation et la patience de son épouse, ont trait en général à Jérusalem, à la patrie cherchant un défenseur. Les écoles fréquentées par Akiba indiquent ses voyages; le grand nombre de disciples dont il finit par être suivi, tous les guerriers, tous les chefs de milices qui, sous la conduite de Barcokébas, son disciple le plus éminent, montrèrent, peu de temps après, à quel point ils étaient experts à manier une arme tout autre que l'instrument pacifique de l'écrivain ou du scribe.

Selon le récit traditionnel, Akiba, pendant sa jeunesse, se fit berger. Il gardait les troupeaux de Calba Schéboua, un des plus riches habitans de Jérusalem. La fille de Schéboua fut si frappée de sa modestie et de sa droiture, qu'elle lui proposa de l'épouser, mais à condition qu'il partirait à l'instant afin d'aller cultiver son esprit dans les académies et d'y acquérir des disciples [1]. Akiba souscrivit avec joie à cet engagement. Les fiançailles

1 *Quærit ex eo nunquid si illi nubat, ipse in academiam proficisci vellet? Annuente Akiba, herilis filia, celebratis cum eo clanculum nuptiis, peregre ipsum ablegat* (Talmud., *Guitin* seu de *divortiis;* Mischna, *de Uxor. suspect.*, ed. hébr. lat., cap. IX, § XV, not. Wagensel., p. 311).

furent scellées à l'insu de Calba Schéboua, et le nouvel époux, ayant déposé son habit de pasteur, se mit en route. Dès que le père de la jeune fille eut appris ce qui s'était passé, il la chassa de sa maison, et, sous l'autorité d'un terrible serment qui, bientôt, devint pour lui une source de douleurs, il s'imposa de lui refuser désormais la moindre assistance.

Douze ans s'écoulèrent après lesquels Akiba revint suivi de douze mille disciples. Comme il approchait de la demeure où vivait son épouse, la voix d'un vieillard retentit à son oreille qui disait à celle-ci : « Insensée que tu es! Jusques à quand resteras-tu veuve et attendras-tu vainement celui que tu as fiancé. » En même temps, Akiba entendit distinctement sa femme elle-même répondant au vieillard : « Si mon époux remplit ma volonté, il restera encore douze ans à fréquenter les écoles. » Aussitôt, l'ancien pasteur rebroussa chemin et recommença ses travaux. Au bout des douze années nouvelles, vingt-quatre mille disciples l'accompagnaient[1]. Alors sa femme, avertie, alla à sa rencontre. Elle était couverte de haillons. Ses voisines, ayant pitié de son état, lui proposèrent de demander des vêtemens aux uns et autres, afin

1 *Postea reversus viginti quatuor millibus discipulorum stipabatur* (Talmud., loc. cit.).

de couvrir sa nudité. La fille de Schéboua s'y refusa. Dès que son époux parut, elle se prosterna à terre et embrassa ses genoux. Les disciples d'Akiba, ignorant qui elle était et frappés de son misérable aspect, s'apprêtaient à la repousser, mais le maître s'écria : « Qu'allez-vous faire ! c'est à elle que nous devons toute notre science. »

Lors du premier rétablissement de Jérusalem, on a vu que les Juifs étaient représentés tenant, d'une main, l'épée destinée à repousser les attaques des nations voisines, de l'autre main, les instrumens nécessaires pour rebâtir leurs remparts. Avec quelques modifications, cette image rend le double caractère d'Akiba et du conseil de Tibériade. D'une main, ils tenaient, caché sous leur manteau, le glaive qui, avant d'être brisé définitivement par les Romains, allait s'agiter encore une fois plus redoutable qu'en aucun temps ; de l'autre main, ils bâtissaient. Mais les nouveaux remparts élevés par leurs soins n'étaient pas des murailles de pierres accessibles aux légions et aux machines ennemies. C'était un développement du système de fortification religieuse propre à la Judée, et aussi vigoureusement conçu, dans son genre, que les anciens remparts et les anciennes tours de Jérusalem.

Au sein de Tibériade, de même que jadis dans la capitale juive, il existait des opinions opposées pour la paix et pour la guerre, et les divers partis

s'exhalaient entre eux avec aigreur. Les uns répétaient de laisser faire les hommes, de laisser passer les événemens, et, en attendant, de se plier aux lois de la nécessité, sans cri, ni révolte. Ils s'étayaient de la recommandation ancienne « Notre force est dans notre immobilité. » Les autres, au contraire, soutenaient que cette immobilité même n'acquerrait une haute valeur qu'après avoir épuisé tous les efforts. Ils répétaient, à leur tour, la parole de Juda Maccabée : « Mieux vaut périr dans la bataille que de voir l'humiliation de notre nation, de notre loi, de notre patrie, de nos lieux saints, et, quelle que soit la volonté de Dieu dans le ciel, qu'elle s'accomplisse [1]. »

Mais en dehors de cette diversité d'opinions, les uns et les autres se retrouvaient d'accord dans une foule de points. Tous reconnaissaient que la Judée était lancée sur une mer horriblement orageuse; qu'il fallait fortifier, plus que jamais, le principe de l'institution juive; qu'il importait également d'entourer d'une sorte de rempart la lettre ou le corps des Écritures sacrées, afin de les mettre à l'abri d'aucune atteinte pendant les mauvais jours.

Tous, enfin, développaient, à leur manière, l'ordre d'idées que nous avons été appelés nous-mêmes, et très-récemment, à entendre reproduire et

1 Voir ci-dessus, t. I, p. 213; t. II, p. 5.

applaudir en plein sénat, à l'occasion de celui des peuples de l'Europe moderne dont les vicissitudes et la dispersion offrent le plus d'analogie avec l'antique nationalité de la Judée, « Soit que nous tentions un dernier effort, s'écriaient les chefs des Juifs, ou que nous regardions déjà notre ruine comme consommée, que restera-t-il à faire au défenseur du nom de Jérusalem? A continuer de vivre, à durer pour l'avenir, à garder sa foi, son culte, son église.

« Là où son culte ne sera point opprimé, qu'il en profite. Là où sa religion sera attaquée par le despotisme politique, qu'il tienne à cette religion comme à sa vie; c'est sa patrie terrestre; qu'elle ait des martyrs partout, des apostats nulle part et sa liberté ne périra pas. La patience et l'attente, c'est l'avenir de la Judée [1]. »

Jusqu'à l'établissement de l'assemblée de Tibériade, les docteurs juifs avaient eu pour maxime de ne pas mettre en écrit les diverses interprétations données à la loi. Tous les statuts civils, toutes les prescriptions religieuses qui découlaient de ces interprétations restaient livrés à l'enseignement public, à la multitude des maîtres, à la pratique

1 Comparer avec les paroles prononcées par M. Villemain, à l'occasion des affaires du peuple de Pologne, dans la séance de la Chambre des Pairs de France, le 20 mars 1846 (*Monit. univers.*).

usuelle. C'est ce qu'on appelait la loi orale ou loi transmise, par opposition à la loi écrite, les us et coutumes traditionnels [1].

Mais Akiba et ses collégues reconnurent la nécessité d'avoir des bases mieux appropriées aux chances d'une nouvelle captivité, la nécessité d'enlacer de plus en plus entre eux les usages, les traditions et interprétations, afin d'en faire, selon l'expression déjà employée, une *haie vive*, une enceinte infranchissable pour les adversaires du principe de la loi. La nature des circonstances exigeait désormais de confier à l'écriture, et de codifier les règles nombreuses auxquelles chaque membre de la nation dispersée, chaque soldat de la loi aurait à se conformer avec une exactitude scrupuleuse.

Sous cette impression, les hommes de Tibériade firent un premier dépouillement. Une confusion extrême régnait dans les coutumes et pratiques civiles et religieuses transmises de vive voix par les temps antérieurs, et dans les opinions des maîtres et jurisconsultes. Indépendamment des grandes sectes de Judée qui, telles que les Saducéens, rejettaient sans réserve l'autorité de la jurispru-

1 *Textum autem scripto, traditionem memoriæ mandabant; atque ita dicunt sapientes : lex quæ scripta est et lex quæ ore tradita...* (Rabbi Maimonide, *in Mischn. præfat.*, p. 1).

dence et des observances purement traditionnelles, il y avait eu des écoles nombreuses et contradictoires chez les partisans eux-mêmes de la loi orale. Les rivalités les plus célèbres en ce genre étaient celles des deux docteurs Hillel et Schammaï, dont j'ai parlé à l'époque de la première élévation de la dynastie d'élection romaine au trône de Judée, et que Josèphe passe pour avoir désignés sous les noms de Pollion et Saméas. L'un avait été le disciple de l'autre. On attribuait à Schammaï d'interpréter la loi, d'en développer les réglemens avec un esprit sévère et dur; Hillel, au contraire, aimait à choisir le sens le plus facile et le plus simple. Bien des fois les deux partis en étaient venus aux mains. Selon les traditions des Juifs, pendant trois ans il y avait eu une violente dispute entre l'école de Schammaï et l'école d'Hillel. Chacune s'écriait : c'est d'après nous qu'il faut décider. Alors la fille de la voix s'était fait entendre et avait prononcé cette déclaration : « Les paroles de l'une et de l'autre sont des paroles du Dieu vivant; mais il faut suivre l'école d'Hillel, parce que ses décisions sont plus douces, plus modestes, plus exactes[1]. »

Le premier dépouillement et classement des règles et prescriptions, opéré par le conseil de Tibé-

1 Talmud., lib. *Moed. tract. Eroubin,* f. 13.

riade sous la direction d'Akiba, eut un résultat prochain. Peu de temps après la ruine complète de la nation, l'un des chefs religieux de la Judée captive en retira la plupart des matériaux nécessaires pour réaliser le projet de ses prédécesseurs. Il rédigea et proclama le nouveau code intitulé: *Mischna*, ou loi répétée, que j'ai eu de fréquentes occasions de citer, et dont les nombreux commentaires, fruit de plusieurs siècles de persécutions, de douleurs, et trop souvent empreints des effets d'une indignation, d'une rage plus ou moins concentrées, ont formé le vaste recueil du Talmud, ou l'enseignement judaïque.

Cent vingt-huit docteurs anciens ou récens, désignés par leurs noms, fournirent le tribut de leurs décisions, de leurs remarques et de leurs contradictions réciproques à la composition du code de la Mischna, qui, dans son ensemble, comprend six ordres ou livres. Chaque livre se divise en plusieurs titres ou traités. Chaque traité à son tour est partagé en sections ou chapitres dont le chiffre total dépasse cinq cents; les chapitres se fractionnent en articles, à peu près comme a été divisé de nos jours le code civil de la nation française [1].

[1] Les six ordres, ou livres, ont pour intitulé: Semences et fruits de la terre, Fêtes, Femmes, Dommages, Choses saintes,

L'auteur, ou plutôt le principal rédacteur du nouveau corps de jurisprudence et coutumes écrites, Juda, fils de Simon, membre de la famille d'Hillel et des Gamaliel, a reçu dans les traditions juives le surnom de Juda le saint, en témoignage de l'ad-

Purifications. Le nombre total des traités est de soixante-trois. Le livre des Femmes, par exemple, renferme entre autres les titres ou traités relatifs aux contrats de mariage, aux épousailles, au divorce, au cas de jalousie ou de soupçon d'adultère. Dans trois traités intitulés : Portes première, moyenne, dernière (*Baba, Kamma, Metzia, Bathra*), le livre des Dommages traite des dommages causés par les hommes et les animaux ; de tout ce qui a rapport aux choses égarées, au dépôt, au prêt, aux achats et ventes, aux contrats de commerce, aux héritages. Dans ce cinquième livre se trouvent exposés également les diverses espèces de tribunaux, les jugemens et les condamnations capitales. C'est même au sujet de ces condamnations que j'ai eu déjà à rappeler dans un précédent ouvrage le texte suivant et si curieux appartenant à l'article 4, chapitre 1er du titre VIIe : « Si un grand tribunal condamne à mort une fois en sept ans, on peut l'appeler cruel. Il mérite ce reproche, dit Rabbi ou maître Eliézer, fils d'Azarias, si une condamnation à mort y est portée tous les soixante-dix ans. Maître Tarphon et maître Akiba ajoutent : Si nous eussions fait partie du grand tribunal, jamais aucun homme n'aurait été condamné à mort. Mais Simon, fils de Gamaliel, contredit et répond. Le résultat de cette opinion serait de multiplier les meurtres en Israël. » *Rabbi Tarphon et rabbi Akiba aiunt : si interfuissemus nos Synedrio, nemo unquam interfectus fuisset. Rabbi Simeon filius Gamalielis : etiam hi multiplicant homicidas in Israele* (Mischn. tr. Maccoth, ed. hebr. lat., p. 275, et notre *Hist. des Instit. de Moïse*, t. II, liv. IV, ch. III, *lois pénales*).

miration religieuse et de la reconnaissance inspirées par ses vertus privées et par l'utilité de son œuvre. On raconte que sa naissance était arrivée le jour même du supplice d'Akiba, tombé au pouvoir des Romains, de sorte qu'un soleil de la nation et de la loi, est-il dit, se leva au moment où un autre soleil allait disparaître.

Quoi qu'il en soit, la publication certaine de la Mischna à Tibériade est du même siècle que la dernière guerre des Juifs. En conséquence, ce code avait trois cents cinquante ans d'existence et de vigueur lorsque l'empereur Justinien, à l'imitation d'Akiba et de Juda le saint, prescrivit d'opérer le dépouillement des constitutions, usages et décisions des jurisconsultes qui, étant classées et expliquées, ont formé le corps du droit romain, le code et le digeste.

Quant au travail relatif à la défense et à la conservation intégrale des livres sacrés, les hommes de Tibériade eurent pour objet constant, et léguèrent le soin à leurs successeurs de multiplier les garanties à tel point qu'il devînt matériellement impossible à aucune secte et à aucune puissance au monde d'en mutiler ni altérer les textes. On dressa un inventaire détaillé du nombre de ces livres, des sections, des versets, des mots, des lettres, des moindres variantes qu'ils renferment. On imagina avec le temps, ou l'on perfectionna tout un

système de signes, points-voyelles et accens destinés à fixer le son et l'intonnation de chaque syllabe. Le nom de *Massore*, signifiant transmission, tradition, distingue cet ordre de travail. Le nom de *Massorèthes* s'attache aux docteurs juifs qui de siècle en siècle contribuèrent le plus à l'édification de ce nouveau rempart contre lequel se sont brisés positivement tous les efforts que diverses doctrines ont déployés dans le but manifeste de soumettre la lettre originale des textes sacrés à un joug absolu, de la dénaturer, ou même de l'effacer sans retour. Les prescriptions les plus minutieuses furent appliquées à la personne des scribes chargés de transcrire les livres bibliques, aux matières et au mode d'écriture qu'ils avaient à employer, au collationnement des copies nouvelles avec les originaux, à tous les témoignages d'exactitude qui devaient précéder la bénédiction publique qu'on faisait de ces nouvelles copies.

Enfin, des préoccupations d'esprit auxquelles Akiba et ses collègues se livrèrent dans Tibériade, l'œuvre de la kabbale, en particulier, est celle qui nous ramène à l'accomplissement de notre tâche actuelle, à la conclusion de cette histoire, au dernier effort politique de la nationalité juive contre la domination des Romains. On n'ignore pas que le mot *Kabbale*.signifie aussi tradition. Les hypothèses spéculatives qu'elle poursuit doivent nous

CHAPITRE VI.

Guerre de Barcokébas sous l'empereur Adrien; siége de Bitter et ruine complète de la nationalité politique des Juifs.

En arrivant à l'empire, Adrien s'était vu entouré des nombreux embarras auxquels la défaite et la mort de Trajan avaient donné lieu. Le signal d'insurrection communiqué à tout l'Orient par les Juifs, faisait avec rapidité le tour du monde. Non-seulement toutes les conquêtes récentes en Asie étaient perdues, dit un des historiens romains de cette époque, mais les Maures se soulevèrent, les Sarmates déclarèrent la guerre, les Bretons témoignèrent qu'ils ne pouvaient plus rester sous la domination de Rome; l'Égypte était pleine de séditions, la Lycie et la Palestine enfin manifestaient leur volonté rebelle [1].

1 ... *Britanni teneri sub romana ditione non poterant; Ægyptus seditionibus urgebatur; Lycia denique ac Palæstina rebelles animos efferebant...* (Spartian., histor. ed. 1520, p. 3).

Le principal lieutenant de Trajan, Lusius Quiétus, vainqueur des Juifs de l'Euphrate, encourut l'accusation d'être le promoteur direct ou indirect de la révolte des peuples maures. Adrien, dont on a vu que l'adoption comme successeur à l'empire, était fondée sur un acte suspect de fausseté, ne pardonnait pas à Lusius les préférences que Trajan avait manifestées en sa faveur. Il lui ôta le gouvernement de la Palestine et disloqua la division des troupes maures qui étaient particulièrement dévouées à ce général. De là, l'occasion ou le prétexte du soulèvement des régions africaines.

Martius Turbo, que le défunt empereur avait envoyé contre les Juifs d'Égypte, reçut d'Adrien le gouvernement de la Palestine à la place du Lusius. Il lui fut prescrit de poursuivre avec une nouvelle activité l'insurrection juive, qui, dans l'île de Chypre, de même qu'en Égypte et à Cyrène était déjà arrivée à sa troisième année d'existence. Dès qu'il y eut réussi, Martius Turbo se rendit en Mauritanie avec la mission de comprimer le mouvement. En la deuxième année du règne d'Adrien, une prétendue conspiration contre la vie de l'empereur fit mettre à mort Lusius Quiétus et trois autres personnages consulaires.

Depuis ce jour, la politique extérieure du nouveau prince, considérée par rapport à cette his-

toire, eut un double objet. D'une part, Adrien s'efforça d'appaiser à tout prix les populations qui menaçaient la stabililité de l'empire; d'autre part, il fit mettre successivement à exécution un ensemble de mesures destiné à anéantir la nationalité de la Judée et à effacer, s'il était possible, jusqu'au nom de Jérusalem. Aussi n'a-t-on à citer qu'une seule et imposante guerre sous l'empereur Adrien, la guerre des Juifs dont Akiba et Barcokébas eurent la conduite.

Dans les préliminaires de cette lutte effroyable qui termina la résistance de Jérusalem à la domination de la première Rome, les mêmes événemens ne cessèrent pas d'apparaître, tantôt comme effets, tantôt comme causes. Les violences du despotisme romain redoublaient les dispositions des Juifs à se révolter, et ces dispositions à leur tour appelaient et semblaient justifier le redoublement des violences.

Ce fut précisément au milieu du tumulte et des horreurs d'un si grand conflit que l'église du messianisme ou christianisme de Jésus commença à acquérir un accroissement réel. Elle s'offrit d'abord aux belligérans, comme médiatrice et comme refuge. Mais à mesure que cette église acquit de la force, le rôle de médiateur lui parut trop secondaire en comparaison de celui de dominateur souverain. On sait, en effet, que, dans les siècles

ultérieurs, le catholicisme romain qui a été la plus haute expression évangélique de cet esprit de domination s'est proclamé, d'autorité, l'héritier exclusif, éternel des deux cités rivales dont je n'ai plus qu'à retracer le dernier combat. On connaît aussi le différent langage que Rome nouvelle avait pris l'habitude d'opposer alternativement aux protestations et aux clameurs de l'ancienne Jérusalem et de l'ancienne Rome. Ainsi, quand Jérusalem, désolée en la personne des Juifs, témoignait sans relâche contre la violation de son principe et contre l'usurpation religieuse de son héritage, le catholicisme de Jésus disait à la cité de David : « Quelle n'est pas l'ingratitude et la vanité de tes plaintes, et dans quel autre giron que le mien oserais-tu jamais chercher pour toi-même et pour le monde une voie de salut. C'est après que Rome païenne t'a eu brisée par ses armes que j'ai fait triompher contre elle tous tes sujets d'ambition.

« Tu aspirais à glorifier le nom de ton dieu, et le nom de ce dieu est celui que je sers, et dont j'ai dressé l'étendard sur les débris des dieux du Capitole et de l'empire.

« Tu ambitionnais la glorification de tes écritures, et c'est sur tes écritures mêmes que j'ai assis mes fondemens; je ne m'attribue d'autre mérite formel que de les avoir accomplies.

« Enfin, tu ambitionnais la glorification de ton

propre nom de Jérusalem, eh bien! quoique la ville de Rome soit devenue le centre arrêté de ma puissance, le domicile qu'il ne m'est plus permis d'abandonner sans renoncer entièrement à ma nature, au fond le nom de Rome n'est qu'apparent. Je ne laisse ignorer à personne que mon nom authentique et sacré est celui de « Jérusalem nouvelle. »

Mais si, au contraire, c'était la gloire ou la liberté de l'ancienne Rome qui menaçât de protester contre le nouveau joug, le même catholicisme faisait valoir sous un autre aspect ses prétentions à l'héritage exclusif de la ville des Césars.

« Sans doute, disait-il, j'ai précipité d'une main la chute de tes divinités à forme visible; mais, de l'autre main, j'ai rétabli au sein de ton Capitole même un nouveau dieu à figure d'homme, d'autres divinités visibles, des images travaillées dans le bois et dans le marbre, dans l'airain, l'argent et l'or.

« Ton ambition native était de commander au monde, d'exiger une obéissance absolue à tes décrets, d'élever ou d'abaisser d'un souffle, de faire et de défaire les hommes, les princes, les nations, et cette autorité immense que tu avais été impuissante à conserver, c'est moi seul qui te l'ai rendue.

« Enfin, si dans quelques occasions mystérieuses, je m'appelle la nouvelle Jérusalem, au grand jour je répands ton propre nom d'un bout

à l'autre de l'univers. Avant tout, je suis Romain; et c'est directement à l'église, au siége, au pontife de Rome que la suprême royauté est assurée. »

Loin de chercher à reprendre les conquêtes qui venaient d'être perdues en Asie, Adrien s'empressa de témoigner qu'il y renonçait. Les limites de l'empire furent reportées en deçà de l'Euphrate; le dieu Terme des Romains recula; et cet acte, opposé à l'ancienne politique qui n'accordait jamais ni traité ni concession apparente après un revers, fut considéré à Rome comme d'un fatal augure.

Dans sa résolution de prévenir les attaques des peuples mécontens et d'éloigner la nécessité de la guerre, l'empereur courut de l'Orient à l'Occident. Non-seulement il donna ses soins à fortifier ses garnisons et à bâtir de grandes murailles de défense, mais il combla de présens et de faveurs les princes redoutables, afin de s'attirer leur amitié, il leur paya même des tributs annuels. Adrien visita ainsi la Grande-Bretagne, la Germanie, les Gaules, l'Espagne, les deux Mauritanies; ensuite il rentra en Égypte, en Syrie, en Palestine. Là ce prince, témoin oculaire et appréciateur de l'influence que l'insurrection du peuple de Jérusalem avait exercée sur le mouvement général, songea à se mettre à l'abri d'une autre révolte de même genre. Mais les moyens qu'il employa finirent, au contraire, par

ranimer le danger et causèrent à l'empire quelques instans de vives alarmes.

Les traditions juives prétendent qu'Adrien s'était fait d'abord prosélyte de la loi mosaïque. D'après ce que nous connaissons de ce prince, avide de connaître les diverses religions, il ne serait nullement extraordinaire que pendant son séjour en Syrie, Adrien eût voulu être initié de près aux constitutions d'un peuple dont les agitations remplissaient tout l'Orient. Peut-être même est-ce en reconnaissant la force des liens d'organisation qui faisait des nombreuses colonies juives un seul corps placé sous la direction d'un gouvernement distinct, que l'empereur se promit d'opérer sans retour la dislocation de ce corps, et, si la nécessité l'exigeait, sa destruction entière. Il est certain que depuis ce temps le nom d'Adrien a été prononcé dans les solennités des Juifs avec plus d'épouvante encore que les noms de tous les autres chefs étrangers, instrumens d'oppression et de ruine pour leur cité antique.

Adrien transforma Jérusalem en colonie romaine. A l'exemple d'Antiochus Épiphane, il y éleva des temples à tous les dieux du paganisme. Mais ce qui n'avait jamais été accompli antérieurement, le nom même de la cité de David fut effacé, aboli. Dans les registres de l'empire et dans les actes publics, on remplaça Jérusalem par le

nom d'Ælia Capitolina, composé du prénom de l'empereur Ælius et de l'épithète destinée à constater le triomphe que Jupiter Capitolin était censé avoir obtenu sur le dieu de la Judée.

Une autre ordonnance fut promulguée qui, au dire des historiens du temps, devint pour les défenseurs du principe juif la cause immédiate de leur dernière prise d'armes. Les Hébreux n'eurent plus la faculté de communiquer à leurs fils l'antique baptême d'Abraham[1] qui, sous le rapport national en particulier, servait de signe de ralliement indélébile.

Le conseil de la nation et en tête Akiba virent qu'il s'agissait encore une fois de vie ou de mort. On ne pourrait fixer d'une manière précise le moment où la guerre commença. Ainsi qu'à l'époque de Néron, elle fut précédée par les efforts isolés de nombreuses bandes insurgées et retranchées dans les montagnes. Le mouvement d'ensemble correspond à la dix-septième année du règne d'Adrien, aux années 133 et 134 de l'ère actuelle, soixante-quatre ans après le siége de Titus, et vingt ans seulement après le signal donné à l'insurrection juive de l'île de Chypre, de l'Égypte, de la Mésopotamie.

1 *Moverunt ea tempestate et Judæi bellum quod vetabantur mutilare genitalia* (Spartian. histor., p. 7).

Le nom de Bar-Cocab, Barcokébas ou Barcocébas, sous lequel brilla le chef de cette dernière guerre, n'indique ni son nom personnel, ni celui de sa famille. C'est simplement un titre de haute distinction, un synonyme juif des noms de libérateur, Messie ou Christ. Ces deux mots veulent dire *fils de l'étoile*, par allusion à l'étoile mentionnée dans le livre des nombres, dont les interprètes chrétiens ont fait l'application mystique à Jésus : « Une étoile sortira de Jacob, et en dispersera les ennemis ; Israël agira vaillamment sous sa conduite [1]. » Voilà pourquoi les traditions relatives à l'époque dont nous parlons signalent plusieurs personnages successifs du nom de Barcokébas. Les premiers furent probablement les grands chefs de l'insurrection qui s'était développée sous le règne de Trajan, les hommes appelés Adréa et Lucua par Dion Cassius et par Eusèbe.

Akiba fit, à l'égard du nouveau Barcokébas, comme Samuel jadis à l'égard de David. Il lui remit entre les mains l'épée de Dieu et de la nation, le bâton du commandement ; il le fit proclamer à son de trompe, et lui tint, en personne, l'étrier lorsque ce chef enjamba le cheval de bataille.

Les événemens prouvent que Barcokébas était

1 *Orietur stella ex Jacob et consurget virga de Israel : et percutiet duces Moab... Israel vero fortiter aget* (Numer., XXIV, 17).

doué de qualités éminentes et d'une rare vigueur. La guerre qu'il fit aux Romains et sa puissance toute royale durèrent plus de trois ans. Si la capitale juive prit une grande part à cette guerre et y fut exposée à une nouvelle destruction, elle ne servit pas de centre militaire au mouvement comme sous Titus. Une autre cité eut cet honneur.

La Jérusalem dans laquelle la nationalité juive politique expira, s'appelait Bitter, Béther ou Bétherra. On éprouve aujourd'hui beaucoup de difficultés à donner sa situation exacte. Au rapport d'Eusèbe, elle était voisine de la métropole de la Judée. Les traditions en marquent la distance à quatre milles de la mer. Ces mêmes traditions ont pour usage de résumer dans le nom et dans l'histoire de Bitter les vicissitudes de la durée entière de la guerre. Pour exprimer, par exemple, que les communautés juives de tous les pays, chefs et soldats, aboutissaient au centre commun, elles ont recours à l'hyperbole suivante : « On comptait dans Bitter quatre cents colléges, dont chacun avait quatre cents maîtres, et chaque maître quatre cents disciples [1]. »

D'après Dion Cassius, qui exerça lui-même de

1 *Quadraginta gymnasia fuere in urbe Bitter quorum quodque erat pedagogis quadringentis; nec pauciores quam quadringentos quisque eorum habebat discipulos* (Talmud., *Guittin.*, fol. 57, Mischn., *de Uxor suspect.*, cap. VIII, § I, not. 12).

hautes fonctions publiques pendant le siècle de Barcokébas, les Juifs n'avaient pas remué tant que l'Empereur était resté en Syrie et en Égypte. Ils se restreignirent à faire leurs préparatifs. Dès que ce prince fut parti, l'insurrection éclata. A mesure que les troupes de Barcokébas se formaient, leurs chefs mirent en pratique les mêmes recommandations qui, aux jours de Vespasien, avaient été adressées par le grand conseil national aux commandans des diverses divisions du territoire. Toutes les villes, tous les villages, toutes les positions militaires furent entourés de remparts et de retranchemens. On creusa des souterrains d'une grande étendue, qui permirent à diverses places fortes de communiquer entre elles. Des issues furent habilement ménagées à ces souterrains [1].

Les traditions juives prétendent que l'armée de résistance s'était élevée dans la Judée et au dehors jusqu'à deux cent mille hommes. Il fallait y apporter, non-seulement le courage nécessaire pour combattre, mais pour supporter les supplices que les Romains réservaient aux révoltés. De là l'idée qui a été prêtée figurativement à Barcokébas d'avoir exigé de chacun de ses soldats, avant de l'ad-

1 *Capta suæ regionis loca opportuna cuniculis muniebant et mœnibus... utque ad se mutuo clam sub terra receptum haberent viis subterraneis de super perforatis...* (Dio, lib. LXIX, in Hadrian, § XIII, ed. græc. lat. Reimar, p. 1161).

mettre dans ses rangs, qu'il se fût coupé lui-même un doigt de la main, sans laisser paraître la moindre émotion.

Le gouverneur romain de la Judée, alors en charge, s'appelait Rufus. C'était le même nom que celui du chef qui, après la ruine de Jérusalem, sous Titus, avait été mis à la tête des troupes laissées dans cette place. Mais l'ancien Rufus avait pour prénom, Térentius, et le gouverneur actuel, Tinnius.

Dès que la révolte eut fait quelques progrès, Tinnius Rufus reçut de nombreux renforts de la part de l'empereur. Au rapport d'Eusèbe, il se livra à de cruelles vengeances, et commença par exterminer une multitude d'habitans de la Judée, sans distiction d'âge ni de sexe[1].

Le premier apologiste de la religion chrétienne, saint Justin le martyr, atteste toutefois et indirectement que Barcokébas ne rendit pas à l'ennemi cruautés pour cruautés, supplices pour supplices. Selon Justin, les chrétiens seuls furent l'objet de ses rigueurs. Or, à cette époque, l'école de Nazareth n'avait encore qu'une importance secondaire. Le chef de l'insurrection générale n'y voyait qu'un

1 *Eos acerbissime ultus est, cæsa innumerabili hominum multitudine cum conjugibus ac liberis, agroque illorum jure belli in populi Romani ditione redacto* (Euseb., *Histor. eccles.*, lib. IV, cap. VII).

parti juif et un parti qui, dans sa pensée, ne se composait que de déserteurs de la cause commune. « Durant la guerre judaïque qui a eu lieu récemment, dit Justin, Barcokébas, auteur et chef de la révolte, ordonna de sévir cruellement contre les chrétiens seuls, à moins qu'ils ne consentissent à renier le Christ[1]. »

Bientôt Tinnius fut battu. La puissance de Barcokébas prit une forme aussi régulière que sa position le comportait. Il agissait à la façon des anciens juges d'Israël, et à la façon des rois. Chacun aujourd'hui peut vérifier divers exemplaires des monnaies frappées sous son gouvernement. Une singularité fixe irrévocablement la date de ces monnaies. Le chef des Juifs ordonna de prendre les pièces de Trajan et sans doute celles d'Adrien qui circulaient dans le pays et d'y appliquer l'empreinte juive. Dans les exemplaires existans, on distingue avec netteté les deux types superposés ; au-dessous celui de Trajan, au-dessus celui de Barcokébas. Comme la seconde empreinte offre le nom de Simon, on avait conclu qu'originairement le chef de la guerre contre Adrien était ainsi appelé.

1 *In bello judaico quod nuper gestum est, Barcokebas, is qui judaicæ defectionis auctor et signifer fuit, solos christianos acerbissimis tormentis cruciari jussit, nisi Christum abnegarent* (Justin. ad Anton., Euseb., lib. IV, cap. VIII).

Mais un examen plus attentif a conduit à admettre que Barcokébas se contenta de recourir à l'ancien coin employé dans Jérusalem, qui marquait les monnaies au nom de Simon Maccabée, restaurateur de l'indépendance [1].

Plusieurs généraux romains n'obtinrent pas plus de succès que Tinnius Rufus. L'insurrection s'étendit de proche en proche. L'étincelle courait sur des matières inflammables. Dion Cassius affirme qu'elle ne tarda pas à gagner tout l'univers connu. Une foule de populations étrangères se joignirent aux Juifs. L'agitation qui avait existé au commencement du règne d'Adrien se renouvela avec plus d'intensité. J'ai déjà rappelé en quels termes un historien moderne des empereurs a reproduit, d'après les documens originaires, cette puissance essentiellement communicative du mouvement. « La contagion du mal se répandait au loin, dit cet historien. Tous les Juifs dispersés dans l'univers s'ébranlèrent. Des étrangers même, amorcés par l'espoir du gain et du pillage, se joignirent à eux, et le feu de la révolte allumé dans la Judée devenait un embrâsement universel qui menaçait tout l'empire [2]. »

1 Voir les exemplaires du Cabinet des médailles, Bibliothèque royale, et le Mémoire sur les monnaies de Simon Maccabée, par M. Ch. Lenormant, Conservateur de ce cabinet.

2 Ci-dessus, t. I, p. 6.

Adrien, saisi de la crainte de voir l'Orient lui échapper, choisit le plus grand général de cette époque. On demanderait en vain au hasard la raison de certaines coïncidences. Dans toutes les guerres de résistance à la domination de Rome, il appartenait aux Juifs d'avoir à faire aux meilleurs capitaines. Ce fut d'abord Pompée et Marc Antoine; ensuite Vespasien. Titus se trouva entouré par son père des hommes les plus éprouvés à la guerre. Trajan en personne combattit les Juifs ; il dirigea contre eux en Égypte et au-delà de l'Euphrate Martius Turbo et Lusius Quiétus, les deux plus grandes renommées militaires de son règne. Maintenant Adrien fait accourir Julius Sévérus du fond de la Grande-Bretagne, et, au rapport des relations contemporaines, « il lui associe pour lieutenans les chefs les plus distingués [1]. »

Le plan de campagne de Sévérus fut exactement le même que celui de Martius Turbo en Égypte. Il se régla d'après le souvenir de la tactique prudente de Vespasien. Si dans leurs guerres contre l'Arabe cavalier et même contre les Parthes, les généraux romains se plaignaient souvent de ne pas rencontrer l'ennemi et s'épuisaient à poursuivre une

1 *Optimos quosque duces adversus eos mittit, quorum primus fuit Julius Severus qui ex Britannia cui preerat contra Judæos missus est* (Dio, lib. LXIX, *in Hadrian.*, § XIII).

ombre, leur langage fut tout autre dans la guerre des Juifs. Julius Sévérus se trouva poursuivi lui-même par les corps d'armée de Barcokébas; il cherchait à les éviter. Ce qui nous reste de l'histoire de Dion Cassius rend très-fidèlement la nature de ses manœuvres. « Nulle part, y est-il dit, Julius n'osa attaquer ouvertement les Juifs. Ce général connaissait leurs forces, leur désespoir. A l'aide de ses troupes divisées en un grand nombre de corps, il préféra les séparer les uns des autres. Il les combattit partiellement et leur coupa les vivres. A mesure qu'une place était prise, on passait tout au fil de l'épée. Par ce moyen, la guerre, si elle dura plus longtemps, entraîna moins de dangers[1]. »

Ce fut à Bitter que finit la grande épopée de Jérusalem envahie, possédée et ruinée par les Romains. Les traditions talmudiques, prenant la durée du siége de cette ville pour la durée de toute la guerre, disent qu'il dura trois ans et demi. Ces traditions supposent qu'Adrien y assista en personne; mais ce fait est révoqué en doute, quoique Dion vienne à l'appui. A Bitter comme à Jérusalem, les assiégés supportèrent les horreurs de

1 *Hic nulla ex parte ausus est aperte cum hostibus congredi... sed eos singulatim militum legatorumque numero interceptos et commeatu prohibitos et inclusos serius quidem, sed minore periculo, adtrivit, exhausit, excidit* (Dio, *in Hadrian.*, § XIII).

la faim et de plus celles de la soif. Barcokébas fit punir les hommes qui parlaient de se rendre. Akiba, renfermé dans Bitter, soutenait de son énergie les derniers héros de la nationalité. La place fut emportée d'assaut. Plus heureux que Simon, fils de Gioras, et que Jean Giscala, Barcokébas tomba l'épée à la main. On prit Akiba et avec lui neuf autres docteurs qui avaient fait partie du conseil de défense. L'ordre fut donné de les livrer immédiatement au supplice.

Akiba assista au martyre de tous ses compagnons. Il fut réservé à périr le dernier[1]. On le déchira lentement avec des instrumens à dents de fer. Pendant ses tortures, le vieillard ne cessa de répéter la fameuse parole, le fameux principe, les deux mots hébreux, qui forment théologiquement toute la religion des Juifs, le fondement de leur loi

1 A chacun son droit et sa gloire. Dans le cœur de l'homme, l'espoir de transmettre son nom aux générations futures est le mobile des plus grands dévouemens, des actes les plus mémorables. Voici les noms des neuf personnages pris et suppliciés avec Akiba : Ismaël, fils d'Élisab ; Siméon III, fils de Gamaliel II ; Lakida ; Anania, fils de Téradion ; Éléazar, fils de Samua ; Juda, fils de Dama ; Isbab le scribe ; Hanima, fils d'Akinaï ; Juda, fils de Babas. Les traditions juives attribuent faussement à Adrien d'avoir eu une fille qui, voyant plusieurs de ces personnages mourir, pleura, car ils étaient beaux (Voir le *Chant de lamentation* sur la mort des dix savans, dans les prières du jeûne d'Ab, jour commémoratif de la ruine du temple).

et l'objet perpétuel de leur mission : *Jehovah Erhad*; l'Être est Dieu, l'ÊTRE est UN. Le mot *Erhad* surtout, le UN semblait encore voltiger sur les lèvres d'Akiba, long-temps après que la vie s'en était retirée.

Pour peindre les effrayantes calamités dont leur dernière lutte nationale fut accompagnée et suivie, les vaincus ne jugèrent aucune image, aucune exagération assez forte. A en croire leurs traditions, tous les livres de leurs savans disparurent à Bitter dans un incendie immense. On compta les tués par millions. Le sang coula bien avant dans la mer. Deux torrens en furent remplis au point de rouler des roches entières. Sous une seule pierre, on aurait recueilli les crânes de trois cents enfans. Bien plus, l'empereur Adrien aurait fait construire le mur d'une vigne de six lieues de long et d'autant de large avec les ossemens des victimes. Enfin, la tête de Barcokébas fut apportée au chef des vainqueurs, par un soldat qui prétendit l'avoir frappé de sa main. Adrien voulut voir le corps; un serpent le tenait enlacé. « Ce n'est pas un bras ordinaire, se serait-il écrié, mais le bras de Dieu qui seul a pu venir à bout de cet homme. »

A leur tour, les documens étrangers ne sont pas restés en arrière des exagérations juives, tant les détails de ce dernier combat à mort entre Jérusalem et Rome avaient laissé de profondes impres-

sions. Outre les victimes incalculables de la faim et des maladies, Dion Cassius élève à cinq cent quatre-vingt mille le nombre des défenseurs de Jérusalem qui périrent par le fer. On leur aurait pris cinquante places fortes, détruit plus de neuf cents villages. La Judée, en particulier, fut réduite à l'état de désert.

La perte des Romains et de leurs alliés, quoique très-inférieure, atteignit néanmoins des proportions étendues. Dion assure qu'Adrien écrivant la défaite des Juifs au sénat et la fin de la guerre, jugea convenable de ne pas ajouter la formule suivante, usitée dans les lettres des empereurs : « Si vous vous portez bien, vous et vos enfans, nous nous en réjouissons; il en est de même de nous et de nos armées. » Sans doute, l'usage de cette formule a pu donner sujet à discussion; mais la remarque de Dion n'en confirme pas avec moins de certitude l'excessive gravité des événemens.

Après la mort de Barcokébas, des opinions et des fables différentes furent propagées sur sa personne. Il y avait chez les Juifs, comme dans toutes les nations, une foule d'hommes qui aimaient à ne se décider qu'en présence des résultats, et qui, le lendemain d'un revers, n'hésitaient pas à braver la puissance dont la veille ils auraient chanté humblement les louanges. Quand la guerre de Barcokébas eut été terminée sous une influence malheu-

reuse, d'habiles docteurs réussirent à découvrir que son nom originaire et qualificatif n'était pas celui de fils de l'Étoile, mais bien Bar-Cosiba, ou fils du Mensonge.

Saint Jérôme florissait deux siècles après la dernière guerre des Juifs. Dans un passage de sa violente polémique contre Ruffin d'Aquilée, son ancien ami, ce père de l'Église explique à sa manière une des fables répandues au sujet de Barcokébas. On disait de lui que sa bouche vomissait des flammes. Cette allégorie orientale que saint Jérôme a prise à la lettre, correspondait avec une extrême fidélité à la puissance réelle que le dernier héros de la nationalité juive avait eue d'échauffer l'ame de ses partisans, d'allumer l'incendie qui, selon l'expression des historiens, avait menacé de causer l'embrâsement universel de l'empire. Voici, du reste, en quels termes saint Jérôme s'adresse à son adversaire, et par quels degrés de récriminations amères, injurieuses, il arrive à jeter à la face de Ruffin le nom de Barcokébas, le nom de l'homme dont le souvenir, après deux siècles, était encore tout vivant dans la mémoire publique. Nul exemple n'atteste mieux que toujours les mêmes passions ont fermenté, et ont recouru dans leurs excès au même langage : « Cesse toi-même de mentir, ô Ruffin ! s'écrie saint Jérôme, toi qui fais un crime aux autres de leur mensonge... L'empressement de

ton messager à retourner, ne me permet de m'attacher qu'au sens de ton grossier verbiage. Je ne parlerai ni de tes barbarismes, ni de tes solécismes, mais je mettrai à découvert dans cet écrit ton impudence et ta fourberie... Je prouverai que tu as un front d'airain et que tu en imposes. J'ai répondu à l'égard de Vigilantius. Il se montra calomniateur, comme tu l'es aujourd'hui. Ami, tu flattes; ennemi, tu calomnies. Je connais ce qui a excité sa rage contre moi, vos intrigues et votre candeur que tout le monde vante... Tu te moques de ma vanité qui, pour éblouir le vulgaire, m'entraîne à laisser croire que je sais ce que j'ignore et à citer les noms d'une foule de docteurs. Tu es de feu, tu tiens la foudre; tes discours foudroient; enfin, tu ressembles à Barcokébas, l'auteur de la révolte des Juifs qui soufflait de son haleine la paille embrâsée que sa bouche contenait, pour faire supposer qu'il vomissait des flammes[1]. »

Tous les prisonniers de la nouvelle guerre furent

1 *Et qui mendacii alterum criminaris, desinas ipse mentiri... Ut cætera sileam in hoc uno capitulo comprobabo ferream te frontem possidere fallaciæ.., Scio a quo illius rabies comitata sit ; novi cuniculos tuos... Fumos quoque frequenter irrides, eo quod simulem me scire quod nesciam; et enumeratione doctorum rude vulgus inducam. Tu videlicet flammeus,... atque ut ille Bar-Chochabas, auctor seditionis judaicæ : stipulam in ore succensam anhelitu ventilabat ut flammas evomere putaretur* (Hieronym. advers. Ruffin, lib. III, oper. omn. ed. 1708, t. IV, p. 435, 466).

vendus comme esclaves aux foires de Térébinthe et de Gaza; mais ils ne trouvèrent que peu d'acheteurs et l'on n'en proposa qu'un vil prix. Le commerce, sous ce rapport, montrait sa sagacité habituelle. La première qualité d'un esclave était sa résignation, sa soumission. Les insurrections nombreuses des Juifs sous Trajan et sous Adrien, le désespoir moral dont leur front portait les traces, leur mépris des supplices et de la mort permettaient difficilement d'accorder aux vaincus de Bitter une valeur élevée comme marchandise.

La première ruine de Jérusalem, par les forces de l'autre côté de l'Euphrate, avait répandu la semence juive dans tout l'Orient, jusqu'aux dernières limites de l'Asie. La dispersion générale des Juifs dans l'Occident date de la guerre d'Adrien. Jadis Néboucadnetzar avait particulièrement choisi au sein de Jérusalem vaincue les hommes composant les classes les plus intelligentes, les plus industrieuses, et les avait transplantées à Babylone. Adrien était d'origine espagnole. D'anciennes chroniques prétendent que cet empereur fit un choix semblable et en peupla sa première patrie. De là seraient provenues les colonies espagnoles des Juifs qui, sous le triple rapport de l'agriculture, du commerce et des travaux d'esprit, ont jété beaucoup d'éclat en Espagne jusqu'à la fin du quinzième siècle.

Une nouvelle Ælia-Capitolina fut rebâtie sur les ruines de Jérusalem. Les médailles relatives à cette colonie romaine existent encore en grand nombre. On fit servir les pierres du temple juif à la construction d'un théâtre.

L'empereur prescrivit, dit-on, de sculpter un pourceau de marbre sur une des portes de la ville. Si Adrien donna cet ordre, il lui était impossible de diriger une plus sanglante épigramme contre lui-même et contre l'empire. Le nom et la victoire de Rome auraient été représentés dans la figure et dans le triomphe du pourceau. Or, tout le monde sait que des raisons sanitaires et des raisons d'économie publique avaient fait prohiber en Judée l'usage alimentaire de plusieurs espèces d'animaux; mais, avec le temps, la défense du pourceau avait dominé sur toutes les autres; l'intérêt hygiénique s'en était presque effacé pour n'y laisser place qu'au sens moral et religieux. Les Juifs avaient fini par faire du pourceau l'image symbolique de toutes les indignités, de toutes les prostitutions de corps et d'esprit que leur législateur avait eu le dessein d'extirper de la terre. Dans leur langue, manger du pourceau, faire triompher le pourceau, c'était un acte comparable à celui que le style religieux du moyen-âge appelait le triomphe du démon, comparable à ce que le style moderne rendrait par ces mots: couvrir

de boue les statues, entre autres, de la liberté, de la tempérance, de l'honneur[1].

Les décrets furent multipliés par Adrien dans le but d'éteindre entièrement chez les Juifs le sentiment de la patrie. On ne permit à aucun homme de leur race d'approcher de Jérusalem, au-delà d'un certain rayon, ou même d'entrer en Judée. En Chypre, sous quelque prétexte qu'un Hébreu touchât aux rivages de cette île, la mort l'y attendait. Plus tard, on accorda à prix d'argent aux exilés le droit de pleurer une fois l'an sur les débris de leur métropole. « Chaque année, au jour où Jérusalem fut prise et ruinée par les Romains, dit le Père de l'Église que j'ai cité précédemment, et qui passa une partie de sa vie dans la Palestine, chaque année, on voit accourir tout un peuple en deuil, des femmes épuisées par le chagrin, des vieillards chargés d'années et de haillons.... Mais pendant que les larmes coulent sur leurs joues, qu'ils étendent leurs bras livides, qu'ils laissent

1 Ainsi, lorsque Trajan, dans son passage en Mésopotamie, n'avait laissé la couronne au roi d'Edesse, Abgare, qu'à la condition de se faire livrer le jeune fils de ce prince, doué d'une admirable beauté, et de le destiner à l'infamie de ses plaisirs, Trajan, aux yeux des Juifs, s'était nourri de la viande immonde. Il en était de même d'Adrien, suivi partout du bel Antinoüs comme d'une épouse chérie, lui dressant des statues, le divinisant.

flotter leurs cheveux épars, le soldat étranger paraît et leur demande de payer le tribut pour obtenir de pleurer plus long-temps [1]. »

Les colonies juives de la rive gauche de l'Euphrate s'accrurent de l'arrivée d'un grand nombre de fugitifs. Dans la suite, cette Judée de Mésopotamie prit beaucoup de part aux guerres des Perses sassanides contre Rome. Elle ne fut disloquée et dispersée que vers le dixième siècle de l'ère actuelle, sous la persécution de plusieurs kalifes, trop rigoureux enfans de Mahomet. Une foule de Juifs orientaux affluèrent alors dans l'Europe méridionale.

Les chefs des synagogues établies sur l'Euphrate et sur le Tigre avaient reçu le titre de Princes de la Captivité. Ils étaient regardés comme les continuateurs de la maison de David, comme les dépositaires du sceptre de Juda. L'autorité religieuse resta plus directement l'apanage, en Palestine, des chefs ou patriarches de l'assemblée de Tibériade. Ces patriarches allèrent en se succédant jusqu'à trois ou quatre siècles après Adrien.

Mais la chute politique de la nationalité juive eut surtout pour effet de précipiter l'accroisse-

1 *Videas in die quo capta est a Romanis et diruta Jerusalem populum lugubrem... Adhuc fletus in genis et livida brachia et sparsi crines, et miles mercedes postulat, ut illis flere plus liceat* (Hieronym., *in Sophon.*, II).

ment de l'école judaïco-chrétienne. Une partie des vaincus perdit l'espoir de trouver sur la terre ni paix ni refuge, l'espoir d'assister jamais à l'accomplissement naturel du messianisme ou christianisme de la loi. Ce sentiment les conduisit à se rejeter avec les chrétiens de la foi dans l'attente exclusive du monde de la vie future.

Beaucoup d'autres débris de la Judée, désolés de leur impuissance à vaincre les Romains par les armes, saisirent avec avidité, dans leur association à l'école chrétienne, l'occasion qui leur parut la meilleure et la plus prompte de se venger du moins sur tous les dieux et sur la vieille religion de l'empire.

Le corps de la nation juive, au contraire, ne dévia point de sa voie. Il accepta avec connaissance de cause et sans réserve tous les genres de souffrances et d'humiliations. Confiante en l'Éternel, mettant sa force dans le temps et dans ses plans de résistance, l'école vaincue eut toujours présent à la pensée qu'après les années et les siècles de sa terrible passion, elle verrait reluire inévitablement une ère toute nouvelle de vrai jugement et de justice. Puisque le second temple de Jérusalem avait été ruiné par les Occidentaux, comme le premier par les hommes de l'Orient, sur ce fondement indestructible, la loi, il y aurait, tôt ou tard, un troisième temple à édifier, un autel d'al-

liance nouveau auquel tous les peuples concourraient avec une volonté intelligente et libre.

Durant le règne des successeurs d'Adrien, la nationalité juive fit encore quelques tentatives politiques et guerrières. Ces mouvemens n'eurent aucun caractère sérieux. Désormais les défenseurs de l'antique cité ne représentaient plus qu'un germe d'avenir, qu'une force de religion, d'idée, de principe.

FIN.

TABLE.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

GUERRE DE L'INDÉPENDANCE DES JUIFS ; CAMPAGNES DE VESPASIEN ; SIÉGE DE TITUS.

(De l'an 66 à l'an 72 de l'ère vulgaire.)

CINQUIÈME ÉPOQUE.

DERNIERS EFFORTS DE LA NATIONALITÉ JUIVE, ET NOUVEAUX PRÉPARATIFS DE RÉSISTANCE RELIGIEUSE.

(De l'an 72 à l'an 137 de l'ère vulgaire.)

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

